CANADA

NATIONAL LIBRARY

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

F372
L54
V.3 RES.

HISTOIRE
DE LA
LOUISIANE.
TOME TROISIÈME.

HISTOIRE

DE LA

LOUISIANE,

Contenant la Découverte de ce vaste Pays ; la Description géographique ; un Voyage dans les Terres ; l'Histoire naturelle, &c. &c. &c.

Avec Cartes Originales, des Voyages dans le Nord du nouveau Mexique, dans la Mer du Sud ; avec de belles Cartes & de jolies Planches en Taille-douce.

Par M. Le Page du Pratz.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez { la Veuve Delaguette, rue S. Jacques, à l'Olivier.
Lacombe, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LVIII.

HISTOIRE DE LA LOUISIANE.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Suite des Mœurs : Jeux des hommes, des femmes & des garçons : Converſations, nourritures, repas & jeûnes des Naturels.

TOUTES les Nations ne ſont pas également ingénieuſes à inventer des Fêtes, des Spectacles & des Jeux, pour occuper agréablement le Peuple & remplir le vuide de ſes exercices ordinaires. Les Peu-

ples de la Louiſiane n'en ont inventé que très-peu, dont peut-être ils ſe paſſent bien. Dans les tems de Guerre la crainte & l'inquiétude font évanouir l'idée des plaiſirs ; mais lorſqu'il ſont dans une paix profonde, les Guerriers alors oiſifs en partie cherchent à s'amuſer, ſinon utilement, du moins innocemment : heureux ceux qui ſçavent ſe contenir, & ſe renfermer dans ces bornes !

Jeu de la Perche.

Les Guerriers de ces Nations ont inventé le Jeu que l'on nomme *de la Perche*, qui ſeroit mieux dit *de la Croſſe*, puiſque cette perche qui a huit pieds de longueur reſſemble par ſa figure à un f. de caractere romain. Ils ne jouent jamais que deux à ce jeu & ont chacun une perche de la même façon : ils ont une pierre plate & taillée en roue dont l'épaiſſeur eſt en bizeau comme la roue du Jeu de Siam ; mais elle n'a que trois pouces de diametre & un pouce d'épaiſſeur : le premier jette ſa perche & la pierre roule en même tems. L'adreſſe du Joueur conſiſte à faire enſorte que la pierre touche, ou ſoit tout auprès de la perche ; le ſecond jette ſa perche dans l'inſtant que la pierre commence à rouler : celui dont la perche eſt plus

près de la pierre marque un point, & il a droit de jetter la pierre.

Ce Jeu, comme bien d'autres, commence par peu de choſe, & finit ſouvent par la ruine de l'un des Joueurs. Dans le commencement ils ne jouent que quelques grains de Raſſade, puis des branches entieres; lorſqu'ils ont perdu leur Raſſade, ils vont chercher en cachette celle de leurs femmes, & la perdent auſſi quelque fois; alors le jeu s'anime, le Perdant; va chercher ſa couverte de drap ou de peau, tout eſt bon, pourvû qu'il aide à ſatisfaire ſa fureur pour le Jeu: s'il perd cette couverte unique, il eſt ruiné tout auſſi bien que celui qui joue & qui perd ſon argent, ſa garde-robe & ſon équipage. Les Habitans n'aiment point ces Naturels Joueurs; parce qu'après cette perte, ils vont chez-eux ſous quelque faux prétexte leur traiter une autre couverte qu'ils ne payent preſque jamais. Les gens de leur Nation ne les eſtiment pas plus que nous ne les eſtimons; heureuſement ces Joueurs entêtés ſont rares.

Les hommes ſe fatiguent beaucoup au Jeu que je viens de décrire, parce qu'ils courent après leurs perches, com-

me s'ils pouvoient en courant la conduire ſelon leur déſir. Mais ſi le Jeu des hommes eſt rude & fatiguant, celui des femmes eſt extrêmement doux & tranquille, puiſqu'elles ſont aſſiſes pour jouer & que tous les inſtrumens qui compoſent leur jeu ne peſent qu'à peine une once.

Jeu des femmes.

Ces pieces avec leſquelles elles jouent ſont trois morceaux de cannes de huit à neuf pouces de long, fendues en deux parties égales, & appointés par les bouts ; chaque morceau eſt diſtingué par les deſſeins qui ſont gravés ſur le côté convexe ; elles jouent trois à la fois, & chaque femme a ſon morceau. Pour faire ce jeu elles ont deux de ces parties de cannes ſur la main gauche ouverte, & la troiſiéme dans la main droite, le rond par-deſſus, avec laquelle elles frappent ſur les deux autres, ayant ſoin de ne toucher que le bout ; les trois piéces tombent ; & quand il y en a deux qui ont le convexe par-deſſus, celle qui a joué marque un point ; s'il n'y en a qu'une, elle ne marque rien, après la premiere les deux autres jouent à leur tour.

Je n'ai jamais remarqué qu'il y eût auprès de ces femmes quelque choſe qui pût intéreſſer leur jeu ; j'ai même

lieu de croire qu'elles n'oſeroient s'expoſer à perdre quelque choſe, dans la crainte de troubler la paix du ménage. J'ai été témoin de ce que je rapporte du jeu de ces femmes ; mais elles ne me voyoient pas, parce que quand elles ſont ſurpriſes à jouer, elles ſont honteuſes & ſe cachent ſur le champ : ce qui m'a occaſionné dans la ſuite de ne point me découvrir pour ne point leur faire de peine ; auſſi ont-elles ſoin de ſe mettre à l'écart & de ne dire mot, & ainſi elles ne peuvent être décelées que par les petits morceaux de cannes qui ne font pas grand bruit.

Jeu des garçons.

Les plus jeunes garçons, ſur-tout les filles, n'ont aucun Jeu auquel on puiſſe donner un nom, ſi ce n'eſt celui de la pelotte auquel ils s'amuſent quelquefois en dehors, lorſque le tems eſt beau. Cette pelotte ou balle eſt compoſée d'une poignée de Barbe Eſpagnole ſéche que l'on roule ſur elle-même, & que l'on attache le plus fortement que l'on peut avec une ficelle ; on la couvre enſuite d'un morceau de peau de Chevreuil paſſée. Le Jeu de cette pelotte conſiſte à ſe la jetter & ſe la renvoyer avec le plat de la main, à

quoi ils réuſſiſſent avec aſſez d'adreſſe.

Maniere de ſaluer. Quand les Naturels rencontrent des François qu'ils connoiſſent ils leur tendent la main, la ſerrent un peu inclinant un peu la tête & leur diſent toujours en leur Langue : » te voilà, » mon ami ; « ſi on n'a rien de ſérieux à leur dire, ou ſi eux-mêmes n'ont rien de conſéquence à propoſer, ils pourſuivent leur chemin.

S'ils vont au même endroit que le François, qu'ils rencontrent ou qu'ils joignent, ils ne le dépaſſeront jamais, à moins qu'ils ne ſoient preſſés pour quelque choſes qui en valent bien la peine ; dans ce cas ils paſſent à quelques pas de la perſonne, & ne rejoignent le chemin que lorſqu'ils ſont un peu éloignés.

Viſite. Lorſqu'on entre chez eux, ils diſent le mot de ſalutation, *ichla mongoula*, qui ſignifie ce que je viens de dire, *te voilà mon ami* ; ils donnent la main & diſent de s'aſſeoir (1) en montrant un lit qui ſert à cet effet. Ils laiſſent repoſer la perſonne qui arrive & attendent qu'elle parle la premiere, parce qu'ils préſument que l'on doit être eſſoufflé

(1) *Chpénélé*, aſſis toi.

d'avoir marché, & perſonne n'oſe interrompre le ſilence qui régne alors dans la cabanne.

Dès que celui qui eſt arrivé commence à parler, la femme apporte à manger de ce qu'ils ont tout prêt. Le maître dit : »*Apas-Ich*, manges : il faut prendre de ce qu'ils préſentent, à la vérité ſi peu que l'on veut ; parce qu'autrement ils s'imagineroient qu'on les mépriſe ; après ces petites cérémonies, on parle de ce qu'on veut leur traiter, ou de ce qu'on déſire qu'ils faſſent.

Leurs converſations.

Lorſque les Naturels s'entretiennent enſemble, quelque nombre qu'ils ſoient, il n'y en a jamais qu'un qui parle & jamais deux perſonnes ne parlent enſemble, mais toujours les uns après les autres. Si dans la même Compagnie une perſonne a quelque choſe à dire à une autre, elle lui parle aſſez bas pour que perſonne de la Compagnie n'en entende rien ; quand ce ſeroit même pour gronder un enfant, perſonne n'en eſt interrompu ; & ſi l'enfant ſe mutine, il paſſe plus loin. Dans le Conſeil lorſque la queſtion eſt agitée & miſe en délibération, on garde le ſilence un peu de tems, chacun parle à ſon tour ſeu-

lement, & jamais on ne coupe la parole à un autre.

Cet uſage qu'on peut traiter de conduite prudente, eſt cauſe que ces Naturels ont beaucoup de peine à ſe retenir de rire, lorſqu'ils voyent pluſieurs François ou Françoiſes parler enſemble, & toujours pluſieurs à la fois. Il y avoit près de deux ans que je m'en étois apperçû, & j'en avois demandé la raiſon aſſez ſouvent ſans avoir pû en être inſtruit : enfin je preſſai tant mon camarade ſur cet article, qu'il me dit : » qu'eſt-ce que cela te fait ? cela ne te » regarde pas. » Je le ſollicitai enfin d'une maniere ſi vive, qu'il ne put me refuſer ; & après m'avoir prié de ne pas me fâcher, il me dit en Langue vulgaire ce que je traduis ici : » nos gens diſent » que quand pluſieurs François ſont » enſemble, ils parlent tous à la fois » comme une volée d'oyes.

Grains qu...s employent pour leur nourriture.

Les Naturels que j'ai connus & qui habitent depuis la mer juſqu'aux Illinois & même plus loin, ce qui contient environ cinq-cens lieues en tout ſens, cultivent avec ſoin le Mahiz dont ils font leur principale nourriture : ils en font du pain cuit au plat, d'autres

cuit sous la cendre, & d'autre dans de l'eau ; ils en font de la farine froide ; dont j'ai parlé dans l'article du Mahiz; (1) de la farine grôlée, le gros & le petit gruau que l'on nomme dans le pays de la *Sagamité* : ce mêts & la farine froide sont les deux meilleurs à mon avis ; les autres ne sont que pour diversifier. Ils mangent la Sagamité, comme nous mangeons la soupe, avec une cuillier de corne que les premiers François ont nommé une *Micoine* : elle est faite avec le dos d'une corne de Bœuf fendue en deux, & faite à peu-près comme une cuillier ; quoiqu'elle soit grande on ne s'en plaint jamais quand on s'en sert pour manger de la farine froide; le pain est d'usage lorsque l'on mange de la viande & du poisson. Ils font encore du manger avec deux graines dont l'une se nomme *Choupichoul*, (2) qu'ils cultivent sans peine, l'autre est le *Widlogouill*, qui vient naturellement & sans aucune culture ; ce sont deux espéces de millet qu'ils écalent de même que le riz.

Quand ces grains leur manquent, ils ont recour aux pommes de terres qu'ils

(1) Voyez Tome II. Chap. I.
(2) Voyez Tome I. Chap. & XXIII.

trouvent dans le Bois; mais il n'y a que la néceſſité qui les y oblige, de-même que quand ils mangent des Chataines-glands.

Maniere d'accommoder leurs viandes.

Les viandes qu'ils mangent ordinairement ſont le Bœuf, le Chevreuil, l'Ours, le Chien; dans les Oiſeaux ils mangent tous les aquatiques,& les Poiſſons de toute eſpéce: que ce ſoit viande ou Poiſſon, ils ne mangent que bouilli & rôti; ils boucanent la viande pour la conſerver; voici comment d'abord ils font cuire leur viande quand ils ſont en chaſſe, nous verrons après comment ils s'y prennent pour la boucaner.

Lorſque les Naturels veulent faire rôtir de la viande pour la manger dans le moment,ce qui n'arrive guères qu'au tems de la chaſſe, ils coupent le morceau du Bœuf qu'ils veulent manger, qui eſt ordinairement du filet; ils le mettent au bout d'une broche de bois plantée en terre & inclinée vers le feu; ils ont ſoin de tourner de tems en tems cette broche, ce qui cuit la viande auſſi bien qu'à une broche que l'on auroit tournée devant le feu avec beaucoup de régularité.

Conſervation de la viande.

Afin que la viande ſe garde pendant

lé tems que l'on est en chasse,& qu'elle puisse servir de nourriture à la famille pendant un certain tems, les hommes pendant leur chasse font boucaner toute la chair des cuisses, des épaules & des endroits les plus charnus, excepté la bosse & la langue qu'ils mangent toujours sur le lieu. Toute la viande que l'on boucane est coupée à plat, afin qu'elle cuise bien ; on ne la coupe cependant point trop mince, de peur qu'elle ne séche trop : le gril est sur quatre fourches assez fortes & des perches par dessus d'un pied de distance, & par dessus des cannes éloignées les unes des autres de quatre pouces ; ce gril est élevé d'environ trois pieds au-dessus de terre, afin que l'on puisse faire par dessous du feu de gros bois; ils retournent la viande & ne la retirent que quand elle est cuite, au point que le dessus soit rôti & très-sec ; alors ils ôtent celle qui est cuite & en mettent d'autres. C'est ainsi qu'ils boucanent leur viande, qui peut se porter par tout & se conserver si long-tems que l'on veut. Ils ne mangent jamais de chair crue, comme tant de personnes se sont faussement imaginé : nous avons même en Europe des Royaumes entiers qui ne

donnent point à leurs viandes le tems de cuire, autant que les Naturels de la Louiſiane en laiſſent aux morçeaux les plus délicats du Bœuf qui eſt leur principale nourriture.

Quoique dans certains tems ils ayent la viande ou le poiſſon en abondance, ils ne mangent que quand ils ont appétit, ſans ſe fixer à aucune heure de la journée; auſſi eſt-il rare de les trouver pluſieurs à manger enſemble ni en même tems, ſi ce n'eſt dans les feſtins, où tous mangent au même plat, excepté les femmes, les jeunes garçons & les enfans qui mangent chacun en leur particulier; les petits enfans mangent avec leurs meres.

Maniere de faire leurs repas.

Lorſque les Naturels ſont malades, ils ne mangent point de poiſſon, & très-peu de viande; & même ils s'en privent ſi la nature de la maladie l'exige; ils ne prennent alors que de la ſagamité ou gruau cuit dans du bouillon de viande; ſi le malade eſt plus mal, on fait cuire du gros gruau en petite quantité dans le même bouillon gras, & on ne lui donne que de ce bouillon qui eſt bien faiſant.

Nourritures dans les maladies.

Sitôt qu'un homme eſt incommodé, ſa femme couche avec une autre fem-

me, ſur le lit qui touche à celui du malade par le pied ou par la tête ; le mari de cette voiſine cherche ailleurs de quoi ſe coucher ; il arrive de-là que la femme eſt à portée de ſecourir ſon mari ſans l'incommoder en aucune maniere.

Leur boiſſon.

Les plus familiers avec les François ne mangent de nos mêts que le bouilli pur, & le rôti ; point de ſoupe ni de ragoût ; ils craignent les ingrédiens que nous y mettons ; ils ne mangent point de ſalade, ni rien de crud que les fruits : pour boiſſon ils ne veulent que l'eau pure ou l'eau-de-vie auſſi très-pure ; mais le vin ni aucune autre boiſſon que ce puiſſe être ne leur plaît point ; il faut cependant excepter la boiſſon dont ils uſent dans le repas de Guerre, & jamais en autre tems.

Leur maniere de jeûner qui eſt la même que celle des anciens Hébreux.

Avant de quitter l'article de leur maniere de ſe nourrir, je dirai un mot de celle de jeûner. Je crois avoir dit que ces Peuples en général penſent qu'outre le grand Eſprit & le méchant Eſprit, il y a de petits Eſprits qui gouvernent l'air & les ſaiſons. Lorſqu'ils croyent avoir beſoin de pluye ou de chaleur pour mûrir les grains, ils s'adreſſent au vieillard ou homme âgé,

qui leur a toujours paru vivre ſagement, & ils le prient d'invoquer les Eſprits aëriens pour en obtenir ce qu'ils demandent : cet homme qui ne refuſe jamais ſes Compatriotes ſe met à jeûner pendant neuf jours conſécutifs (1).

Ce vieillard qui jeûne fait retirer ſa femme, qui durant vingt-quatre heures, ne le voit qu'après Soleil couché, pour lui apporter un plat de gros gruau cuit à l'eau ſans ſel ; il ne mange qu'en ce tems & ce ſeul mêts, & ne boit que de l'eau : dès qu'il a pris ſa réfection, ſa femme emporte le plat, ſe retire & il ne la voit que le lendemain à la même heure. C'eſt tout ce que je puis dire de leurs jeûnes qui me paroiſſent très-rigoureux, & pour récompenſe deſquels ils n'acceptent jamais rien ; pour s'en défendre ils diſent que les Eſprits en ſeroient fâchés.

(1) On doit faire attention que l'on parle ici principalement des Natchez.

CHAPITRE II.

Des Temples : Deſcription du Temple des Natchez : Des Temples des autres Nations : De leurs Tombeaux.

TOUTES les Nations de la Louiſiane ont plus ou moins de cérémonies, à proportion qu'elles ſont nombreuſes, quoiqu'elles ayent dans le principe les mêmes uſages à peu de choſe près; c'eſt ce qu'ont remarqué les premiers François de la Colonie, qui dans le tems de leur arrivée ont obſervé qu'ils avoient le Feu éternel & pluſieurs autres cérémonies de Religion, qui ſont abolies depuis qu'ils ſont réduits à un nombre beaucoup plus petit qu'ils n'étoient alors. De tous les Temples de ces Peuples, celui des Natchez qu'il m'étoit facile d'examiner, eſt auſſi celui dont je vais donner la deſcription le plus exactement qu'il me ſera poſſible. Les gens de la Nation n'entrent point dans le Temple, à l'exception des Soleils & de ceux qui ſont attachés au ſervice du

Temple par leurs emplois quels qu'ils ſoient; les Etrangers n'y entrent point ordinairement; mais étant ami particulier du Souverain, il me l'a fait voir.

Deſcription du Temple des Natchez.

Ce Temple dont le chevet regarde le Levant, eſt ſitué ſur une butte de terre rapportée d'environ huit pieds au-deſſus du terrein naturel de la place, ſur le bord d'une petite Riviere. Cette butte ſe perd en glacis inſenſible du côté de la Place; ſur les côtés les glacis ſont plus ſenſibles; & du côté de la Riviere le glacis eſt plus droit. Ce Temple a environ trente pieds de large ſur toutes ſes faces: les quatre poteaux cormiers ou des coins ſont des cœurs de Cyprès qui ſont incorruptibles: ces bois dans leur état actuel paroiſſent avoir un pied & demi de diametre; ils ſortent de dix pieds hors de terre & vont juſqu'où commence la couverture; les Natchez aſſurent qu'ils ſont autant en terre que dehors, ce qui doit affermir le bâtiment contre les vents: les autres poteaux ſont d'un pied de diametre & ſont de même bois & de même longueur en terre & en dehors: le mur eſt un gros bouſillage tout uni par dehors & un peu enfoncé

entre chaque poteau en dedans ; enſorte qu'il n'a pas plus de neuf pouces d'épaiſſeur dans le milieu.

L'intérieur de ce Temple eſt partagé en deux parties inégales, par un petit mur qui le coupe du Levant au Couchant ; la partie par laquelle on entre peut avoir vingt pieds de large & l'autre peut en avoir dix ; mais dans cette ſeconde partie il fait extrêmement ſombre, parce qu'il n'y a qu'une ouverture qui eſt la porte même du Temple, qui eſt au Nord, & que la petite porte de communication n'eſt pas capable de donner du jour à la ſeconde partie. Partie intérieure.

Le dedans du Temple n'a rien de remarquable qu'une Table ou Autel de près de quatre pieds de haut, & ſix de long ſur deux de large. Il y a ſur cette Table un Coffre de cliſſes de cannes très-bien ouvragé, dans lequel ſont les os du dernier Grand Soleil. Le Feu éternel eſt dans cette premiere partie du Temple ; dans l'autre partie plus reculée on ne peut rien diſtinguer que deux planches faites à la main, ſur leſquelles ſont pluſieurs minuties que l'on ne peut connoître faute d'y voir aſſez clair.

Partie extérieure.

La couverture de ce Temple eſt faite en Berceau long, dont le faîte n'a pas plus de ſix pieds de longueur, ſur lequel ſont poſées les repréſentations de trois gros Oiſeaux de bois plat : ils ſont deux fois plus gros qu'une Oye ; ils n'ont point de pattes, leur col n'eſt pas ſi long que celui d'une Oye, & leur tête n'y reſſemble pas ; les plumes de leurs aîles ſont grandes & très-diſtinctes, le fond eſt blanc entremêlé de plumes d'un beau rouge ; ces Oiſeaux regardent l'Orient. La couverture eſt très-propre en dedans & en dehors ; enfin le bâtiment & la couverture paroiſſent d'une ſolidité parfaite.

Pluſieurs perſonnes qui avoient certainement de l'eſprit ont vû ce Temple par les dehors, & toutes ont dit qu'il étoit bien propre & bien conſtruit ; ceux à qui j'ai raconté de quelle maniere il étoit bâti, m'ont dit qu'il étoit très-ſolide ; mais jamais perſonne ne m'a paru inquiet de ſçavoir comment ils avoient pû amener d'une grande lieue où eſt la Cypriere, & ſans voiture, des bois d'une telle groſſeur ; comment ils avoient pû creuſer la terre à telle profondeur ſans ou-

ils; comment enfin ils étoient venus à bout de planter & dreſſer ces bois ſans aucune machine. Le Lecteur pourra faire comme j'ai fait : je me ſuis efforcé pour le deviner ne pouvant faire autrement.

Gardiens du Feu perpétuel

C'eſt dans ce Temple que deux hommes entretiennent le Feu perpétuel pendant un quartier de la Lune; ils ſont huit Gardiens pour les quatre quartiers; un Supérieur que l'on nomme Chef des Gardiens du Temple pour les commander & veiller s'ils font leur devoir, faire apporter le bois pour ce Feu. Ce bois doit être un bois pur; ils y employent le ſeul bois de noyer blanc ſans écorce; les buches ſont de ſept à huit pouces de diametre ſur huit pieds de long. On le met près du Temple autour du tronc d'un arbre aſſez bas de tige; cet arbre eſt couvert d'épines depuis la terre juſqu'à la cime; j'en ai fait la deſcription dans l'Hiſtoire Naturelle ſous le nom d'*Epine de la Paſſion*. Je n'ai jamais pû ſçavoir pour quelle raiſon ils ont du reſpect pour cet arbre partout où ils le trouvent, à moins que ce ne ſoit à cauſe de l'emploi auquel il eſt deſtiné. Ces Gardiens ſont intéreſſés à conſerver ce Feu, car il y

va de leur vie de le laiſſer éteindre. Il y a encore pour le ſervice du Temple un Maître des Cérémonies, qui eſt auſſi le Maître des Myſtéres, puiſque, ſuivant eux, il parle aſſez familliérement à l'Eſprit ; il porte dans les grandes Cérémonies une Couronne qui n'a de plumes que par-devant, qui fait une demie Couronne ; il a auſſi en main un bâton rouge orné de plumes rouges ou blanches, ſelon que la Fête l'exige. Au-deſſus de toutes ces perſonnes eſt le Grand Soleil, qui eſt tout à la fois Grand-Prêtre & Souverain de la Nation.

Ils ont de la vénération pour les morts.

Tous les Peuples de l'Univers ont toujours eu beaucoup de reſpect pour les Morts, & l'Hiſtoire nous apprend même des faits, qui prouvent que certaines Nations ont pouſſé leurs ſuperſtitions ſur ce point juſqu'à l'extravagance. Ceux de mes Lecteurs qui regardent les Naturels de la Louiſiane comme des *Sauvages*, ne peuvent peut-être s'imaginer qu'ils ne ſont capables d'ériger à leurs Morts d'autres Tombeaux que les eſtomachs des plus proches Parens.

Tombeaux.

De tous les Peuples cependant dont j'ai parlé juſqu'à préſent, il n'y en a

aucun qui n'ait beaucoup d'attention religieuſe pour les Morts; tous à la vérité ont leur maniere particuliere en ces occaſions; mais tous ou les enterrent, ou les mettent dans des Tombeaux, & leur portent ſoigneuſement des vivres pendant quelque tems : ce qu'ils ont ſans doute conſervé de leurs pays originaires, je veux dire de l'Orient. On ne doit point d'ailleurs s'étonner qu'ils ayent ſoin des Morts, puiſqu'ils ont des Temples qui ſont des marques qu'ils ont une eſpéce de Religion; & tous les Peuples qui ont un peu de Religion, n'ont jamais manqué de rendre les derniers devoirs aux Morts, & partout on a regardé comme de mauvais Parens ceux qui ne le faiſoient pas; & ceux à qui on ne donnoit point de ſépulture, étoient cenſés malheureux, & en effet étoient punis par ce deshonneur.

Temples des autres Nations

Tous les Peuples de la Louiſiane ont des Temples, qui ſont plus ou moins bien entretenus ſelon les forces de la Nation, & tous, comme je l'ai dit, mettent leurs Morts en terre, ou dans des Tombeaux en dedans des Temples, ou tout auprès ou aux environs. Pluſieurs de ces Nations n'ont que des

Temples fort ſimples & que l'on prendroit ſouvent pour des cabannes de Particuliers ; cependant quand on s'y connoît, on les diſtingue par deux poteaux de bois à la porte faits en Termes avec une tête humaine, qui tiennent la porte battante, avec un éclat planté en terre à chaque bout, afin que les enfans ne puiſſent ôter la porte & aller badiner dans le Temple : de ſorte que la porte ne peut être enlevée que par-deſſus ces poteaux qui ont au moins trois pieds de haut, & il faut un homme fort pour l'enlever. Ce ſont les petites Nations qui ont de ces Temples que l'on confondroit avec les cabannes ; celles-ci ont à la vérité des poteaux & une porte de même ; mais les poteaux ſont unis & ces portes s'ouvrent de côté, parce qu'il n'y a point d'éclat au bout : une femme ou un enfant peuvent ouvrir ces portes par dehors ou par dedans, & la nuit on les ferme & on les arrête en dedans, pour empêcher les chiens d'entrer dans les cabannes. Les cabannes des Soleils des Natchez ont à la vérité des poteaux comme ceux des Temples, mais leur Temple étoit très-facile à reconnoître ſelon la deſcription que j'en ai donnée ; d'ail-

leurs auprès de ces petits Temples on voit toujours quelques marques diſtinctives, qui ſont ou de petites élévations de terre, ou quelques petites gammelles, qui annoncent qu'en cet endroit il y a des cadavres enterrés, où on apperçoit quelques Tombeaux élevés, ſi cette Nation eſt dans cet uſage.

Deſcription des Tombeaux.

Ces Tombeaux ſont élevés de trois pieds au-deſſus de la terre; ils poſent ſur quatre pieds, qui ſont des fourches plantées aſſez avant en terre & bien affermies pour ſoutenir le Tombeau, qui poſé, & ainſi porté ſur ces fourches a huit pieds de long ſur un pied & demi de large; c'eſt que l'on met le cadavre la tête à un bout afin qu'il reſte de la place au bout, du côté des pieds; par-deſſus le cadavre on fait un berceau de branchages courbés en ceintre, on met des bois droits à la tête & aux pieds, puis on bouſille ces bois pour y renfermer le corps pendant un eſpace de tems ſuffiſant pour conſumer la chair, & deſſécher les os: après ce tems ils les entirrent pour les mettre dans une Manne ou Coffre de cannes couvert de même, & le tranſportent dans le Temple avec les autres.

Comme le corps n'eſt pas de la longueur du Tombeau, il reſte un eſpace d'environ un pied qui eſt couvert du bout du cerceau; mais il n'eſt point fermé; c'eſt là qu'ils mettent les vivres qu'ils apportent aux Morts pendant quelque tems. Malgré le zèle qu'ils ont pour rendre les derniers devoirs aux Morts, ils ne peuvent ſe ſatisfaire à l'égard de ceux qui ſont tués à la Guerre; ils y ſuppléent de leur mieux par les ſoupirs, les larmes & les cris, dès qu'ils en apprennent la nouvelle; & ſouvent pendant plus de tems que s'ils fuſſent morts dans la Nation, où la coûtume eſt de les pleurer pendant trois jours.

Il n'y a aucune Nation de la Louiſiane qui connoiſſe l'uſage de brûler les corps, uſité chez les Grecs & les Romains, ni la coûtume des Egyptiens qui les conſervoient à perpétuité; mais ils en uſent, comme je viens de le dire, quelquefois avec pompe, quelquefois ſans grandes cérémonies, leſquelles ils ont grand ſoin de cacher aux Etrangers; & on ne les voit que quand on eſt ami du Souverain pour en être averti & y aſſiſter; ou il faut qu'elles le faſſent avec tant d'éclat, que l'on

ait

ait bien de la peine à les cacher & qu'elles ſoient dans le goût de celle que je vais rapporter pour ſatisfaire la curioſité du Lecteur, & à cauſe de la part que j'ai eue & de la perte qu'a faite tout le Poſte François qui étoit voiſin : perte en effet ſi conſidérable, que je doute que ce Poſte s'en ſoit encore relevé à préſent. C'eſt la mort du Serpent Piqué, mon ami particulier & l'ami de tous les François ; il étoit Grand-Chef de Guerre de la Nation des Natchez, & frere du Grand Soleil qui lui laiſſoit ſur toute la Nation une autorité abſolue.

CHAPITRE III.

Suite des Mœurs : Mort du Serpent Piqué : Les François empêchent le Grand Soleil de ſe donner la mort.

EN parlant des Natchez j'ai ſuffiſamment fait voir l'autorité abſolue que le Grand Soleil avoit ſur le Peuple, & la ſoumiſſion parfaite que ce Peuple avoit pour ſon Souverain ; par quelle tige la Nobleſſe ſe perpétuoit, tandis que l'autre au contraire ſe dégradoit au point d'être confondue avec le Peuple que l'on nomme Puant. Outre l'obéiſſance & le profond reſpect qu'ils doivent à leur Souverain, il y a un point de leur Loi qui rend leur condition la plus dure que l'on puiſſe imaginer, puiſque non-ſeulement ceux & celles qui ſont attachés au ſervice des Soleils de l'un & de l'autre ſexe, mais encore un grand nombre d'autres, doivent mourir avec les Princes & les Princeſſes, pour aller, diſent-ils, les ſervir dans le Pays des Eſprits ; uſage fatal à cette belle Nation, puiſqu'il a

beaucoup contribué à ſa deſtruction, comme on a déja pû le voir.

Au commencement du Printems de 1725, mon ami, le Chef des Gardiens du Temple, vint me voir avec un empreſſement & une inquiétude qui ne lui étoient pas ordinaires; mais je feignis de ne point m'en appercevoir, pour avoir le tems de ſçavoir de lui ſi ceux de ſa Nation penſoient comme les autres au ſujet du Déluge; je l'attendois depuis quelque tems avec impatience, & je fus ſatisfait, quoique ſurpris, de le voir m'apporter des fraiſes, qui eſt ordinairement l'ouvrage des femmes; je le voyois d'ailleurs inquiet. Je lui demandai promptement s'ils avoient connoiſſance du Déluge; il me répondit que l'ancienne Parole apprenoit à tous les hommes rouges, que preſque tous les hommes étoient péris par les eaux, excepté un très-petit nombre qui s'étoit ſauvé ſur une haute Montagne; qu'il ne ſçavoit rien de plus à ce ſujet, ſinon que ce peu de gens avoient repeuplé la terre. Comme les autres Nations m'avoient dit la même choſe, je fus aſſuré que tous les Naturels penſoient de même ſur cet événement, & qu'ils n'avoient

Déluge ſelon les Natchez.

conſervé aucun ſouvenir de l'Arche de Noé ; ce qui ne m'a jamais beaucoup étonné, puiſque les Grecs malgré leurs connoiſſances n'en ſçavoient pas davantage, & que ſans les Livres ſaints nous n'en ſçaurions peut-être pas plus qu'eux.

Mon ami ſe leva aſſez précipitament & paroiſſoit avoir quelque chagrin ; je l'arrêtai pour lui en demander la raiſon : il me répondit avec un air triſte que le Serpent Piqué étoit très-mal ; & que ſi ce Soleil venoit à mourir, toute la Nation, ou peu s'en faudroit, mourroit auſſi; parce que le Grand Soleil frere du Malade ſe donneroit la mort, que s'aimant beaucoup, ils s'étoient promis de ne point ſe ſurvivre.

Je lui dis que cette nouvelle m'affligeoit vivement, parce qu'il étoit mon ami, ainſi que ſon frere, qui ne manqueroit pas de ſe tuer, puiſqu'ils s'étoient donné parole de ne point ſe quitter ni à la vie ni à la mort ; que la mort de ces deux Soleils qui étoient les premiers de leur Nation, entraîneroit à la vérité une grande partie du Peuple ; qu'au reſte il n'y avoit point de remède à la mort; mais que les Chefs Fran-

çois tâcheroient de veiller à leur conſervation. Il ſortit & parut aſſez content de ma réponſe ; je ne pouvois point lui en faire d'autre alors.

En effet, quoique je les aimaſſe, comme on doit aimer des gens de probité qui ne font point de mal dans le tems qu'il le pourroient, nous ne pouvions pas nous flatter d'abolir l'uſage ancien de cette Nation.

Cependant mon ami fut chez l'Interpréte, lui raconter la même choſe, pour l'engager d'aller dire au Commandant, qu'il étoit bon que les François fiſſent leurs effors pour empêcher cette deſtruction ; l'Interpréte s'y porta par une raiſon d'intérêt particulier, le Commandant y conſentit, y envoya un Soldat, avec ordre d'y reſter pour empêcher que le Malade n'abrégeât ſon mal avec ſa vie, & de l'avertir dès qu'il y auroit apparence de mort. Le Soldat partit & y reſta juſqu'à ce qu'il vît ce Soleil à l'agonie & qu'il avoit déja les jambes froides.

Le Commandant du Fort l'ayant appris, en avertit les plus diſtingués des François & me prit en paſſant. Nous trouvames le Grand Soleil au déſeſpoir d'avoir perdu ſon frere, & il ſe

préparoit à le ſuivre. Nôtre arrivée & les raiſons que je lui apportai pour ſa conſervation parurent le tranquilliſer; mais ce n'étoit que pour être plus libre d'exécuter ſon deſſein; les François y furent pris; mais je ne m'y fiois point, & je leur dis qu'il falloit qu'il y eût toujours avec lui quelqu'un de nous,& que je fuſſe averti dès le moment que l'on verroit qu'il y auroit du riſque; ce qui fut arrêté ainſi; le Commandant fut auſſi de cet avis.

Le Grand Soleil alloit ſouvent voir ſon frere depuis ſa maladie; mais notre préſence le retint un peu plus longtems; il y fut un peu avant la nuit; je le ſuivois ſous prétexte de voir mon ami peut-être pour la derniere fois, nous le trouvames froid. Nous ſortîmes enſemble de la cabanne du défunt; & lorſque nous fumes ſortis & que nous fumes ſeuls,il m'arrêta par le bras & me dit: *ouitigui-tlatagoup*, *cohc-yogo*; il eſt mort tout-à-fait,qu'en dis-tu?Je lui répondit, *noco*, je ne ſçais; cependant je ne doutai point qu'il ne fût réellement mort, & je ne voulois point l'affliger.

Nous entrames chez lui où il dit tout haut, *ouitigui-tlatagoup*, il eſt mort tout à fait; puis il s'aſſit & s'accroupit

en mettant ſes yeux ſur les points. Dans le même inſtant qu'il eut dit que ſon frere étoit mort, ſa femme qui étoit préſente, jetta les hauts cris; ce fut un ſignal de triſteſſe pour toute la Nation qui étoit dans l'attente des ſuites de cette maladie, leſquelles ne pouvoient que leur être funeſtes, dès que le Serpent Piqué ſeroit mort. Alors on entendit par tout des gémiſſemens & des lamentations; les cris les plus lugubres firent retentir tous les Bois voiſins; preſque auſſi-tôt on entendit deux décharges conſécutives de fuſils pour avertir tous les villages, qui y répondirent peu de momens après.

J'épargnerai au Lecteur pluſieurs tableaux qui ne feroient que l'attriſter, & je ne rapporterai des honneurs funebres qui furent rendus au Serpent Piqué, que ce qui eſt extraordinaire & dont les Européens n'ont aucune connoiſſance.

Peu de tems après ces décharges, le Porte-parole entra & ſe mit à pleurer; le Grand Soleil leva la tête & regarda ſa femme favorite, à laquelle il fit un ſigne que nous ne comprîmes qu'après qu'elle eût jetté une gammelée d'eau ſur le feu qui en fut entiérement éteint.

Alors le Porte-parole ou Chancelier du Grand Soleil heurla pour ſaluer ce Souverain, & ſortit ; dès qu'il fut hors de la cabanne il fit un cri effroyable, qui fut à l'inſtant répété par tout le peuple des villages.

Le feu éteint en notre préſence & les cris redoublés de toute la Nation, me firent craindre avec raiſon pour le Grand Soleil & même pour nous : car qui pouvoit pénétrer les ſuites du déſeſpoir ou nous le voyons tous ?

Le Grand Soleil étant toujours accroupi & ſes yeux cachés, je m'approchai d'un ſimple Soleil, & lui demandai ce que ſignifioit ce feu éteint & ces cris lugubres ; il me répondit que c'étoit le ſignal pour éteindre tous les feux, ce qui faiſoit trembler avec raiſon tous les Natchez, parce que l'extinction des feux ne ſe faiſoit point à cauſe de la mort du Serpent Piqué.

Je compris à ces paroles que le Souverain vouloit mourir ; j'en fis le rapport au Commandant & aux autres François. Ce Commandant vouloit lui faire parler par l'Interpréte ; les François l'en détournerent en lui faiſant connoître que je réuſſirois mieux que l'Interpréte, puiſque j'étois ami de ce Prin-

ce ; j'y conſentis volontiers.

Je m'approchai du Grand Soleil, & lui demandai s'il n'étoit plus un homme depuis la mort de ſon frere, puiſqu'après nous avoir donné ſa parole qu'il ne ſe tueroit point, il avoit donné ordre d'éteindre tous les feux, ce qui annonçoit ſa mort ; que l'on m'avoit prévenu là deſſus dès la veille ; mais, me dit-il, » ſois aſſuré que je n'y penſe plus ; » dors en repos. «

Je rapportai ceci à mes Compatriotes, qui me prierent de dire ce que je penſois qu'il falloit faire en conſéquence de cette foible aſſurance ; mon ſentiment fut de feindre de nous en aller chez nous, pour nous convaincre nous-mêmes du deſſein qu'il avoit, parce que n'étant plus gêné & agiſſant ſans contrainte, on connoîtroit aiſément ce qu'il auroit envie de faire ; que j'étois aſſuré que ſa femme ne nous trahiroit pas, n'ayant pas envie de mourir encore, ſi elle pouvoit s'en défendre : que d'ailleurs j'entrevoyois que le jeune Soleil à qui j'avois parlé étoit intéreſſé à le voir vivre plus long-tems, dans l'eſpérance que le Soleil héritier pourroit peut-être mourir avant le Grand Soleil, que j'allois prévenir ce jeune Soleil &

ſçavoir ce qu'il penſoit. Ils dirent tous qu'ils s'en rapporteroient volontiers à ce que je ferois.

Je fis ſigne à ce jeune Soleil ; je le tirai à part & lui demandai s'il trouveroit bon que nous allaſſions dans nos maiſons ; ma propoſition parut l'effrayer ; il me pria beaucoup de n'en rien faire, ou que du moins je reſtaſſe, parce que le Grand Soleil m'écoutoit plus que perſonne. Je lui dis que les choſes étant ainſi, nous allions nous retirer dans la cabanne des Loués, & que me confiant à lui, j'attendrois qu'il me fît avertir en cas qu'il arrivât quelque choſe de nouveau ; il me le promit. Je racontai aux autres François ce dont j'étois convenu avec le jeune Soleil.

Je fus avec eux trouver le Grand Soleil, & lui dis : » nous te laiſſons en » repos, & nous nous en allons dormir » chez nous, comptant ſur ta parole ; » demain je reviendrai pour voir mon » ami avant que l'on emporte ſon corps. Nous ſortimes & le ſoldat eut ordre de reſter auprès de la porte pour nous avertir à tems, enſuite nous fumes voir le corps du défunt.

Il étoit dans ſon lit de Parade, ha

billé de ce qu'il avoit de plus beau, le visage fardé de vermillon, chaussé comme pour faire un voyage, avec sa couronne de plumes blanches entremêlées de plumes rouges. On avoit attaché ses armes à son lit: elles consistoient en un fusil à deux coups, un pistolet, un arc, un carquois plein de flêches & un casse tête. Autour de son lit étoient tous les Calumets de paix qu'il avoit reçus pendant sa vie, & l'on avoit planté auprès une grande perche pelée & rougie, à laquelle pendoit une chaîne de cisses de cannes rougies, composée de quarante-six mailles ou anneaux, pour exprimer le nombre d'ennemis qu'il avoit tués : je ne prétens point en rapportant ce fait garantir le nombre des exploits de cet homme. Lit de parade du Serpent Piqué.

Tout son monde étoit autour de lui. On lui servoit à manger à ses heures ordinaires comme s'il eût été vivant, & son (1) Loué voyant qu'il n'y touchoit pas, lui disoit : » Tu ne veux donc plus » rien prendre de ce que nous te pré- » sentons ? Ces choses ne sont-elles » plus de ton goût ? Quoi donc, est ce » que tu nous rebutes, & nos services » ne te plaisent-ils plus ? Ah ! tu ne

(1) Loué est le premier Domestique.

» parles point contre ton ordinaire : » ſans doute que tu es mort. Oui, ç'en » eſt fait, tu vas au pays des Eſprits, » & tu nous quittes pour toujours. « Alors il faiſoit le cri de mort qui étoit répété par tous ceux de la cabanne ; on leur répondoit du Village, & de voix en voix le même cri paſſoit en un inſtant dans les autres Villages de la Nation qui tous enſemble faiſoient retentir l'air de leurs cris lugubres.

La Compagnie de la cabanne étoit compoſée de la femme favorite du défunt, d'une ſeconde femme qu'il tenoit dans un autre Village, pour l'aller voir lorſque ſa Favorite étoit enceinte ; de ſon Chancelier, de ſon Medecin, de ſon Loué, de ſon Porte-pipe, & de quelques vieilles femmes, qui tous devoient-être étranglés à ſon enterrement.

Au nombre des victimes ſe vint joindre d'elle-même une femme noble, que l'amitié qu'elle avoit pour le Serpent Piqué portoit à l'aller joindre dans le pays des Eſprits. Les François la nommoient *la Glorieuſe*, à cauſe de ſon port majeſteux, de ſon air fier, & parce qu'elle ne fréquentoit que les François diſtingués. Je la regretai d'autant plus, que

poſſédant à fond la connoiſſance des Simples, elle avoit ſauvée la vie à beaucoup de nos Malades, & que moi-même j'en avois tiré de grandes inſtructions. Ces objets nous rempliſſant de triſteſſe, la femme favorite qui s'en apperçut ſe leva de ſa place, vint à nous d'un air riant, & parla dans ces termes:

Harangue de la femme favorite du Serpent Piqué aux François.

» Chefs & Nobles François, je vois » que vous regrettez beaucoup mon » mari; il eſt vrai que ſa mort eſt bien » de valeur (bien fâcheuſe) tant pour » les François que pour notre Nation, » parce qu'il portoit les uns & les autres dans ſon cœur; ſes oreilles » étoient toujours pleines des paroles » des Chefs François. Il a toujours » marché par le même chemin que les » François, & il les aimoit plus que lui-» même; mais que faire? Il eſt au » pays des Eſprits, & dans deux jours » j'irai le joindre, & lui dirai que j'ai » vû vos cœurs ſe reſſerrer à la vue de » ſon corps mort. Ne vous chagrinez » pas, nous ſerons plus long-tems » amis au pays des Eſprits qu'en celui-ci, » parce que l'on n'y meurt plus; il y » fait toujours beau, on n'y a jamais » faim, parce que rien n'y manque pour » vivre mieux qu'en ce pays-ci; les

» hommes ne s'y ſont point la guerre ;
» parce qu'ils ne ſont plus qu'une mê-
» me Nation. Je m'en vais & laiſſe mes
» enfans ſans pere ni mere. Quand
» vous les verrez, François, ſouve-
» nez-vous que vous avez aimé le pere
» & que vous ne devez pas rebuter
» les enfans de celui qui a toujours été
» le véritable ami des François. « A-
près ce diſcours elle alla ſe remettre à
ſa place.

Ces triſtes objets n'étoient pas capa-
bles de nous arrêter long-tems ; c'eſt
pourquoi nous nous retirames dans la
cabanne où nous avions réſolu de paſ-
ſer la nuit & d'y prendre du repos, au
cas qu'on nous y laiſſât tranquilles; l'in-
quiétude qui agitoit les Loués du Grand
Soleil les empêchoit de dormir, & ils
ſe tenoient auprès du feu : je leur dis
qu'il falloit qu'il y en eût toujours un
au moins qui veillât, pour m'avertir
ſi leur Maître vouloit entreprendre
quelque choſe ſur ſa vie ; & j'étois aſ-
ſuré que je ſerois ponctuellement obéi ;
parce qu'il n'y en avoit aucun d'eux
qui eût envie de mourir encore. Cet
ordre donné, je me jettai ſur un lit.

La nuit étoit avancée quand je m'en-
dormis, mais dès le point du jour je

fus éveillé avec précipitation; je me le-
vai de même ſans m'informer de ce que
ce pouvoit être. Je men allai chez le
Grand Soleil; on me dit en chemin que
les autres Soleils avoient bien de la pei-
ne à l'empêcher de ſe tuer. Les Fran-
çois couchés dans le même endroit que
moi ſe leverent auſſi, & nous arrivames
tous enſemble. En entrant je vis la
crainte & l'effroi peints ſur tous les vi-
ſages qui reprirent à l'inſtant un air
plus ſérein : Le Souverain avoit le vi-
ſage courroucé de ce qu'on lui réſiſtoit ;
il tenoit ſon fuſil par la culaſſe, & le
Soleil héritier préſomptif, qui ſeul avoit
oſé l'arrêter, tenoit le fuſil par la plati-
ne & par le bout, pour qu'il ne ſe tuât
point ; tout autre que ce Soleil eut
payé tôt ou tard ce bon office qu'il lui
vouloit rendre. La cabanne étoit pleine
de Soleils, de Nobles & de Conſidérés
qui trembloient tous : notre arrivée les
raſſura & les rendit tranquilles.

Le Grand Soleil veut abſolument ſe tuer.

J'approchai du Grand Soleil, je lui
tendis la main ſuivant l'uſage, pour l'en-
gager à quitter le fuſil pour me donner
la ſienne. M'étant apperçu qu'il feignoit
de ne pas me voir, je fis retirer ceux qui
étoient du côté de la porte d'où venoit
le jour, & me baiſſai pour le regarder ;

je pris en même-tems le baſſinet de ſon fuſil, je l'ouvris & fis tomber l'amorce & lui dis : » Quoi ! tu me diſois hier » que tu ne te tuerois point, que tu » étois un homme, & que nous pou- « vions compter ſur ta parole ; où eſt » donc aujourd'hui cet homme & cette » parole? Parles-moi. A ces mots le fuſil lui tomba des mains, il m'en tendit une & ſe frotta les yeux, comme un homme qui s'éveille. Je donnai le fuſil à notre Commandant & le priai d'y faire verſer de l'eau, afin qu'il fût hors d'état de ſervir pendant un certain tems ; je fis prendre auſſi toutes les armes qui étoient chez lui par les François qui les firent cacher. Le Grand Soleil ſe couvrit le viſage & ne dit rien.

Lorſque les Soleils virent que ma fermeté mettoit ſa vie en ſureté, ils s'approcherent tous de moi & me donnerent la main en ſigne de remerciement, mais ſans me rien dire : le ſilence alors devint ſi profond, que malgré la quantité de perſonnes qui étoit préſentes à ce qui venoit de ſe paſſer, l'on auroit entendu le vol d'un Oiſeau.

La femme du Grand Soleil pendant cette opération m'avoit paru ſaiſie de frayeur. J'approchai d'elle & lui de-

mandai tout haut ſi elle étoit malade ; elle me répondit ſur le même ton : » Oui, je la ſuis : « mais prenant un ton fort bas, elle me dit : » Si tu ſors, » mon mari eſt mort & tous les Nat- » chez mourront ; reſtes donc, car il » n'ouvre les oreilles qu'à ta parole qui » a la pointe & la force des fléches : » d'ailleurs qui eût oſé faire ce que tu » as fait ? Mais tu es ſon vrai ami & ce- » lui de ſon frere ; tu ne ris pas en » parlant, comme font beaucoup de » François. As-tu vû comme toutes » les oreilles & tous les yeux étoient » ouverts quand tu parlois ? tes paro- » les ont été ramaſſées de tous.

Diſcours de la femme du Grand Soleil.

Je me retirai enſuite du côté du Grand Soleil, qui me tendit lui-même la main & me dit tout haut : » Mon » ami, j'ai le cœur ſi ſerré, que mes » yeux quoiqu'ouverts n'ont point vû » les François debout ; ma bouche ne » s'eſt point ouverte pour leur dire de » s'aſſeoir ; que penſeront-ils ? je te » prie de le leur dire & de les faire aſ- » ſeoir pour moi.

Je lui répondis que ce n'étoit point la peine pour le préſent, que nous allions nous promener ſur la Place devant ſa maiſon pour le laiſſer tranquil-

le ; mais que je ne ſerois plus ſon ami s'il ne faiſoit rallumer les feux, en faiſant allumer le ſien devant nous ; que je ne le quitterois pas, & qu'après que ſon frere ſeroit enterré, je voulois l'emmener chez moi pour lui faire manger ſa premiere viande.

Il me prit la main & à tous ceux de la Compagnie, & me dit : » Puiſque » tous les Chefs & Nobles François » aiment ma vie, c'en eſt fait, je ne » me tuerai point ; que l'on rallume les » feux ſur le champ, & j'attendrai que » la mort me rejoigne à mon frere ; » auſſi-bien je ſuis vieux, & juſqu'à ce » tems je marcherai avec les François ; » ſans eux je ſerois parti avec mon fre- » re, & les chemins auroient été cou- » verts de corps morts.

CHAPITRE IV.

Cérémonies de l'enterrement du Serpent Piqué.

LE feu du Grand Soleil étant rallumé, on fit le signal pour rallumer tous les autres : nous sortîmes, & je dis à l'Interpréte de répéter aux François ce que j'avois dit au Grand Soleil, & ce qu'il m'avoit répondu, en attendant que je revinsse. J'allai ensuite demander si l'on sortiroit bientôt pour aller faire la danse de mort, & on me dit qu'elle se feroit dans peu.

Je fus joindre nos Francois sur la Place, qui me firent compliment de ma réussite, parce que l'Interpréte leur avoit rapporté ce qui s'étoit passé : peu de momens après le jeune Soleil vint me dire que les ordres étoient donnés pour ne faire mourir (comme il l'avoit promis, quoique par feinte) que ceux qui étoient dans la cabanne du défunt, parce qu'ils étoient sa viande ; qu'en outre on mettroit à mort une méchante femme, si déja on ne l'avoit tuée, &

un enfant qui avoit déja été étranglé par ſes pere & mere; forfait qui leur rachetoit la vie à la mort du Grand Soleil, les ennobliſſoit, & les faiſoit ſortir du rang des Puants.

Peu de momens après, le Grand Maître des Cérémonies parut à la porte du défunt avec les ornemens qui conviennent à ſa qualité & que j'ai décrits: il dit deux mots, & les gens de la cabanne ſortirent; ces perſonnes étoient la femme favorite & ſon autre femme, ſon Chancelier, ſon Médecin, ſon Loué, ſon Porte-pipe & quelques vieilles: toutes ces victimes avoient chacune huit hommes de leurs parens qui devoient les mettre à mort; l'un portoit le caſſe-tête levé comme pour la frapper, & ſouvent il en faiſoit ſemblant, un autre portoit la nate pour l'aſſeoir, un troiſiéme portoit la corde pour l'étrangler, un autre la peau, le cinquiéme une gamelle où étoient cinq à ſix boulettes de tabac pilé pour les lui faire avaler, & l'étourdir; un autre portoit une petite bouteille de terre d'environ chopine, pour lui faire boire quelques gorgées d'eau afin d'avaler plus facilement les boulettes; deux autres ſuivoient pour aider à tirer la corde de chaque côté.

Victimes qui accompagnent le Prince dans le Pays des Eſprits.

Un plus petit nombre d'hommes ſuffiroit pour étrangler une perſonne ; mais comme cette action les tire de la claſſe des Puants, les met au rang de Conſidérés, & les exempte ainſi de mourir avec les *Soleils*, ils s'en préſenteroit bien plus, ſi le nombre n'étoit fixé à huit perſonnes ſeulement. Toutes ces perſonnes que je viens de dire marchent dans cet ordre, deux à deux après leurs parens ; les victimes ont les cheveux barbouillés de rouge, & à la main une coquille de Moucle de riviere qui a environ ſept pouces de long ſur trois ou quatre de large, elles ſont par là diſtinguées de ceux de leur ſuite, qui ces jours-là ont des plumes rouges à leur cadenette ; le jour de la mort ils ont les mains rougies, comme étant diſpoſés à donner la mort.

Arrivés ſur la Place, on met les nates des premieres les plus près du Temple, la Favorite à droite, & l'autre femme à gauche du chemin, les autres enſuite ſuivant leur rang, à ſix ou ſept pieds l'un de l'autre auſſi des deux côtés du chemin, dont la largeur entr'eux tous eſt de trente pieds au moins. On fait aſſeoir ſur leurs nates les perſonnes qui doivent mourir avec eux.

enſemble ſont le cri de mort derriere elles ; les parens ſont la danſe de mort, & les victimes ſur leurs nates la ſont en cadence ſans ſortir de leurs places. Après cette danſe, toute la troupe s'en retourne à la cabanne dans le même ordre. Voilà une répétition de la Tragédie qui doit ſe jouer le jour du convoi ; elle ſe fait deux fois par jour.

Tout fut aſſez tranquile ce jour-là du côté du Grand Soleil, qui s'en fut au Temple après qu'on lui eût montré la tête de la méchante femme ; il ordonna de la laiſſer manger aux bêtes ſans l'enterrer, de porter la tête à ſon frere, & de la jetter enſuite dans la Cypriere à deux lieues de ſon corps.

Hiſtoire d'un Natchez nommé *Ette-actal* qui ſçut éviter la mort.

Ce même jour au lever de l'Aurore, dans le tems que nous étions occupés à retenir le Grand Soleil, on avoit amené un homme nommé *Ette-actal* eſcorté de trente Guerriers. Nous le connoiſſions tous, parce qu'il avoit demeuré chez M. de Biainville Commandant Général, chez lequel il s'étoit réfugié ; il avoit épouſé une femme Soleille qui vint à mourir, & ſelon les Loix de ſa Nation il devoit mourir avec elle ; mais cette loi n'étant pas de ſon goût, dès qu'il la vit à l'agonie, il s'enfuit en ca-

chette vers le débarquement, prit quelques vivres, deſcendit nuit & jour dans une petite Pirogue, & fut ſe mettre ſous la protection de M. le Commandant de la Capitale, s'offrit à lui pour être ſon Chaſſeur & du nombre de ſes Eſclaves. Son ſervice fut accepté, les Natchez promirent même à ſon Maître qu'il n'avoit plus rien à craindre, parce que la Cérémonie étant faite, & ne s'y étant point trouvé dans le tems, il n'étoit plus de bonne priſe. Ce Naturel ainſi raſſuré, alloit de tems en tems voir ſes parens & ſes amis, & jamais on ne lui avoit rien dit: mais cette derniere fois le Grand Soleil ayant appris des François que M. de Bianville avoit été rappellé en France, trouva que les Lettres de repi d'*Ette-actal* étoient preſcrites par l'abſence de ſon Protecteur; ainſi il jugea à propos de lui faire payer ſa dette au Serpent Piqué en qualité de parent de ſa défunte; & c'étoit pour ce ſujet qu'on l'amenoit.

Lorſque cet homme ſe vit dans la cabanne du Grand-Chef de Guerre, au rang des Victimes que l'on devoit ſacrifier à ſes mânes, il fut pénétré de la plus vive douleur de ſe voir pris cette fois ſans eſpérance de ſalut, &

ſe mit à pleurer très-amérement. La Femme favorite s'en étant apperçue, lui dit: » N'eſt-tu pas Guerrier? » Oui, dit-il, je le ſuis; cependant » tu pleures, reprit-elle; ta vie t'eſt » donc chere? Si cela eſt ainſi, il n'eſt » pas bon que tu viennes avec nous, » va-t-en avec les femmes.

Il repliqua: » Certainement la vie » m'eſt chere; je n'ai point d'enfans, » il ſeroit bon que je marchaſſe encore » quelque tems ſur la terre juſqu'à la » mort du Grand Soleil, & je mourrois » avec lui. Va-t-en, te dis-je, reprit-» elle, il n'eſt pas bon que tu viennes » avec nous, & que ton cœur reſte » derriere toi ſur la terre; encore une » fois ôtes-toi d'ici; que je ne te voye » plus.

Ette-actal avoit apporté un petit ſac où étoient les petits uſtenciles néceſſaires à la cérémonie; mais ſans en être inquiet il abandonna tout, & content d'avoir encore du tems à lui avant la mort du Grand Soleil, il prit la fuite à la derniere parole de la Favorite & diſparut comme un éclair: mais dan l'après midi on apporta trois vieilles femmes dont deux étoient ſes parentes, leſquelles étant extrêmement âgée-

& laſſes de vivre, s'offrirent à payer ſa dette. Quoique ces deux femmes fuſſent ſi âgées que depuis pluſieurs années elles euſſent totalement perdu l'uſage des jambes, elles n'avoient point les cheveux plus gris, que ne les ont ordinairement en France les femmes de cinquante ans ; elles paroiſſoient d'ailleurs ſe bien porter.

La généroſité de ces deux femmes racheta la vie au Guerrier Ette-actal & lui acquit le grade de Conſidéré : ſa condition étant devenue beaucoup meilleure, & ſa vie étant ainſi aſſurée, il en devint inſolent, & profitant des inſtructions qu'il avoit reçues des François, il s'en ſervoit pour duper ſes Compatriotes.

La troiſiéme Vieille que l'on avoit apportée ne faiſoit plus aucun uſage de ſes jambes depuis quinze ans au moins, ſans cependant y reſſentir aucune douleur, ni dans aucun endroit du corps ; ſon viſage étoit ſerein & ſes cheveux tout blancs, ce que je n'avois jamais vû chez les Naturels, & malgré ſon grand âge qui paſſoit plus d'un ſiécle, ſa peau n'étoit point trop ridée. Ces trois vieilles femmes furent expédiées toutes trois à la repréſentation

du ſoir ; une à la porte du Serpent Piqué, & les deux autres ſur la Place.

Vers le coucher du Soleil, nous fumes tous enſemble voir le Grand Soleil qui nous reçut très-gracieuſement, & nous fit des excuſes s'il ne nous faiſoit point manger, mais qu'il alloit donner ſes ordres à ſes Loués pour qu'ils euſſent à faire tout ce que nous leur dirions, puiſque j'avois donné ma parole que je ne le quitterois pas & que je tenois ma promeſſe. Nous fumes donc chez les Loués du Grand Soleil, nous achetâmes des Poules que nous fricaſſâmes. Nous nous couchâmes en attendant le lendemain que devoit ſe faire le Convoi du Serpent-Piqué & ſe terminer toute la cérémonie.

Le jour du Convoi étant arrivé, nous allâmes chez le Grand Soleil. La Favorite qui ſçut que nous y étions, vint avec ſa Compagnie pour nous faire ſes adieux : elle fit appeller les Soleils des deux ſexes & ſes enfans, à qui d'abord elle adreſſa ces paroles.

Diſcours de la femme favorite à ſes enfans & aux François.

» Il eſt bien fâcheux que votre » pere ſoit mort ; pour moi je vais » avec lui au Pays des Eſprits, & il » n'attend qu'après nous pour partir ; » auſſi bien depuis qu'il eſt mort je ne

» puis plus marcher ſur la terre. Pour » vous qui êtes jeunes, il eſt bon que » vous y marchiez long-tems ſans deſ- » ſein (ſans duplicité) & avec un » cœur droit. Je vous laiſſe du bled & » mes coffres, dont voici les clefs que » je vous donne. Ne parlez point mal » des François, marchez avec eux, » marchez-y comme votre pere & moi » y avons marché ſans deſſein ; parlez » d'eux comme lui & moi en avons » parlé ; ne faites rien de contraire à » l'amitié des François, ne leur men- » tez jamais ; ils vous donneront » à manger & les autres choſes dont » vous aurez beſoin, & s'ils ne vous » donnent rien, revenez ſans murmu- » rer. Ils étoient amis de votre pere, » ainſi aimez-les tous, & ne vous rebu- » tez point de les voir, quand même » ils ne vous recevroient pas bien.

» Et vous, Chefs François, ajouta- » t'elle en ſe tournant vers nous, ſoyez » toujours amis des Natchez, traitez » avec eux, ne ſoyez point avares de » vos marchandiſes, & ne rebutez pas » ce qu'ils vous portent, mais traitez- » les avec douceur «. S'étant alors apperçue qu'un des nôtres étoit attendri à ce ſpectacle juſqu'aux larmes,

elle lui dit : » Ne pleurez point, je » ſçai que mon mari & moi étions fort » amis des François, parce que nous » vous aimions auſſi beaucoup, quoi- » que je n'aye jamais mangé avec eux, » parce que je ſuis femme ; mais j'y » peus manger aujourd'hui que je vais » au Pays des Eſprits. Que l'on nous » apporte donc à manger, afin que je » mange avec les Chefs François «.

Auſſi-tôt on apporta quelques mêts: nous nous aſsîmes & nous prîmes le repas avec elle. Elle ſe leva enſuite, & ſuivie de ſa Troupe elle retourna à la cabanne de ſon mari avec une fermeté tout-à-fait ſurprenante.

J'ai rapporté les diſcours & les démarches de cette Favorite qui ne pouvoit être que du Peuple, étant femme d'un Soleil, pour montrer l'adreſſe avec laquelle elle ménageoit pour ſes enfans l'amitié des François, combien cette Nation a d'eſprit, & qu'elle n'eſt rien moins que ce que l'on entend d'ordinaire par le nom de Sauvage, que la plûpart du monde lui donne mal à propos.

J'ai dit ailleurs que le Temple, la maiſon du Grand Soleil & celle du Serpent Piqué étoient ſur la Place ;

que celle du Grand Soleil étoit bâtie sur une butte de terre rapportée d'environ huit pieds d'élévation: ce fut sur cette butte que nous nous plaçâmes à côté du logis du Grand Soleil qui s'y étoit renfermé pour ne rien voir; sa femme qui y étoit aussi pouvoit nous entendre, mais nous n'avions pas à craindre qu'elle allât révéler ce que nous pourrions dire contre un usage si cruel: cette Loi ne lui plaisoit pas assez pour trouver à redire à ceux qui en parleroient mal. Pour le Grand Soleil il étoit de l'autre côté & ne pouvoit entendre nos entretiens; de cet endroit, sans embarrasser la Cérémonie, nous pouvions tout voir, même dans l'entrée du Temple, dont la porte nous faisoit face.

A l'heure marquée, le Maître des Cérémonies arriva orné de plumes rouges sur la tête en demie Couronne; il avoit son Bâton rouge en forme de Crosse, du bout de laquelle pendoit une Guirlande de plumes noires; il avoit tout le haut du corps rougi, à l'exception des bras, pour faire voir qu'il ne trempoit point ses mains dans le sang: sa ceinture qui prenoit au-dessus des hanches étoit garnie de plu-

Maître des Cérémonies ayant ses ornemens.

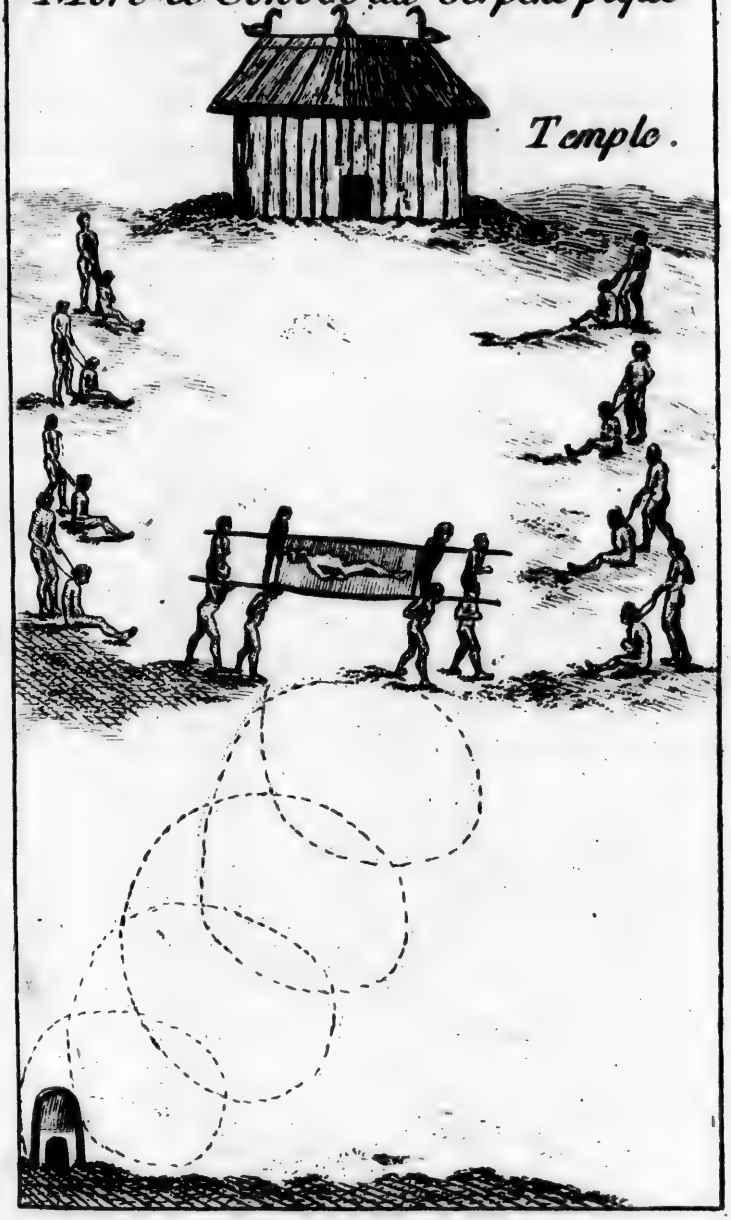
mes, dont un étage étoit blanc & le ſuivant étoit rouge, & de ſuite alternativement juſqu'aux genoux; ſes jambes étoient au naturel.

Il entra en cet équipage chez le Grand Soleil, pour lui demander ſans doute la permiſſion de faire partir le Convoi. Nous ne pouvions entendre ce qui lui fut répondu, parce que ce Souverain parloit ordinairement aſſez bas, quoique d'un ton grave; mais nous entendimes fort diſtinctement le ſalut qui lui fut fait après par le Maître des Cérémonies, qui ſortit à l'inſtant pour annoncer le départ du Convoi.

Quand le Grand Soleil parle à quelqu'un, on eſt obligé de le ſaluer de trois *hou*, ſitôt qu'il a fini de parler; ſi on parle à un ſimple Soleil, on ne le ſalue que d'un ſeul *hou*, encore faut-il que ce ſoit hors de la préſence du Souverain; les Soleils eux-mêmes le ſaluent toutes les fois qu'il leur parle, & tous les matins ils vont lui rendre leur devoir par ce ſalut d'un ſeul *hou*; ſon frere même n'en étoit pas exemt; mais il le faiſoit très-bas, ce qui ſuffiſoit pour le reſte de la journée. J'ai crû pouvoir inſérer ici cette maniere que les Naturels ont de ſaluer

T. 3. p. 55

Mort et Convoi du Serpent piqué



leur Souverain, ayant oublié d'en parler en ſon lieu.

Je reprens la Cérémonie que j'acheverai ſans interruption : ſitôt que le Maître des Cérémonies fut à la porte du Défunt, il le ſalua, ſans entrer, d'un grand *hou* ; puis il fit le cri de mort, auquel le Peuple répondit de même ſur la place ; toute la Nation en fit autant, & les échos le répéterent au loin. L'enfant étranglé étoit près de la porte par où devoit ſortir le corps du Mort ; ſon pere & ſa mere étoient derriere lui appuyés contre le mur, les pieds ſur de la Barbe Eſpagnole, s'eſtimant indignes de marcher ſur la terre, juſqu'à ce que le corps du Défunt eût paſſé par-deſſus ; & ſitôt que le corps eût paru, ils pouſſerent leur enfant deſſous, puis le leverent quand il fut dehors, pour l'y expoſer à chaque tour qu'il feroit juſqu'à ce qu'il fût rendu au Temple. Convoi.

Le Serpent Piqué étant ſorti de ſa cabanne dans ſon lit de parade, tel que je l'ai dépeint, fut mis ſur un brancard à deux barres que quatre hommes portoient ; on mit une autre barre par-deſſous vers le milieu & en travers, que deux autres hommes tenoient pour

ſoutenir le corps. Ces ſix hommes qui le portoient étoient Gardiens du Temple.

Le Grand-Maître des Cérémonies marcha le premier, après lui le plus ancien des Chefs de Guerre, qui portoit la perche où pendoient les mailles de cannes; il tenoit cette perche d'une main, & de l'autre un Calumet de Guerre, marque de la dignité du Défunt; enſuite venoit le corps après lequel marchoit le Cortége de ceux qui devoient mourir à ſon enterrement; ils firent enſemble trois fois le tour de la maiſon d'où ils ſortoient; au troiſiéme tour ils prirent le chemin du Temple, & alors les parens des Victimes ſe mirent en l'ordre que j'ai rapporté dans la repréſentation; mais ils marchoient très-lentement, parce qu'ils alloient droit au Temple, au lieu que le corps n'avançoit qu'en tournant, d'une maniere dont je ne puis mieux donner l'idée que par la trace pointée ſur la Planche; chaque tour que faiſoit le corps, cet homme dont j'ai parlé jettoit ſon enfant au-devant, afin que le corps paſſât au-deſſus; il le relevoit par un pied pour en faire autant aux autres tours.

Enfin le corps arriva ainſi au Temple, les Victimes ſe mirent à leurs places marquées dans les répétitions ; les nates furent étendues, elles s'y aſſirent, on fit le cri de mort, on leur donna des boulettes de Tabac & un peu à boire après à chacune ; quand elles les eurent toutes priſes, on leur couvrit la tête avec la peau ſur laquelle on mit la corde vers le col ; deux hommes la ſoutinrent afin qu'elle ne fût point entraînée par les plus forts ; la corde qui avoit un nœud coulant fut priſe par trois hommes à chaque bout, leſquels tirerent de toutes leurs forces des deux côtés oppoſés ; ils ſont ſi habiles dans cette opération, qu'il eſt impoſſible de la décrire auſſi promptement qu'elle ſe fait.

Enterrement du Serpent Piqué.

Le corps du Serpent Piqué fut mis dans une grande foſſe à la droite du Temple dans la partie intérieure, ſes deux Femmes furent enterrées dans la même foſſe ; la Glorieuſe fut enterrée devant le Temple à droite, & le Chancelier à gauche ; les autres furent portés dans les Temples de leurs Villages pour y être enterrés. Après cette cérémonie on brûla, ſuivant l'uſage, la cabanne du Défunt.

J'emmenai chez moi le Grand Soleil comme je lui avois promis ; il donna ordre à ſes Gardes d'aller à la chaſſe & de nous apporter de quoi nous bien régaler ; je le retins quelques jours pour donner le tems à ſa premiere douleur de ſe diſſiper.

Ce fut une grande obligation que nous eut la Nation des Natchez, de ce que ſi peu de monde ſuivit le Serpent Piqué au Pays des Eſprits ; mais ce ne fut point ſans héſiter que nous nous employâmes dans ce deſſein auprès du Grand Soleil, qui dans ſon déſeſpoir auroit ordonné un maſſacre épouvantable : car quoique la Religion & l'humanité décidaſſent d'abord pour le parti que nous prîmes, la politique y oppoſoit des difficultés qui n'étoient point à mépriſer. Nous avions eu guerre avec cette Nation, & nous avions fait la paix : elle ſe repoſoit ſur la foi de cette paix, lorſqu'il plût à M. de Biainville de venir la ſurprendre avec une armée qu'il amena de la nouvelle Orléans. Ces hoſtilités imprévûes & qui n'avoient plus de cauſe, auroient dès ce moment effarouché ces Peuples à jamais, ſi par le moyen du Serpent

Piqué & du Grand Soleil, je ne les euſſes calmés. Je puis dire que les deux Chefs y travaillerent autant par amitié pour moi, que pour la Nation Françoiſe ; & le reſpect que leurs Sujets leur portoient parut étouffer en eux un reſſentiment que je ſçavois n'être que diſſimulé. La mort du Grand Soleil, qui ne pouvoit tarder beaucoup à ſuivre ſon frere, étoit viſiblement le terme de la confiance que l'on devoit prendre dans les Natchez. On ne riſquoit donc rien ; on gagnoit même beaucoup en laiſſant cette Nation, ſinon ſe détruire, au moins s'affoiblir conſidérablement par ſa barbare coûtume. Plus de morts, moins d'ennemis ; jamais cette maxime ne s'étoit trouvée plus vraye. Mais un ſentiment pieux l'emporta ſur une prudence qui paroiſſoit trop cruelle, & chaque arbre porta ſon fruit, je veux dire que la gloire d'être humains fut notre partage, & que ce Poſte paya chérement dans la ſuite la démarche de l'armée partie de la nouvelle Orléans, qui avoit rompu ſans ſujet une paix conclue dans les formes.

J'ai rapporté avec le plus d'exactitude qu'il m'a été poſſible les Coûtumes, Uſages & Religion des Peuples

de l'Amérique Septentrionale, afin que l'on pût aiſément connoître leur maniere de penſer & de ſe conduire dans les différentes circonſtances de la vie. J'ai parlé plus particuliérement des Natchez, parce que j'ai été plus à portée de ſçavoir quelles étoient leurs mœurs & leurs cérémonies, & que d'ailleurs cette Nation par tous ces endroits l'emporte ſur les autres, entre leſquelles elle s'eſt toujours diſtinguée par la nobleſſe de ſes ſentimens & par la beauté de ſes Fêtes.

CHAPITRE V.

Origines des Peuples de l'Amerique : Origine des Natchez : Origine des Mexiquains.

A Préſent que nous avons la connoiſſance du caractere & de la maniere d'agir des Nations de la Louiſiane, il paroit aſſez naturel de dire quelque choſe de leur origine.

La différence frappante que je remarquois entre les Natchez, y compris les Nations qu'ils traitent de Freres, & les autres Peuples de la Louiſiane me donnoit une grande envie de ſçavoir d'où les uns & les autres pouvoient venir. On n'avoit point encore les connoiſſances que nous ont acquiſes les voyages & les découvertes de M. de l'Iſle, de la Croyere dans la Partie Orientale de l'Empire de Ruſſie. Je m'attachai donc un jour à mettre de bonne humeur le Gardien du Temple, & en étant venu à bout ſans beaucoup de peine, je lui dis que le peu de reſſemblance que je voyois entre les Natchez & les Nations

voiſines me faiſoit ſoupçonner qu'ils n'étoient pas originaires du Pays qu'ils habitoient actuellement, & que ſi l'ancienne parole leur enſeignoit quelque choſe à ce ſujet, il me feroit plaiſir de me l'apprendre. A ces mots il appuya ſa tête ſur ſes deux mains, dont il ſe couvrit les yeux, & étant reſté dans cette poſture environ un quart-d'heure, comme pour rappeller ſa mémoire, il répondit en ces termes.

Diſcours du Gardien du Temple ſur l'origine des Natchez.

» Avant que nous vinſſions dans » cette terre, nous demeurions là ſous » le Soleil « (il me montroit alors du doigt à peu-près le Sud-Oueſt; & ayant conſulté ma Bouſſole & une Carte, je reconnus qu'il me parloit du Mexique.) » Nous demeurions dans un » beau Pays où la terre eſt toujours » bonne; c'eſt-là que nos Soleils reſ» toient, parce que les Anciens du » Pays ne pouvoient nous y forcer » avec tous leurs Guerriers. Ils ve» noient bien juſqu'aux montagnes, » après avoir réduit ſous leur puiſſance » les villages de nos gens qui étoient » dans la plaine; mais nos Guerriers » les repouſſoient toujours à l'entrée » des montagnes, & jamais ils n'ont » pû y pénétrer.

» Toute notre Nation s'étendoit le » long de la grande eau (la mer) où ſe » perd cette grande Riviere, (le Fleu- » ve S. Louis) & aſſez près de cette » grande Riviere. Quelques-uns de » nos Soleils envoyerent chercher » en remontant cette Riviere un en- » droit où ils pourroient ſe cacher loin » des Anciens du Pays, parce qu'a- » près avoir été long-tems bons amis, » ils étoient devenus méchans & ſi » nombreux, que nous ne pouvions » plus nous défendre contr'eux. Tous » ceux qui habitoient les plaines ne » pouvoient éviter de ſe ſoumettre, & » ceux qui étoient retirés dans les » montagnes demeuroient ſeuls ſous » l'obéiſſance du Grand Soleil. Les » Anciens du Pays vouloient même » contraindre ceux des nôtres qu'ils » avoient ſubjugués à ſe joindre à eux » pour nous faire la guerre ; mais ils » aimoient mieux mourir que d'atta- » quer leurs freres, & ſurtout les So- » leils.

» Or ceux qui avoient remonté le » long de la grande Riviere du côté du » couchant, ayant apperçu cette terre » que nous habitons aujourd'hui, paſſe- » rent le fleuve ſur un radeau de cannes

» ſéches ; ils trouverent le pays tel » qu'ils le ſouhaitoient, propre à ſe » cacher des anciens du pays, & même » facile à défendre contr'eux, s'ils en- » treprenoient jamais de nous y atta- » quer. Ils en firent à leur retour le » rapport au Grand Soleil & aux au- » tres Soleil qui gouvernoient les Vil- » lages.

» Le Grand Soleil fit auſſi-tôt aver- » tir tous ceux qui demeuroient dans » la plaine & qui ſe défendoient enco- » re contre les Anciens du pays, & leur » ordonna d'aller dans cette nouvelle » terre, d'y bâtir un Temple, & d'y » porter du Feu éternel pour l'y con- » ſerver. Il en vint un grand nombre » avec leurs femmes & leurs enfans : les » plus vieux & les Soleils, parens du » Grand Soleil, reſterent avec ceux » qui gardoient le Grand Soleil & les » montagnes. Ils y reſterent encore » long-tems, ainſi que ceux qui demeu- » roient ſur le bord de la grande eau.

» Une grande partie de notre Na- » tion s'étant donc établie ici, y vêcut » long-tems en paix & dans l'abondan- » ce pendant pluſieurs générations ; » d'un autre côté ceux qui étoient reſ- » tés ſous le Soleil ou fort près, car il

» y faiſoit très-chaud, ne ſe preſſoient » pas de nous venir joindre, parce que » les Anciens du pays ſe faiſoient haïr » de tous les hommes, tant de notre » Nation que des leurs même. Voici » comme l'ancienne parole dit que cela » arriva.

» Les anciens du pays étoient tous » freres, c'eſt-à-dire qu'ils ſortoient » tous du même pays; mais chaque » gros Village, de qui pluſieurs autres » dépendoient, avoit ſo Chef Maî- » tre, & chaque Chef-Maître comman- » doit à ceux qu'il avoit amenés avec » lui dans cette terre. Il ne ſe faiſoit » rien alors parmi eux que tous n'y euſ- » ſent conſenti : mais un de ces Chefs » Maîtres s'éleva au deſſus des autres » & les traita en eſclaves. Ainſi les » Anciens du pays ne s'accordoient plus » entr'eux, ils ſe faiſoient même la guer- » re : il y en eut qui ſe joignirent avec » ceux de notre Nation qui étoient » reſtés, & tous enſemble, ils ſe ſou- » tenoient aſſez bien.

» Cette raiſon n'étoit pas la ſeule » qui retenoit nos Soleils en ce pays, » ils avoient peine à quitter une ſi bon- » ne terre, & d'ailleurs leur ſecours » étoit néceſſaire à nos autres freres

» qui s'y étoient établis comme nous ;
» & qui habitoient ſur le bord de la
» grande eau du côté du Levant. Ceux-
» là s'étoient ſi fort étendus, qu'ils al-
» loient juſques bien loin au-delà du
» Soleil, puiſqu'il y en avoit beaucoup
» de qui le Grand Soleil n'entendoit
» parler quelquefois qu'au bout de
» cinq ou ſix ans : & il y en avoit en-
» core de ſi éloignés de nous, ſoit le
» long de la Côte, ſoit dans les Iſles,
» que depuis beaucoup d'années on n'en
» entendoit plus parler du tout.

» Ce ne fut qu'après bien des géné-
» rations, que ces Soleils vinrent nous
» joindre en ce pays, où le bon air
» & la paix dont nous jouiſſions nous
» avoient multipliés en auſſi grand
» nombre que les feuilles des arbres.
» Ces Soleils vinrent ſeuls avec leurs
» eſclaves, parce que nos autres freres
» ne voulurent point les ſuivres. Il étoit
» arrivé des Guerriers de Feu (1) qui
» faiſoient trembler la terre, & qui
» avoient battu les Anciens du Pays, &
» nos freres s'étoient alliés avec eux,
» quoique nos Soleils leur diſſent que
» ces Guerriers de feu les ſoumettroient
» après avoir ſoumis les Anciens du

(1) Les Eſpagnols.

» pays, comme nous avons appris que » cela eſt arrivé.

» Le Grand Soleil & les Soleils qui » étoient avec lui ne pouvant les enga- » ger à les ſuivre, prirent donc le par- » ti de venir ſeuls nous rejoindre ici, » de peur que les Guerriers de Feu ne » les fiſſent eſclaves, ce qu'ils crai- » gnoient plus que la mort.

Je ne manquai pas de demander quels étoient ces Guerriers de Feu. » C'étoit, me dit-il, des Hommes bar- » bus, blancs, mais bazanés-noirs; on » les nomma Guerriers de Feu, parce » que leurs armes jettoient du feu avec » grand bruit, & tuoient fort loin; » ils avoient encore d'autres armes » très-peſantes qui tuoient beaucoup » de monde à la fois, & qui faiſoient » trembler la terre comme le tonnerre. » Ils étoient venus ſur des Villages » flottans du côté que le Soleil ſe le- » ve; ils vainquirent les Anciens du » pays, dont ils tuerent autant qu'il y » a de brins d'herbes dans les Prairies, » & dans le commencement ils furent » bons amis avec nos freres; mais dans » la ſuite ils les ont ſoumis, ainſi que » les Anciens du Pays, comme nos Soleils » l'avoient prévû & le leur avoient pré- » dit.

Ce que le Gardien du Temple m'avoit dit des Anciens du pays m'engagea naturellement à lui demander quels étoient ces peuples : voici ce qu'il me répondit.

» Nous les avons toujours nommés » les Anciens du pays, parce que l'an- » cienne parole nous apprend que quand » nous arrivâmes à cette terre-là, nous » les trouvâmes en grand nombre, & » qu'ils paroiſſoient y être depuis long- » tems ; car ils habitoient toute la Cô- » te de la grande eau, qui eſt au Cou- » chant, juſqu'au pays froid de ce » côté-ci du Soleil, & fort loin le » long de la même Côte par de-là le » Soleil. Ils avoient un très-grand » nombre de gros & de petits Villages, » qui tous étoient bâtis en pierres, & » dans leſquels il y avoit des maiſons » aſſez grandes pour contenir & loger » tout un Village. Leurs Temples » étoient bâtis avec beaucoup d'art & » de travail : ils faiſoient de très-beaux » ouvrages avec toutes ſortes de matié- » res, comme avec l'or, l'argent, les » pierres, le bois, l'étoffe, les plumes, » & beaucoup d'autres choſes où ils fai- » ſoient paroître leur adreſſe, de mê- » me qu'à fabriquer des armes & à fai- » re la Guerre.

» Nous ne les connûmes point en ar-
» rivant dans ce Pays ; ce ne fut que
» long-tems après, & lorſque nous étant
» multipliés, nous nous étendîmes, &
» vinmes à nous rencontrer avec une
» égale ſurpriſe de part&d'autre. On ne
» ſe fit point alors la guerre, & les deux
» Nations vécurent en paix pendant
» un grand nombre d'années, juſqu'à ce
» qu'un de leurs Chefs très-puiſſant &
» grand Guerrier, entreprit & vint à
» bout de les rendre eux-mêmes ſes eſ-
» claves, & enſuite voulut auſſi nous
» aſſujettir ; c'eſt ce qui nous obligea,
» comme je te l'ai dit, d'abandonner
» cette terre pour venir habiter cel-
» le-ci.

Mais vous-mêmes, lui dis-je, d'où êtes-vous venus. ? » L'ancienne paro-
» le, reprit-il, ne dit point de quelle
» terre nous ſortons : tout ce qu'elle
» nous apprend, c'eſt que nos peres
» pour venir ici ſuivoient le Soleil,
» & vinrent avec lui d'où il ſe lé-
» ve ; qu'ils furent long-tems en rou-
» te, ſe virent ſur le point de mourir
» tous, & ſe trouverent portés en cette
» terre ſans la chercher. Ne m'en de-
» mandes donc pas davantage ; car l'an-
» cienne parole ne dit rien de plus, &

» aucun Vieillard ne te dira ce que je ne
» te dis point.

Voyant que je ne pouvois tirer d'autres éclairciſſemens de mon Camarade, j'attendis que le Grand Soleil vînt me voir pour lui montrer le récit que mon ami m'avoit fait & que j'avois écrit; afin non-ſeulement de m'aſſurer de la vérité de ſon récit, mais auſſi pour eſſayer de tirer de lui, s'il étoit poſſible, quelques lumieres plus vives & qui me ſatisfiſſent davantage. Il ne tarda point à venir, je le retins à diner, après lequel je lui dis que mon Camarade m'avoit inſtruit de pluſieurs choſes touchant leur origine & leur arrivée en cette terre, & que j'avois mis ſur l'étoffe parlante tout ce qu'il m'en avoit appris : que je m'étois adreſſé à mon Camarade plutôt qu'à lui-même, quoiqu'il fût mon ami, dans la crainte que j'avois eue de le fatiguer. » Il me ré-
» pondit que cela étoit bon, parce que
» mon Camarade ſçavoit tout ce que
» l'ancienne parole leur apprend &
» qu'il avoit tout dans ſon eſprit. Ce-
» pendant, continua-t il, dis-moi ce
» que tu as mis ſur l'etoffe parlante,
» afin que je ſçache s'il n'a rien oublié «.
Je lui lûs ce que mon Camarade m'a-

voit dit. Pendant tout le tems de la lecture il étoit accroupi, les yeux cachés de ſes mains, apparemment pour être plus recueilli, & je m'apperçus que de tems en tems il rioit; enfin il leva la tête en riant de tout ſon cœur. Je lui demandai ce qui le faiſoit rire: il me répondit que cette étoffe parlante le charmoit, & qu'elle étoit admirable de rapporter tout ce que l'on entendoit dire ou ce que l'on avoit vû: que nous étions bien heureux d'avoir cette ſcience: que par ce ſecours j'en avois autant appris dans un jour de ce qui regardoit leur Nation, qu'il en avoit appris lui-même en bien des années; & que tout vieux qu'il étoit, il n'en ſçavoit pas plus que moi, puiſque l'ancienne parole ne lui avoit rien appris de plus. Il m'ajouta que chagrin & confus de ne pouvoir apprendre d'où ils étoient ſortis & de quelle façon ils étoient venus en ce Pays, puiſque tous les hommes ſortoient d'un ſeul, il avoit un jour pris le parti de faire venir des Yazous un habile Jongleur (ou Devin), afin d'apprendre de lui ce point de leur Hiſtoire.

» Ce Jongleur, pourſuivit-il, » ayant fait emporter de ma cabanne

» tout le bois vieux & le feu, fit ap-
» porter du bois nouveau & ſec; &
» lorſqu'il fut nuit, ne voulant point
» d'autre témoin que moi, il arrangea
» ce bois, de ſorte que tous les bouts
» ſe touchoient. Alors il fit beaucoup
» de grimaces & de contorſions, com-
» me ces ſortes de gens ont coûtume
» de faire: ou bout d'un certain tems
» le feu s'alluma tout à coup: il pro-
» nonça enſuite avec beaucoup de rapi-
» dité des paroles dont je ne pouvois
» diſtinguer que les dernieres, & me
» dit de regarder dans la flâme qui
» étoit grande: au même inſtant je
» vis paroître dans cette flamme un Vil-
» lage flottant, comme ceux que les
» Eſpagnols amenent chez nous quand
» ils y viennent par la grande Eau cher-
» cher des marchandiſes. (C'étoit ſans
» doute une Barque ou Balandre.) Ce
» Village flottant étoit rempli de per-
» ſonnes d'un grandeur qui lui étoient
» proportionnée: ces perſonnes avoient
» des habits longs & la barbe & les
» cheveux longs. Tout cela ne dura
» qu'un inſtant & tomba dans le feu;
» après quoi le Jongleur me dit qu'il
» ne m'en pouvoit faire voir davan-
» tage. Ce que j'avois vû me fit faire
beaucoup

» beaucoup de réflexions, & je pensai » que nos peres sont venus par la gran- » de Eau, & que l'ancienne Parole » disant qu'ils sont venus avec le Soleil » comme les François disent qu'ils » viennent, il falloit que leur pays ne » fût pas beaucoup éloigné de celui des » François.

Ce discours du Grand Soleil me confirma dans mes idées, & je ne doutai plus que ces peuples ne fussent descendus de quelques anciens Navigateurs de nôtre Continent, qui s'étant engagés dans l'Océan, & ayant rencontré les Vents Alisés, furent portés, je ne dis pas dans le fond du Golfe du Méxique, mais vers quelques pointes de la terre ferme de la Guiane, où peut-être ils échouerent. Cette conjecture, qui me paroissoit alors très-vraisemblable, a reçu toute la solidité dont elle est susceptible par un passage de Diodore de Sicile, que j'ai lû depuis mon retour en France. Ce passage est trop positif & trop lumineux, pour ne le point rapporter dans son entier. Voici donc comme s'explique cet Historien Grec:

» Au couchant de l'Afrique il est une » très-grande Isle, distante de cette par- Passage de Diodore de Sicile.

» tie de notre Continent d'un grand
» nombre de journées de navigation.
» Son Terroir fertile eſt partagé en
» Montagnes & en Plaines, & la Plaine
» repréſente un ſéjour délicieux ; on y
» trouve pluſieurs Rivieres navigables &
» des Ruiſſeaux de toutes parts. Les Jar-
» dins y ſont fréquens & plantés de dif-
» rentes ſortes d'Arbres, & les Vergers
» ſont partout entrecoupés de Ruiſſeaux.
» Les Villages ſont ornés de Maiſons
» magnifiquement bâties, dont les Par-
» terres ſont ornés de Berceaux couverts
» de fleurs. C'eſt-là que les Habitans du
» Pays ſe retirent pendant l'Eté, pour y
» jouir des biens que la Campagne leur
» fournit en abondance. La partie occu-
» pée par les montagnes eſt couverte de
» vaſtes Forêts & d'Arbres fruitiers, &
» avec les eaux vives qui en arroſent les
» Vallons, on y trouve tout ce qui peut
» rendre la vie agréable. Enfi toute cette
» Iſle par ſa fertilité & l'abondance de
» ſes eaux, fournit à ſes Habitans tout
» ce qui peut, non-ſeulement flatter
» leurs déſirs, mais contribuer encore à
» leur ſanté & à leur force.

» La Chaſſe leur donne un nombre
» infini d'animaux, qui ne leur laiſſe rien
» à ſouhaiter dans leurs feſtins, ni pour

» l'abondance, ni pour la délicateſſe. De
» plus, la Mer qui environne cette Iſle
» eſt féconde en Poiſſons de tout eſpéce,
» ce qui eſt une propriété générale de
» tout l'Océan. D'ailleurs on y reſpire
» un air ſi tempéré, que les Arbres y
» portent des feuilles & des fruits pen-
» dant la plus grande partie de l'année;
» en un mot, cette Iſle eſt ſi délicieuſe,
» qu'elle paroît plutôt le ſéjour des
» Dieux que celui des Hommes.

» Elle étoit inconnue dans l'ancien
» tems, à cauſe de ſon grand éloigne-
» ment; mais dans la ſuite le hazard l'a
» fait découvrir. On ſçait que dès les
» ſiécles les plus reculés, les Phœniciens
» entreprirent ſur Mer de longs Voyages
» pour étendre leur Commerce; & que
» la Navigation leur donna lieu d'établir
» pluſieurs Colonies en Afrique & dans
» les Pays Occidentaux de l'Europe.
» Tout leur ſuccédant à ſouhait, & étant
» devenus extrêmement puiſſans, ils ten-
» terent de paſſer les Colomnes d'Hercule
» & d'entrer dans l'Océan. Ils bâtirent
» d'abord une Ville dans une preſqu'Iſle
» de l'Europe voiſine des Colomnes
» d'Hercule, & ils la nommerent Cadix.
» Ils y conſtruiſirent tous les édifices qu'ils
» jugerent convenables au lieu, & y éle-

» verent un Temple, où ils inſtituerent » de pompeux ſacrifices à la maniere de » leur Pays. Ce Temple eſt encore à » préſent en grande vénération : pluſieurs » Romains que leurs exploits ont rendus » illuſtres, y ont été rendre hommage à » Hercule du ſuccés de leurs entrepri- » ſes.

» Au reſte les Phœniciens ayant paſſé » le Détroit de l'Eſpagne (de Gibraltar,) » & voguant le long de l'Afrique, fu- » rent pouſſés très-loin dans la Mer par » la violence des vents ; & la tempête » ayant duré pluſieurs jours, ils furent » enfin jettés dans l'Iſle dont nous par- » lons.

» Ayant connu les premiers ſa beauté » & ſa fertilité, ils la firent connoître » aux autres Nations. Les Toſcans de- » venus les Maîtres de la Mer, voulu- » rent auſſi y envoyer une Colonie ; mais » les Carthaginois trouverent moyen de » les en empêcher pour deux raiſons ; » l'une parce qu'ils craignoient que leurs » Citoyens attirés par les charmes de » cette Iſle, n'y paſſaſſent en foule en » déſertant leur propre Pays ; l'autre par- » ce qu'ils la regardoient comme un azi- » le aſſuré pour eux, ſi jamais il arrivoit » quelque grand déſaſtre à la Républi-

»que : car ils comptoient qu'étant tou-
»jours les Maîtres de la Mer, comme
»ils l'étoient alors, il leur seroit facile
»de s'y retirer, & que leurs vainqueurs
»qui ignoroient la situation de cette
»Isle ne pourroient point aller les y
»attaquer. «

Tel est le passage de Diodore de Sicile. Il est bien difficile de ne pas convenir que cette Isle dont il parle est l'Amérique même, & cette grande Isle Atlantique dont les Anciens ont si souvent fait mention. Si la description qu'il en fait paroît trop brillante, on doit penser qu'il est arrivé à ceux qui les premiers l'ont découverte, la même chose qu'à nos Voyageurs, & je puis dire, à tous les hommes qui louent toujours à l'excès ce qu'ils rencontrent de beau contre leur espérance. Cependant on n'en peut méconnoître les traits principaux, qui sont l'agréable température du climat pour des Afriquains, la prodigieuse fertilité de la terre, les vastes Forêts, les grands Fleuves, & la multitude des Rivieres & des Sources.

Je pense donc que si les Phœniciens y ont établi quelques Colonies, elles auront été très-foibles, & que ne re-

cevant des ſecours que de loin en loin; & d'une maniere très-incertaine, leurs Habitans auront facilement changé d'uſages & oublié leur Religion. La politique des Carthaginois aura concouru à les faire devenir ſauvages, de policés qu'ils étoient; car il eſt à croire que de peur de rendre ces Colonies trop puiſſantes & trop fameuſes, pour les tenir dans une entiere ſujetion & dans la vue d'en tirer par le commerce un profit inconnu, ils n'y tranſporterent aucun Art, & contre la coutume inviolable des Anciens, n'y établirent aucun Culte religieux, ni aucun Collége de Prêtres.

Origine des Natchez.

Ces premiers Phœniciens & Carthaginois, dont on prit ſi peu de ſoin, ne peuvent donc être regardés que comme des gens du commun, que l'on abandonnoit au hazard, & dont le nombre fut groſſi de tems à autre par les Vaiſſeaux, qui y étant abordés, ne purent retourner chez eux, ou qui y échouerent ſur la Côte. Plus il s'étendirent en ſe multipliant, moins ils purent conſerver la mémoire de leur origine: mais comme pendant un tems indéfini ils n'eurent point de commerce avec aucun Peuple du Pays, & qu'ils

ne s'allierent jamais qu'entr'eux, leur Langue ſe conſerva dans une aſſez grande pureté pour s'entendre & être entendus de ceux que la Mer jettoit ſur ces bords.

Ce fut ſans doute à quelque naufrage qu'ils dûrent cet homme qui en étoit échappé ſeul avec ſa femme, & qui ſe dit deſcendu du Soleil; & que le culte du Feu éternel me fait ſoupçonner avoir été Phœnicien. Perſonne n'ignore que cette ſuperſtition née en Egypte fut par les Phœniciens répandue dans tous les Pays, & long-tems regardée comme le Culte religieux le plus ancien & le plus digne de la Divinité. Cet homme donc, qui pouvoit être un Prêtre, (car on n'eut, je crois, qu'à Rome des Veſtales pour le garder,) brilla ſans peine avec ſes habits pontificaux aux yeux des Natchez, déja auſſi peu vêtus qu'ils le ſont aujourd'hui; & la conformité de Langue lui donnant le moyen de ſe faire entendre, il joua ſon perſonnage en homme fait à profiter des circonſtances. En joignant à toutes ces choſes ce que j'ai dit du ſtile figuré & des expreſſions fortes & Syriaques de la Langue de Natchez, il me ſemble que l'on en

peut faire un Corps de preuves qui démontrent avec aſſez de certitude que cette Nation deſcend des plus anciens Peuples de notre Continent, mais ſurtout des Phœniciens.

Origine des Mexiquains.

Quant à ceux que les Natchez rencontrerent après un long tems qui habitoient la Côte Occidentale de l'Amérique, & que nous nommons Méxiquains, les Arts qu'ils poſſédoient & qu'ils cultivoient avec ſuccès, nous obligent de leur donner une origine différente. Leurs Temples, leurs Sacrifices, leurs Bâtimens, leur forme de Gouvernement, & leur façon de faire la Guerre, tout déſigne un Peuple qui eſt venu en Corps, apportant avec lui les Arts, les Sciences & les Coutumes de ſon Pays. Ce ſont ceux-là ſur leſquels regnoit Montézuma, lorſque Fernand Cortez fit la conquête du Méxique; les petits Peuples gouvernés par les Caciques qui s'allierent avec lui, & auſquels le Prince Américain faiſoit une Guerre opiniâtre pour les ſubjuguer, étoient cette portion des Natchez, qui retenue par la beauté du Pays qu'elle habitoit, ne voulut point ſuivre ceux qui ſe retiroient dans la Louiſiane, ni croire ce dont ils les

avertirent, que les Guerriers de feu les aſſujettiroient eux-mêmes, après avoir par leur moyen domté Montézuma; prédiction que l'événement a dans la ſuite vérifiée à la lettre.

Les préſens en or & en argent que Montézuma donna à Cortez pour être envoyés à Charles-Quint, étoient ſi bien travaillés, qu'au rapport de l'Hiſtorien Solis, le mérite de l'ouvrage ſurpaſſoit celui de la matiere. Ces Peuples avoient de plus l'Art de l'Ecriture & celui de la Peinture. Sur les premieres nouvelles qu'eut le Monarque Méxiquain de l'arrivée des Eſpagnols dans ſon Continent, il envoya des hommes, qui ſur des toiles de coton écrivirent ce qu'ils voyoient, & peignirent ce qu'ils ne purent exprimer. Leurs Archives conſiſtoient en de ſemblables toiles de coton, où ils avoient peint ou tracé ce dont ils avoient jugé à propos de conſerver la mémoire. Il ſeroit à ſouhaiter que les premiers Conquérans de ce nouveau Monde nous euſſent tranſmis la figure de ces traits; elle nous conduiroit à connoître aujourd'hui par la voye de la confrontation de quel Pays ces Peuples étoient

ſortis. La connoiſſance que nous avons des caracteres Chinois, qui ſont plutôt des traits que des caracteres, nous faciliteroit beaucoup une ſemblable découverte, & peut-être ceux du Japon en approcheroient-ils encore davantage; car je ne puis m'ôter de l'eſprit que les Méxiquains ſont venus de l'un de ces deux Peuples.

En effet, eſt-il impoſſible que quelque Prince dans l'une de ces deux Régions, ayant prétendu à la Souveraine Puiſſance, & n'ayant point réuſſi dans ſon projet, ſe ſoit expatrié avec ſes partiſans, & ait cherché une nouvelle terre que le hazard lui aura fait rencontrer, & que s'y étant établi il n'ait plus entretenu au dehors aucune correſpondance? La facilité de la navigation dans la Mer du Sud rend la choſe probable, & la nouvelle Carte des extrémités Orientales de l'Aſie & de l'Amérique Septentrionale que M. Deliſle vient de publier, lui donne une grande vraiſemblance. Cette Carte ne nous permet plus de douter qu'entre les Iſles du Japon, ou les Côtes de la Chine & celles de l'Amérique, il n'y ait d'autres terres qui juſqu'à ce jour ſont

reſtées inconnues : & qui oſera dire qu'il n'y a que celle qui y eſt marquée, où l'on n'eſt point deſcendu ? Je ſuis donc raiſonnablement fondé à croire que les Méxiquains étoient ſortis de la Chine ou du Japon, ſur-tout ſi l'on fait attention à leur eſprit réſervé & peu communicatif, tel que l'ont encore les Peuples des parties Orientales de l'Aſie.

Je ſçais bien que ceux qui ne connoiſſent l'Antiquité que par les Auteurs profanes, & qui ſont dans l'habitude d'y chercher l'origine de toutes choſes, trouveront incompréhenſible que les Chinois & Japonois ayent pû paſſer en Amérique aſſez long-tems avant les Phœniciens, regardés comme les premiers Navigateurs du monde, pour avoir été appellés les Anciens du Pays par les deſcendans des premieres Colonies Phœniciennes. Mais je les prie de conſidérer que ce que les Lettres profanes nous préſentent comme extrêmement reculé, eſt en quelque façon moderne par rapport aux Lettres ſaintes. Les grands Etabliſſemens des Phœniciens ſont placés par les plus ſçavans Chronologiſtes vers le tems de la ſor-

tie des Iſraëlites d'Egypte ; & ce ne fut ſans doute que long-tems après, qu'ils oſerent ſe riſquer ſur l'Océan & fonder Cadix. Mais Diodore de Sicile leur aſſociant les Carthaginois dans la découverte de l'Amérique, on ne la doit ſuppoſer que beaucoup poſtérieure à l'agrandiſſement de Carthage par Didon ; & puiſque cette République fut alors jalouſe des Toſcans, la navigation n'ayant fleuri que tard en Italie, il ſemble que c'eſt beaucoup faire pour l'honneur de ces anciens Marins, que de fixer l'époque de leurs premiers Voyages dans le nouveau Monde cent ans avant la premiere Guerre Punique. Or cette premiere Guerre ne commença que deux cent ſoixante quatre ans avant Jeſus-Chriſt, environ cinq cens ans après la retraite de Didon à Carthage, & douze ou treize cens ans après la ſortie d'Egypte.

Mais au tems de la tranſmigration des Iſraëlites, les Arts néceſſaires à l'Architecture n'étoient pas nouveaux. Il y avoit près de huit cens ans que dans la Plaine de Sennar le Genre humain avoit fait ſon Chef-d'œuvre par la conſtruction de la Tour de Babel. La

confusion des Langues qui obligea les hommes de se séparer avant qu'ils eussent achevé leur ouvrage, ne leur fit point perdre les connoissances qu'ils avoient de l'Art de bâtir & de travailler les Métaux. Ils les emporterent avec eux, ainsi que les principes de la Navigation, que les Chefs des familles avoient trouvés dans l'examen de l'Arche de Noé, à l'ombre de laquelle ils étoient nés. Il est vrai que les uns ne les conserverent pas si bien que les autres; nous en avons assez d'exemples dans les enfans de Japhet & de Cham: la même chose put arriver à ceux de Sem qui se retirerent vers l'Orient, & l'ignorance où nous sommes de ce qu'ils ont fait, n'est pas une preuve qu'ils n'ayent rien sçu faire.

Ainsi l'espace de deux mille ans qui se sont écoulés entre la dispersion des hommes & la premiere Guerre Punique, les Orientaux instruits sur la Navigation, & n'ayant à traverser qu'une Mer si douce, qu'elle a mérité le nom de pacifique, ont pû prévenir les Phœniciens en Amérique, & y construire les Edifices qui ont donné lieu de faire une si belle description de ce Pays (1).

(1) Je tiens d'un Sçavant que dans la Biblio-

Ce qui me reſte à dire de l'origine des Peuples de la Louiſiane donnera une nouvelle force à mes conjectures.

théque du Roi on garde un Livre manuſcrit Chinois, qui marque poſitivement que l'Amérique a été peuplée par les Habitans de la Corée. C'eſt ce que j'appris en 1752.

CHAPITRE VI.

Origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale : Voyage de Moncachtapé dans les terres qui ſont à l'Eſt de la Louiſiane.

LORSQUE les Natchez ſe retirerent dans cette partie de l'Amérique où je les ai vûs, ils y trouverent pluſieurs Peuples qui ne ſubſiſtoient plus qu'en partie, les uns à l'Eſt, les autres à l'Oueſt du Fleuve S. Louis. Ce ſont ces Peuples qui ſe nomment entr'eux *Hommes Rouges*; & leur origine eſt d'autant plus difficile à découvrir, qu'ils n'ont point de Tradition auſſi forte que les Natchez, qui avoient aſſez bien conſervé la leur, ni d'Arts & de Sciences ainſi que les Mexiquains, d'où l'on puiſſe tirer quelque induction un peu ſatisfaiſante. Tout ce que l'on peut apprendre d'eux, & ce qu'ils diſent uniformément, c'eſt qu'ils viennent d'entre le Nord & le Couchant; & la terre ou le lieu qu'ils déſignent du doigt, ſans varier jamais dans quelque

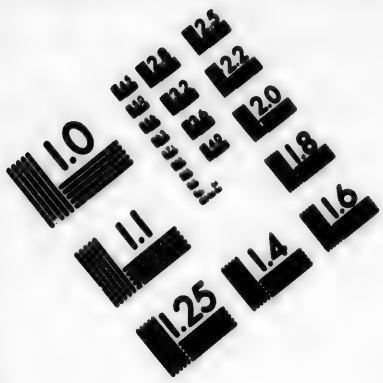
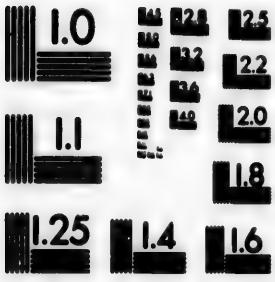
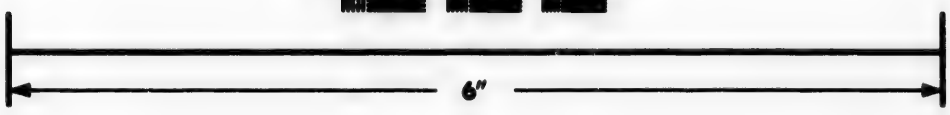


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

poſition qu'ils ſe trouvent, doit être par les cinquante-cinq degrés de latitude. Cette indication ne ſuffiſant point pour remplir le déſir que j'avois de m'inſtruire ſur ce point, je me donnai tous les mouvemens néceſſaires, pour ſçavoir ſi dans les Nations voiſines il ne ſe trouveroit point quelque ſage Vieillard, qui pût me donner de plus grands éclairciſſemens. Je fus aſſez heureux pour qu'il s'en rencontrât un à quarante lieues des Natchez dans la Nation des Yazous; il ſe nommoit *Moncacht-apé*. Cet homme avoit le cœur grand & beaucoup d'eſprit. Je ne puis mieux le comparer qu'à ces premiers Grecs qui voyageoient principalement dans l'Orient, pour examiner les mœurs & les coûtumes des diverſes Nations, & revenir enſuite communiquer à leurs Concitoyens les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes. Ce n'eſt pas que Moncacht-apé eût exécuté un ſi beau projet; mais il l'avoit conçu, & il y avoit travaillé autant qu'il lui avoit été poſſible. Je profitai du ſéjour que fit chez moi ce Naturel de la Nation des Yazoux, que les François nommoient l'Interprête, parce qu'il parloit beaucoup de

Langues de l'Amérique Septentrionale ; mais le nom qu'on lui donnoit dans sa Nation étoit, comme je viens de dire, Moncacht-apé, qui signifie qui tue la peine ou la fatigue ; en effet les Voyages de plusieurs années ne lui coûtoient rien. Je le priai de me faire le récit de ses Voyages sans rien omettre ; ma proposition parut lui faire plaisir. Je ferai donc parler nôtre Voyageur ; mais j'abrégerai son Voyage du côté de l'Est, parce qu'il y parle en grande partie du Canada qui est très-connu ; je ne rapporterai que ce qu'il contient d'essentiel. Il commença de la sorte :

Voyage de Moncacht-apé dans les terres de l'Est.

» J'avois perdu ma femme, & les » enfans que j'avois eus d'elle étoient » morts avant elle, lorsque j'entrepris » mon Voyage du côté que le Soleil se » leve ; je partis de mon Village mal- » gré tous mes Parens. Je fus prendre » conseil chez les Tchicachas nos amis » & voisins ; j'y restai quelques jours, » pour m'informer s'ils sçavoient d'où » nous venions tous, ou du moins » s'ils sçavoient d'où ils venoient, eux » qui sont nos aînés, puisque c'est » d'eux que vient la Langue du Pays, » (la Langue vulgaire ;) mais ils ne

» purent m'apprendre rien de nou-
» veau ; c'eſt pourquoi je réſolus d'al-
» ler chez les Nations du côté du lever
» du Soleil pour m'inſtruire auprès
» d'elles, & ſçavoir ſi leur ancienne
» Parole étoit la même : ils m'enſei-
» gnerent la route que je devois tenir,
» pour éviter de paſſer par les gros
» Villages des Blancs (des François,)
» dans la crainte qu'ils ne fuſſent fâ-
» chés de me voir, moi étranger. Je
» gagnai le Pays des Chaouanous,
» d'où je fus joindre la Riviere d'Oua-
» bache, & la remontai preſque juſqu'à
» ſa ſource qui eſt dans le Pays des
» Iroquois ; mais je les laiſſai du côté
» du froid (Nord,) & je paſſai par un
» Village des Abenaquis qui étoit ſur
» ma route ; j'y reſtai juſqu'à ce que le
» froid fût paſſé qui eſt très-rude &
» très-long dans ce Pays-là.

» Pendant cet hyver je liai amitié
» avec un homme un peu plus âgé
» que moi, & qui aimoit auſſi bien que
» moi à voyager. Il me promit de ve-
» nir avec moi & qu'il me conduiroit ;
» parce qu'il ſçavoit le chemin pour
» aller à la grande Eau, que je voulois
» voir depuis que j'en avois entendu
» parler. Je partis avec lui dès que les

» neiges furent fondues & que le tems » fut aſſuré, & nous évitions les Na- » tions. Nous nous repoſions ſouvent » en chemin, parce que ce Pays eſt » plein de pierres qui nous faiſoient » mal aux pieds ; mais à moi ſur-tout » qui n'y étois pas accoutumé comme » lui.

» Après avoir marché pluſieurs » jours, nous vîmes la grande Eau : » quand je la vis, je fus ſi content que » je ne pouvois parler, & mes yeux » me ſembloient être trop petits pour » la regarder à mon aiſe ; mais comme » la nuit nous prit, nous nous couchâ- » mes auprès ſur une hauteur ; l'eau » étoit près de nous, mais en bas. Le » vent étoit grand, & ſans doute qu'il » fâcha la grande Eau ; car elle fit tant » de bruit que je ne pus dormir ; je » craignois que les coups qu'elle don- » noit contre la hauteur où nous étions » ne la briſaſſent, quoiqu'elle fût de » pierre. Il arrive au bord de la Mer

» Le Soleil ne paroiſſoit pas encore, » quand je me levai pour voir la grande » Eau ; mais je fus bien ſurpris de la » voir bien loin.

» Je fus long-tems ſans parler à mon » Camarade, qui croyoit, à me voir

» toujours regarder ſans parler, que
» j'avois perdu l'eſprit.

» Je ne pouvois comprendre d'où
» cela pouvoit venir; enfin le vent
» ayant ceſſé avant que le Soleil fût
» levé, la grande Eau n'étoit plus ſi
» fâchée que la nuit précédente, & je
» vis avec ſurpriſe qu'elle revenoit à
» nous; cela me fit peur; je me levai
» promptement & m'enfuis de toute
» ma force.

» Mon Camarade me crioit que je
» n'euſſe point peur; je lui criai à mon
» tour que la grande Eau venoit à nous
» & qu'elle nous noyeroit. Il me raſſûra
» encore, diſant que des Hommes rou-
» ges qui avoient vû la grande Eau,
» avoient remarqué qu'elle marchoit
» toujours tantôt en reculant, tantôt
» en avançant; mais qu'elle ne venoit
» pas plus loin ſur la terre dans un
» tems que dans l'autre. Quand il
» m'eut ainſi raſſuré, nous retournâ-
» mes au bord de la grande Eau, nous
» y reſtâmes juſqu'au milieu du jour,
» alors je la vis encore aller bien loin
» à reculons.

» Nous partîmes pour aller coucher
» bien loin de ce bruit qui me ſuivoit
» par-tout, & juſqu'au ſoir je ne par-

» lai d'autre chose à mon Camara-
» de. Nous arrivâmes au bord d'une
» petite Riviere où nous couchâmes ;
» mais j'y pensai toute la nuit. Nous
» reprîmes la même route que nous
» avions suivie en allant ; & nous arri-
» vâmes chez lui où l'on fut bien con-
» tent de nous voir.

» Ce Village est dans les terres assez
» loin de la grande Eau d'où nous
» venions, & il ne l'avoit vûe qu'entre
» deux terres où la grande Riviere de
» leur Pays se perd. En cet endroit
» qu'ils avoient vû, elle avance & re-
» cule aussi, mais bien moins que dans
» l'endroit où nous l'avions vûe. Ces
» gens-là croyoient que la grande Eau
» par où les François viennent avec
» leurs Villages flottans, que le vent
» pousse par les grandes toiles qui y
» sont (1), ils croyoient, dis-je, que
» cette grande Eau étoit comme plu-
» sieurs grandes Eaux qu'ils ont dans

(1) Les Naturels nomment nos Vaisseaux des Villages flottans, parce qu'il s'y trouve un grand nombre d'hommes ; quand un Vaisseau a deux ponts, ils disent qu'il y a deux Villages dans cette grande pirogue qui est le nom général qu'ils donnent à tous les Bâtimens qui vont sur mer ; les toiles que le vent pousse sont les voiles.

» leur Pays, & qui ſont entourées de
» terres & dont l'eau eſt bonne à boire ;
» (2) au lieu que celle où nous avions
» été eſt ſalée & amére ; je le ſçavois
» parce que j'en avois mis dans ma
» bouche. Les François d'ailleurs diſent
» qu'ils ſont plus de deux Lunes pour
» venir à nôtre terre, au lieu que les
» grandes Eaux de leur Pays peuvent
» ſe traverſer en deux ou trois ou tout
» au plus en quatre jours pour les plus
» grandes, & tout ce que j'ai vû répond
» à ce que les François m'ont dit, qui
» eſt que cette Eau touche à toutes
» les terres, & qu'elle eſt auſſi grande
» que toute la terre.

» Ils m'écouterent long-tems avec
» plaiſir, & un homme âgé qui étoit
» là, me dit qu'il avoit été dans un
» endroit, où la grande Riviere de leur
» Pays (le Fleuve S. Laurent) ſe jet-
» toit de ſi haut & avec tant de bruit,
» qu'on l'entendoit d'une demie jour-
» née de chemin ; que comme j'étois
» curieux, je ferois bien d'aller voir
» cet endroit quand le froid ſeroit

(1) Ce ſont les Lacs que les Naturels nom-ment grandes Eaux, mais *grande Eau* ſimple-ment ſignifie *la Mer*.

» passé (3). Je pris la résolution d'y » aller ; je le dis à mon Camarade qui » étoit venu avec moi voir la grande » Eau, il me promit de m'y accompa- » gner ; j'avois en vérité une grande » envie de voir cet endroit qui paroif- » soit mériter d'être vû.

» Je passai le froid en cet endroit, & » je m'impatientois assez, parce qu'il y » est long ; on ne peut sortir pour aller » à la chasse qu'avec des Raquettes aux » pieds, à quoi j'eus bien de la peine à » m'acoutumer ; c'est dommage, car » les terres y sont bonnes. Enfin le » froid étant passé, les neiges fondues, » le tems assez beau & nos vivres prêts, » nous fîmes nos charges, & mon » Camarade prit une hache dont il » sçavoit bien se servir : c'étoit pour » me faire une pirogue, sur laquelle, » suivant le conseil que l'on m'avoit » donné, je m'embarquerois sur la » Riviere Ohyo, que l'on nomme ainsi » dans ce Pays, & que nous nommons » Ouabache dans le nôtre ; & de cette » sorte j'aurois plus aisément retour- » né à mon Village & en moins de tems » que si je m'en retournois à pied.

(1) Cet endroit est le Sault de Niagara ; on entend de plus de trois lieues le bruit qu'il fait ;

» Nous partîmes donc, & nous marchâmes bien des journées avant de trouver la grande Riviere de ce Pays-là; nous ne manquions point de viande dans notre route; le Bœuf y eſt en abondance & bien d'autre gibier; mais comme ces animaux ont beaucoup de peine à vivre durant le tems des neiges, ils n'étoient point encore gras.

» Quand nous fumes arrivés ſur le bord de cette grande Riviere, nous nous y arrêtâmes. Le lendemain nous marchions comme l'eau, parce que nous étions trop haut pour l'endroit que nous allions voir. Suivant ce que l'on nous avoit dit, nous ne pouvions nous tromper pour trouver cette chûte d'eau, puiſque l'on entendoit le bruit de très-loin, ce que nous connumes en approchant de-là; nous paſſâmes la nuit où le bruit parut déja fort, mais pas trop grand pour nous empêcher de dormir.

» Dès que le jour parut, nous partîmes pour cet endroit dont tous les hommes parlent avec étonnement; heureuſement qu'un Vieillard nous avoit fait prendre, avant de partir du Village,

» ge un peu de lait de Bœuf pour met-
» tre dans nos oreilles ; ſans cela nous
» ſerions véritablement devenus ſourds
» par le grand bruit que cette Eau fai-
» ſoit en tombant de ſi haut ; & je
» n'avois jamais pû croire ce que le
» Vieillard m'avoit dit ; mais quand
» mes yeux & mon eſprit l'eurent vû,
» je penſai qu'il ne m'en avoit pas
» aſſez dit, pour ce que mes yeux en
» voyoient.

» Cette grande Riviere ne tombe
» pas ; elle eſt de même que ſi on la
» jettoit, de même qu'une fléche quand
» elle tombe à terre ; cette vûe me fit
» dreſſer les cheveux, & ma chair ſouf-
» froit beaucoup. Cependant après
» avoir regardé aſſez long-tems,
» mon cœur reprit ſa place, car il ſem-
» bloit qu'il avoit voulu la quitter.
» Auſſi-tôt que je le ſentis en repos,
» je me parlai à moi-même & me dis :
» Quoi donc ! Ne ſuis-je pas un hom-
» me ? Ce que je vois eſt naturel, &
» bien d'autres hommes ont paſſé ſous
» cette Riviere (1) ; Pourquoi n'y
» paſſerois je pas ? Il eſt vrai qu'il n'y
» a que des François qui y paſſent, &

(1) Le Fleuve S. Laurent laiſſe un grand vuide deſſous en tombant.

» que les Hommes Rouges n'oſent » entreprendre ce paſſage : mais moi, » Moncacht - apé, dois-je craindre » plus qu'un autre homme (1) ?

» Non, dis - je tout bas, je ne dois » pas craindre. Je deſcendis à l'inſtant, » & fus paſſer & repaſſer deſſous ; je » paſſai extrêmement vîte ; car quoi- » que j'euſſe de la laine de Bœuf dans » les oreilles, ce bruit étoit ſi fort que » j'en étois étourdi : je ne fus pas ſi » mouillé que je m'étois imaginé que » je le ſerois, avant d'y avoir paſſé.

» Après avoir bien examiné la hau- » teur de cette chûte, je crois que les » Hommes Rouges diſent vrai, en » aſſurant qu'elle eſt de la hauteur de » cent Hommes Rouges qui ſont plus » hauts que les Blancs (2).

» Nous nous étions arrêtés ſi long- » tems à regarder ce que je t'ai dit, » que nous ne pûmes aller coucher que » de l'autre côté d'un Bois, qui ne put

(1) On a dû voir que ſon nom ſignifie un homme qui *brave la peine & les dangers.*

(2) L'endroit dont parle ici Moncacht-apé eſt le Sault de Niagara. Du Lac Erié juſqu'au Lac Ontario, le Fleuve S. Laurent a un cours de 30 à 40 lieues ; & c'eſt entre ces deux Lacs que ſe trouve ce Sault ou chûte d'eau.

» malgré ſon épaiſſeur arrêter le bruit » de cette Eau ; car nous l'entendions » encore. Il eſt vrai que nos oreilles, » quoique bouchées, s'en étoient ſi » fortement remplies, que plus de dix » jours après, je croyois l'entendre » encore (1).

» Le lendemain nous prîmes le che- » min le plus court pour aller joindre » la Riviere Ohyo ; quand nous y » fumes arrivés, nous deſcendîmes le » long de cette Riviere, juſqu'à ce » qu'elle n'eût plus de Bois pour m'em- » pêcher de ſuivre ſes eaux juſqu'à la » grande Riviere de nôtre Pays (le » fleuve S. Louis,) & qui paſſe tout près » d'ici ; c'étoit le chemin que je vou- » lois prendre, comme je t'ai dit d'a- » bord pour me rendre à mon Vil- » lage.

» Quand nous fûmes à l'endroit où » je devois aller ſur l'eau, nous jettâ- » mes à bas un arbre de bois tendre ; » nous eumes fait en peu de tems ma » petite Pirogue ; à la vérité elle n'é-

(1) Dans une nouvelle Carte du Canada on ne donne à ce Sault qu'une chute de 135 pieds, ce qui ne feroit tout au plus que le quart de la hauteur que lui donne notre Voyageur.

» toit pas bien finie ; mais comme » c'étoit pour deſcendre avec l'Eau, » elle étoit meilleure que la plus lé- » gere.

» Ma Pirogue étant faite, je façonnai » une Pagaïe ; je fis auſſi une Corde » d'écorce ; nous mîmes à l'eau la Piro- » gue que j'attachai bien avec la Cor- » de, puis nous fûmes à la chaſſe ; » nous tuâmes deux Bœufs dont nous » fîmes boucanner la chair. Mon Cama- » rade en prit ſa charge, & je mis le » reſte dans ma Pirogue. Nous nous » quittâmes le cœur ſerré comme deux » bons amis qui s'aiment bien ; & s'il » n'eût eu ni femme ni enfans, il ſeroit » venu avec moi dans mon Voyage du » Couchant, dont je lui avois parlé.

» J'entrai dans ma Pirogue, & deſ- » cendis à mon aiſe la Riviere d'Ohyo » juſqu'à nôtre grande Riviere, que » nous nommons *Meact Chact-Sipi*, » (le Fleuve S. Louis) (1) ſans trou- » ver aucun homme dans la Riviere » Ohyo. Je n'étois pas encore loin » dans notre grande Riviere, que je » rencontrai deux Pirogues pleines » d'Arkanſas, qui alloient porter le

(1) C'eſt de ce mot que les François avoient fait celui de *Miſſiſſipi*.

» Calumet aux Illinois qui ſont leurs » freres. De-là je deſcendis toujours » juſqu'à nôtre petite Riviere dans la- » quelle j'entrai ; mais ſans un de nos » voiſins que je trouvai heureuſement, » je n'aurois jamais pû remonter juſ- » qu'à nôtre Village. Je vis avec joye » mes parens qui furent contens de me » voir gras (1).

Tel fut le récit que me fit Moncacht-apé de ſon Voyage de l'Eſt, où il n'avoit rien appris de ce qu'il cherchoit ; il eſt vrai qu'il avoit vû la Mer, il l'avoit vûe en couroux, il avoit été témoin du flux & reflux : il avoit examiné de près le fâmeux Sault de Niagara, & il pouvoit en parler pertinemment : tout cela n'étoit que ſatisfaiſant pour un homme curieux, & qui n'avoit rien autre choſe à faire que de voyager pour s'inſtruire ; de cette ſorte il n'avoit point de peine à faire des courſes telles que celles qu'il avoit faites de ce côté.

(1) Ils ſe ſervent de ce terme pour dire qu'ils ſont en bonne ſanté.

CHAPITRE VII.

Suite de l'Origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale : Voyage de Moncacht-apé dans les terres de l'Oueſt & Nord-Oueſt de la Louiſiane.

LE peu de ſuccès des mouvemens que ſe donna Moncacht-apé pendant pluſieurs années, loin d'éteindre en lui le déſir qu'il avoit d'apprendre, ne fit que l'irriter; & déterminé à tout tenter pour diſſiper les tenebres dont il ſe ſentoit enveloppé, il perſiſta dans le deſſein de découvrir leur origine : deſſein qui demandoit autant d'eſprit que de courage, & qui ne vient jamais dans la penſée d'un homme médiocre. Il réſolut donc d'aller de Nation en Nation, juſqu'à ce qu'il ſe trouvât dans le Pays d'où leur peres étoient ſortis, perſuadé qu'il y apprendroit beaucoup de choſes dont l'éloignement leur avoit fait perdre la connoiſſance. Il entreprit le Voyage de l'Oueſt dont il ne revint qu'au bout de cinq ans ; il m'en fit le détail ſuivant le len-

demain qu'il m'eût raconté celui de l'Eſt.

» Il y avoit bien des années que nos » Vieillards m'avoient dit, que l'ancien- » ne Parole leur apprenoit que tous » les Hommes Rouges du froid, (du » Nord,) venoient de bien plus haut & » de bien plus loin que la ſource du » Miſſouri; & depuis long-tems j'avois » faim de voir par mes yeux qu'elle » étoit cette terre d'où venoient nos » premiers Peres. Mes précautions » étoient priſes; & quand le Bled fut » mûr, je me fis faire des vivres pour » mon Voyage, & je partis en ſuivant » les terres hautes que nous habitons, » (à l'Eſt du Fleuve juſqu'à l'Ouaba- » che). Je remontai environ un » quart de journée au-deſſus de l'en- » droit où elle ſe perd dans la grande » Riviere, afin de pouvoir la traverſer » ſans entrer dans l'autre. Quand je » me vis aſſez haut, je fis un Cajeux » avec des cannes, & un petit paquet » de cannes qui me ſervit de Pagaïe; » je paſſai ainſi l'Ouabache, & me mis » à marcher dans les Prairies où l'her- » be ne faiſoit que de naître. Le lende- » main vers le milieu du jour, je trou- » vai un petit troupeau de Bœufs qui

Voyage de Moncacht-apé dans les terres de l'Oueſt.

Il paſſe la Riviere d'Ouabache.

» me laiſſerent approcher ſi près d'eux, » que je tuai une Vache aſſez graſſe. » J'en pris les filets, la boſſe & la lan- » gue & laiſſai le reſte aux Loups: » j'étois aſſez chargé; mais je n'avois » pas beaucoup de chemin à faire pour » arriver aux Tamaroas, l'un des Vil- » lages de la Nation des Illinois. Quand » je fus dans cette Nation, je m'y repo- » ſai peu de jours, afin de pourſuivre » mon Voyage.

» Après ce petit repos, je continuai » ma route en montant au froid juſ- » qu'au Miſſouri. Auſſi-tôt que je fus » vis-à-vis de cette Riviere, je me diſ- » poſai à traverſer la grande Riviere de » façon que j'arrivaſſe au froid du » Miſſouri. Pour y réuſſir je remontai Il traverſe le Fleuve S. Louis » aſſez haut & fis un Cajeux comme » j'avois fait pour paſſer l'Ouabache; » je traverſai la grande Riviere du » Levant au couchant: lorſque je fus » près du bord je me laiſſai aller au » courant (dériver,) juſqu'à ce que je » fuſſe à la Battûre (1) où les deux » Rivieres ſe joignent.

» En deſcendant ſur cette pointe, » j'y trouvai des Outardes qui n'avoient » point peur des hommes: j'en tuai

(1) Batture eſt une pointe de ſable.

» une ; comme j'allois pour la ramasser,
» j'apperçus mon Cajeux que j'avois
» abandonné, parce que je n'en avois
» plus besoin. Il avoit été entraîné
» assez doucement par le courant le
» long du bord ; mais dès qu'il fut à la
» rencontre des deux Eaux, elles le
» culbuterent & sembloient se battre
» à qui l'auroit ; je regardai si loin que
» je pus, car je n'avois jamais vû des
» Eaux se combattre comme celles-là :
» il me parut qu'elles l'avoient rompu,
» comme si elles eussent voulu en avoir
» chacune une partie ; enfin je le per-
» dis de vûe. Ce qui me parut extraor-
» dinaire & à quoi je pris plaisir, fut
» de voir les deux Eaux se mêler en-
» semble. Leur différence est grande ;
» car la grande Riviere que je venois
» de passer étoit très-claire au-dessus
» du Missouri, quoiqu'il soit trouble
» au dessous jusqu'à la grande Eau ; ce
» qui vient du Missouri dont les Eaux
» sont toujours troubles dans tout on
» cours qui est très-long : je vis aussi
» que ces deux Eaux marchoient long-
» tems à côté l'une de l'autre ; du côté
» du Couchant c'est une eau trouble,
» & du côté du Levant l'eau est claire.

Jonction du Fleuve S. Louis & du Missouri.

» Je remontai le Missouri du côté

» du froid,& je marchai pluſieurs jours » avant d'arriver à la Nation des Miſ- » ſouris que j'eus peine à découvrir. » J'y reſtai aſſez long-tems, non-ſeu- » lement pour me repoſer, mais en- » core pour apprendre la Langue que » l'on parle un peu plus loin. Je m'é- » tois raſſaſſié en route de boſſes & de » filets de Bœufs que j'avois tués: je » n'avois jamais tant vû de ces ani- » maux que dans ce Pays, où l'on ne » voit que des Prairies de la longueur » d'une journée de marche & plus, » qui ſont toutes couvertes de Bœufs.

Il arrive chez les Miſſouris.

» Les Miſſouris ne vivent preſque » que de viande. & ils ne font du » Mahiz que pour ſe délaſſer du Bœuf » & de tout autre gibier qu'ils ont en » très-grande quantité. Je paſſai le froid » avec eux, pendant lequel il tomba » tant de neige, qu'elle étoit ſur la » terre plus haute que la ceinture.

» Lorſque le froid fut paſſé je me » remis en chemin, & je remontai le » Miſſouri juſqu'à ce que je fuſſe arrivé » à la Nation de l'Oueſt (1). Là je » m'informai de ce que je voulois ſça- » voir pour me conduire dans la ſuite. » On me dit que pour aller du côté

(1) Ils nommoit ainſi les Canzés.

» d'où nous étions venus & eux aussi, » j'aurois bien de la peine, parce que » les Nations étoient éloignées du Mis- » souri ; qu'ainsi lorsque j'aurois mar- » ché environ une Lune (un mois,) je » devois prendre sur ma droite en ti- » rant droit au froid, où je trouverois » à quelques jours de marche une autre » Riviere qui court du Levant au Cou- » chant, par conséquent toute con- » traire à celle du Missouri ; que je sui- » vrois cette Riviere jusqu'à ce que je » trouvasse la Nation des Loutres, où » je pourrois me reposer, m'instruire » plus amplement, & même trouver » des personnes qui m'accompagne- » roient ; qu'au reste je pourrois des- » cendre cette Riviere en Pirogue, & » faire beaucoup de chemin sans me » fatiguer.

» Avec cette instruction je conti- » nuai ma route, toujours en rencon- » trant le Missouri pendant une Lune, » & quoique j'allasse assez vîte, je n'o- » sois encore prendre sur la droite, » comme on m'avoit dit, parce que » depuis quelques jours j'y voyois » beaucoup de Montagnes où je crai- » gnois de passer de peur de me blesser- » les pieds. Cependant il fallut m'y

» déterminer. Ayant pris ce parti
» pour le lendemain, je réſolus de
» coucher où je me trouverois, & je fis
» du feu. Peu après en regardant le
» Soleil qui baiſſoit déja beaucoup,
» j'apperçus de la fumée à quelque diſ-
» tance de moi, je ne doutai point que
» ce ne fût quelque parti de Chaſſeurs
» qui ſe propoſoient de paſſer la nuit
» en ce lieu, & il me vint en penſée
» qu'ils pourroient être de la Nation
» des Loutres. Je partis ſur le champ,
» afin de pouvoir être guidé vers eux
» par la fumée pendant qu'il reſtoit
» encore du jour. Je les joignis, & ils
» me virent avec ſurpriſe arriver ſeul:
» ils étoient une trentaine d'hommes
» & quelques femmes; leur Langue
» m'étoit inconnue, nous ne pûmes
» nous entendre que par ſignes. Cepen-
» dant à la ſurpriſe près ils me reçurent
» aſſez bien, & je reſtai trois jours
» avec eux. Au bout de ce tems une
» des femmes dit à ſon mari qu'elle ſe
» croyoit prête d'accoucher; ſur cela
» les autres renvoyerent cet homme &
» ſa femme au Village, & leur dirent
» de m'emmener avec eux, afin de me
» faire marcher par un chemin plus
» commode que celui que j'étois ſur le
» point de prendre.

» Nous remontâmes encore le Mis-
» souri pendant neuf petites jour-
» nées, puis nous tournâmes droit au
» froid, & marchâmes pendant cinq
» autres jours, au bout desquels nous
» trouvâmes une Riviere d'une eau
» belle & claire ; aussi la nomment-ils
» la Belle-Riviere. Cet homme & sa
» femme me demanderent par signe si
» je ne voulois pas me baigner comme
» eux, parce qu'il y avoit long-tems
» qu'ils ne s'étoient baignés ; je leur
» répondis de même que j'en avois
» grand besoin aussi, mais que je crai-
» gnois les Crocodiles ; ils me firent
» entendre qu'il n'y en avoit point là ;
» sur leur assurance je me baignai & le
» fis avec plaisir dans cette belle eau.

» Nous descendîmes la Belle Ri-
» viere pendant le reste du jour, que
» nous arrivâmes sur les bords d'un
» Ruisseau que nous rencontrâmes, où
« cette Troupe de Chasseurs avoit ca-
» ché ses Pirogues. Mon Guide ayant
» tiré la sienne, nous entrâmes tous
» trois dedans & descendîmes à leur
» Village, où nous n'arrivâmes que de
» nuit. Je fus aussi bien reçu de cette
» Nation que si j'avois été un des leurs.
» Pendant le Voyage j'avois appris

» quelques mots de leur Langue, & » je la ſçus bien-tôt, parce que j'étois » toujours avec les Vieillards qui ai- » ment à inſtruire la jeuneſſe, comme » les jeunes gens aiment à être inſtruits » & s'entretiennent beaucoup entr'eux: » c'eſt ce que j'ai remarqué généra- » ment dans toutes les Nations que j'ai » vûes.

Il arrive à la Nation des Loutres.

» Cette Nation étoit juſtement celle » des Loutres que je cherchois: comme » j'y étois fort bien traité, j'y aurois » fait volontiers un plus long ſéjour, » & il me parut qu'ils le ſouhaitoient » auſſi; mais mon deſſein m'occupant » toujours, je me déterminai à partir » avec ceux de cette Nation qui alloient » chanter un Calumet à une Nation où » je devois paſſer, & qui étant freres » de ceux que je quittois, parloient la » même Langue à quelque différence » près.

» Je partis donc avec les Loutres & » nous deſcendîmes la Belle Riviere » dans une Pirogue pendant dix-huit » jours, mettant à terre de tems à au- » tre pour chaſſer, & le Gibier ne nous » manquoit pas. J'aurois bien déſiré » pouſſer plus loin en ſuivant toujours » la Belle Riviere; car je ne fatiguois

» point dans la Pirogue ; mais il fallut
» me rendre aux raiſons que l'on m'op-
» poſa. On me dit que les chaleurs
» étoient déja grandes, les herbes hau-
» tes & les Serpens dangereux dans
» cette ſaiſon ; que je pourrois en être
» mordu en allant à la chaſſe, & que
» d'ailleurs il étoit néceſſaire que j'ap-
» priſſe la Langue de la Nation où je
» voulois aller, ce qui me ſeroit beau-
» coup plus facile lorſque je ſçaurois
» celle du Pays où je me trouvois.

» Je ſuivis le conſeil que me don-
» noient les Vieillards de cette Nation
» avec d'autant moins de peine, que
» je voyois que leurs cœurs parloient
» comme leurs bouches : ils m'aimoient,
» & je n'allois à la chaſſe que pour mon
» plaiſir. Pendant le froid que je paſ-
» ſai avec eux, je m'attachai à appren-
» dre la Langue de ce Peuple où je de-
» vois aller, parce que l'on m'avertit
» qu'avec elle je me ferois entendre de
» toutes les Nations que je trouverois
» juſqu'à la Grande Eau qui eſt au Cou-
» chant, la différence n'étant pas gran-
» de entre toutes leurs Langues.

» Le chaud n'étoit pas encore en-
» tierement paſſé, que je me mis dans
» une Pirogue avec beaucoup de vian-

» des en farine, (viandes ſeches) par-
» ce que ces Nations ne cultivent point
» de Mahiz, quoique la terre y paroiſ-
» ſe très bonne; ils en ont ſeulement
» quelques pieds par curioſité. Je n'a-
» vois dans ma Pirogue que mes vi-
» vres, un pot, une gamelle & ce qu'il
» me falloit pour me coucher; & ſi
» j'euſſe eu du bled, il ne m'auroit rien
» manqué. Ainſi n'étant embarraſſé de
» de rien, je navigeai à mon aiſe, &
» en aſſez peu de tems j'arrivai à une
» très-petite Nation qui fut fort éton-
» née de me voir arriver ſeul. Cette
» Nation porte les cheveux longs, &
» regarde comme Eſclaves ceux qui les
» portent courts, & à qui on les au-
» roit coupé pour les reconnoître. Le
» Chef de cette Nation qui ſe trouva
» ſur le bord de la Riviere me dit
» bruſquement: *Qui es-tu? D'où viens-*
» *tu? Que cherches-tu ici avec tes cheveux*
On arrête Moncacht-Apé: Sa répon- » *co rts?* Je lui répondis, je ſuis Mon-
» cacht-apé; je viens de la Nation des
» Loutres; je cherche à gagner de l'eſ-
» prit & je viens te voir pour que tu m'en
» donnes; mes cheveux ſont courts,
» afin qu'ils ne m'embarraſſent point;
» mais mon cœur eſt bon: je ne viens
» pas pour te demander des vivres,

» j'en ai encore pour aller bien loin; & » quand je n'en aurois pas, mon arc & » mes fléches m'en fourniroient plus » qu'il ne m'en faut: pendant le froid » je fais comme l'Ours qui se met à » couvert, & l'été j'imite l'Aigle qui » se promene pour satisfaire sa curiosi- » té. Est-ce qu'un homme seul & qui » marche le jour doit te faire peur?

» Il me répliqua que quoique je » vinsse de la Nation des Loutres, il » voyoit bien que je n'en étois pas; » mais que je pouvois rester, puisque » j'avois le cœur bien-fait, ajoutant » qu'il ne comprenoit pas comment je » parlois sa Langue, qu'aucun des Peu- » ples du Levant de cette terre n'en- » tend. Je lui dis que je l'avois apprise » d'un Vieillard nommé *Pleur-Salé*, & » en même tems je me rembarquai pour » m'en aller, parce que ses paroles me » tenoient au cœur; mais au nom de » *Pleur-Salé* qui étoit de ses amis, il me » retint, en m'assurant que je lui ferois » plaisir de rester dans son Village tant » que je voudrois. Je mis donc à terre » plutôt pour m'instruire que pour me » reposer, car je n'étois pas content de » ses paroles. Quoi, disois je en moi- » même, quand deux Ours se rencon-

» trent, ils s'arrêtent, ſe frottent nez
» contre nez, & marmotent quelques
» tons, qu'ils comprennent ſans doute,
» & ſemblent ſe careſſer, & ici les hom-
» mes parlent rudement à d'autres hom-
» mes.

» Etant donc débarqué, je lui dis
» que *Pleur-Salé* m'avoit chargé de
» voir de ſa part un Vieillard qui s'ap-
» pelloit le *Gros Chevreuil*. C'étoit juſ-
» tement le pere de celui à qui je par-
» lois. Il le fit appeller : le Vieillard
» vint étant conduit par la main, car il
» ne voyoit preſque plus clair ; & ſça-
» chant de quelle part je venois il me
» reçut comme ſon enfant, m'emmena
» dans ſa cabanne, & y fit porter tout
» ce qui étoit dans ma Pirogue.

Il paſſe chez pluſieurs Nations du Nord.

» Le lendemain il m'inſtruiſit de tout
» ce que je voulois ſçavoir, & il m'aſſu-
» ra que toutes les Nations du bord de
» la Grande Eau me recevroient bien
» en leur diſant que j'étois ami du *Gros*
» *Chevreuil*. Je ne reſtai donc que deux
» jours chez lui, pendant leſquels il fit
» préparer du gruau de certains petits
» grains plus petits que les pois des
» François, & qui ſont très-bons ; ce
» qui me fit d'autant plus de plaiſir,
» qu'il y avoit long-tems que je n'avois

» mangé que de la viande. M'étant re-
» mis dans ma Pirogue je deſcendis la
» Belle Riviere, ſans m'arrêter plus d'un
» jour chez chaque Nation que je ren-
» controis dans mon chemin.

» La derniere de ces Nations eſt à
» une journée de la Grande Eau, &
» éloignée de la Riviere de la courſe
» d'un homme (près d'une lieue); elle
» ſe tient dans les Bois pour ſe cacher,
» dit-elle des hommes barbus. Je fus
» reçu dans cette Nation comme ſi je
» fuſſe arrivé dans ma famille, & j'y
» fis bonne chere de toute façon; car
» on a dans ce Pays quantité de ces
» grains dont le *Gros Chevreuil* m'avoit
» fait faire du gruau; & quoiqu'il vien-
» ne ſans être ſemé, il eſt meilleur que
» tous les autres grains que j'aye jamais
» mangé. De gros Oiſeaux bleus vien-
» nent manger ces grains, mais on les
» tue parce qu'ils ſont fort bons. Ces
» Peuples ont encore de la viande d'eau:
» c'eſt un animal qui vient à terre man-
» ger l'herbe; il a la tête formée com-
» me un jeune Bœuf, mais il n'en a pas
» la couleur. Ils mangent auſſi beau-
» coup de poiſſons de la Grande Eau
» qui ſont plus gros que nos groſſes
» Barbues & beaucoup meilleurs, ain-

» ſi qu'une infinité de coquillages, par-
» mi leſquels il y en a de très-beaux.

Les Japonois viennent dans ces terres.

» Mais ſi l'on vit bien dans ce Pays,
» il faut toujours y être ſur ſes gardes
» contre les hommes barbus, qui font
» tout ce qu'ils peuvent pour enlever
» des jeunes gens, ſans doute pour les
» faire Eſclaves, car ils n'ont jamais
» pris d'hommes quoiqu'ils l'euſſent pû.
» On me dit que ces hommes étoient
» blancs, qu'ils avoient une barbe lon-
» gue & noire qui leur tomboit ſur la
» poitrine; qu'ils paroiſſoient gros &
» courts, la tête groſſe & couverte
» d'étoffe; qu'ils étoient toujours ha-
» billés, même dans les plus groſſes
» chaleurs, que leurs habits tomboient
» juſqu'au milieu des jambes, qui étoient
» couvertes ainſi que les pieds d'étoffe
» rouge ou jaune; qu'au reſte on ne
» ſçavoit pas de quoi leur habillement
» étoit fait, parce que l'on n'avoit ja-
» mais pû en tuer aucun, leurs armes
» faiſant un grand bruit & un grand
» feu; qu'ils ſe retiroient cependant
» quand ils voyoient plus d'hommes
» rouges armés qu'ils n'étoient: qu'a-
» lors ils ſe mettoient à couvert dans
» leur grande Pirogue (ſans doute une
» Barque) où ils étoient quelquefois
» trente & jamais plus.

» On ajoute que ces Etrangers ve-
» noient d'où le Soleil se couche, pour
» chercher sur la Côte un bois jaune
» & puant, & qui teint en beau jaune:
» que comme on avoit remarqué que
» ces hommes barbus venoient tous les
» ans lorsque le froid finissoit pour en-
» lever de ce bois, on avoit détruit
» tout ces arbres en les faisant mourir
» selon le conseil d'un Vieillard; deſor-
» te qu'ils ne venoient plus, parce
» qu'ils ne trouvoient plus de ce bois.
» En effet les bords de la Riviere qui en
» étoient couverts auparavant, étoient
» alors nuds, & il ne restoit plus de ce
» bois que dans les terres & en petite
» quantité, seulement pour les teintu-
» res de ces Peuples.

» Deux Nations voisines l'une de
» l'autre, & peu éloignées de celle chez
» qui j'étois, n'avoient pû imiter celle-
» ci dans ce qu'elle avoit fait, parce
» qu'elles n'avoient point d'autre bois
» que ce bois jaune; & les hommes
» barbus l'ayant découvert y alloient
» tous les ans, ce qui incommodoit
» beaucoup ces Nations qui n'osoient
» aller sur la Côte de peur de perdre
» leurs jeunes gens: aussi pour les chas-
» ser une bonne fois, elles avoient in-

» vité toutes les Nations voiſines à ſe » rendre chez elles en armes vers le » commencement du chaud (de l'Eté) » ſuivant, à uue Lune marquée, & ce » tems approchoit.

» Comme je dis que j'avois vû des » armes à feu, & que je n'en avois » point peur, ces Peuples m'inviterent » à aller avec eux en me diſant que ces » deux Nations étoient ſur le chemin » que je devois tenir pour aller au Pays » d'où nous ſommes ſortis, & qu'au » reſte il y auroit tant d'hommes rou- » ges, que l'on détruiroit aiſément les » hommes barbus, ce qui en empêche- » roit d'autres de revenir. Je leur ré- » pondis que mon cœur trouvoit qu'il » étoit bon que j'allaſſe avec eux, & » en cela j'avois une envie que je vou- » lois ſatisfaire; j'avois faim de voir ces » hommes barbus, qui ne devoient reſ- » ſembler ni aux François, ni aux An- » glois, ni aux Eſpagnols que j'avois » vûs, qui tous ſe coupent la barbe, » & ſont différemment vêtus. Ma bon- » ne volonté fit grand plaiſir à ces » Peuples, qui penſoient avec raiſon » qu'un homme qui avoit vû des Blancs » & pluſieurs Nations, devoit avoir » plus d'eſprit que des gens qui n'é-

» toient jamais sortis de chez eux, & » n'avoient vû que des hommes rouges.

Je dis à Moncacht-apé de prendre du repos jusqu'au lendemain : je lui donnai de l'eau de vie, & me mis à écrire à mon ordinaire ce qu'il venoit de me raconter.

CHAPITRE VIII.

Suite du Voyage de Moncacht-apé dans les terres du Nord-Oueſt de la Louiſiane : Preuve de l'origine des Nations qui ſont au Nord de l'Amérique : De la fameuſe Mer de l'Oueſt.

PENDANT la ſeconde nuit que Moncaht-apé reſta chez moi, je me rapellai ce que ce Naturels m'avoient dit de la grande Eau dans laquelle ſe décharge la belle Riviere ; je penſai que cette Mer dont il parloit, pouvoit bien être la Mer de l'Oueſt que l'on déſiroit de trouver depuis long-tems. Ainſi je me propoſai de lui faire des queſtions à ce ſujet avant qu'il reprît le récit de ſon voyage de l'Oueſt.

Le lendemain comme il ſe préparoit à continuer, je lui demandai quelle route il avoit ſuivi par rapport au Soleil ; lorſqu'on voyage en Europe on ne regarde point ſi on va du Nord au Sud ou de l'Eſt à l'Oueſt, parce que l'on ſuit les chemins qui conduiſent à l'endroit où on va, ſans s'inquiéter du

cours

cours des Aſtres ; mais dans les Régions qui ne ſont preſque point habitées que de loin à loin, il faut que le Soleil ſerve de bouſſole, n'y ayant aucun chemin ; & les Naturels par habitude & par néceſſité remarquent exactement le cours du Soleil dans leurs Voyages : ainſi j'étois aſſuré d'une réponſe juſte de la part de Monchact-apé.

Il me répondit donc, qu'en remontant le Miſſouri juſques à la Nation de ce nom il avoit marché, ſelon ſon eſtime, entre le Froid & le Couchant ; que de cette Nation aux Canzés il avoit marché au Froid & que depuis les Canzés en ſuivant le Miſſouri il avoit toujours marché entre le Froid & le Couchant ; & que le Miſſouri alloit ainſi ; que quand il avoit quitté le Miſſouri pour aller à la Belle Riviere, il avoit marché tout droit vers le Froid, qu'en deſcendant la Belle Riviere il avoit toujours marché entre le Froid & le Couchant juſqu'à la Grande Eau ; que le *gros Chevreuil* lui avoit dit que le Miſſouri & la Belle Riviere avoient leurs cours toujours également diſtans l'un de l'autre. Après m'avoir ſatisfait ſur mes demandes, il continua le récit de ſon Voyage en ces termes.

» Lorsque le tems fut venu, je par-
» tis avec les Guerriers, & nous mar-
» châmes cinq grandes journées: étant
» arrivés, nous attendîmes long-tems
» les hommes barbus, qui cette année
» vinrent plus tard que les autres. En
» attendant on me montra l'endroit où
» ils mettoient leur grande Pirogue.
» C'étoit entre deux Rochers assez
» hauts & longs qui tenoient à la gran-
» de Terre, entre lesquels couloit une
» Riviere toute bordée de bois jaune;
» mais cette Riviere étant trop plate
» (trop peu profonde) pour que leur
» grande Pirogue y pût entrer, ils en
» avoient une petite avec laquelle ils
» y entroient. On me dit encore qu'ils
» ne se méfioient de rien, parce que
» les Peuples se retiroient à deux jour-
» nées dans les terres, aussi-tôt qu'ils les
» appercevoient venir sur la grande
» Eau, & ne paroissoient plus jusqu'à
» leur départ; que cependant on les
» faisoit toujours observer, mais sans
» jamais se découvrir.

Moneachtapé instruit ces Peuples sur la maniere de détruire les Japonois.

» Après m'avoir instruit de toutes
» ces choses, on tint Conseil, & les
» avis étoient qu'il falloit se cacher der-
» riere ces deux Rochers, & que lors-
» que les hommes barbus y arriveroient,
» tout le monde crieroit & tireroit sur

» eux tous à la fois pour les empêcher
» de mettre à terre. Je n'avois jamais
» voulu parler le premier ; mais enfin
» voyant le parti qu'ils prenoient, je
» leur dis, que quoique je n'eusse point
» fait la Guerre contre les Blancs, je
» sçavois qu'ils sont braves & habiles,
» & que quoique j'ignorasse si ceux-ci
» ressembloient aux autres, je pensois
» néanmoins qu'ils ne leur feroient pas
» grand mal de la façon qu'ils vouloient
» s'y prendre, & que ce seroit beau-
» coup s'ils pouvoient remporter trois
» ou quatre chevelures ; ce qui ne fe-
» roit guéres d'honneur à tant de Guer-
» riers qui seroient mal reçus dans leurs
» Nations à leur retour, parce que
» l'on croiroit qu'ils auroient eu peur.
» Je leur conseillai donc de mettre
» deux hommes sur les deux Rochers,
» pour épier les hommes barbus sans se
» faire voir, & avertir de leur arrivée :
» qu'alors on leur donneroit le tems
» de venir à terre couper du bois, &
» que lorsqu'ils y seroient occupés,
» une partie des Guerriers monteroit
» sur les Rochers, une autre se cache-
» roit dans le Taillis des années dernie-
» res, & le reste les attaqueroit à la
» pointe du jour. Il ne faut pas dou-

» ter, ajoutai-je, qu'il ne ſe ſauve beau-
» coup d'hommes barbus, mais quand
» ils voudront regagner leur petite
» Pirogue ceux qui ſeront cachés dans
» le Taillis en tueront beaucoup, &
» ceux des Rochers en feront autant
» lorſqu'ils approcheront de la grande
» Pirogue. Cette Embuſcade devoit ſe
» préparer la nuit. Tous les Guerriers
» furent de mon ſentiment, & ſe trou-
» verent fort heureux de ce que j'avois
» bien voulu aller avec eux.

» Nous attendîmes les hommes bar-
» bus pendant dix-ſept jours, au bout
» deſquels on les vit paroître dans deux
» grandes Pirogues, & ils vinrent ſe
» placer entre les deux Rochers, où ils
» s'occuperent d'abord à remplir d'eau
» douce des vaiſſeaux de bois pareils à
» ceux où les François mettent l'eau de
» feu (de vie.) Ce ne fut que le quatrié-
» me jour qu'ils allerent tous à terre
» couper du bois. On fit contr'eux tout
» ce que j'avois conſeillé, cependant
» on n'en put tuer qu'onze ; car je
» ne ſçais pourquoi les hommes rou-
» ges qui tirent ſi bien ſur le gibier, ti-
» rent ſi mal ſur leurs ennemis. Le
» reſte de ceux-ci gagna ſes Pirogues
» & s'enfuit ſur la grande Eau, où nous
» les ſuivîmes long-tems de l'œil, &

Ils battent & mettent en fuite les hommes barbus.

» enſuite les perdîmes de vûe ; ils » avoient autant peur de notre grand » nombre, que nous en avions de leurs » armes à feu.

Portrait & habillemens des Japonois.

» Nous allâmes enſuite examiner les » morts qui nous reſtoient. Ils étoient » bien plus petits que nous ne ſommes » & fort blancs ; ils avoient la tête groſ- » ſe & le corps aſſez gros pour leur » hauteur. Leurs cheveux n'étoient » longs que vers le milieu de la tête. » Ils ne portoient point de chapeaux » comme vous autres ; mais leur tête » étoit entortillée de beaucoup d'étof- » fe, leurs habits n'étoient ni de lai- » ne ni d'écorce (il veut dire de ſoye), » mais de quelque choſe de ſemblable » à vos vieilles chemiſes (ſans doute de » coton) très-doux & de différentes » couleurs. Ce qui couvroit leurs jam- » bes & leurs pieds étoit d'une ſeule » piéce : je voulus eſſayer une de ces » chauſſures, mais mon pied n'y put » jamais entrer (1). Toutes les Nations » qui s'étoient aſſemblées en ce lieu

(1) Les chauſſures étoient des bottines qui n'avoient que la couture de derriere ; les Naturels ne peuvent les chauſſer, parce qu'ils ont les doigts des pieds, & ſur-tout le gros doigt fort écartés les uns des autres.

» ſe partagerent leurs habillemens ;
» leurs barbes & leurs chevelures.

» De ces onze qui avoient été tués ,
» deux ſeulement avoient des armes à
» feu, de la poudre & des balles. Quoi-
» que je ne connuſſe pas alors les fuſils
» auſſi-bien qu'à préſent, comme j'en
» avois vû en Canada, je voulus éprou-
» ver ceux-ci, & je trouvai qu'ils ne
» tuoient pas auſſi loin que les vôtres :
Des armes des Japonois. » ils étoient beaucoup moins légers : la
» poudre étoit mêlée de groſſe , de
» moyenne & de fine, mais la groſſe
» étoit en plus grande quantité. Voilà
» ce que j'ai remarqué ſur les hommes
» barbus & de quelle façon on s'en dé-
» barraſſa ; après quoi je ne penſai plus
» qu'à continuer mon voyage.

» Pour cet effet laiſſant les hommes
» rouges retourner chez eux , je me
» joignis à ceux qui habitoient plus
» avant ſur cette Côte vers le Cou-
» chant, & nous marchâmes tous en-
» ſemble en ſuivant à peu-près la Côte
» de la grande Eau qui va droit entre
» le Froid & le Couchant. Quand je
» fus arrivé chez cette Nation , je m'y
» repoſai pluſieurs jours , pendant leſ-
» quels je m'informai du chemin qui me
» reſtoit à faire. J'y remarquai que les
» jours étoient beaucoup plus longs

» que chez nous, & les nuits très-cour-
» tes ; je voulus sçavoir d'eux quelle en
» étoit la raison, mais ils ne purent me
» la dire.

» Les Vieillards m'apprirent qu'il
» étoit inutile que j'entreprisse d'aller
» plus loin. Ils me dirent que la Côte
» s'étendoit encore beaucoup entre le
» Froid & le Couchant, qu'elle tour-
» noit ensuite tout court au Couchant,
» & qu'enfin elle étoit coupée par la
» grande Eau directement du Chaud au
» Froid. L'un d'eux ajouta qu'étant
» jeune, il avoit connu un homme très-
» vieux qui avoit vû cette terre (avant
» que la grande Eau l'eût mangée) qui
» alloit bien loin, & que dans le tems
» que la grande Eau étoit basse, (dans
» les basses marées) il paroît dans l'eau
» des rochers à la place où étoit cette
» terre. Tous ensemble me détourne-
» rent donc d'entreprendre ce Voyage,
» parce qu'ils m'assurerent que le Pays
» étoit rude & froid, sans gibier, &
» par conséquent sans Habitans, & ils
» me conseillerent de reprendre le che-
» min de mon Pays.

Isthme qui joignoit l'Asie à l'Amérique.

Moncacht-apé revint chez lui par la même route qu'il avoit tenue en allant, ce qu'il me conta en peu de mots.

Après quoi je lui demandai s'il pouvoit m'expliquer combien de journées il pourroit y avoir de marche ſeulement, il me dit que la Belle Riviere étant très-groſſe & très-rapide, il l'avoit deſcendu fort vîte, & qu'en réduiſant cette marche en journées de terre, il comptoit avoir marché en tout trente-ſix Lunes, c'eſt-à-dire pendant trois ans. Il eſt vrai qu'il convint qu'allant dans des Pays qui lui étoient abſolument inconnus, il avoit ſuivi toutes les ſinuoſités du Miſſouri, & que s'il avoit à retourner dans les mêmes lieux il abrégeroit beaucoup ſon chemin, & ne marcheroit pas plus de trente deux ou trente trois Lunes. Il eſt encore vrai, ſuivant ce qu'il me dit, qu'il marchoit plus vîte qu'un homme rouge ne fait ordinairement, lequel ne fait qu'environ ſix lieues par jour quand il eſt chargé de deux cent livres au moins: mais comme Moncacht-apé ne portoit pas plus de cent ou même quelquefois pas plus de ſoixante livres, il devoit ſouvent faire juſqu'à neuf & dix lieues. Je ſçais par expérience en revenant de mon Voyage dans les terres, que ne m'amuſant point à faire des recherches, mes gens quoique chargés faiſoient près de dix lieues en un jour.

Ainſi en eſtimant ſes journées de marche à ſept lieues, il doit avoir fait avec quelque certitude au moins dix-huit cent lieues. Voici comment je raiſonne.

Il a marché environ trente-ſix Lunes tant en allant qu'en revenant; il faut rabattre la moitié de ce tems pour ſon retour; à ſept lieues par jour il reſteroit trois mille ſept cent quatre-vingt lieues. Je rabats encore la moitié pour les détours qu'il a été obligé de faire & qui ont été en grand nombre, & je trouve encore dix-huit cent quatre-vingt dix lieues qu'il y a des Yazoux à la Côte où il a été au Couchant de la Belle Riviere. Il fut cinq ans à faire ce voyage de l'Oueſt (1).

Moncacht-apé alla paſſer quatre à cinq jours aux Natchez & dans le voiſinage, avant de s'en retourner à ſa Nation. Il m'avoit promis de me venir voir avant ſon départ, c'eſt pourquoi pendant ſon abſence je lui préparai quelques marchandiſes de préſent; ces marchandiſes, quoique de bas prix, lui convenoient mieux que de plus cheres; je connoiſſois ſon goût, je ſçavois qu'il

(1) Les Yazoux habitoient les bords d'une petite Riviere de leur nom quarante lieues au-deſſus des Natchez.

étoit curieux. Je mis dans le préſent que je lui deſtinois un petit miroir qui m'avoit couté trois ſols ; il étoit de figure ronde de deux pouces & demi de diamêtre, le verre en étoit convexe & rendoit le viſage gros & large comme une baſſinoire & tous les traits à proportion.

Il revint comme il l'avoit dit pour prendre congé de moi. Il me fit ſouvenir de lui expliquer pourquoi les jours étoient plus grands dans les Pays froids que dans les Pays chauds ; je lui expliquai autant qu'il me fut poſſible par quelle raiſon cela arrivoit ; il eſt même difficile de leur faire comprendre certaines choſes qui regardent les Sciences, parce que leur Langue n'a point de termes pour exprimer ce qu'on veut leur faire entendre, & qu'ils ne peuvent comprendre les expreſſions Françoiſes, ſur tout dans les Sciences abſtraites, dont les termes même ſont inconnus à ceux qui ſçavent leur Langue, & qui n'ont point étudié ces Sciences. Pour mieux lui faire concevoir mes idées, je lui montrai mon cadran, qui étoit une Sphére qui montroit tout à la fois l'heure qu'il étoit dans chaque Pays du Monde : là je lui démontrai plus ſen-

siblement la raison pour laquelle les jours étoient plus longs dans des Pays que dans d'autres.

Je lui montrai le présent que je voulois lui faire; il lui plut beaucoup, mais le miroir fut pour lui une merveille, il lui parut si extraordinaire & il lui convenoit si bien, qu'il ne l'auroit pas changé pour le plus beau qu'il avoit vû chez les François. Il m'assura qu'il me quittoit à regret; je lui en dis autant & je le pensois de même; car j'estimois cet homme, & j'avois pour lui une véritable amitié: il partit pour son Village & je ne l'ai point vû depuis.

Preuves de l'origin. de ces Nations.

La Tradition constante & uniforme de toutes les Nations par lesquelles ce Naturel avoit passé, quoique plus récente, s'accordant parfaitement avec celle des Naturels de la Louisiane & même de ceux du Canada, & ce que le Vieillard de la dernière Nation lui avoit dit sur le Pays de leur origine & sa situation, ne permettent pas de douter que les Peuples de l'Amérique Septentrionale, que l'on nomme *Hommes Rouges*, ne soient venus des extrémités de l'Asie; & que ces deux parties du Monde ne fussent anciennement liées ensemble par une Isthme sur laquelle la

Mer a gagné & qu'elle a enfin rompue. Si nous en croyons l'Antiquité, un pareil événement a ſéparé la Sicile de l'Italie, & l'Aſie mineure de l'Europe. Mon ſentiment eſt abſolument confirmé par un fait qui a actuellement à Paris pluſieurs témoins. Dans un tems de Guerre, un Détachement de François Canadiens conduiſant au ſecours de la Louiſiane une Troupe de Naturels du Canada, trouva dans un marais ſur la Riviere d'Ohyo les ſquelettes de deux gros & de deux petits Eléphans. Or il eſt certain que l'on n'en a jamais vû dans toute l'Amérique: ceux-ci n'ont donc pû venir que de l'Aſie dans le tems que les deux Continens étoient unis (1).

Cette Hiſtoire ayant été répandue en France, on a envoyé pour vérifier le fait. On m'a aſſuré que ceux qui étoient chargés de cette commiſſion avoient trouvé les parties de ces ſquelettes très-en état d'être tranſportées,

(1) Il paroît très-vraiſemblable que les Chat-kas de la Louiſiane, ne ſont autres que ce peuple qui eſt à l'extrémité de l'Aſie près l'Iſthme dont j'ai parlé, & qui ſe nomme *Kam-Chat-kas*, ce qui ſignifie Royaume de Chat-kas.

& qu'ils en devoient envoyer quelques dents machelieres, une côte & autres parties encore aſſez ſaines, pour faire juger qu'il n'y a pas un long eſpace de tems que ces ſquelettes ſont dans ce marais : que ces oſſemens devoient être envoyés à l'Académie Royale des Sciences, qui les a reçus, m'a-t-on ajouté, mais ſans avoir encore jugé à propos d'en dire ſon ſentiment.

Après avoir prouvé par la Tradition unanime de toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale & par le Voyage de Moncacht-apé, que ces Peuples ne peuvent être venus que de l'Aſie, j'ai lieu de croire que leur Pays originaire eſt celui des Scythes que nous nommons aujourd'hui Tartares. Ce qui me fait porter ce jugement, c'eſt la conformité de mœurs & de coutumes qu'ils ont les uns avec les autres.

En effet ſi nous les conſidérons du côté de la Religion, nous trouverons que ceux du Midi en ont conſervé quelques veſtiges ; ce que l'on peut remarquer aiſément par la créance qu'ils ont d'un Etre ſuprême, tout-puiſſant & Créateur de toutes choſes ; auquel ils ont peur de déplaire, par leurs Tem-

Preuve tirée des mœurs de ces Peuples.

ples, par le Feu éternel & par les Fêtes qu'ils célébrent en des tems marqués : tout cela dénote, avec ce que j'en ai dit plus haut, qu'ils tirent leur origine de quelque Peuple fameux de l'Orient.

Ceux du Nord au contraire, de même que la plûpart des Tartares, n'ont ni véritable connoiſſance de la Divinité, ni Religion, ni aucun Culte qui puiſſe faire croire qu'ils en ayent. Ils ont à la vérité un Temple dans chaque Village, mais pour lequel ils n'ont aucun reſpect : ces Temples, à le bien prendre, ne ſont que des Charniers dans leſquels ils dépoſent les os de leurs morts ; ces os ſont dans des paniers de cliſſes de cannes ; & ils les tranſportent avec eux lorſqu'ils vont ailleurs faire Village.

Les Naturels du Sud ont conſervé, de même que les Orientaux, le reſpect le plus profond pour leurs Souverains. La ſupériorité chez les Peuples du Nord n'eſt qu'un vain titre ; ils choiſiſſent le Vieillard qu'ils croyent le plus ſage ; ils le nomment *Mingo*, qui ſignifie ſimplement Chef : ils ont encore un *Tacheca-Mingo* ; c'eſt le Chef de Guerre qui eſt ordinairement le plus fanfaron. S'il arrive que le Chef de Guerre

ne soit pas de l'avis du Chef Vieillard, ce dernier n'est plus alors qu'un radoteur; & le sentiment du Chef de Guerre prévaut sur le sien. Ainsi il paroît que cette sorte de Gouvernement est plutôt Démocratique que Monarchique. Il est vrai que les grandes Nations du Nord font les choses un peu mieux, & c'est tout au plus un Gouvernement Aristocratique. Ce sont en un mot des gens qui se gouvernent à peu-près comme les Tartares, c'est-à-dire qu'ils vivent ensemble sans autre regle que ce qui leur vient dans le tems en fantaisie.

La plus grande partie des Peuples du Nord qui ne vivent que de viande, sont obligés d'être errans comme les troupeaux de Bœufs, qui à force d'être chassés s'éloignent; ce qui oblige ces Peuples à les suivre. Telle est aussi à peu-près la vie des Tartares, de même que pour le Gouvernement.

De ces Naturels du Nord il y en a qui sont plus sédentaires; ce sont ceux qui sont dans des Climats plus doux, ils sément du Mahiz, & par là ne sont pas obligés de courir toujours après le gibier.

Tout ce que je viens de dire de ces

Naturels du Nord & qui paroît les rendre moins eſtimables que quelques-uns de ceux qui habitent la partie Méridionale de la Louiſiane, & ſur-tout ceux qui ſont reſtés vers le Méxique, tout cela, dis-je n'empêche pas que ces Peuples du Nord ne penſent juſte, & ne ſoient généreux de ce qu'ils ont; & j'oſe dire, ſans riſquer de trop avancer, qu'ils ont trop d'humanité pour être regardés comme Sauvages; le Voyage de Moncacht-apé en fait foi, & je ne rapporte rien qui ne ſoit très-connu de tous les François qui les ont fréquentés; car il y a beaucoup de différence entre les fréquenter & ſçavoir parler comme eux, ou avoir été dans la Colonie & ne les avoir vûs ſeulement qu'en paſſant.

De la fameuſe mer de l'Oueſt

Revenons maintenant à la Mer de l'Oueſt. La nouvelle Carte de M. de l'Iſle fait voir la poſſibilité d'une continuité de terrein entre l'Aſie & l'Amérique. Un canal qui n'eſt point ſans Iſles, ſépare l'Aſie d'une terre qui ne peut être autre que l'Amérique : la traverſée des Ruſſes de l'Aſie à l'Amérique où ils ont abordé, nous prouve que les terres peuvent s'étendre dans un ſens conforme à la Relation de Mon-

cacht-apé ; & celle où ils ont touché en revenant, pourroit bien être le Pays des hommes barbus qui alloient couper du bois jaune, à moins que l'on ne veuille supposer quelque Isle plus méridionale & plus voisine des Isles du Japon, ces Hommes ayant une ressemblance si marquée avec les Japonois & les Chinois.

Au reste, je ne puis dissimuler que la partie de cette Carte dressée sur l'Extrait de la Relation de l'Amiral Espagnol *de Fonté*, ne s'accorde en aucune façon avec la Relation que Moncacht-apé m'a faite de son Voyage. Le bon sens que je connu à cet homme, qui n'avoit ni ne pouvoit avoir aucun intérêt à m'en imposer, me fit ajoûter foi à tout ce qu'il me dit ; & je ne puis me persuader autre chose, sinon qu'il alla sur les bords mêmes de la Mer du Sud, dont la partie la plus Septentrionale peut se nommer, si l'on veut, Mer de l'Oüest. La Belle Riviere qu'il a descendue est un Fleuve considérable, que l'on n'aura point de peine à découvrir, lorsqu'une fois on sera parvenu aux sources du Missouri ; & je ne doute point qu'une semblable ex-

pédition, ſi elle étoit entrepriſe, ne fixât entiérement nos idées ſur cette partie de l'Amérique Septentrionale & ſur la fameuſe Mer de l'Oueſt dont on parle tant dans la Louiſiane, & dont il paroît que l'on déſire la découverte avec ardeur.

Pour moi, je ſuis fort porté à croire qu'elle n'exiſte qu'en imagination. Car enfin où veut-on qu'elle ſoit? Où la prendre? Où la trouver? Je ne vois aucune place dans tout l'Univers que dans les rêveries de l'Amiral *de Fonté* vers le Nord Oueſt de Santa-Fé. Mais ſuppoſons qu'il y ait quelque étendue de Mer de ce côté qui entre dans la partie Septentrionale de l'Amérique, cette Mer de l'Oueſt doit être à préſent bien reſſerrée dans ſes bornes, depuis que l'on ſçait que le Miſſouri prend ſa ſource à huit cens lieues du Fleuve S. Louis, & qu'il y a un autre Fleuve appellé la Belle-Riviere, qui a un cours oppoſé & parallele à celui du Miſſouri, mais au Nord, & que (1)

(1) M. le Baron de la Hontan rapporte dans le ſecond volume de ſes Voyages, que des Naturels du Nord du Miſſouri lui donnerent une Carte de ce Pays-là deſſinée ſur une

cette Belle-Riviere tombe à l'Oueſt dans une Mer dont la côte va gagner l'Iſthme dont on a parlé, & qui par cette deſcription n'annonce que la Mer du Sud ou Mer Pacifique : & c'eſt-là la Mer de l'Oueſt. Il eſt vrai que ſi l'on eût agi conſéquemment en donnant ce nom aux différentes Mers, on auroit nommé Mer de l'Oueſt celle qui eſt à l'Oueſt de l'Amérique, au lieu qu'on lui a donné le nom de Mer du Sud fort mal à propos ; la queſtion de la Mer de l'Oueſt n'auroit jamais été agitée.

Au reſte quel avantage peut-on retirer de la connoiſſance de cette Mer ? Seroit-ce connoître ſes intérêts, de vouloir aller chercher des richeſſes imaginaires dans des Pays qu'on ne découvrira pas, dont les terres ſeront toujours moins fertiles que celles que nous poſſédons, & que nous négligeons ? Mettons à profit ce que nous

peau de Cerf ; ſur cette Carte qu'on voit une Riviere au Nord du Miſſouri qui court à l'Oueſt, & qui ne peut-être autre que la Belle Riviere dont Moncacht-apé parle dans ſon Voyage de l'Oueſt, & ſur laquelle il deſcendit juſqu'à la Mer du Sud ou Mer Pacifique.

avons ſous la main ; une utilité réelle, ne ſera-t-elle point préférable à des avantages chimériques qu'il faudroit aller chercher bien loin, & qui même n'exiſteront jamais ?

CHAPITRE IX.

Voyage de Monsieur de Bourgmont Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Commandant du Fort d'Orléans dans la Riviere du Missouri, pour aller aux Padoucas, mettre par ordre du Roi cette Nation en paix avec toutes les Nations voisines du Missouri : Sujet de ce Voyage : Harangue du Grand Chef des Canzés à M. de Bourgmont : Harangue de M. de Bourgmont aux Canzés & aux autres Nations présentes : Les Canzés se servent de chiens pour traîner leurs bagages : M. de Bourgmont envoye aux Padoucas.

LEs Padoucas sont à l'Oueſt quart-Nord-Oueſt des Missouris. Ils étoient en guerre avec les Nations voisines & amies des François, ce qui portoit obstacle à notre Commerce. Pour remédier à cet inconvénient, M. de Bourgmont manda toutes les Nations nos Alliées & les engagea à l'accompagner aux Padoucas, afin de

les mettre tous en paix, & par ce moyen faciliter la Traite entr'eux tous & nous, & faire Alliance avec les Padoucas.

A cet effet M. de Bourgmont partit du Fort d'Orleans près des Miſſouris le 3 Juillet 1724, pour ſe rendre aux Miſſouris qui habitent les bords de la Riviere de ce nom, & delà aux Canzès où étoit le rendez-vous des Nations qui devoient être de ſon Voyage, faire une Paix durable entre eux tous, & une Alliance ſolemnelle entre les François & toutes ces Nations.

Cette Paix & cette Alliance devoient être d'autant plus ſolides, qu'elle devoit ſe faire en préſence des Députés de toutes ces Nations & du Commandant François, lequel en qualité de Miniſtre de cette Paix pour le Roi, l'autoriſoit au point que les Nations qui l'auroient rompue auroient eu toutes les autres pour ennemies.

M. de Bourgmont avoit ſous ſes ordres dans ce Voyage Meſſieurs Renaudiere, de Bellerive, deux Soldats, un Tambour, un Canadien, un Engagé de M. Renaudiere & un Domeſtique; il avoit en outre cent Miſſouris com-

mandés par leur Grand Chef & huit Chefs de Guerre de la Nation, & 64 Osages commandés par quatre Chefs de Guerre. Le 25 Juin précédent il avoit fait partir par eau dans une Pirogue M. de S. Ange, Enseigne, qui commandoit, un Sergent, deux Caporaux, onze Soldats, cinq Canadiens, & deux Engagés de M. Renaudiere. Cette Pirogue portoit en même tems les ustenciles, les marchandises de présent, les munitions & les vivres.

Cette premiere journée, le lendemain & le cinq on fit six lieues chaque jour. Ce troisiéme jour du Voyage les Naturels firent voir leur adresse à la chasse; ils tuerent une vingtaine de Biches ou Chevreuils, & un bon nombre de Dindons le long des Ruisseaux. Le 6 on partit à 4 heures du matin, & à cinq on entra dans des Bois clairs au bout desquels on passa une belle Riviere: Ce même jour on rencontra deux Canzès que leur Grand Chef envoyoit à M. de Bourgmont, pour lui dire que les Chefs de la Nation l'attendoient sur la hauteur des Prairies. En effet sur les quatre heures après midi, on trouva le Grand Chef avec six Chefs de Guerre & plusieurs Guerriers qui

l'attendoient, de même que les François qu'ils attendoient avec le Calumet de Paix & de grands témoignages de joye, puis donnerent à fumer au Commandant & à tous les François: ils mirent enſuite la nate de Cérémonie, & régalerent tous les François avec des viandes qu'ils avoient préparées à ce ſujet. Ils firent auſſi aux Miſſouris & aux Oſages les honneurs uſités en pareil cas.

Le ſept on traverſa de grandes Prairies & des Bois. Sur les quatre heures après midi on arriva ſur le bord du Miſſouri vis-à-vis le Village des Canzès; on y campa après avoir fait ſept lieues.

Le huit ſur les neuf heures du matin les François paſſerent le Miſſouri ſur une Pirogue, les Naturels le traverſerent ſur des Cajeux & les Chevaux à la nage. On débarqua à une portée de fuſil des Canzès & on y campa. Les Naturels de cette Nation vinrent en troupe recevoir M. de Bourgmont avec le Calumet: le Grand Chef lui fit préſent de deux Chevaux & le harangua en ces termes:

» Mon pere, il y a long-tems que » nos yeux ſont ouverts pour te voir; le

» le moindre bruit remuoit notre cœur,
» croyant que tu arriverois; mais te
» voilà enfin, nôtre cœur en rit de
» joye, car tu nous apportes de beaux
» jours. Nos femmes pillent & prépa-
» rent les vivres pour notre Voyage,
» tu viens eſſuyer leurs larmes, elles
» vont danſer à ton arrivée, & nos en-
» fans vont ſauter comme des Che-
» vreuils. C'eſt la parole de toute notre
» Nation que nous t'apportons, ouvres
» tes oreilles pour la recevoir, & la
» renferme dans ton cœur; nous ſom-
» mes ici ſept Chefs qui te l'apportons
» au nom de toute la Nation. Elle
» nous obéit,& t'aſſure par notre bou-
» che que tous nos Guerriers & nos
» jeunes gens veulent aller avec toi
» aux Padoucas,manger & danſer avec
» ceux qui étoient nos ennemis; car
» nous t'aſſurons pour toute notre
» Nation que nous n'aurons jamais
» d'autre volonté que la tienne; ainſi
» tu peus nous commander comme à
» tes Guerriers: nous ne laiſſerons chez
» nous que les Vieillards, nos femmes
» & nos enfans: car nous t'avons vû il
» y a un Eté & un Hyver; tu nous laiſ-
» ſas ta parole, elle eſt encore dans
» notre cœur, parce que tu nous a tou-

» jours dit vrai. Depuis tu as paſſé la
» grande Eau pour aller à ton ancien
» Village dans ton ancienne Terre; tu
» nous avois promis de revenir, tu
» nous as tenu parole, comme doit faire
» un vrai homme tel que tu es; parles,
» & tu ſeras obéi dans le moment.

Tous les autres Chefs haranguérent M. de Bourgmont à peu près dans le même goût, & lui donnerent à fumer & aux François de ſa ſuite pour aſſurer ce qu'ils venoient de dire: enſuite ils étendirent une robe de Bœuf, ſur laquelle ils mirent M. de Bourgmont, & le porterent dans la cabanne du Grand Chef, où ils lui réitérerent les mêmes proteſtations d'amitié & de fidélité; ils lui firent préſent de quelques Pelleteries & de Vivres. Ils le tranſporterent de même dans les cabannes de tous les autres Chefs qui lui firent les mêmes complimens, puis le frotterent (1) ainſi que MM. Renaudiere & de Bellerive qui l'accompagnoient. Ils mirent en un mot tout en uſage pour lui prouver combien il leu étoit cher, & lui donnerent toutes lesr mar-

(1) C'eſt ainſi q u'ils marquent leur joye de voir une perſonne, & qu'ils lui font leurs careſſes.

ques poſſibles d'attachement : ils menerent tous les François qui étoient préſens dans pluſieurs cabannes pour les régaler ; ils furent enſuite au Camp chercher les autres pour leur en faire autant à leur tour.

Sur les cinq heures du ſoir il arriva un François avec un Naturel. M. de S. Ange qui commandoit le Convoi par eau, les envoyoit par terre, pour avertir M. de Bourgmont que pluſieurs François étoient attaqués de la fiévre, & qu'il ne pouvoient ſe rendre ; il demandoit auſſi cinq François, & qu'on lui envoyât de la viande. On lui accorda tout ce qu'il demandoit. M. de Bourgmont lui marqua de faire diligence pour accélerer ſon Voyage ; parce qu'il avoit cent ſoixante hommes à nourrir, ce qui l'obligeoit de traiter tous les jours pour leur ſubſiſtance.

Le jour ſuivant, partirent dans une Pirogue cinq Soldats avec de la viande pour les Malades ; on envoya auſſi avec eux neuf Canzés, les uns pour emmener les Pirogues, les autres pour chaſſer. M. de Bourgmont envoya en même tems cinq Miſſouris chez les Othouez pour les avertir de ſon arri-

vée aux Canzés. Pendant tous ces arrangemens, les Canzés continuerent à aller chercher les François pour les régaler; ils en faiſoient de même aux Naturels Etrangers, qu'ils emmenoient chez eux par bandes de vingt-cinq ou trente à la fois.

Les Miſſouris envoyés chez les Othouez arriverent le dix au ſoir. Ils dirent à M. de Bourgmont qu'ils avoient rencontré une Troupe de cette Nation, qu'ils étoient en chaſſe & qu'ils chaſſeroient pour le régaler & ſes Guerriers auſſi; qu'ils feroient ſécher des Viandes pour faire le Voyage; & que leur Chef partiroit inceſſamment pour venir voir M. de Bourgmont, & lui apporter la parole de toute la Nation.

Le lendemain mourut une des Eſclaves Padoucas que M. de Bourgmont avoit rachetée, pour la renvoyer à ſa Nation avec ſa liberté avant qu'il y arrivât; il en avoit racheté pluſieurs qu'il devoit renvoyer de même avant lui, afin de prévenir en ſa faveur les Padoucas par cette généroſité. Les jours ſuivant ce Commandant eut quelques accès de fiévre. Les Chaſſeurs apportoient ſouvent du Che-

vreuil : pluſieurs des Naturels qui nous avoient ſuivis tomberent malades ; M. de Bourgmont leur fit prendre des purgations, ils furent ſoulagés : les Canzés continuoient à traiter les François chez eux & à leur fournir des vivres, & à leur ſuite : ils apporterent auſſi aux François quantité de raiſins, dont ceux-ci firent du vin qu'ils trouverent bon & en bûvoient à leur aiſe.

Le ſeize M. de Bellerive partit le matin pour aller au devant des Pirogues, qui arriverent enfin le même jour ſur les deux heures après midi. Le lendemain matin on déchargea les Pirogues ; à huit heures on déballa les Marchandiſes, & M. de Bourgmont fit faire des lots pour correſpondre au préſent que les Canzés lui avoient fait, & un autre lot pour le préſent qu'il leur avoit promis l'année précédente, lorſqu'il ſeroit de retour de France, en leur laiſſant un Pavillon blanc au nom du Roi.

Quand les Marchandiſes furent étalées & loties comme il convenoit, M. de Bourgmont envoya chercher les Chefs des Canzés : dès qu'ils furent arrivés il les fit aſſeoir & leur dit :

» Mes chers amis, je vous fais venir » pour vous donner des marques de la

» ſatisfaction que j'ai eue à mon arrivée;
» voyant que vos cœurs étoient ou-
» verts,& que vous avez conſervé ſans
» tache le Pavillon que je vous avois
» laiſſé ; je l'ai vû en arrivant chez
» vous auſſi blanc que quand je vous
» l'ai donné : je vous exhorte à le con-
» ſerver toujours de même (à être tou-
» jours auſſi fidéles.) Vous me voyez
» de retour de l'autre côté de la grande
» Eau où j'étois allé: je vous aſſure avec
» une forte parole de la part du Souve-
» rain de tous les François, qu'il veut
» que toutes les Nations de ce Pays
» vivent en paix entr'elles & avec les
» François ; qu'il ne m'a envoyé en ce
» Pays-ci que pour y apporter la paix
» & des Marchandiſes, pour ſecourir
» les Nations, rendre les Peuples plus
» humains & plus ſociables ; mais que
» ceux qui refuſeront d'entendre ſa pa-
» role que je vous apporte, ou qui
» troubleront la paix, il les rejettera ;
» il donnera à leurs ennemis des Mar-
» chandiſes, des Armes, de la Poudre
» & des Balles avec des Guerriers Fran-
» çois, & il en agira ainſi pour détrui-
» re tous ceux qui n'auront point d'o-
» reilles pour entendre à la paix où il
» veut vous engager tous.

» Son cœur eſt rempli de toutes les

» Nations ; il regarde comme ſes en-
» fans tous ceux qui écoutent ſa parole,
» & qui aiment la paix comme les vé-
» ritables hommes doivent l'aimer.

» Quoi donc ! vous qui dites à haute
» voix que vous êtes des hommes ; vous
» vivez enſemble comme les Loups
» avec les Chevreuils. Ne marchez-
» vous ſur la terre que pour tâcher de
» mettre les autres deſſous, ou pour
» les fouler aux pieds ? Les Bœufs,
» les Cerfs, les Ours & les autres Ani-
» maux vous montrent depuis long-
» tems à vivre en paix ; & vous qui
» vous donnez le nom d'hommes rou-
» ges & prudens, vous êtes toujours en
» Guerre ? Où eſt donc cette prudence ?
» Qui ſont les Blancs qui vous deman-
» dent des Eſclaves ? S'il y en a qui
» vous en demandent, ils ſont ennemis
» de tous les hommes & leur cœur eſt
» tout fiel. Vivez donc en paix, mes
» chers amis ; & alors notre Souverain
» ſera votre Pere comme il eſt le nôtre
» à nous tous.

» Vous voyez que je conduis avec
» moi des Miſſouris, des Oſages, des
» Othouez &c. pour que tous ſoient
» témoins, & conſentent à l'alliance ſo-
» lemnelle que nous allons tous faire

» enſemble avec les Padoucas, & que
» toutes les Nations n'ayent qu'un cœur.
» Vous m'avez promis à mon arrivée
» de venir avec moi & avec les autres
» Nations aux Padoucas, j'en ſuis très-
» content. Mais auſſi je vous recom-
» mande de vivre enſemble comme fre-
» res; car ſi votre cœur les rebute, le
» mien vous rebutera à jamais; & les
» François ſeront ennemis de ceux qui
» les premiers rompront les chemins.

» Je vous l'ai dit, & je vous le répé-
» te encore; je ſuis venu vous revoir
» de la part du Souverain de tous les
» François, dont les uns ſont dans nô-
» tre ancienne terre en auſſi grand
» nombre que les brins d'herbes ſont
» dans vos Prairies, les autres ſont dans
» de nouvelles terres fort éloignées, d'au-
» tres ſont dans cette terre au Levant, au
» Midi & ici, dont le nombre eſt égal
» aux feuilles des arbres: je ſuis re-
» venu, dis-je, pour vous apporter ſa
» parole; il m'a donné ordre & plein
» pouvoir de faire la paix de toutes les
» Nations avec les Padoucas; & que
» s'il s'en trouvoit qui gâtaſſe le
» chemin que je ferois, je n'avois qu'à
» les faire détruire.

» Qu'a-t-il beſoin de vous? Il ne
» vous demande rien que la paix en-

» tre vous : il n'a pas besoin de vos » présens, il a tout ce qu'il veut ; il » n'a pas besoin de vos Guerriers, il » en a plus que vous n'avez tous de che- » veux à la tête ; encore une fois il ne » vous demande rien que la paix entre » vous tous ; si vous la faites, alors il » vous protégera & vous secourera : » ainsi je vous annonce à tous, que quand » vous viendrez chez les François, vous » y serez bien reçus à traiter avec eux » les Pelleteries que vous apporterez » pour les Marchandises dont vous au- » rez besoin.

» Puis adressant la parole au Grand » Chef, il lui dit : tu peux dès à présent » faire parler à toute la Nation, afin » qu'on vienne dès ce jour traiter ce » qu'ils ont aux François : faites-moi » aussi amener les Chevaux qu'ils ont » afin que je les traite, parce que j'en » ai besoin pour mon Voyage aux Pa- » doucas.

Les Canzés applaudirent à cette harangue par des *houhou* alongés & répétés à pleine voix : ils dirent à M. de Bourgmont que leurs cœurs étoient remplis de la Parole, qu'ils ne la perdroient jamais, parce qu'ils la mettroient avec leur ancienne Parole, qu'ils la donne-

roient à toute la Nation, pour qu'elle l'enfermât dans ſon cœur ; qu'ils en feroient de même aux jeunes gens & aux enfans, ſi-tôt qu'ils auroient les oreilles ouvertes.

Le lendemain dès le matin, toute la Nation ne manqua point de venir au Camp des François & d'amener des chevaux : M. de Bourgmont fit étaler les Marchandiſes qu'il vouloit donner pour chaque Cheval. Les Canzés après les avoir examinées dirent qu'il n'y en avoit pas aſſez. M. de Bourgmont leur répondit qu'il n'en avoit jamais tant donné ; cependant après avoir parlé quelque tems, il fit encore mettre deux meſures de Poudre, trente Balles, ſix branches de Raſſade (1) & quatre coûteaux de plus qu'il n'avoit fait ſortir pour chaque Cheval. Les Naturels reſterent encore environ demie heure à conſidérer ces Marchandiſes, puis dirent qu'il n'y en avoit pas encore aſſez. M. de Bourgmont dit, qu'au moyen de ces Marchandiſes un Cheval étoit plus que payé : à quoi ils répliquérent que l'année précédente il étoit venu des François qui leur en avoient donné le double, qu'un Parti des Illinois étoit venu

(1) Chaque branche de raſſade fait un collier double.

de même pour traiter leurs Chevaux & leurs Eſclaves, qu'ils leur avoient offert le double des marchandiſes que M. de Bourgmont leur préſentoit; mais qu'il n'avoient pas voulu leur en traiter, ſçachant que M. de Bourgmont en auroit affaire pour ſon Voyage des Padoucas, & qu'ils ne leur avoient traité qu'une quinzaine d'Eſclaves dont ils avoient payé le double de l'ordinaire. On parla encore long-tems de part & d'autre : dans cet intervalle un des Canzés qui avoit amené un Cheval pour traiter, s'en retourna au galop juſqu'à ſon Village.

Monſieur de Bourgmont voyant cela, ſortit de ſa Tente paroiſſant fâché, ou au moins de fort mauvaiſe humeur, & fut ſe promener le long de la Riviere. Après deux heures d'abſence, il revint & défendit à tous les François de traiter quoi que ce fût avec les Canzés ; ceux-ci crurent avec raiſon que M. de Bourgmont étoit en colére, parce qu'ils venoient d'apprendre que ce Commandant avoit pris ſes meſures avec le Grand Chef des Miſſouris pour aller aux Padoucas ſans eux. En conſéquence, de ce qu'ils voyoient & de ce qu'ils ſçavoient, les Canzés s'aſſemblerent

& tinrent Conſeil pendant quatre heures, après lequel le Grand-Chef de la Nation & douze Chefs de Guerre vinrent avec le Calumet de paix trouver M. de Bourgmont, lui donnerent à fumer & aux Francois de ſa ſuite, ſe mirent à pleurer à ſes pieds, & à le frotter avec leurs mains de haut en bas ſuivant leur uſage, en lui demandant s'il étoit fâché. M. de Bourgmont leur répondit qu'il ne l'étoit point, que chacun étoit maître de ſa Marchandiſe : ils furent contens de cette réponſe, & dans l'inſtant ils étendirent par terre une robe de Bœuf, ſur laquelle ils mirent M. de Bourgmont, & le porterent à la cabanne du Grand Chef qui le harangua en ces termes:

» Mon Pere, nous avons remarqué » que tu étois fâché contre nous, car » tes yeux nous ont bleſſé le cœur com- » me des flêches; avant de te voir, nous » nous ſommes informés de ce que di- » ſoit ton cœur, & nous avons appris que » tu voulois nous abandonner; nos cœurs » depuis ces paroles ont toujours pleuré » & pleurent encore. Quoi donc! tu veux » nous laiſſer, & partir demain par eau » dans tes Pirogues avec les Miſſouris » & les Oſages que tu feras aller par » terre pour paſſer chez les Othouez,

» les Aïaouez & les Panimahas qui » iront tous avec toi aux Padoucas ? » Nous te prions de nous prendre avec » toi & les autres ; nous ſommes au » moins cinq cens Guerriers tous prêts » à te ſuivre & à faire tout ce que tu » diras ; ils porteront tout ce que tu as » à porter pour ton Voyage, quand » même tu en aurois deux fois plus : » nous te promettons de ne point t'aban- » donner, ſoit que tu faſſes la paix, ſoit » que tu faſſes la guerre ; tu peux comp- » ter ſur nous comme ſur les François » qui ſont avec toi : tu n'auras qu'à » parler, & tu ſeras obéi à l'inſtant mê- » me. Voilà cinq Eſclaves dont nous te » faiſons préſent, deux Chevaux & des » Pelleteries que nous te prions de re- » cevoir de la part de toute la Nation » qui te prie par nôtre bouche de croire » que nous ſommes tes enfans.

M. de Bourgmont ſatisfait de leur harangue, leur répondit qu'il acceptoit leur ſervice & qu'ils auroient lieu d'être contens de lui ; mais qu'ils ne fuſſent point menteurs & ne le quittaſſent point à ſept ou huit journées dans les Prairies ſur le chemin des Padoucas ; & que ſi cela arrivoit, il ſçauroit bien le leur faire payer chérement : ils lui promirent qu'ils ne l'abandonneroient pas.

M. de Bourgmont avant de retourner à ſon Camp leur dit : » vous n'avez qu'à » haranguer dans votre Village, & » amener demain vos Eſclaves & vos » Chevaux ; apportez auſſi ce que vous » aurez à traiter, parce que je veux par- » tir inceſſamment.

Le lendemain les Canzés vinrent à ſix heures du matin ; ils amenérent ſix Eſclaves, cinq Chevaux qui leur reſtoient, & des Vivres qu'ils traiterent à M. de Bourgmont, & tout le monde fut content. Dans ce même tems pluſieurs Miſſouris étant tombé malades, leurs camarades firent des Cajeux pour les conduire à leur Village par eau ſur ces voitures, ne pouvant faire le Voyage par terre. Le même jour mourut l'autre femme Padoucas que M. de Bourgmont emmenoit avec lui pour la rendre à ſa Nation.

Le jour ſuivant, les Canzés vinrent de grand matin avec des Vivres & des Pelleteries qu'ils traiterent aux François. Les Oſages frappés de la crainte de gagner la maladie, partirent tous le même jour dès le matin pour retourner chez eux ; de ſorte que de tous les Naturels qui avoient ſuivi M. de Bourgmont juſqu'à ce moment, il ne lui reſtoit plus que le Grand Chef des Miſſouris

& une vingtaine de ses Guerriers, qui promirent tous à ce Commandant de ne point l'abandonner.

Les Canzés de leur côté, pour prouver à M. de Bourgmont combien ils l'aimoient, lui présenterent en grande cérémonie la fille de leur Grand Chef, qui n'étoit âgée que de treize à quatorze ans au plus, & lui dirent qu'ils la lui amenoient pour qu'il se mariât avec elle, afin qu'il fût leur gendre & qu'il protégeât leur Nation. Ce Commandant leur répondit qu'il l'accepteroit volontiers s'il n'étoit point marié ; mais qu'il n'étoit point permis aux François d'avoir deux femmes. Ils lui répliquérent qu'il le pouvoit, puisqu'il étoit Chef (1) ; il leur dit de nouveau qu'il ne le pouvoit & qu'il devoit donner l'exemple aux François. Les Canzés voyant qu'il n'y avoit rien à espérer de son côté, la lui présenterent pour son fils, afin, disoient ils : » que l'ayant » épousé il soit notre Grand Chef : » de cette sorte tu seras notre véritable Pere & nous te prions de ne la » pas rebuter. Le Commandant ré-

(1) Il est permis aux Chefs de ces Nations d'avoir plusieurs femmes qui ne demeurent jamais ensemble..... Le Grand Chef en a ordinairement une dans chaque Village.

pondit que ſon fils étoit encore trop jeune pour le marier, puiſqu'il n'avoit encore que dix ans ; que quand il ſeroit grand, s'il vouloit la prendre pour ſa femme, il y conſentiroit volontiers. Le Grand Chef parut content, & ajouta qu'il la garderoit quelques années pour attendre ſa volonté. M. de Bourgmont ſe débarraſſa ainſi d'eux par cette défaite.

Le vingt-un M. de Bourgmont fit partir ſix Canzés, pour aller aux Othouez les avertir de venir le joindre dans le chemin des Padoucas, comme ils le lui avoient promis. Le lendemain les Canzés furent au camp prendre M. de Bourgmont avec trois François pour le régaler.

Le vingt-trois les Pirogues partirent pour le Fort d'Orléans, chargées des Malades, des Eſclaves & des Pelleteries que les François avoient traités. M. de Bourgmont ſeroit auſſi parti par terre avec ſa troupe, ſi ce n'eût été qu'un Cheval ſe trouva de moins. Sur le ſoir quatre Chefs Canzés arriverent, accompagnés de pluſieurs Vieillards, & menans deux Chiens à l'attache. Ils ſe mirent à pouſſer des gémiſſemens & à lui dire : » Voilà deux Chiens que » nous t'amenons pour te régaler & tes

» Guerriers : nous te donnons avis en » même tems que nous ſçavons celui » qui a pris le Cheval que tu crois perdu ; c'eſt un Aïaouez avec une de » nos femmes qui l'ont enlevé cette » nuit ; nous l'avons fait pourſuivre » par trois de nos jeunes gens, ils lui » donneront la chaſſe juſqu'à ſon Village, & s'ils l'attrapent, ils t'apporteront ſa chevelure ; nous te prions de » n'être pas fâché contre nous, car ce » n'eſt pas notre faute, & nous voulons te rapporter la Marchandiſe que » tu nous a donnée pour ce Cheval ». M. de Bourgmont leur répondit : » Je » crois bien que ce n'eſt pas votre faute ; mais vous deviez m'avertir plutôt : d'ailleurs faute de ce cheval, je » ſerai embaraſſé pour faire porter mes » effets & mes munitions «. Les Canzés lui repartirent auſſi tôt : » Tu ſçais bien » ce que nous t'avons promis ; nous » avons aſſez de monde pour porter » tes munitions, en aurois-tu ſix fois » autant «. En effet le lendemain les Canzés ſe rendirent au Camp, & firent porter par les jeunes gens les havreſacs des ſoldats & tout ce qui n'avoit pû ſe mettre ſur les chevaux. On partit ce même jour vingt-quatre Juillet à ſix heures du matin, & cette petite armée

ſe rangea en bataille ſur la hauteur du Village, & de-là on marcha Tambour battant.

Le Grand Chef des Canzés donna ordre à ſon Meſtre de Camp de commander ſes Guerriers ; il joignit enſuite M. de Bourgmont. Après avoir marché environ une lieue & demie le long d'une petite Riviere, on campa, le Grand Chef des Canzés ayant ordonné à ſon Meſtre de Camp de marquer le Camp ſur deux lignes, la tête faiſant face à l'Oueſt où on alloit. Les François étoient à droite, enſuite les Miſſouris, & les Canzés à la ſeconde ligne. Cet ordre n'étant pas fort intéreſſant, je ne parlerai point des autres campemens, non plus que de beaucoup d'autres choſes que je regarde comme inutiles dans ce Voyage, puiſque le Lecteur n'en ſeroit pas plus inſtruit.

Quand on eut campé, les Canzés vinrent dire à M. de Bourgmont : » Ne » t'étonnes pas ſi nous avons fait ſi peu » de chemin aujourd'hui ; c'eſt ici que » nous devons nous aſſembler ; nous » emmenerons avec nous nos femmes, » & une partie de nos plus grands en- » fans que nous avons réſolu entre nous » de mener avec ta permiſſion juſqu'à » cinq ou ſix petites journées d'ici,

» où il y a beaucoup de Bœufs : nous » en tuerons, nos femmes feront ſé- » cher la viande & l'emporteront à » notre Village ; ces Viandes leur aide- » ront à vivre juſqu'à notre retour, & » nous continuerons notre Voyage avec » toi juſqu'aux Padoucas, comme nous » t'avons promis avant de partir.

M. de Bourgmont envoya le lendemain matin un Canadien & deux Canzés aux Othouez, pour avertir le Grand Chef de ne pas manquer de le venir joindre avec une troupe de ſes Guerriers ſur ſon paſſage, pour l'accompagner aux Padoucas.

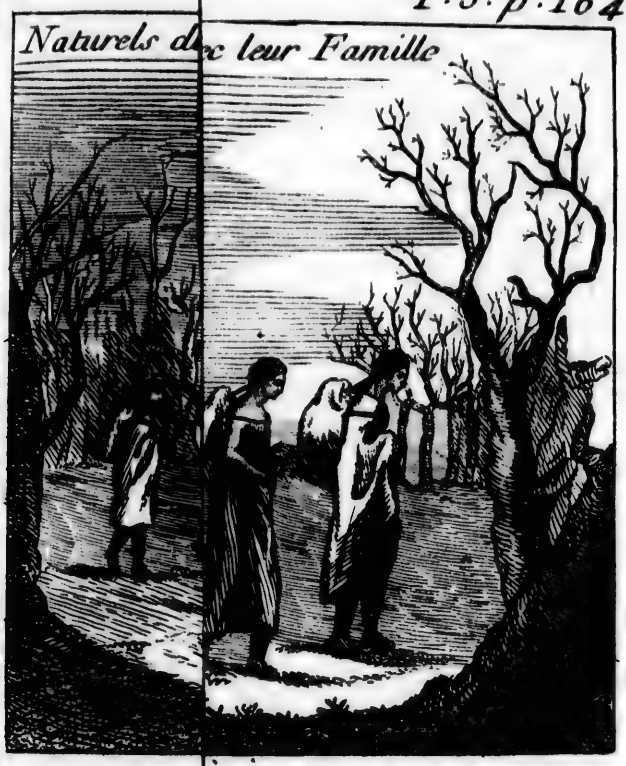
Le vingt-cinq, le vingt-ſix & le vingt ſept, on ne fit en tout que cinq lieues & demie; on paſſa trois Ruiſſeaux & deux petites Rivieres ; on alloit à très-petites journées, à cauſe des femmes & des enfans qui portoient de bonnes charges. M. Renaudiere ſe poſta ſur le chemin où toute la Troupe défilloit: il compta trois cens Guerriers, y compris les Chefs des Canzés, trois cens femmes, environ cinq cens enfans, & au moins trois cens chiens qui trainoient une partie de leur bagage. Voici comment ils s'y prennent pour ſe ſervir de ces chiens, comme ailleurs on ſe ſert

de chevaux. Ils couvrent le dos du chien d'une peau avec ſon poil, ils le ſanglent & lui mettent un poitrail : ils choiſiſſent deux perches groſſes comme le bras & de la longueur de douze pieds, ils attachent les deux bouts des perches à un demi-pied de diſtance, mettant ſur la ſelle du chien la courroye qui lie les deux perches ; ils attachent un cercle en long ſur les deux perches derriere le chien, ſur lequel ils diſpoſent leurs charges. Un chien traîne les peaux néceſſaires pour faire une cabanne à loger dix à douze perſonnes ; ils traînent en outre les plats, les chaudieres & autres uſtenciles.

Les femmes portent des charges qui étonnent les François qui n'ont pas encore vû cette Nation : les filles portent auſſi des charges aſſez peſantes pour leur âge ; auſſi ne font-elles que trois à quatre lieues par jour.

Les Naturels dans ces petites journées tuoient plus de Chevreuils qu'il n'en falloit pour nourrir toute la Caravanne : les jeunes gens, outre les havreſacs qu'ils portoient, racommodoient les ſouliers des François, leur en faiſoient même de neufs : dans ces Voyages les François & les Naturels

T. 3. p. 164



la route des Padoucas, pour les mettre en paix avec toutes les Nations; enfin qu'ils n'avoient qu'à dire aux Padoucas tout ce qu'ils ſçavoient au ſujet de ce Voyage. Enſuite il recommanda fortement aux Canzés de ne faire aucun mal à ces Eſclaves Padoucas; ils

(1) Voyez Tome II. Chap. XIV.

route des Padoucas, pour les mettre
n paix avec toutes les Nations; enfin
u'ils n'avoient qu'à dire aux Padou-
as tout ce qu'ils ſçavoient au ſujet de
e Voyage. Enſuite il recommanda
ortement aux Canzés de ne faire au-
un mal à ces Eſclaves Padoucas; ils

(1) Voyez Tome II. Chap. XIV.

T. 3. p. 164

asse d'hyver avec leur Famille

trois à quatre lieues par jour.

Les Naturels dans ces petites journées tuoient plus de Chevreuils qu'il n'en falloit pour nourrir toute la Caravanne: les jeunes gens, outre les havresacs qu'ils portoient, racommodoient les souliers des François, leur en faisoient même de neufs: dans ces Voyages les François & les Naturels

portent les mêmes ſouliers ; j'en ai donné la deſcription (1).

Le vingt-huit & le vingt-neuf on paſſa pluſieurs Ruiſſeaux & quelques petites Rivieres, des Prairies, des Boſquets, & par-tout on trouvoit beaucoup de gibier.

Le trente M. de Bourgmont ſe trouva fort mal. Il avoit fait tous ſes efforts pour cacher ſa maladie ; mais enfin ne pouvant plus même ſe tenir à cheval, il ſe fit faire un brancard pour retourner au Fort d'Orleans où il comptoit ſe rétablir ; avant de partir il donna ordre à tout. Il envoya le nommé Gaillard avec des Eſclaves Padoucas, pour dire à leur Nation que M. de Bourgmont étant tombé malade en allant chez eux, il étoit contraint de s'en retourner chez lui pour ſe remettre en bonne ſanté, & qu'auſſitôt qu'il ſeroit rétabli, il reprendroit la route des Padoucas, pour les mettre en paix avec toutes les Nations ; enfin qu'ils n'avoient qu'à dire aux Padoucas tout ce qu'ils ſçavoient au ſujet de ce Voyage. Enſuite il recommanda fortement aux Canzés de ne faire aucun mal à ces Eſclaves Padoucas ; ils

(1) Voyez Tome II. Chap. XIV.

le promirent & aſſurerent qu'ils en auroient ſoin pendant leur chaſſe.

Les Canzés continuerent leur marche pour faire leur chaſſe, & dirent qu'ils donneroient deux de leurs jeunes gens pour conduire les deux Eſclaves, à chacun deſquels ce Commandant donna une couverte de Limbourg rouge, deux chemiſes à Gaillard, une à chaque Eſclave que celui-ci reconduiſoit ; un petit paquet de Vermillon, de la Raſſade, une Chaudiere, une Hache, des Halênes & quelques coûteaux : trois livres de Poudre à Gaillard & des Balles à proportion pour être en état de ſe ſervir de ſon fuſil. M. de Bourgmont lui donna auſſi des Lettres pour les Eſpagnols en cas qu'il en trouvât, de même qu'un Paſſeport écrit en Eſpagnol auquel il appoſa ſon cachet ; il écrivit auſſi une Lettre en Latin pour l'Aumônier s'il y en avoit un : il inſtruiſit Gaillard & les deux Eſclaves Padoucas de ce qu'ils avoient à faire & à dire ſelon les circonſtances.

Sur le ſoir du même jour, le Grand Chef des Othouez arriva au Camp avec quatre de ſes Guerriers : il venoit pour ſçavoir où étoit M. de Bourgmont.

Il le trouva, & lui dit qu'une bonne partie de ses Guerriers l'attendoient sur le chemin des Padoucas pour aller avec lui; qu'il venoit prendre ses ordres, & qu'il étoit bien fâché de le voir malade.

M. de Bourgmont lui parla, retourna aux Canzés, laissa toutes les Marchandises dans la cabanne du Grand Chef des Canzés, & un Sergent avec un Soldat pour les garder jusqu'à son retour, qui seroit aussi-tôt sa guérison. Il recommanda expressément au Sergent de lui faire sçavoir des nouvelles du François qu'il avoit envoyés aux Padoucas, & de lui mander tout ce qu'il pourroit apprendre de cette Nation par les Naturels.

Enfin ce Commandant partit des Canzés le 4 Août dans une Pirogue; il avoit avec lui Messieurs de Bellerive & Renaudiere, un Soldat, le Grand Chef des Missouris avec un de ses Guerriers : il arriva le cinq au Fort d'Orleans.

CHAPITRE X.

Harangue de M. de Bourgmont aux Nations aſſemblées : Harangue du Député des Padoucas & des autres Chefs : Départ des Canzés : Arrivée aux Padoucas : Réception honorable que les Padoucas font aux François.

LE ſix Septembre le ſieur Dubois, Sergent, écrivit à M. de Bourgmont au Fort d'Orleans, que le François & les deux Eſclaves Padoucas étoient arrivés à cette Nation le vingt-cinq Août ; qu'ils avoient rencontré des Chaſſeurs Padoucas à une demie-journée du Village de ces Chaſſeurs ; que les Eſclaves avoient fait le Signal de leur Nation, en jettant trois fois leurs robes par-deſſus leurs têtes, & que le François avoit ſalué avec le Pavillon que M. de Bourgmont envoyoit au Grand Chef des Padoucas. On s'approcha, on ſe parla, on ſe reconnut ; mais les deux Canzés qui les accompagnoient eurent grande peur ſe voyant ſeuls parmi des gens avec qui

qui ils étoient en Guerre. Les deux Esclaves qui s'en apperçurent parlerent à leurs Compatriotes qui caresserent les Canzés, les firent fumer & les menérent tous à leur Village. Les Esclaves arrivés chez eux, parlerent beaucoup de la générosité de M. de Bourgmont qui les avoit rachetés, ils dirent tout ce qu'il faisoit pour les mettre tous en paix; enfin ils exaltérent les bontés, le mérite & la valeur des François, ensorte que leur discours fait en présence du Grand Chef & de toute la Nation répandit la joye dans ce Village, d'où on l'envoya annoncer à toute la Nation.

Le François fut conduit en pompe chez tous les petits Chefs, qui lui firent toutes les politesses & amitiés possibles à leur maniere: ils en firent à peu près autant aux deux Canzés qui l'accompagnoient. On leur avoit dit que le Pavillon qu'ils voyoient, étoit le Symbole de la Paix & la parole du Souverain des François, & que dans peu toutes les Nations seroient comme freres & n'auroient qu'un cœur.

L'allégresse étoit générale, & on attendoit la fin de tout cela avec impatience, & on n'avoit d'autre désir

que la ſanté de M. de Bourgmont.

Le Grand Chef des Padoucas ayant vû le fuſil du François, étoit dans la plus grande admiration, ne pouvant encore comprendre ni ſa conſtruction ni ſes effets extraordinaires, n'en ayant jamais vû d'autres : le François le tira en préſence du Grand Chef & de tous les Guerriers qui en furent également épouvantés; le Grand Chef l'auroit bien voulu avoir en propre ; mais il ne ſçavoit pas s'en ſervir : le François lui apprit à le charger & à le tirer, & le lui donna. Le Grand Chef lui fit préſent d'un beau Cheval & d'une belle robe de Bœuf.

Le Grand Chef fut ſi raſſuré, & crut ſi bien qu'il n'y avoit plus de Guerre, qu'il envoya vingt Padoucas avec le François & les deux Canzés, pour aller joindre les autres Canzés qui étoient encore en chaſſe où on les avoit laiſſés. Les Canzés furent d'abord ſurpris de voir une troupe de Padoucas; mais ils en revinrent dès qu'ils virent le François & les deux Canzés qui prirent le devant & vinrent à eux.

Les Canzés les reçurent très-bien & les régalerent pendant trois jours. Le quatriéme jour les Padoucas retour-

nerent à leur Nation, où ils racontérent la bonne réception que les Canzés leur avoient faite, ce qui les confirma que les François mettoient toutes les Nations en paix; & pour leur en donner des preuves conſtantes & réelles, ils emmenerent avec eux cinquante Canzés, & trois de leurs femmes, qui tous furent reçus à leur tour par les Padoucas avec toutes les marques d'amitié qu'ils auroient pû témoigner à leurs propres freres.

Les Canzés en arrivant donnerent aux Padoucas, ſuivant l'uſage, leurs fuſils & leurs robes, ſçachant bien qu'ils en ſeroient indemniſés; les Padoucas les reçurent avec de grandes cérémonies & démonſtrations de joye: en même tems les Padoucas firent préſent aux Canzés de douze Chevaux d'Eſpagne, avec une grande quantité de robes matachées (peintes) & des peaux de Chevreuils matachées & garnies de Porc Epi; ils les menerent enſuite dans leurs cabannes, où ils les régalerent pendant deux jours avec profuſion. Au bout de ce tems le François les renvoya avec la Lettre pour M. de Bourgmont, qui contenoit la bonne réception qu'ils s'étoient

faite les uns aux autres. Ils avoient avec eux cinq Padoucas pour aller voir le Commandant François : il lui mandoit encore que pour lui il avoit été retenu par le Grand Chef des Padoucas, qui devoit le conduire dans les autres Villages, & prouver par ſa préſence avec le Pavillon & les Armes des Canzés, que tout ce qu'il leur avoit fait dire étoit réellement vrai.

Quoique toutes ces Nations duſſent ſe regarder comme étant dès-lors en paix les unes avec les autres, cependant les dernieres cérémonies n'étant point faites encore ſolemnellement, elles n'étoient point ſans quelque crainte de part & d'autre ; il pouvoit y avoir quelque Parti en campagne, qui ne ſçachant point les préparatifs que l'on faiſoit pour conclure la Paix dans les regles, viendroit fondre ſur eux à l'improviſte. Les cinq Padoucas arriverent chez les Canzés dans un tems qui fit renaître avec raiſon la frayeur qui étoit éteinte en eux.

Les cinq Padoucas furent en très bonne intelligence avec les Canzés juſques à trois journées de la Nation de ces derniers. Comme on cabannoit pour paſſer la nuit, il arriva pluſieurs

Canzés qui venoient de leur Village, & qui apprirent aux arrivans la mort d'une Conſidérée : la différence de la Langue ne permit pas aux Padoucas d'entendre ce qu'ils ſe diſoient. Les Canzés à la nouvelle de cette mort jetterent les hauts cris : les Padoucas qui en ignoroient le ſujet, crurent que les autres s'animoient pour les tuer ; ils en prirent l'épouvante, ils eurent grande peur & s'enfuirent furtivement chez eux.

Les Canzés à leur arrivée dans leur Village, raconterent cet événement au Sergent & au Soldat qui gardoient les Marchandiſes, afin qu'on ne leur imputât point une faute ſemblable. Le Sergent en donna avis ſur le champ à M. de Bourgmont, qui envoya M. de S. Ange à cheval aux Canzés avec trois Soldats, pour être mieux inſtruit. Cet Officier rendit compte à ſon Commandant de ce qu'il avoit appris & comment la choſe s'étoit paſſée.

Quoique M. de Bourgmont ne fût que convaleſcent, il ſe prépara pour ſon départ, & partit en effet du Fort d'Orleans par eau le 20 Septembre, & arriva aux Canzés le 27 du même mois avec M. ſon fils, M. Renaudiere,

le Chirurgien Major & neuf Soldats; il envoya le même jour aux Othouez, pour avertir leur Grand Chef de venir le joindre avec une partie de ſes Guerriers pour l'accompagner aux Padoucas.

Il y a apparence que le retour des cinq Padoucas effrayés avoient répandue l'allarme dans la Nation, & que le nommé Gaillard qui y étoit reſté juſqu'alors, avoit jugé à propos pour les raſſurer, d'aller lui-même avec des Padoucas au devant de ſon Commandant, qui de ſon côté devoit être inquiet de l'effet qu'auroit produit le retour précipité des cinq Padoucas dans leur Village. On vit donc arriver ce François le 2 Octobre au Camp des Canzés, avec trois Chefs de Guerre des Padoucas & trois de leurs Guerriers. M. de Bourgmont en ayant été averti, les reçut avec ſon Pavillon déployé, fut au-devant d'eux, leur fit beaucoup d'honnêteté à leur façon, fit mettre les Troupes ſous les armes; on fit trois décharges. Les Chefs des Padoucas ſe tinrent fort honorés & furent très-contens de cette réception, quoique ces décharges les étonnaſſent beaucoup par ce bruit qui leur étoit nouveau.

M. de Bourgmont les fit enſuite aſſeoir dans ſa Tente, & fit mettre ſur eux des couvertures de Limbourg rouges, ce qui, ſuivant eux, les couvrit de gloire : il leur fit auſſi préſent de pluſieurs Marchandiſes à leur uſage. D'un autre côté les Canzés avoient commencé la réception, en enlevant leurs arcs, leurs fléches & leurs robes de Bœuf ; ce qui n'étonna point les Padoucas qui ſçavoient bien n'y devoir rien perdre.

Gaillard expliqua à ſon Commandant le ſujet de ſon Voyage, qui étoit qu'après l'allerte que les cinq Fuyards avoient donnée, il avoit ſi bien raſſuré le Chef des Padoucas & toute ſa Nation, que ce Grand Chef s'étoit déterminé à venir au devant du Chef François avec ſix cens Guerriers & leurs familles, pour le recevoir honorablement à ſept journées de ce Camp ; que l'on attendoit encore beaucoup d'autres Padoucas qui venoient & n'étoient pas bien loin, puiſqu'en partant il avoit vû la fumée qui étoit leur Signal ; que ce Grand Chef s'avançoit encore plus près, pour être plus à portée d'apprendre des nouvelles du Chef François ; que c'étoit pour l'en avertir qu'il l'avoit envoyé

vers lui ; qu'il lui avoit donné ces ſix hommes pour venir aux Canzés & ſçavoir s'il ſeroit en état d'arriver dans peu.

Le Grand Chef des Padoucas avoit recommandé à ces ſix hommes d'aller par où il leur diſoit ; il leur fixa ſept jours de marche pour aller aux Canzés, quatre jours de ſéjour ; & leur enjoignit de revenir au bout de ſept autres jours lui donner des nouvelles du tems que pourroit arriver le Chef François, afin qu'il pût le recevoir en cérémonie & avec les honneurs convenables.

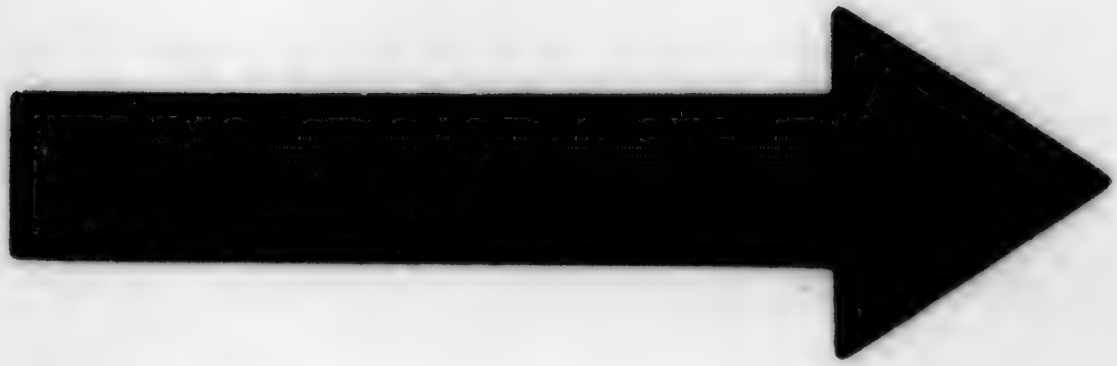
Le ſieur Quenel, Canadien, arriva le 4 Octobre. Il venoit des Othouez, où M. de Bourgmont l'avoit envoyé pour les avertir de venir le joindre à ſon Camp des Canzés ; le Grand Chef & ſept Chefs de Guerre de cette Nation arriverent avec lui. Le lendemain de grand matin, arriverent auſſi ſix Chefs de Guerre des Aïaouez. M. de Bourgmont fit aux uns & aux autres un très-bon accueil & les reçut d'une maniere qui les ſatisfit.

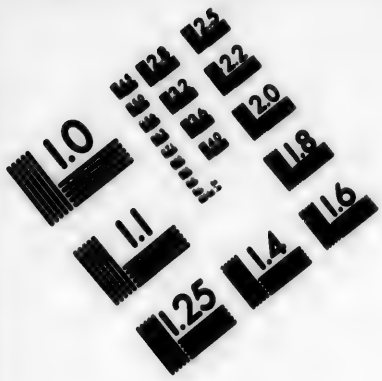
Ce Commandant fit faire un grand feu vis-à-vis & auprès de ſa Tante qui étoit à la tête du Camp, aſſembla tous les Chefs qui étoient en ce lieu, s'aſſit

à la porte de sa Tante faisant face au feu, fit asseoir les Chefs des Padoucas à sa droite, ensuite le Grand Chef des Missouris, puis les Chefs des Othouez, & après eux ceux des Aïaouez, & enfin les Chefs des Canzés tout autour du feu, avec quantité de Guerriers de toutes ces Nations; il fit placer à sa gauche Messieurs de S. Ange & Renaudiere.

Quand tous furent ainsi placés, M. de Bourgmont se leva, & adressant la parole à tous ces Chefs, il leur fit la harangue suivante:

» Mes amis, je suis bien aise de vous » voir tous assemblés ici dans ce jour, » pour vous annoncer que je suis venu » de la part du Souverain de tous les » François, qui est de l'autre côté de » la grande Eau dans notre ancienne » Terre, d'où il fait entendre sa Parole » à tous les François qui sont dans » notre ancienne Terre, de même qu'à » ceux qui sont répandus dans toutes » les Terres éloignées: je viens aussi » de la part du Grand Chef des Fran- » çois de ce Pays qui est près de la » grande Eau, pour vous déclarer » que la volonté de notre Souverain » est que vous viviez tous en paix





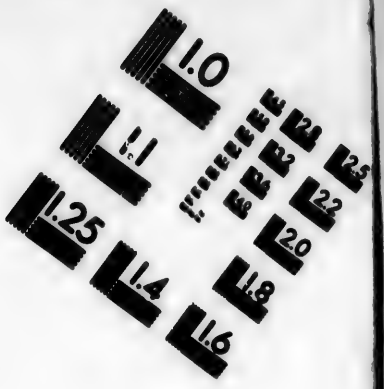
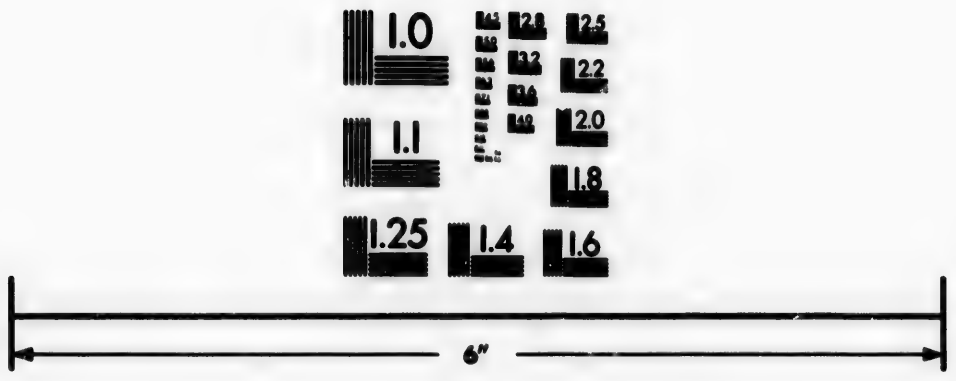


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

» comme des freres, ſi vous voulez qu'il
» vous aime & qu'il vous protége.
» Ceſſez donc de répandre le ſang des
» hommes : contentez-vous de répan-
» dre celui des animaux pour en man-
» ger la viande enſemble ; dormez à
» préſent en repos : je viens eſſuyer vos
» larmes, chaſſer la crainte loin de
» vous & vous mettre tous en paix ;
» goûtez-en les douceurs ſi long-tems,
» que vos arriére-petits-fils ne ſça-
» chent pas même ce que ſignifie le
» nom de Guerre ; vivez donc tous en
» bons amis, & traitons tous enſemble
» les choſes dont nous avons beſoin ;
» & puiſque dès ce jour vous voilà
» preſque tous aſſemblés ici, il eſt bon
» que vous faſſiez tous enſemble la
» Paix, & que vous fumiez tous dans le
» même Calumet, pour enſuite trai-
» er tous les uns avec les autres com-
» me nous faiſons avec tous nos Alliés.

Tous les Chefs de ces différentes Nations ſe leverent & dirent tous d'une voix : » Nous en ſommes très-
» contens, nous te l'avons promis, &
» tu verras que nos pieds n'iront que
» ſuivant notre parole, puiſque nous
» n'avons d'autre volonté que la tien-
» ne «. Dans le même moment ils ſe

donnerent à fumer dans leurs Calumets de Paix ; ils ſe firent les uns aux autres des honnêtetés ſelon leurs coûtumes, & l'on vit paroître ſur leurs viſages cette joye qui ſatisfait, & qui eſt le fruit délicieux que la Paix fait goûter à ceux qui l'aiment.

Harangue du Député des Padoucas.

Quelque tems après, le Chef des Padoucas harangua & dit : » Mes amis, » il n'y a que trop long-tems que le » Soleil eſt rouge & couvert de nua- » ges. Puiſque le Chef François nous » améne les beaux jours, profitons-en ; » nettoyons les chemins qui vont de » vos Villages aux nôtres : juſqu'à pré- » ſent ils ont été pleins de ronces & » d'épines, il eſt bon que vous & nous » les nettoyions, & que nous ne mar- » chions plus que par le même chemin : » ne nous cachons plus dans les Bois » pour nous ſurprendre ; marchons » dans les Prairies en plein air, afin » que ce même Soleil nous éclaire ; » ſoyons à l'avenir autant amis que » nous avons été ennemis : notre cœur » n'eſt point double, je crois que le » vôtre ne l'eſt pas non plus. Il eſt donc » bon que nous faſſions la Paix dès ce » jour, en attendant que le Chef Fran- » çois qui vient à nos Villages l'appor-

» te à toute la Nation. Alors vous » verrez que nous avons beaucoup de » Chevaux, de Pierres bleues & de Pel- » leteries, qui ne nous ſont point ché- » res, & nous ne les regrettons pas, » mais nous les donnons volontiers.

Après cette harangue, on les fit manger des viandes apprêtées pour eux. A ſix heures du ſoir, les Padoucas chanterent & firent les danſes de Paix, qui ſont des eſpéces de Pantomimes qui repréſentent les plaiſirs innocens de la Paix. Ils danſerent en préſence de tous les Chefs à qui ils donnerent à fumer pour terminer la Fête : cette danſe eſt agréable pour ceux qui la comprennent.

Le 6 Octobre, M. de Bourgmont fit faire trois lots de Marchandiſes, un pour les Othouez, un pour les Aïaouez, & un pour les Panimahas qui étoient arrivés dans ces intervalles. Ce Commandant fit mettre dans ces lots de la Poudre, des Balles, du Vermillon, de grands & petits Couteaux, de la Raſſade, des Haches, des Pioches, des Alênes, des Tireboures, des Pierres à fuſils & autres Marchandiſes à leurs uſages. Il fit enſuite venir les Chefs de ces trois Nations : lorſqu'ils furent arrivés il leur dit ;

» Mes chers amis, je vous ai envoyé » chercher, pour vous emmener avec » moi aux Padoucas faire la paix tous » ensemble avec eux ; je suis bien-aise » que vous soyiez arrivés, afin qu'en at- » tendant vous fassiez la Paix avec les six » qui sont ici : voyez entre-vous si vo- » tre cœur n'y répugne point. « Ils répondirent tout haut : » Cela est bon, » mon Pere, nous n'avons point d'autre » volonté que la tienne, & en cela nos » cœurs & nos paroles n'ont qu'une » même bouche.

Tous ces Chefs donnerent à fumer aux Chefs Padoucas, & fumerent tous ensemble dans le même Calumet de Paix; ils se firent des harangues les uns aux autres, & se donnerent les plus sincéres témoignages d'une véritable réconciliation.

Après cette cérémonie, le Grand-Chefs des Panimahas fit sa harangue à M. de Bourgmont en ces termes: » Mon » Pere, il est bon que nous fassions la » paix avec les Padoucas pour plusieurs » raisons. D'abord nous serons plus as- » surés chez nous, & nous en dormi- » rons mieux ; de plus nous ferons nos » chasses sans crainte : en outre nous » aurons des Chevaux pour porter nos

» bagages quand nous irons hyverner ; » ils rapporteront nos viandes, & ni » nous, ni nos femmes, ni nos enfans, » ne ſeront point écrâſés ſous la charge » quand nous reviendrons.

Monſieur de Bourgmont leur dit : » Cela eſt bon, mes amis, demain je fe- » rai tout préparer afin de pouvoir par- » tir après demain. La veille du départ, » le Grand-Chef des Canzés fut avec ſon cortége ordinaire inviter M. de Bourgmont, M. ſon fils, & M M. de Belle-Rive & Renaudiere de venir en feſtin dans ſa cabanne ; il envoya auſſi chercher les ſix Padoucas, les Chefs des Aïaouez, des Othouez, des Miſſouris & des Panimahas.

Quand tous les Conviés furent aſſis ſur des nates autour du feu qui eſt toujours au milieu de la cabanne, le Grand-Chef des Canzés dit à M. de Bourgmont : » Mon Pere, je t'ai prié de ve- » nir chez moi manger avec les Fran- » çois de ta Suite ; j'ai auſſi invité les » Chefs des Nations qui ſont ici avec » toi, parce que j'ai penſé que tu n'en » ſerois pas fâché «. M. de Bourgmont » lui dit : » Tu as bien fait d'en agir » ainſi.

Ils mangerent de toutes les viandes

apprêtées, qui sont ordinairement en profusion; elles sont toutes ou bouillies ou rôties; la diversité des viandes fait celle des mets.

Après le repas, le Grand-Chef des Canzés dit à M. de Bourgmont: » Mon Pere, comme tu veux partir demain, tu n'as qu'à dire ce que tu souhaites que je fasse & mes Guerriers aussi, pour t'accompagner aux Padoucas «. M. de Bourgmont leur répondit: » N'en prends que cinq ou six avec toi, il y en aura assez; car je veux faire diligence à cause que le froid approche «. Puis il dit aux Chefs des autres Nations, qui étoient présens: » Vous pouvez renvoyer vos Guerriers chez eux, je ne vous demande que deux Chefs par Nation. Ils lui répondirent: » Tu es le maître, ainsi tu peux parler, tu seras obéi; & ceux qui doivent aller avec toi vont se préparer «.

M. de Bourgmont leur dit ensuite: » Je n'emmene que peu des gens avec moi, parce que vous voyez ici les six Padoucas qui sont venus apporter la parole de toute leur Nation; vous avez fait alliance dès ici avec eux, vous avez fumé tous en-

» ſemble dans le Calumet de Paix : vous » avez danſé & mangé en ma préſence » pluſieurs fois ; de plus vous m'avez » donné votre parole, & je crois que » vous me la tiendrez «, Tous les Chefs » de ces Nations lui dirent : » Oui mon » Pere, nous te tiendrons parole, & » tu ne pourras point dire que nous » ſommes des menteurs : tu ſçais que ta » volonté eſt la nôtre ; mais nous ſouf- » frons d'être ſi éloignés des François, » car nous manquons de Marchandiſes, » ſur-tout de Poudre & de Balles «. M. de Bourgmont leur promit qu'il leur envoyeroit des François leur porter des Marchandiſes pour les traiter avec eux, Ils lui dirent : » Cela eſt bon, car nous » avons beaucoup des Pelleteries, & ſur- » tout de Caſtors ; nous les leur trai- » terons, & ils ſeront contens.

Le lendemain matin huit Octobre ; on partit des Canzés avec tout le bagage & le Pavillon déployé. M. de Bourgmont à la tête, les François de ſa ſuite & les Naturels qu'il avoit choiſi faiſoient en tout quarante perſonnes. Les Marchandiſes de Préſent furent chargées ſur dix Chevaux. Comme on n'étoit parti qu'à neuf heures, on ne fit que cinq lieues, & dans cet eſpace on tra-

versa une petite Riviere & deux Ruisseaux dans un beau Pays peu boisé.

Avant qu'il fût le neuviéme du mois, on fit partir Gaillard, Quênel & deux Padoucas, pour aller avertir leur Nation de la marche des François. On fit ce jour là dix lieues, on passa une Riviere & deux Ruisseaux.

Le dix on fit huit lieues : on passa deux petites Rivieres & trois Ruisseaux. On avoit à droite & à gauche plusieurs Côteaux sur lesquels on appercevoit des Rochers à fleur de Terre. Le long des Rivieres il y a de l'Ardoise ; & dans les Prairies des pierres rougeâtres marbrées, d'un, de deux & de trois pieds hors de terre ; il y en a qui ont plus de six pieds de diamêtre.

Le lendemain onze à huit heures du matin on passa plusieurs Ruisseaux, une petite Riviere, puis celle des Canzés qui n'avoit que trois pieds d'eau ; cependant il fallut décharger les Chevaux. L'on trouvoit sur la route plusieurs Ruisseaux qui sortoient des Côteaux voisins. Cette Riviere des Canzés va droit de l'Oueſt à l'Est, & se jette dans celle du Missouri ; elle est très-grosse dans les grandes eaux, parce qu'au rapport des Padoucas elle vient

de fort loin. Les Bois qui bordent cette Riviere retirent quantité de Bœufs & d'autre Gibier. Les Naturels commis pour la Chaſſe ce jour-là, tuerent deux Bœufs dans le tems qu'on paſſoit la Riviere. On voit ſur la gauche de grands Côteaux d'où ſortent des pierres : on fit huit lieues.

Le douze Octobre on fit auſſi environ huit lieues. Cette journée, ainſi que la précédente, fut extrêmement diverſifiée par la variété des objets ; on traverſa huit Ruiſſeaux, de belles Prairies couvertes de Troupeaux de Cerfs & de Bœufs : la vûe n'étoit point bornée ſur la droite, mais l'on voyoit au loin ſur la gauche des Côteaux qui préſentoient de tems à autres d'anciens Châteaux à les voir de loin.

Le treize on ne marcha que juſqu'à dix heures, pour donner du repos à la Troupe ; pendant ce tems les Chaſſeurs tuerent tant de Gibier qu'ils voulurent, car les Prairies n'étoient remplies que de Bœufs, de Cerfs & de Chevreuils ; de telle ſorte qu'à peine diſtinguoit-on un Troupeau d'avec l'autre, tant ils étoient nombreux & communs. Ce même jour on traverſa un Bois qui avoit près de deux lieues, & un Côteau

assez rude, ce qui parut extraordinaire, parce que jusques là on n'avoit trouvé que de petits Bosquets, dont les plus gros avoient à peine une centaine d'arbres droits comme des Cannes, & trop petits pour retirer le quart des Bœufs & des Cerfs.

Quoique délassés par le séjour, on ne fit le quatorze que huit lieues, parce qu'il avoit fallu passer par des hauteurs, d'où sortent beaucoup de Sources d'une eau très-pure, qui forment plusieurs Ruisseaux, dont les eaux réunies font de petites Rivieres qui vont se précipiter dans celle des Canzés ; c'est sans contredit cette multitude de Ruisseaux, qui traversant & arrosant ces Prairies à perte de vûe, attirent ces Troupeaux innombrables de Bœufs; mais on éprouva que si la vûe ne se lasse jamais de voir & d'admirer des objets charmans & souvent répétés, le goût au contraire se lasse des mêts les plus recherchés, puisque la Troupe, du moins les François, étoient ennuyés de ne manger que des Filets, des Bosses & des Langues de Bœufs. Ce jour là M. de Bourgmont, pour s'égayer & faire voir son adresse aux Naturels, tua un Bœuf à la course, lui ayant tiré un coup de pistolet dans l'oreille.

Le lendemain quinze, on paſſa pluſieurs Ruiſſeaux & deux petites Rivieres : c'eſt ſur-tout ſur le bord des eaux que l'on trouve ces Boſquets ſi flatteurs garnis d'herbe deſſous, & ſi nets de toute autres choſes, que l'on y pourroit courrir le Cerf à ſon aiſe. Le ſeize on continua le même terrein; & ſes beautés n'ennuyoient point. Outre le gros Gibier, ces Boſquets retirent auſſi beaucoup de Dindons; les Naturels portés à plaire à la Troupe, croyoient flatter ſon goût en lui apportant le plus délicat du Bœuf; mais s'étant apperçus qu'elle en étoit dégoûtée, ils tuerent pendant ces deux jours des Poules d'Inde en profuſion. On ne fit que treize lieues en ces deux jours.

Le dix-ſept on fit aſſez peu de chemin, parce que l'on ne marcha, pour ainſi dire, qu'à tâton, pour regagner la véritable route, de laquelle on s'étoit écarté les deux jours précédens. On fut enfin raſſuré, & on s'apperçut que l'on avoit repris le bon chemin, lors qu'à peu de diſtance du Camp on vit un Campement des Padoucas, qui paroiſſoit n'avoir été abandonné que depuis une huitaine de jours. Cette rencontre fit d'autant plus de plaiſir, qu'elle annonçoit la proximité de

cette Nation, ce qui encouragea & fut une occaſion de camper après avoir fait ſix lieues ſeulement, pour de cet endroit faire des Signaux, en mettant le feu à des parties de Prairies que les flâmes avoient laiſſées à côté. Peu après on répondit par le même Signal, ce qui conſtata l'arrivée des deux François à qui on avoit donné l'ordre des Signaux.

Le lendemain dix-huit, on partit à cinq heures du matin ſelon la coûtume : vers les neuf heures on trouva une petite Riviere d'eau ſaumate (1) : ce fut ſur le bord de cette petite Riviere que l'on rencontra un autre Campement des Padoucas, qui paroiſſoit n'être abandonné que depuis environ quatre jours ; une demie lieue plus loin on fit alte pour dîner ; mais à peine eut on déchargé les Chevaux, que l'on vit une grande fumée à l'Oueſt & qui ne paroiſſoit pas fort éloignée : on y répondit en mettant le feu à de petites parties de Prairies épargnées du feu général (2).

Environ une demie heure après le Signal, on apperçut les Padoucas venir au galop avec le Pavillon que Gail-

(1) C'eſt-à-dire que l'eau en étoit un eu ſalée.

(2) Voyez Tome I. Chap. XVI.

lard leur avoit laiſſé à ſon premier Voyage. M. de Bourgmont à l'inſtant ordonna que les François ſe miſſent ſous les armes ; il étoit à la tête de ſa Troupe, & ſalua trois fois de ſon Pavillon déployé ces Etrangers : les Naturels qui accompagnoient les François ſaluerent auſſi trois fois, les arrivans en élevant leurs robes autant de fois par deſſus leurs têtes. Les Padoucas ayant mis pied à terre, ſaluerent les François, en leur donnant la main à tous l'un après l'autre.

Après cette premiere Cérémonie, M. de Bourgmont les fit tous aſſeoir, & leur donna à fumer dan le Calumet de Paix ; cette action étant le ſçeau de la Paix répandit dans les deux Troupes une joye générale que on ne peut décrire ; les cris de joye qui faiſoient retentir l'air d'un bruit éclatant & qui durerent auſſi long tems que la Cérémonie, étoient ſeuls capables de la faire connoître & de l'exprimer.

Les Padoucas ayant fait monter ſur leurs Chevaux les François & les Naturels de leur Suite, on partit. Après avoir fait trois lieues, on arriva à leur Camp ; mais on laiſſa une diſtance de la portée du fuſil entre les deux

Camps. On tendit la Tente de M. de Bourgmont, auprès de laquelle on mit les Armes au Faiſceau,& une Sentinelle pour garder l'un & l'autre.

Le Grand-Chef des Padoucas donna ſes ordres dans ſon Camp à la vûe des François. Pluſieurs de ſes Guerriers vinrent enſuite au Camp ; ils étendirent quatre robes de Bœuf : ſur la premiere ils placerent M. de Bourgmont, M. ſon Fils ſur la ſeconde ; ſur la troiſiéme M. de S. Ange, & M. Renaudiere ſur la quatriéme : ils les porterent à la Cabanne de Campement (Tente) de leur Grand-Chef, qui les régala & leur fit toutes les civilités & amitiés qu'il put à ſa maniére. Ces Officiers ſe retirerent à leur Camp aux approches de la nuit.

CHAPITRE XI.

Harangue de M. de Bourgmont aux Padoucas : Préſens que ce Commandant fait aux Padoucas : Belle harangue du Grand Chef des Padoucas : Careſſes que ceux-ci font aux François : Mœurs des Padoucas : Arrivée au Fort d'Orléans : Bateaux de peaux : Leur Conſtruction : Politeſſe naturelle de ces Peuples & de leurs voiſins : Commerce avantageux qu'on peut faire avec ces Peuples : Nouvelle preuve de l'origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale.

LE lendemain de l'arrivée aux Padoucas, M. de Bourgmont, fit déballer les Marchandiſes deſtinées pour cette Nation, & fit faire des tas de chaque eſpéce de Marchandiſes, qu'il leur donnoit en Préſent : du Limbourg rouge, Limbourg bleu, des Chemiſes, Fuſils, Sabres, Poudre, Balles, Pierres à Fuſils, Tirebourres, Pioches, Haches, Miroirs, Coûteaux Flamans, Coûteaux Bucherons, Coûteaux Jambettes,

bettes, Cizeaux, Peignes, Sixtas de Vermillons, un de Chaudrons, gros Grelots, petits Grelots, Alênes, Aiguilles, groſſe Raſſade, petite Raſſade, gros Fil de léton, petit Fil de léton, Boëtes de Vermillon & des Bagues.

Lorſque toutes ces Marchandiſes furent miſes en tas ſéparés, M. de Bourgmont fit venir le Grand Chef, les autres Chefs & les Conſidérés des Padoucas, qui ſe rendirent au Camp des François au nombre d'environ deux cent. Ce Commandant ſe mit entr'eux & les Marchandiſes étalées, tenant en main un grand Pavillon & leur dit en préſence des François & des Naturels qui l'avoient ſuivi:

» Mes amis, ouvrez vos oreilles pour » entendre la Parole du Souverain de » tous les François, renfermez la dans » votre cœur, de peur qu'elle ne ſe » perde; il m'envoye ici pour vous » apporter ſa Parole, ouvrez vos oreil- » les. Il y a long-tems qu'il a entendu » les François lui dire que vous aviez » toujours la guerre avec les Nations » du Pays, & que vous étiez tous » nuds comme des enfans, n'ayant rien: » il m'a dit: vas dans ce Pays-là, por- » tes-leur ma Parole qui eſt une Parole

» de paix ; dis-leur que s'ils veulent
» vivre en paix & dans l'amitié des
» François, je ſerai leur Pere. Portes
» leur ce Pavillon & des Marchandiſes:
» tant qu'ils le conſerveront blanc &
» ſans tache, je les ſoulagerai ; ſi-tôt
» qu'il ſera ſouillé, je les rebuterai.
» Me voilà arrivé, & voilà ſa Parole
» que je vous apporte, ne la perdez
» pas, vivez à préſent en freres avec vos
» voiſins les Panimahas, les Aïaouez,
» les Othouez, les Canzés, les Miſ-
» ſouris, les Oſages & les Illinois que
» vous connoiſſez tous ; recevez-les
» bien tous & ils vous recevront bien,
» parce qu'ils écoutent la Parole des
» François.

» Traitez (commercez) librement
» enſemble ; venez voir les François,
» ils vous recevront bien: quand les
» François viendront vous voir, rece-
» vez-les bien, & traitez avec eux ; s'ils
» vont aux Eſpagnols, donnez leur
» des Vivres & conduiſez les, ils vous
» payeront bien. Si vous vivez ainſi
» avec tous nos Alliés, je vous pro-
» mets de vous ſecourir contre ceux
» qui vous feront la Guerre, vous n'au-
» rez qu'à avertir les François. Enſui-
te adreſſant la parole à tous les Padou-

tas : » Mes amis continua-t-il, toutes » les Marchandiſes que vous voyez éta- » lées ſont pour toute votre Nation, » vous n'avez qu'à les prendre, c'eſt » notre Souverain qui vous les donne » ſans deſſein (ſans intérêt ;) il m'a en- » voyé pour vous les donner, & pour » vous apporter ſa Parole de paix avec » ce Pavillon qui en eſt le ſymbole & » le lien «.

Il donna en même tems le Pavillon au Grand-Chef des Padoucas, qui l'accepta avec reſpect, & lui dit :

» Mon Pere, j'accepte ce Pavillon » que tu me préſentes de la part de ton » Souverain & de la tienne ; je t'aſſure » que je le reçois avec beaucoup de » plaiſir ; nos oreilles ſont remplies de » ta parole, nous la renfermerons dans » notre cœur & elle ne ſe perdra que » quand nous mourrons. Il y a très- » long tems que notre cœur avoit faim » d'être ami des François ; mais dès-à- » préſent & toujours nous ne ferons plus » qu'un ; qui les battra, nous le tue- » rons : nous irons les voir ſouvent, & » nous marcherons ſans crainte par le » même chemin ; nos enfans ſont cha- » grins de n'être pas plus grands, pour » mener des Chevaux aux François &

» les traiter avec eux. Notre cœur rit
» d'avance de ce que nous avons la
» paix avec toutes les Nations que tu
» nous as nommées & que nous irons
» voir ; je le dis devant eux, & je ſuis
» bien aiſe qu'ils l'entendent. A préſent
» que le Soleil eſt beau, que les che-
» mins ſont nets & l'eau claire, nous
» irons en Calumet chez eux, nous fe-
» rons nos chaſſes ſans crainte. Mon Pe-
» re, nous te promettons pour toute
» notre Nation que nous ne ferons ja-
» mais la Guerre à aucuns de tes Al-
» liés ; au contraire quand ils viendront
» chez-nous, ils ſeront reçus comme
» nos freres: de même quand les François
» viendront, nous les recevrons bien ;
» s'ils veulent aller aux Eſpagnols, nous
» les y conduirons, il n'y a que douze
» journées de marche de notre Village
» juſques chez eux : ils viennent nous
» voir aux beaux jours ; ils nous ame-
» nent des Chevaux, ils nous appor-
» tent quelques Haches, quelques Coû-
» teaux, & quelques Alênes ; mais ils
» ne font pas comme toi, qui nous don-
» nes aujourd'hui plus de Marchandi-
» ſes que nous n'en avons déja vûes, &
» tu nous les donnes ſans deſſein : com-
» ment ferons-nous ? Nous ſommes

» trop pauvres pour couvrir tous ces » Présens. (1).

Lorsque ce Grand-Chef eut fini sa harangue, M. de Bourgmont leur dit : » Prenez toutes ces Marchandises, mon » Souverain vous les donne en Présent. » pour moi je ne vous en demande » rien «.

Le Grand Chef dit à ceux de sa Suite : » Allons, mes enfans, voilà des » Marchandises que le Souverain des » François nous donne sans dessein, » que chacun en prenne ». Ce Grand-Chef commença par se partager le premier, ensuite les Chefs & les Considérés, enfin tout le Peuple qui avoit suivi les Guerriers prit le reste ; mais avant d'en prendre, ils regardoient les François comme en demandant permission, & attendoient qu'on leur fît signe d'en prendre, ne pouvant s'imaginer qu'on leur donnât tant de Marchandises sans rien exiger.

Aussi-tôt que les Padoucas eurent enlevé les Marchandises, leur Grand Chef leur parla dans son Village, & une heure après on amena à M de Bourgmont sept Chevaux d'Espagne

(1) Couvrir un Présent signifie, rendre l'équivalent.

en Préſent ; vint après le Grand Chef avec tous les Chefs de ſa Nation & pluſieurs de ſes Guerriers ; il aborda M. de Bourgmont, lui donna la main & l'embraſſa. M. de Bourgmont le fit aſſeoir à ſa droite & les autres enſuite, il les fit tous fumer dans le Calumet de Paix. Après qu'ils eurent tous fumés, le Grand-Chef des Padoucas ſe leva, & adreſſant la parole à M. de Bourgmont lui fit le diſcours ſuivant :

» Mon Pere, je viens t'annoncer de la » part de toute notre Nation que nous » ſommes bien contens de te voir dans » notre Village avec les François de » ta Suite ; il eſt bien vrai que vous êtes » de véritables hommes. Les deux per- » ſonnes de notre Nation que tu as ra- » chetées de nos Ennemis & que tu as » renvoyées, m'avoient dit beaucoup » de bien de toi & des François ; mais » je n'aurois jamais crû ce que je vois, » ſi tu n'étois pas venu toi-même. Tiens, » mon Pere, voilà nos femmes qui ap- » portent de la viande pour toi & pour » tes Guerriers «. M. de Bourgmont lui donna à fumer, & environ une heure après les Padoucas s'en retournerent chez eux & les François rentrerent dans leur Camp.

Le lendemain vingt Octobre, le Grand-Chef des Padoucas accompagné de dix ou douze autres Chefs, vint au Camp dès que le Soleil fut levé pour visiter M. de Bourgmont, qui les fit asseoir & leur donna à fumer. Il invita ensuite M. de Bourgmont & les plus Considérés de sa Suite pour les régaler. Ce Commandant y fut avec ses Officiers. Le régal fini, le Grand-Chef accompagna M. de Bourgmont & sa Suite jusqu'au Camp. Un moment après il s'assembla plus de deux cens Guerriers Padoucas, & une grande quantité de femmes & de jeunes gens : le Grand-Chef se leva, se plaça au milieu de tout son Peuple auquel il dit :

» Vous voyez ici les François, que » le Grand-Esprit nous a envoyés pour » faire alliance, & nous mettre en paix » avec toutes les Nations ; voilà qui est » fait, il nous a donné sa parole & » beaucoup de Marchandises sans nous » rien demander. Que tous les hommes » & toutes les femmes aillent chercher » à manger pour les François nos véri- » tables amis. Voilà le Chef François » qui nous a mis en paix avec nos plus » grands ennemis ; ils viendront chez » nous, & en leur donnant des Che-

» vaux ils nous rameneront nos fem-
» mes & nos enfans qu'ils nous ont pris
» pendant la Guerre, & qui ſont Eſ-
» claves chez eux : le Chef François
» nous l'a promis, & vous l'avez déja
» vû nous en renvoyer deux chargés
» de Marchandiſes ſans nous en deman-
» der aucun payement, & il en ame-
» noit deux autres qui ſont morts en
» chemin. Ainſi, mes enfans, nous
» ſommes à préſent en paix, emmenez
» tous ces hommes nos amis dans vos
» cabannes, régalez-les de ce que vous
» avez de meilleur«. La plûpart de ces Etrangers coucherent dans le Village.

Le même jour ſur les deux heures après midi, le Grand Chef des Padoucas vint au Camp des François avec trois Chefs de Guerre, pour voir M. de Bourgmont, qui lui donna la main, le fit aſſeoir, puis fumer; demie-heure après il ſe raſſembla dans le Camp un grand nombre de Padoucas, avec quantité de femmes & d'enfans. Quand le Grand Chef les vit tous aſſemblés, il ſe leva, ſe mit au milieu de cette Troupe, fit venir l'Interpréte, pour expliquer à M. de Bourgmont ce qu'il alloit dire : mais avant de commencer, il dit à l'Interpréte qu'il don-

neroit volontiers deux doigts de sa main pour pouvoir se faire entendre par lui-même au Chef des François. Voici la teneur de sa harangue.

» Mon Pere, mon cœur est serré » comme s'il étoit entre deux pierres. » Que ne puis-je parler comme toi » pour me faire entendre? encore ne » pourrois-je parler comme mon cœur; » il vaudroit mieux que mon cœur eût » une bouche qui pût se faire enten- » dre.

» Depuis long-tems nos cœurs trem- » blent, comme des feuilles agitées par » les vents au moindre cri des Oiseaux » de nuit; tous nos Guerriers étoient » sur pied, & ne dormoient que les ar- » mes à la main, quoique les jeunes » gens fussent à la découverte dans le » jour.

» A peine avoit-on fini les pleurs » répandues pour un Guerrier tué, » qu'il falloit en pleurer un autre; nos » femmes n'osoient aller chercher du » bois pour nous faire à manger, & à » nos enfans qui crioient à la faim nuit » & jour; nous n'osions aller à la chas- » se, parce que le Soleil étoit rouge; » le tems étoit sombre, les chemins » étoient couverts de ronces & d'épi-

» nes, l'eau trouble nous cachoit le
» Poiſſon, le Gibier fuyoit loin de nos
» Villages, nous avions le ventre plat
» & les joues creuſes: les Oiſeaux qui
» perchoient près de nous ſembloient
» par leur triſte ramage ne nous chan-
» ter que des chanſons de mort.

» Mais aujourd'hui, mon Pere, tu
» nous apportes les beaux jours: ah!
» Que le Ciel eſt ſerein, que le Soleil
» eſt brillant! Les chemins ſont nets,
» l'eau eſt claire, le Gibier revient.
» Nos femmes vont rire, danſer, &
» faire à manger à leur aiſe; nos en-
» fans vont courrir & ſauter comme
» des Faons de Biche; & vivans en
» paix avec ceux qui étoient nos en-
» nemis, nous marcherons ſans crainte
» par le même chemin, le même Soleil
» nous éclairera, nous nous régalerons
» enſemble comme freres; & quoique
» nos Nations ſoient un peu éloignées,
» nous ſerons comme ſi nous étions
» enſemble, nous portans les uns les
» autres dans nos cœurs.

» Ah! l'heureux jour qui t'a vû par-
» mi nous, mon Pere; à peine nos deſ-
» cendans ſe ſouviendront-ils de nous,
» qu'ils publieront ton nom & la bon-
» té du Souverain qui t'envoye ici

» nous apporter la paix & tant de bel-
» les Marchandiſes. Pourrions-nous
» oublier la bonté du cœur François,
» qui donne tant de choſes ſans deſſein:
» tout ce que l'on m'a dit des François
» n'eſt rien en comparaiſon de ce que
» je vois. On m'a dit bien des cho-
» ſes de votre valeur; mais vous la
» prouvez encore mieux, en nous don-
» nant des armes effrayantes dont le
» ſeul bruit nous fait trembler. Les
» Eſpagnols au contraire ne nous trai-
» tent que des Chevaux, dont ils ont ſi
» grand nombre qu'ils n'en ſçavent que
» faire; d'un autre côté ils ne nous
» traitent que de mauvaiſes Haches de
» fer mol & quelques petits Coûteaux,
» dont ſouvent ils caſſent la pointe, de
» crainte que nous ne nous en ſervions
» quelques jours contr'eux, & ils ne
» nous donnent que cela qu'ils nous
» traitent bien cher. Quelle différence
» des François aux Eſpagnols, dont je
» ne fais pas plus de cas à préſent que
» de cette terre, (il ſe baiſſa, & prit
» un peu de terre qu'il jetta du côté
» des Terres Eſpagnoles) » au lieu que
» je regarde aujourd'hui les François
» comme le Soleil » (en le montrant
de la main).

» Tu vois ici, mon Pere, beaucoup » de Guerriers; mais j'en ai encore » bien d'autres qui n'ont pû arriver, » étant très-éloignés d'ici; ils ont tous » ta parole, ils l'ont reçue de ma part; » ainſi tu peux les commander quand » tu voudras & me commander auſſi; » je puis t'en fournir plus de deux mille » qui t'obéiront comme à moi, & moi » qui t'obéirai d'auſſi bon cœur que tu » nous as donné tant de belles Marchan- » diſes à notre uſage. Que vous êtes » heureux, nos amis les Miſſouris, les » Oſages, les Othouez, les Canzés, les » Aïaouez, les Panimahas, de voir ſou- » vent les François vos amis! Rien ne » leur eſt cher, ils ſont généreux comme » des peres à leurs enfans. Obéiſſons » donc tous à de ſi bons voiſins, & ne » faiſons tous enſemble avec eux qu'une » même Nation, qu'un cœur & une » même volonté.

» Sois aſſuré de tout ce que je te » dis; car je ſuis promptement obéi » quand je parle, & je ne dis rien que » de vrai, parce que je ſuis un vrai » homme. Ecoutes, mon Pere, je te » prie pour moi & pour toute ma » Nation de nous envoyer des François » pour traiter avec nous; nous les rece-

» vrons bien, nous leur donnerons des » Chevaux & des Pelleteries. Auſſi-tôt » que tu ſeras parti, j'aſſemblerai les » Vieillards pour le Conſeil, & j'ordon- » nerai de paſſer des robes de Bœuf » pour traiter des Chevaux aux Eſpa- » gnols pour vous les donner; je dirai » auſſi qu'on faſſe beaucoup de Pelle- » teries pour les François; enfin je ferai » tout ce que tu voudras, pour que tu » voyes que nos cœurs ſont à toi & aux » François plus que s'ils étoient nos » freres: ſois certain que mes paroles » ſortent de mon cœur & que je ſuis » un vrai homme.

M. de Bourgmont lui répondit: » Mon ami, je te ſuis obligé de tes » Guerriers pour le préſent, nous ſom- » mes en paix avec toutes les Nations » du Pays; mais ſi quelque Nation » rompoit les chemins, je ne te refu- » ſerois pas. Le Grand Chef repartit: » Mon Pere, tu me feras plaiſir de » m'avertir quand tu auras beſoin de » moi & de mes Guerriers; tu n'as qu'à » parler, tu ſeras obéi «.

De tems en tems des Soldats François donnoient à fumer aux Padoucas, & fumoient eux-mêmes dans la même pipe & du même tabac allumé.

La harangue & les entretiens finis, le Grand Chef s'aſſit auprès de M. de Bourgmont qui lui donna à fumer, & tira de ſa poche une boëtte de cuivre jaune gravée ſervant à mettre du tabac haché pour fumer; cette boëte s'ouvroit par reſſort. Le Grand Chef la voyant en eut envie; M. de Bourgmont la lui donna; mais il ne put l'ouvrir: ce Commandant lui en apprit la maniere; il fut charmé de ce Préſent qui étoit pour lui un bijou très-rare. Ses déſirs ne ſe bornerent point à cette boëte; il demanda à traiter l'habit que ce Commandant avoit ſur le corps. Cet habit étoit de drap bleu doublé de rouge, à double rang de boutons de cuivre doré; il lui demanda auſſi à traiter un de ſes piſtolets d'arçon. M. de Bourgmont lui fit préſent de l'un & de l'autre comme il avoit fait de la boëte.

Le Grand Chef s'en retourna à ſon Village avec une joye extrême; & dès qu'il fut arrivé, il ſe mit à haranguer tout le peuple & à exhalter la généroſité des François. Peu après il envoya un Cheval à M. de Bourgmont, & une demie-heure après on le vit arriver au Camp avec un grand nombre de fem-

mes & de filles qui défiloient les unes après les autres, & dont chacune portoit un plat rempli de viandes de différente eſpéce & cuiſſon; dans toute cette troupe il ne ſe trouva que deux plats de Mahiz; c'étoit tout ce qu'il y en avoit dans le Village.

En un mot on auroit bien de la peine à décrire toutes les careſſes & les honnêtetés que cette Nation fit aux François à ſa maniere, pendant le ſéjour que ceux-ci firent. Entr'autres choſes ils vinrent le matin de cette journée enlever ſur une robe de Bœuf. (1) le fils de M. de Bourgmont, & le conduiſirent dans leur Village: c'étoit à qui l'auroit pour le régaler, lui faire des Préſens ſelon leurs moyens & de grandes careſſes. Le fils du grand Chef lui donna une douzaine de pierres bleues enfilées comme un chapelet à la Cavaliere. Ils le retinrent juſqu'au ſoir qu'ils le rapporterent au Camp.

Le 21 Octobre, le Grand Chef des Padoucas vint au Camp des François pour faire ſa Cour à M. de Bourgmont, & pour lui demander quel jour il parti-

(1) Les Brancards ſervent de Caroſſes pour les longues courſes; & les robes de Bœuf ſervent de Chaiſes à porteurs pour les viſites.

roit. Ce Commandant lui répondit qu'il partiroit le lendemain matin. Le Grand Chef lui dit:» Mon Pere, je vais » parler pour que l'on t'apporte à » manger pour toi & pour tes Guer- » riers, puiſque tu pars demain : je te » prie de te ſouvenir de moi & de » toute notre Nation, en nous envoyant » des François le plutôt que tu pourras, »& qu'ils nous apportent des Marchan- » diſes; nous leur traiterons des Che- » vaux & des Pelleteries; & s'ils veu- » lent aller aux Eſpagnols, nous les y » conduirons & les ramenerons.

Avant de quitter les Padoucas, je donnerai un précis de leurs mœurs: on ne ſera peut être point faché de connoître la différence qui ſe trouve entre leur maniere de ſe conduire, & les coutumes des autres Naturels.

Ceux des Padoucas qui ſont éloignés des Eſpagnols ne cultivent aucun grain, & vivent ſeulement de chaſſe. Ils ne doivent pas être regardés comme errans, quoiqu'ils ſoient en chaſſe hyver & été, puiſqu'ils ont de grands Villages compoſés de grandes cabannes qui contiennent les plus nombreuſes familles; ce ſont-là leurs demeures permanentes, d'où ils partent environ une

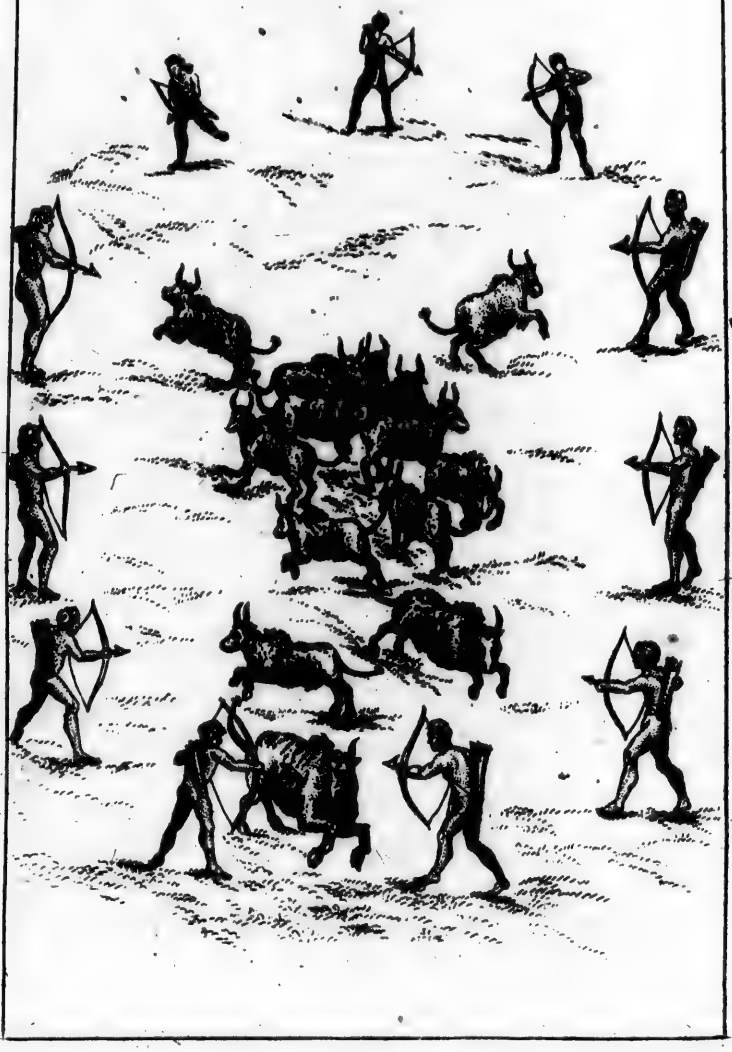
centaine de Chaſſeurs à la fois avec des Chevaux, leurs arcs & une bonne proviſion de fléches; ils vont ainſi à trois ou quatre journées de chez eux, où ils trouvent des troupeaux de Bœufs, dont les moindres ſont de plus de cent de ces animaux. Pour faire leurs chaſſes, ils mettent ſur les Chevaux le bagage, les tentes & les enfans: un homme à Cheval conduit ce convoi; par ce moyen les hommes, les femmes & les jeunes gens marchent librement & à la légére, & ne ſont point fatigués de la route. Quand ils ſont arrivés dans l'endroit de la chaſſe, ils y campent près d'un Ruiſſeau où il y a toujours du bois; ils attachent leurs Chevaux par un pied de devant à une longue corde qui tient par l'autre bout à un piquet ou à une broſſaille.

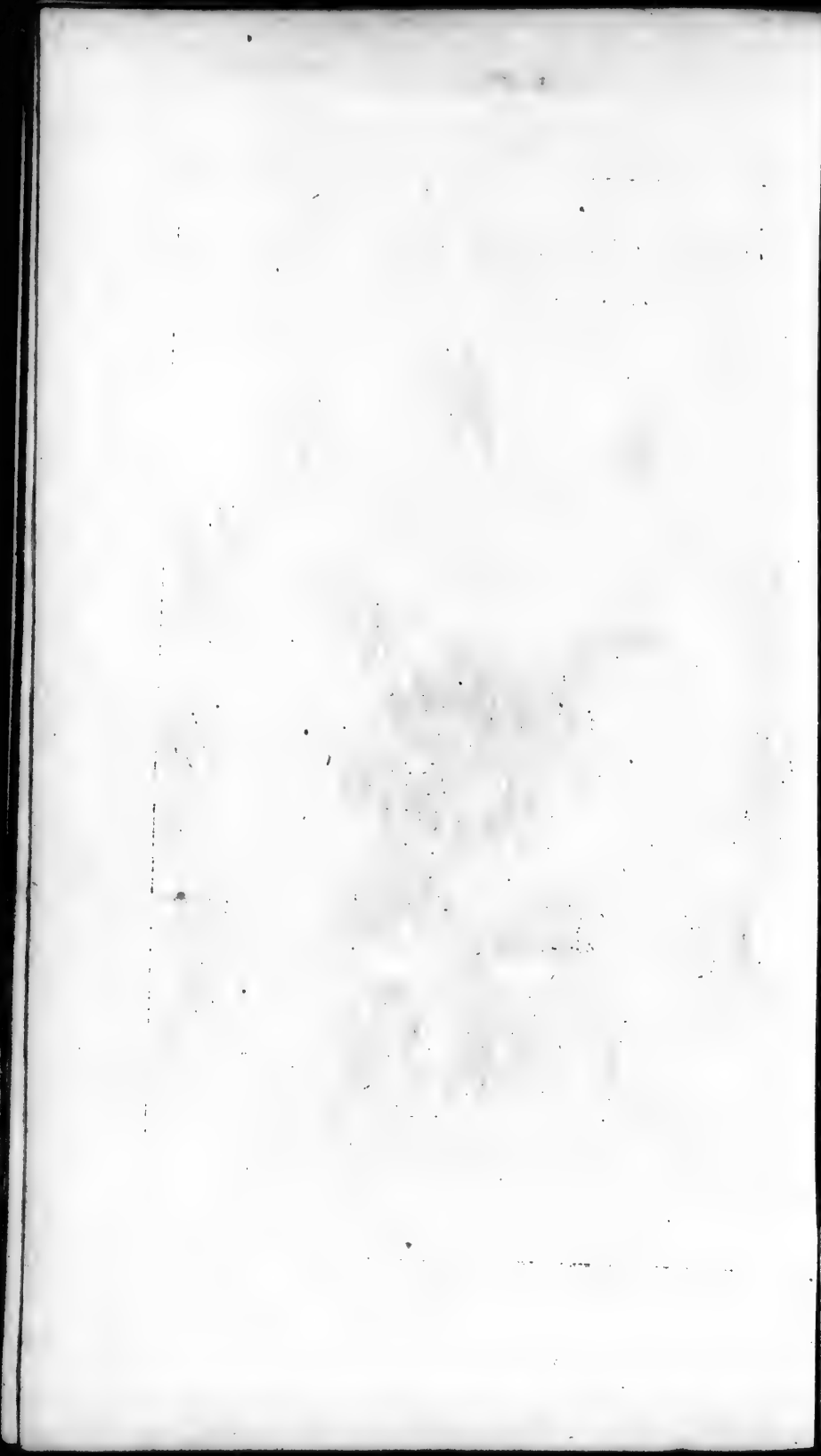
Dès le lendemain matin ils montent chacun ſur un Cheval, vont au premier troupeau ayant le vent au dos, afin que les Bœufs les éventent & qu'ils fuyent, à quoi ils ne manquent point, parce qu'ils ont l'odorat très-fin. Alors les Chaſſeurs les ſuivent de près au petit galop & en croiſſant, juſqu'à ce que ces animaux tirent la langue pendante de fatigue, & qu'ils ne faſſent plus que

marcher, parce qu'ils n'en peuvent plus; les Chaſſeurs ſautent à terre, leur tirent une fléche au défaut de l'épaule, & tuent chacun une Vache, quelquefois plus; car, comme j'ai dit ailleurs, ils ne tuent point de mâles: ils deſcendent, attachent leur Chevaux à un piquet pour les laiſſer paître; ils écorchent, vuident & coupent en deux ces Vaches qui n'ont plus que la chair; la tête, les pieds & tout l'intérieur étant abandonnés aux Loups & autres bêtes carnacieres: ils mettent la peau ſur le Cheval, la viande par-deſſus, & portent le reſte, s'il y en a: ils en font bouillir une partie en arrivant, pour la manger tout de ſuite; on fait griller le reſte pour ſervir pendant quelques jours. Deux jours après ils vont en faire autant; pour lors ils rapportent la viande déſoſſée, les femmes & les jeunes gens la font boucanner, pendant que les hommes retournent encore quelques jours à la chaſſe de la même façon. Ils rapportent au logis leurs viandes ſéches; ils laiſſent repoſer leurs Chevaux trois ou quatre jours. Au bout de ce tems, ceux qui étoient reſtés au Village, partent pour en faire autant que ceux qui viennent d'arriver; ce qui a fait dire à

Chasse Générale au Boeuf

mais a pied .





des Voyageurs ignorans que ces Peuples & ceux qui les imitent, ſont des Peuples errans.

Si cette Nation ne ſéme point ou que peu de Mahiz, elle ne plante auſſi gueres de citrouilles & jamais de tabac; les Eſpagnols leur en portent en manoque en leur conduiſant des Chevaux, qu'ils leur traitent pour des robes de Bœuf qui leur ſervent de couvertures.

La Nation des Padoucas eſt très-nombreuſe, & s'étend près de deux cent lieues: ils ont des Villages juſqu'auprès des Eſpagnols du nouveau Méxique. Ils connoiſſent l'argent, & ſuivant ce qu'ils dirent alors aux François, ils firent connoître qu'ils travailloient aux Mines, & leur montrerent comment ils faiſoient. Ceux des Villages éloignés des Eſpagnols ont des Coûteaux faits de pierres de feu, deſquelles pierres ils font auſſi des Haches; les plus groſſes ſervent à abattre les moyens & petits arbres, les plus petites pour écorcher & découper les bêtes qu'ils tuent.

Ces Peuples ne ſont point du tout farouches; on n'auroit pas même de peine à les familiariſer, ce qui fait voir qu'il y a long-tems qu'ils pratiquent les Eſpagnols; car pour le peu de ſé-

jour que les François y ont fait, ils s'étoient déja rendus très familiers. Ils auroient bien voulu que M. de Bourgmont leur eût laiſſé quelques François parmi eux, ajoutant qu'ils en auroient grand ſoin. Ceux qui parloient ainſi, étoient ceux du Village où les François firent leur paix avec les autres Nations. Ce Village eſt compoſé de cent quarante cabannes, où ſe retirent environ huit cens Guerriers, quinze cens femmes & au moins deux mille enfans. Il y a des Padoucas qui ont juſqu'à quatre femmes. Lorſque les Chevaux leur manquent, ils ſe ſervent de gros chiens qu'ils élevent exprès pour traîner leurs bagages.

Les hommes pour ſe couvrir, portent la plûpart des culottes de peaux paſſées, les bas y tiennent à la maniere des Eſpagnols. Les femmes ſe couvrent auſſi avec des peaux paſſées, dont elle font des jupes auſquelles les corcets tiennent; la ceinture eſt couverte de franges de peau.

Les Padoucas ſont preſqu'entiérement dénués de Marchandiſes d'Europe; ils n'en ont même qu'une foible connoiſſance. Ils ne connoiſſoient point les armes à feu avant l'arrivée de M. de

Bourgmont ; aussi les craignent-ils beaucoup ; & dès qu'ils entendent tirer, ils tremblent & baissent la tête.

Lorsqu'ils vont en guerre, ils y vont ordinairement à cheval. Ils garnissent leurs Chevaux de peaux passées & pendantes tout autour, ce qui les garantit des fléches. Voilà ce que l'on a remarqué de particulier à ces Peuples, qui d'ailleurs ont les autres usages conformes à ceux des Nations de la Louisiane.

Le vingt-deux Octobre on partit des Padoucas à dix heures du matin ; on ne fit que cinq lieues. Le vingt-trois & les trois jours suivans on fit en tout quarante lieues. Le vingt-sept on en fit six, & le lendemain on en fit huit. Le vingt on fit six lieues, & le trente autant. Le trente-un on ne fit que quatre lieues, & ce jour on arriva à une demie lieue des Canzés. Des Padoucas jusqu'aux Canzés on suivit toujours l'Est. On peut donc à présent compter en toute sureté soixante-quinze lieues & demie des Canzés aux Padoucas, en suivant l'Oueſt ; la Riviere des Canzés a son cours parallele à cette route.

Le premier Novembre on arriva à huit heures du matin sur le bord de la

Riviere du Miſſouri, où on fit alte. A midi les Chevaux la paſſerent à la nage; on fit des Canots de peaux de Bœuf pour embarquer une partie de la troupe & les Naturels Miſſouris, & de-là deſcendre au Fort d'Orléans.

M. de Bourgmont s'embarqua le ſecond Novembre ſur un de ces Canots de peaux avec ſix François; les Naturels Miſſouris dans deux autres Canots de peaux & quatre François avec eux, c'eſt-à-dire, douze hommes dans chacun de ces Canots, quoique de peaux. M. de S. Ange eut ordre d'aller par terre avec les autres François pour ramener les Chevaux au Fort d'Orléans.

M. de Bourgmont arriva enfin le cinq Novembre à midi au Fort d'Orléans avec tous ceux qu'il avoit emmenés. Il avoit laiſſé à ce Fort M. de S. Ange pere, pour y commander en ſon abſence, lequel à l'arrivée de M. de Bourgmont mit le Pavillon, fit faire une décharge de canon & de mouſqueterie. Ce Commandant, dès qu'il fut entré dans le Fort, fit chanter le *Te Deum*, en actions de graces de l'heureux ſuccès de ſon Voyage.

A la fin de ce narré, j'ai rapporté que

l'on avoit fait des Canots de peaux de Bœuf. J'ai décrit ailleurs la construction des Pirogues & celles des Canots d'écorce. Quoiqu'en France on ne se serve point de ces sortes de voitures, on est cependant bien aise de sçavoir comment on s'y prend pour les construire, de maniere à s'en servir très-utilement dans les Pays où elles sont de grand usage. Ainsi je donnerai aussi en peu de mots la description des Canots de peaux, puisque même on peut en France en faire plus aisément que des Pirogues & des Canots d'écorces.

On choisit des branches de bois blanc & souple, tel que peut-être le Peuplier, que dans la Louisiane on nomme du Liard: on fait de ces branches les varangues ou courbes, on les attache en dehors de trois perches, une au fond & deux aux côtés qui forment le fond ; on attache ensuite aux courbes deux autres perches plus fortes pour faire les bords, ensuite on serre ces côtés avec des cordes jusqu'à la concurrence de la largeur que l'on veut donner au Canot : après quoi on serre les bouts pour en faire les pinces, ces pinces étant la même chose que le gabary d'un Canot. Quand tous les bois sont

ainſi diſpoſés, on coud les peaux, que l'on a eu la précaution de faire tremper aſſez long-tems pour les rendre maniables. Cette deſcription d'un Canot de peaux doit être ſuffiſante pour mes Lecteurs, qui, je crois, n'ont point envie d'en faire conſtruire : elle ſuffit auſſi pour faire voir que quand on voyage dans de tels Pays, il faut être induſtrieux pour ſe tirer d'affaire dans l'occaſion.

Ce Voyage détaillé que je viens d'offrir aux yeux du Lecteur, a été extrait & très abrégé du Journal du Voyage de M. de Bourgmont aux Padoucas : je l'ai tiré ſur l'Original ſigné de tous les Officiers & Perſonnes en place qui ont fait le Vovage avec ce Commandant. On a dû voir en le liſant les ſoins & les attentions qu'il faut avoir dans de pareilles entrepriſes, les ménagemens & la politique néceſſaire pour conduire les Naturels, & ſe conduire ſoi-même avec eux d'une maniere affable.

L'on aura pû auſſi y remarquer que ces Peuples, quoique très-peu habitués à fréquenter les Européens, n'ont rien de barbare que dans la Guerre ; que même ils n'ont rien de farouche ; on peut au-contraire voir en eux de la grandeur, de la bonne foi & beaucoup de

de reconnoiſſance. S'ils ſont moins civiliſés que ceux qui nous fréquentent, ils ſont auſſi moins rafinés pour nous ſurprendre; s'ils n'ont pas tant d'apprêts dans leur repas que ceux du Midi, du moins c'eſt de tout leur cœur quand ils préſentent à manger, & tel que la vie ſimple qu'ils menent leur permet de donner à leur hôtes.

Si l'on conſidére ces Nations par rapport au Commerce, quel profit n'en tireroit-on pas par rapport à la Pelleterie : Commerce non-ſeulement très-lucratif, mais que l'on peut faire ſans aucun riſque, ſur-tout ſi l'on vouloit ſuivre la route que je tracerai dans l'Article qui traitera du Commerce.

La Relation de ce Voyage, fait voir en outre que la Louiſiane ſoutient ſes bonnes qualités juſques au bout, & que les aturels de l'Amérique Septentrionale tirent leur origine du même Pays, puiſqu'ils ont tous fonciérement les mêmes mœurs & uſages, de même que la maniére de parler & de penſer; ayant les mêmes ſentimens les uns que les autres.

J'excepte cependant les Natchez, de même que ceux qu'ils nomment leurs freres, leſquels ont conſervé des fê-

tes & des cérémonies qui font voir clairement qu'ils ont une origine bien plus noble : de plus la richeſſe de leur Langue les diſtingue encore de tous ces autres Peuples qui viennent de la Tartarie, dont la Langue au contraire eſt très ſtérile, & que s'ils reſſemblent aux autres dans certaines coûtumes, c'eſt qu'ils ont été contrains de ſe conformer à leurs uſages pour pouvoir être en ſociété avec les autres, comme dans la Guerre, dans les Ambaſſades ou Calumets, & dans tout ce qui regarde l'intérêt commun des Nations, & la ſociété qu'elles doivent avoir entr'elles.

Plus on acquiert de connoiſſances touchant ces Peuples de l'Amérique Septentrionale, plus on eſt confirmé dans la penſée qu'ils viennent de la Scythie, dont les Peuples ont encore à peu près les mêmes uſages & le même caractere. Mais ſi nous remontons deux ou trois mille ans plus haut, nous trouverons que les mœurs des Padoucas & de toutes les autres Nations du Nord de l'Amérique ont une parfaite reſſemblance avec celles des Scythes ; auſquels on a donné depuis long-tems le nom de Tartares. En effet voici ce

qu'en dit un Hiſtorien Contemporain (1).

» Les Scythes, dit cet Auteur, re-
» connoiſſent un Dieu Créateur du Ciel
» & de la Terre, auquel ils font leurs
» Sacrifices, l'adorant dans le Soleil
» qui eſt ſon image. Ces Peuples vi-
» vent dans l'innocence, & on les trai-
» te peut-être fort injuſtement de Sau-
» vages, puiſqu'ils ſuivent la Nature
» toute pure, qu'ils ne connoiſſent
» point d'autres biens que ceux qu'el-
» le leur fournit dans les fruits de la
» Terre & dans les Animaux dont ils
» ſe nourriſſent, qu'ils ſe gardent la
» foi les uns aux autres, que l'amitié
» regne dans les familles, l'hoſpitalité
» s'exerce envers les Etrangers, & l'hu-
» manité à l'égard de tous les hommes.
» Ils ont raiſon de préférer ces avanta-
» ges aux nôtres, leur ſimplicité à no-
» tre politeſſe, & ces mœurs antiques
» qu'ils tiennent des premiers Origi-
» naires du Monde, tels qu'ils ſe vantent
» d'être, à tous ces rafinemens dont
» le luxe & la molleſſe ont corrompu
» les autres Etats de l'Aſie. Leur fru-

(1) Je rapporte ici ce que dit des Scythes un Sçavant Grec qui les connoiſſoit pour les avoir fréquentés aſſez long-tems.

» galité leur a appris la juſtice; & com-
» me ils ne convoitent rien, ils ne font
» point la Guerre pour avoir le bien
« d'autrui; n'ayant point l'uſage de l'or
» ni de l'argent, ils n'en ont point la
» cupidité. La Nature leur enſeigne
» une Morale, où toute la Philoſo-
» phie des Grecs a de la peine à parve-
» nir: & l'ignorance des vices fait en
» eux avec plus d'efficace ce que fait la
» connoiſſance de la vertu chez les Na-
» tions les plus polies «.

Après ce que cet Auteur rapporte des Scythes plus de ſix ou ſept cens ans avant l'Ere Chrétienne, après ce que j'ai dit des mœurs des Peuples du Nord de l'Amérique, on ne peut méconnoître l'origine de ces derniers, puiſqu'on y voit, outre les preuves que j'en ai données ci-devant, la même maniére de penſer, de vivre & de ſe gouverner. On demandera peut-être quelles raiſon pouvoit les déterminer à quitter leur Pays; la premiere raiſon que l'on en peut donner eſt celle qui a déterminé toutes les Nations à peupler toute la Terre: ces Nations ſe ſont trouvées trop nombreuſes pour le Pays qu'elles habitoient, elles ſe ſont établies au loin & ſe ſont

ainſi ſéparées ; la diviſion, les Guerres y ont auſſi donné lieu fort ſouvent. Mais je trouve pour ces Peuples dont je parle ici, une raiſon beaucoup plus forte, & qui ſe tire d'un objet qui n'aura pas manqué de les flatter & de les expatrier ſans peine ; c'eſt la fertilité de l'Amériqne Septentrionale. La Scythie Septentrionale eſt extrêmement ſtérile ; ce ne ſont que vaſtes Forêts & ſables arides. Ceux qui y étoient reſtés ayant appris que leurs freres qui les avoient quittés, étoient dans un Pays d'une abondance prodigieuſe, s'y ſont tranſportés eux-mêmes, & pluſieurs autres Peuplades ont ſuivi leur exemple.

Il eſt aiſé de remarquer d'un côté que le Peuples de l'Amérique Septentrionale tirent tous leur origine du même Pays ; & on peut aiſément, après tout ce que j'en ai dit ſe perſuader qu'ils ne peuvent-être venus que de la Scythie que nous nommons aujourd'hui Tartarie.

CHAPITRE XII.

Troiſiéme Phénoméne : On donne à l'Auteur la régie de l'Habitation du Roi.

J'Ai dit ailleurs que tous les Naturels généralement parlant étoient très-ſuperſtitieux ; les uns le ſont plus, les autres moins. Les Natchez n'étoient pas exemts de cette foibleſſe ; mais je leur rendrai cette juſtice, que ce n'étoit que dans des cas où bien des Européens auroient été pour le moins auſſi ſuſceptibles qu'eux, comme lorſqu'il arrive certains événemens ſi extraordinaires, qu'il ſemble que la Nature ſoit menacée de ſouffrir dans quelque partie de ſon tout.

J'ai rapporté dans leur tems deux événemens qui firent trembler toute la Louiſiane, ſans en excepter les François. Celui que je vais décrire n'ayant point été ni ſi général, ni ſi frappant, n'effraya que les Naturels & les François les plus craintifs.

Vers la fin du mois de Mai 1726 le Soleil fut caché toute une journée de grands nuages, mais très-diſtincts les uns des autres ; ces nuages laiſſoient

peu de vuide entr'eux pour permettre de voir l'azur du Ciel, encore n'étoit-ce qu'en très-peu d'endroits ; toute la journée fut très-calme, le ſoir ſur-tout ces nuages étoient entiérement joints : on ne voyoit point le Ciel ; mais on diſtinguoit toutes les différentes configurations des nuages : je remarquai qu'ils étoient fort élevés au-deſſus de la terre. La ſolitude où je fus tout ce jour fut cauſe que je fis cette remarque, ſans quoi je n'y aurois fait aucune attention.

Le tems étant ainſi diſpoſé, le Soleil ſe préparoit à ſe cacher ſous l'horiſon : je le vis dans l'inſtant qu'il y touchoit, parce qu'il y avoit un petit eſpace qui étoit net entre les nuages & l'horiſon. Le tems étoit beau & tranquille, je me mis à table pour ſouper dans ma cour : peu après ces nuages devinrent lumineux ou réfléchiſſoient la lumiere ; le contour de la plûpart de ces nuages ſembloit être bordé d'or, d'autres n'en avoient qu'une foible teinture. Il ſeroit très-difficile de décrire toutes les beautés que ces differens coloris préſentoient à la vûe ; mais le tout enſemble faiſoit le plus beau coup d'œil que j'aye vû de ma vie dans ce genre.

J'avois le viſage tourné du côté du Levant ; & dans le peu de tems que le Soleil formoit cette décoration, il avançoit & ſe cachoit de plus en plus. Quand il fut aſſez bas pour que l'ombre de la Terre pût paroitre ſur la convexité des nuages, on vit comme ſi un voile tendu du Nord au Sud eût caché ou ôté la lumiere de deſſus cette partie de nuages qui s'étendoient vers le Levant, & les rendoit ſombres ſans empêcher qu'on ne les diſtinguât parfaitement, enſorte que tous ceux qui étoient ſur la ligne étoient partie lumineux & partie ſombres. Ce charmant ſpectacle dura trop peu, de même que tous les objets qui frappent ſi fort les ſens, & deſquels on ne voudroit jamais voir la fin ; celui ci ne dura pas plus que le tems de le décrire.

Sur la fin mes deux plus proches voiſins arriverent tout effrayés ; & me trouvant à ſouper tranquillement, ils me dirent que ſans doute je n'avois pas vû les Signes qui avoient paru dans le Ciel. Je leur répondis que j'étois dans l'impoſſibilité d'avoir rien vû dans le Ciel, puiſque les nuages le cachoient : mais la peur leur avoit fait voir des figures qui n'avoient point exiſté.

Je leur dis que ce qu'ils avoient vû étoit naturel & n'avoit rien qui dût effrayer, qu'au contraire j'en avois été charmé. Je leur expliquai ce qui y avoit donné occaſion, & ils s'en retournerent un peu plus aſſurés : mais les Natchez ne prirent pas la choſe ainſi : tout ce que je pûs leur dire ne les diſſuada point de l'idée qu'ils avoient que les Hommes rouges étoient menacés de quelque malheur, parce que, diſoient-ils, le Ciel avoit paru rouge & comme en colere.

Ce ſimple récit peut ſervir à déſabuſer pluſieurs Habitans de ce tems-là de l'idée qu'ils ont encore que c'étoit un Phénoméne, qui annonçoit quelque choſe de ſiniſtre aux Louiſianois. Et quoique le maſſacre de l'Etabliſſement François aux Natchez ne ſoit arrivé que près de quatre années après, la plûpart de ceux qui en ont réchappé ſur-tout, ſont toujours perſuadés que c'étoit un avertiſſement de ce déſaſtre ; tant il eſt vrai que la ſuperſtition s'empare de la plûpart des eſprits avec une telle force, que ni la Religion ni la raiſon n'ont encore pû détruire ces reſtes malheureux de l'ignorance & de la crédulité Payenne.

La même année il me prit une forte envie de quitter le Poſte des Natchez, où je demeurois depuis huit ans. J'en pris la réſolution, malgré l'attachement que j'avois pour cet Etabliſſement. Je communiquai ma penſée à un ami qui l'approuva, & qui voulut en faire de même. Nous rendîmes nos effets, & nous deſcendîmes à la nouvelle Orléans qui avoit bien changé de face, puiſqu'elle étoit entiérement bâtie. J'y trouvai M. de la Chaiſe Commiſſaire Ordonnateur, qui me connoiſſoit pour avoir fait de ſa part la recherche des Simples qui furent envoyées en France par ordre de la Compagnie. Je comptois m'en revenir en Europe avec mon ami qui y repaſſa; mais M. Perier Gouverneur & M. de la Chaiſe me preſſerent de telle ſorte, que j'acceptai la régie de l'Habitation de la Compagnie, qui devint peu de tems après l'Habitation du Roi.

Cette Habitation paroiſſoit une Forêt à moitié défrichée; les cabannes des Negres étoient éparſes ça & là; ces Negres avoient pluſieurs petites Pirogues qui leur ſervoient à traverſer le Fleuve, pour aller voler tous les Habitans de l'autre côté, qui étoit celui de

la Ville : tous les Dimanches il s'y trouvoit au moins quatre cent Negres ſur l'Habitation, y compris deux cent cinquante qui en étoient. Je fis défricher & cultiver le terrein ; je fis briſer les Pirogues des Negres & leur défendis d'en avoir jamais ; je convins avec les autres Habitans de ce que nous avions à faire pour empêcher ces aſſemblées de Negres, qui ne pouvoient aboutir qu'au dommage de la Colonie, & je parvins à les abolir ; je fis un camp pour les Negres de l'Habitation. Il étoit compoſé d'une Place dans le milieu, & de trois grandes Rues où je diſpoſai leurs cabannes, entre leſquelles je laiſſai un eſpace couvenable. J'entourai ce camp de fortes paliſſades, je n'y laiſſai qu'une porte qui étoit le ſeul endroit par où ils pouvoient ſortir : je fis faire encore en dehors de cette porte deux cabannes dont l'une étoit pour le Commandeur blanc, & l'autre pour ſerrer les médicamens & faire les panſemens : un jeune Négre qui ſuivoit le Chirurgien couchoit & demeuroit dans cette derniere cabanne, afin d'être à portée de ſaigner ou de mettre un premier appareil ſi le cas étoit preſſant. J'ai appris depuis pluſieurs

années que ce Négre étoit un des bons Chirurgiens de la Colonie. J'avois attention que l'on eût grand ſoin des malades & des femmes en couche ; je faiſois donner du lait à celles-ci & augmenter leur portion ; ce qui n'empêchoit point que lorſqu'ils manquoient à leur devoir de quelque maniere que ce pût être, je ne les fiſſe châtier comme ils le méritoient. Voyant que je faiſois plaiſir ou que je puniſſois ſuivant les occurences, ils ſe convertirent enfin malgré eux. Il y en avoit cependant qui avoient des diſputes entr'eux à l'occaſion des femmes ; & ces diſputes occaſionnoient des batteries, qui n'alloient pas à moins que de s'eſtropier ou même de ſe tuer. Je les faiſois corriger, je n'y gagnai rien, ſur-tout à l'égard de deux qui en vouloient à la même. Je fis venir la femme en particulier & lui demandai lequel elle aimoit ; lorſqu'elle me l'eut nommé, je fis avertir le Négre, qui me dit qu'il l'aimoit bien ; je les unis enſemble & leur recommandai d'être tranquilles qu'autrement je ſeroisobligé d'agir. J'en uſai de même à l'égard de pluſieurs autres, & la paix régna parmi eux. Dans les eaux baſſes je fis creuſer vis à vis de ma maiſon un petit Port,

qui pouvoit contenir un Vaiſſeau & les Pirogues de l'Habitation, de ſorte que je ne craignois point les arbres que le Fleuve entraîne dans ſes débordemens. Les choſes étant ainſi en régle, je me trouvai plus commodément & plus ſatisfait; cette tranquillité dura juſqu'à la conſpiration des Négres contre les François, de laquelle je parlerai après que j'aurai rapporté les Guerres ſuivantes.

CHAPITRE XIII.

Le Commandant du Poſte des Natchez veut faire une Habitation au Village de la Pomme : Les Natchez tiennent Conſeil, dans lequel il eſt arrêté que les François de la Louiſiane periront tous le même jour & à la même heure : La vieille Soleille ſœur du Souverain précédent decouvre le ſecret : Elle fait ce qu'elle peut pour avertir les François du malheur duquel ils ſont menacés : Ceux-ci mepriſent ſes avis.

AU commencement du mois de Décembre 1729. on apprit à la Capitale avec la plus vive douleur le maſſacre du Poſte François des Natchez. Mon Patron de Canot, Négre fort intelligent & qui m'étoit fort attaché, me dit tout chagrin : » Vas vîte » en ville, tu ſçaura bien des nouvel- » les ; on dit que tous les François des » Natchez ont été tués par les chiens » de Sauvages «. J'y fus à l'inſtant, & le premier François que je vis en y arrivant fut M. de la Frêniere depuis

Conſeiller ; il m'embraſſa & me dit : » Que vous êtes heureux, mon cher » ami, d'avoir prévu ce qui vient d'ar- » river aux Natchez, puiſque tous les » François y ſont égorgés : c'eſt par la » faute de cet étourdi de Commandant » que ce malheur eſt arrivé. Vous m'a- » viez bien dit qu'il vous tromperoit » agréablement, s'il n'attiroit quelque » diſgrace à ce Poſte.

Il me raconta ce qu'il en ſçavoit ; je m'en fûs au Gouvernement où on m'apprit le reſte ; je vais rapporter ce fait dès ſon origine.

Le ſieur de Chépart avoit été Commandant du Poſte des Natchez, & il en avoit été relevé pour y avoir fait des injuſtices. M. Périer Commandant Général arrivé depuis peu ſe laiſſa prévenir en ſa faveur, parce qu'il lui dit qu'il avoit commandé ce Poſte avec applaudiſſement ; de cette ſorte il obtint le Commandement de M. Périer qui ne le connoiſſoit point ; l'intégrité de ce Commandant Général lui auroit été un obſtacle inſurmontable.

Ce nouveau Commandant ayant pris poſſeſſion de ſon Poſte, projetta de former pour lui une Habitation des plus brillantes de la Colonie. A cet effet il

examina tous les terreins qui n'étoient pas occupés par les François ; mais il n'y trouva rien qui pût remplir la la grandeur de ſes vûes ; il n'y eut que le Village de la Pomme Blanche, qui avoit au moins une lieue en quarré, qui fût capable de lui plaire, & ſur le champ il prit la réſolution de s'y établir : ce terrein étoit éloigné du Fort de près de deux lieues ; mais des maiſons de campagne de conſéquence n'ont pas beſoin d'être ſi près des Villes, elles y perdroient de leur mérite. Entêté de la beauté de ſon deſſein, ce Commandant fit venir au Fort le Soleil de la Pomme (1).

Lorſque ce Soleil fut rendu chez le Commandant, celui-ci ſans autre compliment lui dit qu'il n'avoit qu'à chercher un autre terrein pour faire ſon Village, parce qu'il vouloit bâtir au premier jour dans le Village de la Pomme ; qu'il eût à faire vuider inceſſamment les cabannes & ſe retirer ailleurs ; & pour mieux couvrir ſon jeu, il avoit fait entendre à quelqu'un qu'il étoit bon que les François s'établiſſent ſur

(1) Ce Village étoit de la Nation des Natchez &, celui avec lequel on avoit eu la premiere Guerre.

le bord de la petite Riviere où étoit le grand Village & le séjour du Grand Soleil. Ce Commandant s'imaginoit sans doute parler à un Esclave auquel on commande d'un ton absolu : mais il ignoroit que les Naturels de la Louisiane sont si ennemis de l'esclavage, qu'ils lui préferent la mort ; les Soleils sur tout accoûtumés à gouverner despotiquement, y répugnent encore davantage.

Le Soleil de la Pomme, crût qu'en lui parlant raison il pourroit l'entendre ; la pensée de ce Soleil se seroit trouvée juste, s'il eût eu affaire à un homme raisonnable. Il lui répondit donc que ces ancêtres avoient demeuré dans son Village autant d'années qu'il avoit de cheveux à sa cadenette, & qu'ainsi il étoit bon qu'ils y restassent encore.

A peine l'Interprête eut-il expliqué cette réponse au Commandant, qu'il se mit en colere, & menaça le Soleil que si dans peu de jours il ne sortoit de son Village, il s'en repentiroit. Le Soleil repliqua que quand les François étoient venus leur demander des terres pour s'établir, ils leur avoient dit qu'il y en avoit beaucoup, que personne

n'occupoit ; qu'ils pouvoient les prendre, que le même Soleil les éclaireroit tous, qu'ils marcheroient par le même chemin..... Il en auroit dit bien davantage pour appuyer ſes raiſons ; mais le Commandant qui s'échauffoit, lui dit dans ſa fougue qu'il vouloit être obéi ſans aucune réplique. Le Soleil ſans s'emporter ſe retira, en diſant qu'il alloit aſſembler les Vieillards de ſon Village pour tenir Conſeil ſur cette affaire.

Il les aſſembla effectivement ; il fut arrêté dans ce Conſeil que l'on repréſenteroit au Commandant, que le bled de tous les gens de leur Village ſortoit déja un peu de terre & que toutes les poulles couvoient leurs œufs ; que s'ils ſortoient à préſent de leur Village, les poulets & les grains ſeroient perdus pour les François, auſſi bien que pour eux, puiſque les François n'étoient pas en aſſez grand nombre pour ſarcler tout le bled qu'ils avoient ſémé dans leurs champs.

Cette réſolution priſe, on fut la propoſer au Commandant qui la rejetta avec menace de les châtier, s'ils n'obéiſſoient dans l'eſpace d'un terme très-court qu'il leur fixa.

Le Soleil rapporta cette réponſe à

son Conseil qui agita la question. Elle étoit épineuse ; mais la politique des Vieillards décida que l'on proposeroit au Commandant de les laisser dans leur Village jusqu'à la récolte, & jusqu'à ce qu'ils eussent eu le tems de sécher & égrainer leur bled, à condition que chaque cabanne du Village lui donneroit dans tant de Lunes, qu'ils détermineront, une manne de bled d'un baril (1) & une volaille ; que ce Commandant leur avoit paru très intéressé, & que cette proposition seroit un moyen d'obtenir du tems ; que jusqu'à ce terme on prendroit de justes mesures pour se soustraire à la domination des François.

Le Soleil retourna chez le Commandant, & lui proposa de lui donner le tribut dont je viens de parler, s'il vouloit attendre jusqu'aux premiers froids ; qu'alors le bled seroit cueilli & assez sec pour être égrainé ; qu'en agissant ainsi, ils ne perdroient point leur bled & ne seroient point exposés à mourir de faim ; que lui Commandant y trouveroit son profit, & qu'aussitôt qu'il y

(1) Le baril pése cent cinquante livres. Ce Village de la Pomme étoit de plus de quatre-vingt cabannes.

auroit du bled égrainé, ils lui en apporteroient.

L'avidité du Commandant lui fit accepter la propoſition avec joie, & lui ferma les yeux ſur les ſuites de ſa tyrannie ; il feignit cependant qu'il n'acceptoit leur offre que par grace, & dans la vûe de faire plaiſir à une Nation qu'il chériſſoit, & qui avoit toujours été amie des François. Le Soleil parut très-content d'avoir obtenu un délai ſuffiſant pour prendre les précautions néceſſaires à la ſûreté de la Nation ; car il ne fut point duppe de la feinte bienveillance du Commandant.

Le Soleil fit aſſembler le Conſeil à ſon retour ; il dit aux Vieillards que le Commandant François avoit acquieſcé aux offres qu'il lui avoit faites, & qu'il lui avoit accordé le terme qu'ils demandoient. Il leur expoſa enſuite qu'il falloit profiter ſagement de ce tems, pour ſe ſouſtraire au payement propoſé & à la domination tyrannique des François, qui devenoient dangereux à meſure qu'ils ſe multiplioient ; que les Natchez devoient ſe ſouvenir de la guerre qu'on leur avoit faite, malgré le Traité de Paix conclu avec eux : que cette Guerre ayant été faite à leur ſeul Village, ils

devoient chercher les moyens les plus ſûrs pour en tirer une juſte & ſanglante vengeance ; que cette entrepriſe étant de la derniere conſéquence, elle demandoit beaucoup de ſécret, des meſures ſolides & beaucoup de politique ; qu'ainſi il convenoit de faire au Chef François encore plus d'amitié qu'on ne lui en avoit fait juſqu'à préſent ; que cette affaire exigeoit quelques jours de réflexions, avant d'en décider & de la propoſer au Grand Soleil & à ſon Conſeil ; qu'ils n'avoient qu'à ſe retirer ; que dans peu de jours il les aſſembleroit pour décider du parti que l'on prendroit.

Au bout de cinq ou ſix jours il fit venir les Vieillards, qui pendant cet intervalle s'étoient conſultés les uns les autres ; ce qui fit que toutes les voix furent réunies pour le même & ſeul moyen de parvenir à la fin que l'on s'étoit propoſée, qui étoit la deſtruction totale des François dans cette Province.

Le Soleil les voyant tous aſſemblés leur dit : » Vous avez eu le tems de » réflêchir ſur la propoſition que je vous » ai faite ; ainſi je crois que vous aurez » bien-tôt expoſé le meilleur moyen

» de nous défaire ſans riſque de nos » mauvais Voiſins «. Le Soleil ayant ceſſé de parler, le plus ancien des Vieillards ſe leva, ſalua ſon Chef à ſa maniere & lui dit :

» Il y a long-tems que nous nous » appercevons que le voiſinage des » François nous fait plus de mal que » de bien ; nous le voyons, nous autres Vieillards, mais les jeunes gens » ne le voyent pas. Les Marchandiſes » des François font plaiſir à la jeuneſſe ; » mais en effet à quoi tout cela ſert-il, » ſinon à débaucher les filles & à corrompre le ſang de la Nation, & à les » rendre glorieuſes & fainéantes ? Les » jeunes hommes ſont dans le même » cas : & il faut que les hommes mariés » ſoient tués de travail pour nourrir la » famille & ſatisfaire les enfans. Avant » que les François fuſſent arrivés dans » ce Pays, nous étions des hommes » qui nous contentions de ce que nous » avions, & il nous ſuffiſoit : nous marchions hardiment par tous les che» mins, parce qu'alors nous étions nos » maîtres ; mais aujourd'hui nous n'al» lons qu'en tâtonnant, dans la crainte » de trouver des épines ; nous marchons » en Eſclaves, & nous ne tarderons

» pas de l'être bien-tôt des François, » puisqu'ils nous traitent déja comme » si nous l'étions. Quand ils seront » assez forts, ils n'useront plus de poli- » tique ; la moindre chose que nos jeu- » nes gens feront, les François les » attacheront au Poteau, & les fouet- » teront comme ils fouettent leurs » Esclaves Noirs : ne l'ont-ils pas déja » fait à un de nos jeunes gens, & la » mort n'est-elle pas préférable à l'es- » clavage ?

Il fit une petite pose, & après qu'il eût repris haleine il continua ainsi :

» Qu'attendons-nous ? Voulons- » nous laisser multiplier les François, » jusqu'à ce que nous ne soyions plus » en état de nous opposer à leurs » efforts ? Que diront les autres Na- » tions ? Nous passons pour les plus » spirituels de tous les Hommes rou- » ges ; elles diront alors que nous avons » moins d'esprit que les autres Peuples. » Pourquoi donc attendre davantage ? » Mettons-nous en liberté, & faisons » voir que nous sommes de vrais hom- » mes qui pouvons nous passer avec » ce que nous avons ; commençons dès » ce jour à nous y disposer ; faisons » préparer des vivres par nos femmes

» ſans leur en dire la raiſon ; allons
» porter le Calumet de Paix à toutes
» les Nations de ce Pays ; faiſons-leur
» entendre que les François étant plus
» forts dans notre voiſinage que par-
» tout ailleurs, ils nous font ſentir
» plutôt qu'aux autres qu'ils veulent
» nous mettre dans l'eſclavage, que
» quand ils ſeront aſſez forts, ils en
» feront autant à toutes les Nations
» du Pays, & qu'il eſt de leur intérêt
» de prévenir un ſi grand malheur ;
» que pour cet effet ils n'ont qu'à ſe
» joindre à nous, pour détruire tous
» les François en un même jour & à la
» même heure : que ce jour ſera celui
» où finit le terme que l'on a obtenu
» du Commandant François, pour lui
» porter la contribution dont on étoit
» convenu ; que l'heure ſera le quart
» du jour (neuf heures du matin ;)
» qu'à cette heure pluſieurs Guerriers
» iront lui porter du bled comme pour
» commencer le payement, & qu'ils
» porteront leurs Armes ſous prétexte
» d'aller à la chaſſe ; que dans chaque
» maiſon de François il y aura deux
» ou trois Natchez pour un François ;
» qu'ils demanderont à emprunter des
» Armes & de la munition pour aller
faire

» faire une chaſſe générale à l'occaſion » d'une grande Fête & qu'ils, leur ap- » porteront de la viande : que les » coups de fuſil que l'on tirera chez le » Commandant François ſeront le Si- » gnal pour que tous enſemble tom- » bent ſur les François & les tuent ; » qu'alors on ſera en état d'empêcher » que ceux qui viendroient de l'an- » cien Village François par la Grande » Eau puiſſent jamais s'y établir«.

Le même Vieillard ajoûta qu'après avoir fait entendre aux autres Nations la néceſſité de prendre ce parti violent, on leur laiſſeroit à chacune un paquet de Buchettes, qui ſeroit en pareil nombre que le leur, lequel marqueroit la quantité de jours qu'il y avoit à attendre juſqu'à celui auquel tous devoient frapper à la fois : que pour ne point ſe tromper, il falloit être exact à tirer tous les jours une de ces Buchettes du paquet, la caſſer & la jetter au loin, & qu'un homme ſage ſeroit chargé de ce ſoin. Il ſe tut en cet endroit & s'aſſit. Tous les Vieillards approuverent ſon avis, & furent de ſon ſentiment.

Le projet fut également approuvé du Soleil de la Pomme ; mais il s'agiſſoit d'y faire conſentir le Grand Soleil

& les autres Petits Soleils ; parce que tous ces Princes étant d'accord ſur ce point, toute la Nation obéiroit aveuglément. Ils prirent encore la précaution de défendre que les femmes, même les Soleilles, en fuſſent averties, ou qu'elles euſſent le moindre ſoupçon de ce qu'on vouloit faire contre les François.

Le Soleil de la Pomme avoit beaucoup d'eſprit, ce qui le facilita d'amener le Grand Soleil à ſon but. Ce Grand Soleil regnant étoit un jeune homme ſans expérience, qui ſe laiſſa gagner d'autant plus (1) facilement, que tous les Soleils convenoient que celui de la Pomme avoit l'eſprit juſte & pénétrant ; auſſi n'avoit-il jamais beaucoup frayé avec les François. Ce Prince ayant joint le Souverain de la Nation, lui fit connoître la néceſſité de prendre ce parti, puiſqu'il falloit que lui-même abandonnât ſon propre Village, la ſageſſe des meſures concertées qui en aſſuroient même la réuſſite, & le danger où ſa jeuneſſe l'expoſoit avec des voiſins auſſi entreprenans, & ſur-tout avec le Commandant François, qui

(1) Le Grand Soleil frere du Serpent Piqué étoit mort il y avoit environ un an.

étoit à préſent à ce Fort, dont les Habitans & les Soldats même ſe plaignoient ; que tant que le Grand Soleil & le Serpent Piqué ſon frere avoient vêcu, le Commandant du Fort n'avoit rien oſé entreprendre, parce que le Grand Chef François qui eſt à leur gros Village (1) les aimoit; mais que lui Grand Soleil n'en étant point connu & étant encore jeune, on ſe mocqueroit de lui; enfin que le ſeul moyen de conſerver ſon autorité, étoit de ſe défaire des François par la voye & avec les précautions que les Vieillards avoient projettées.

Le réſultat de cet entretien fut, que dès le lendemain, quand les Soleils viendroient le matin pour le ſaluer, le Grand Soleil les avertiroit de ſe rendre chez celui de la Pomme ſans en parler à perſonne. La choſe fut exécutée, & l'eſprit ſéduiſant de celui de la Pomme attira tous les Soleils dans ſon projet : en conſéquence on forma un Conſeil des Soleils & des Nobles Vieillards qui tous approuverent le projet ; ces nobles Vieillards furent nommés Chefs d'Ambaſſade pour aller chez les autres Nations; on leur donna des Guer-

(1) Il veut dire la nouvelle Orléans.

riers pour les accompagner ; & il fut défendu ſous peine de la vie de parler de ceci à qui que ce fût. Cette réſolution priſe, ils partirent tous à la fois à l'inſçû des François.

Malgré le profond ſécret que l'on gardoit chez les Natchez, le Conſeil des Soleils & des Nobles Vieillards mit le Peuple dans l'inquiétude, & il n'eſt pas nouveau dans tous les Pays du Monde, de voir les Sujets s'efforcer à pénétrer les ſécrets de la Cour. Cependant la curioſité du Peuple ne pouvoit être ſatisfaite : les ſeules Soleilles (ou Princeſſes) avoient droit dans cette Nation de demander pourquoi on ſe cachoit d'elles. La jeune Grande Soleille avoit à peine dix-huit ans, & il n'y avoit que la Bras-Piqué, qui ayant beaucoup d'eſprit (ce qu'elle n'ignoroit pas) pouvoit trouver mauvais qu'on ne lui parlât de rien. En effet elle en témoigna ſon mécontentement à ſon fils, qui lui répondit que ces Députations ſe faiſoient pour renouveller la bonne intelligence avec les autres Nations, chez leſquelles il y avoit long-tems que l'on n'étoit allé en Calumet, & qui croyoient qu'on les mépriſoit par cette négligence. Cette excuſe ſimulée parut appaiſer la Soleille

Bras-Piqué; mais elle ne lui ôta point ſes inquétudes; elles redoublerent au contraire, lorſqu'elle vit qu'au retour des Calumets (ou Ambaſſades) les Soleils s'aſſemblerent en ſécret avec les Députés, pour apprendre d'eux quelle avoit été leur réception; au lieu qu'ordinairement cela ſe faiſoit en public.

Cette Soleille en fut courroucée: » Quoi, dit-elle en elle même, on cache à toute la Nation ce qu'elle doit » ſçavoir? On me le cache à moi-» même? « Sa colere auroit éclaté ſur le champ, ſi ſa prudence ne l'eût modérée. Ce fut un bonheur pour les François de ce qu'elle ſe crut ainſi mépriſée; car je crois que la Colonie doit plutôt ſon ſalut au chagrin de cette femme, qu'au reſte d'amour qu'elle avoit pour les François (1).

Elle craignoit avec raiſon d'augmenter la profondeur du ſécret au point de ne pouvoir rien apprendre ſi elle faiſoit de l'éclat. Pour cet effet elle ſe ſervit d'un moyen fort ſage. Elle engagea le Soleil ſon fils de venir avec elle voir une parente qu'ils avoient au Village de *la Farine*, qu'on lui avoit

(1) Elle étoit déja fort âgée, & ſon Aman étoit mort il y avoit quelques années.

dit être très-malade, & de l'accompagner ſans en rien dire. Elle le mena par le plus long, ſous prétexte que c'étoit le plus beau ; mais en effet parce qu'il étoit le moins fréquenté. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, elle penſa que le profond ſilence que l'on gardoit, ne provenoit que parce que l'on tramoit quelque choſe de ſiniſtre contre les François, & les mouvemens du Soleil de la Pomme appuyoient ſes conjectures ; ainſi ſe voyant avec ſon fils dans un endroit ſolitaire, & ſe confiant ſur le reſpect qu'il lui avoit toujours porté, elle lui dit :

» Aſſeyons-nous ici, auſſi bien je » ſuis laſſe, & j'ai quelque choſe à te » dire «. Lorſqu'ils furent aſſis, elle continua de cette ſorte : » Ouvres tes » oreilles pour m'entendre ; je ne t'ai » jamais appris à mentir, & je t'ai tou- » jours dit qu'un menteur ne méritoit » pas d'être conſidéré comme un hom- » me ; mais qu'un Soleil menteur étoit » digne de mépris, même des femmes, » ainſi je crois que tu me diras la véri- » té. Dis-moi donc : les Soleils ne ſont- » ils pas tous freres ? Leurs intétêts » ne doivent-ils pas être communs ? » Cependant tous les Soleils ſe cachent » de moi, comme ſi mes lévres étoient

» coupées, & comme si je ne pouvois
» retenir mes paroles. Me connois-tu
» femme à parler en dormant? Je suis
» au desespoir de me voir mépriſée de
» mes freres; mais encore plus de l'être
» de toi même. Quoi donc? N'es-tu
» pas sorti de mes entrailles? N'as-tu
» pas succé mon sein pour te nourrir du
» plus pur de mon sang? Est-ce que
» mon sang ne coule pas encore dans
» tes veines? Serois-tu Soleil si tu
» n'étois pas mon fils? As-tu déja ou-
» blié que sans mes soins tu serois
» mort il y a long-tems? Tout le mon-
» de t'a dit, & moi aussi, que tu es fils
» d'un François, mais mon propre sang
» m'est beaucoup plus cher que celui
» des Etrangers? Je marche aujour-
» d'hui près de toi, de même qu'une
» Chienne sans être regardée; je m'é-
» tonne que tu ne me repousses pas avec
» le pied: je ne suis point surprise de
» voir que les autres se cachent de moi.
» Les Vieillards ont coûtume de mé-
» priser les femmes qui ne leur sont
» point proches; mais toi qui es mon
» fils, tu te caches de moi. As-tu ja-
» mais vû dans notre Nation un fils
» mépriser sa mere? Tu es le seul de
» ce caractére. Quoi! tant de mouve-

» mens dans la Nation, ſans que j'en » ſçache la raiſon, quoique je ſois la » Vieille Soleille, quoique j'aye un fils » Soleil? As-tu peur que je ne te re- » bute, & que je te faſſe Eſclave des » François contre leſquels vous agiſ- » ſez? Ah! que je ſuis laſſe d'être ainſi » mépriſée & de marcher avec des hom- » mes ingrats!«

Le fils de cette Soleille fut pénétré du diſcours qu'elle venoit de lui faire les larmes aux yeux. Il écouta ſes reproches avec la prudence ordinaire des Naturels, & le reſpect dû à une mere & Princeſſe; il lui répondit enſuite en ces termes: » Tes reproches ſont des » fléches qui percent mon cœur, & je » ne crois pas t'avoir jamais rebutée » ni mépriſée; mais as-tu jamais en- » tendu dire que l'on doive révéler » ce que les Vieillards du Conſeil ont » arrêté; & moi qui ſuis Soleil, ne » dois-je pas donner l'exemple? On » s'eſt caché de la Grande Soleille » comme de toi. Quoique l'on ſçache » que je ſuis fils d'un François, on ne » s'eſt pas méfié de moi; on s'eſt bien » douté que par ton grand eſprit tu » pénétrerois le ſécret du Conſeil; » mais le cachant à la Grande Soleille,

» Il convenoit de n'en rien dire. Puiſ-
» que tu-as tout deviné, que veux-tu
» que je t'apprenne? Tu en ſçais au-
» tant que moi : fermes ta bouche.

» Je ne ſuis point en peine, lui dit-
» elle, de ſçavoir contre qui vous pre-
» nez vos précautions ; mais c'eſt juſ-
» tement à cauſe que c'eſt contre les
» François, que je crains que vous
» n'ayiez pas bien pris vos meſures
» pour les ſurprendre ; car je ſçais qu'ils
» ont beaucoup d'eſprit, quoique le
» Commandant d'ici ait perdu le ſien ;
» ils ſont braves & ont des Marchan-
» diſes en quatité pour avoir tous les
» Guerriers des autres Nations contre
» nous. Si vous n'en vouliez qu'à des
» Hommes rouges, je dormirois plus
» tranquillement ; d'ailleurs je ne ſuis
» plus jeune ; que ce ſoient les Fran-
» çois ou les Hommes rouges qui me
» tuent, la vie d'une femme âgée eſt
» peu de choſe ; mais la tienne m'eſt
» chére. Si vos Vieillards ont crû qu'il
» étoit auſſi facile de ſurprendre les
» François que les Hommes rouges,
» ils ſe ſont trompés groſſiérement : les
» François ont des reſſources que les
» Hommes rouges n'ont pas ».

Son fils lui dit qu'elle n'avoit rien

à craindre du côté des meſures que l'on avoit priſes. Après lui avoir dit tout ce que j'ai rapporté, il ajouta que toutes les Nations avoient écouté & approuvé leur projet, & qu'elles avoient promis de donner le même jour & dans le même tems que les Natchez, chacune ſur les Villages des François qui leur étoient voiſins ; que les Chatkas s'étoient chargés de détruire tous les François qui étoient au bas de la Grande Riviere (le Fleuve S. Louis) & tout le long en remontant juſqu'aux Tonicas ; que l'on n'avoit point été chez cette Nation ; que les Tonicas & les Oumas étoient trop amis des François, & qu'il valloit mieux les détruire les uns & les autres avec les François qui y demeuroient ; il lui dit enfin que les Buchettes étoient dans le Temple ſur le bois plat.

Lorſque la Bras-Piqué fut inſtruite de tout, elle fit ſemblant de l'approuver, & laiſſant déſormais ſon fils tranquille, elle ne s'occupa plus que des moyens qu'elle pourroit trouver pour faire échouer ce barbare deſſein : le tems preſſoit, car le terme juſqu'au jour marqué pour l'Action étoit déja preſque écoulé.

Cette femme ne pouvant ſe réſoudre à voir périr tous les François dans un jour par la Conjuration des Naturels, chercha des moyens pour ſauver la plus grande partie des François : pour y parvenir elle imagina d'en avertir quelques filles qui aimoient les François, ce qu'elle fit en leur recommandant de ne jamais dire que cet avis venoit d'elle.

CHAPITRE XIV.

La Vieille Soleille met en vain tout en uſage pour ſauver les François : Le Commandant ne veut pas y entendre : Enfin les Natchez maſſacrent impitoyablement tous les François de ce Poſte : Les Natchez pillent tout & croyent que tous les François des autres Poſtes ſont détruits de même, ſuivant qu'ils en etoient convenus avec les autres Nations.

DANS l'eſpérance de faire ouvrir les yeux au Commandant, la Bras-Piqué arrêta un Soldat qu'elle trouva en chemin, auquel elle dit d'aller ſur le champ dire au Commandant que les Natchez avoient perdu l'eſprit & qu'il prît garde à lui ; qu'il ſuffiroit qu'il fît la moindre réparation au Fort en préſence de quelques-uns d'eux, pour faire voir qu'il s'en méfioit, & qu'alors toutes leurs réſolutions & leurs mauvais deſſeins s'évanouiroient.

Le Soldat s'acquitta fidélement de ſa commiſſion ; mais le Commandant, loin d'ajoûter foi à cet avis, d'en profiter, de l'approfondir & de s'informer de la raiſon qui y donnoit lieu,

traita le Soldat de lâche & de visionnaire, le fit mettre aux fers, & dit qu'il se garderoit bien de se donner aucun mouvement pour réparer le Fort & se tenir sur ses gardes ; que les Natchez qui le verroient agir de la sorte, croiroient qu'il manqueroit de courage & qu'il les appréhendoit. Il comptoit sans doute faire plus de peur à ses Ennemis par ses bravades qu'en mettant son Fort en bon état.

La Bras-Piqué craignant d'être décelée malgré toutes ses précautions & le sécret qu'elle recommandoit, avoit été dans le Temple, & avoit tiré du fatal Faisseau quelques buchettes : son dessein étoit d'avancer le terme, afin que ceux des François qui pourroient réchapper du Massacre pussent avertir leurs Compatriotes ; elle forma ce dessein sur la connoissance qu'elle avoit des fanfaronades du Commandant. Elle fit tant par ses soins, que plusieurs François furent avertis, dont plusieurs donnerent avis au Commandant, mais il en fit mettre sept aux fers en les traitant de lâches. Le Massacre devoit s'exécuter deux ou trois jours avant qu'il ne l'a été ; mais les Natchez ayant appris qu'il devoit arriver une demie Galére chargée de Marchandises, remirent

à exécuter leur projet à l'arrivée de cē Bateau. En effet la Compagnie ayant eu avis que ce Poſte étoit très-brillant, avoit donné ordre d'y bâtir un Magazin, & d'y envoyer des Marchandiſes pour fournir aux Habitans.

Cette Soleille voyant que le terme approchoit, & que pluſieurs des Commiſſionnaires avoient été châtiés pour avoir donné un avis ſalutaire, prit le parti de parler à M. Maſſé Sous-Lieutenant, s'imaginant que le Commandant feroit plus d'attention aux avis d'un Officier qu'à ceux de ſes Soldats; mais elle ſe trompa encore; le Commandant n'écouta pas plus l'Officier que les Soldats.

Le Commandant malgré tous ces avis, prit le parti d'aller ſe divertir avec quelqu'autres François au grand Village des Natchez, d'y porter de l'eau de-vie pour y paſſer la nuit; ils pouſſerent la partie de plaiſir juſques au point du jour qu'ils retournerent au Fort: à peine le Commandant y fut-il, qu'il reçut des avis preſſans de ſe tenir ſur ſes gardes.

Le Commandant encore étourdi de ſa débauche nocturne, joignit l'imprudence au mépris de ces derniers avis: il ordonna à l'Interprête d'aller à l'inſ-

tant au grand Village, demander au Grand Soleil s'il étoit vrai qu'il devoit dans peu venir à la tête de ses Guerriers pour tuer tous les François, & de venir tout de suite lui rendre réponse. C'étoit au point du jour ; l'Interprête ne fut, pour ainsi dire, qu'un instant pour faire son voyage ; mais on peut bien s'imaginer, sans qu'il soit besoin de le dire, quelle fut la réponse du Grand Soleil ; quoique jeune il sçut dissimuler,& parler à l'Interprête de façon que le Commandant en fut très satisfait & se félicita d'avoir mépriſé les avis qu'on lui avoit donnés ; il fut de-là dans sa maison qui étoit sous le Fort pour se reposer des fatigues de la nuit précédente.

Les Natchez avoient trop bien pris leurs mesures pour ne point avoir le succès qu'ils en espéroient. Le moment fatal arriva enfin ; les Natchez partirent de chez eux la veille de S. André 1729 ; ils eurent la précaution de conduire avec eux un Puant (1) armé d'un Casse-tête de bois, pour assommer le Commandant ; (2) ils avoient

(1) Les Natchez nomment Puants les hommes du bas peuple. Voyez Tome II. Chap. XXVI.

(2) D'autres disent qu'il fut tué par des

conçu un ſi grand mépris pour lui, qu'aucun Guerrier ne voulut ſe charger de le tuer. Les maiſons des François remplies d'ennemis, le Fort de même garni de Naturels qui y étoient entrés par la porte & par les brêches, ôtoient aux Soldats ſans Officiers ni Sergent la liberté de ſe défendre. Sur ces entrefaites le Grand Soleil arriva, avec quelques Guerriers chargés de bled pour commencer en apparence le payement de la contribution. Le Commandant au comble de ſa joye, fit à l'inſtant mettre en liberté les donneurs d'avis, pour qu'il fuſſent témoins de l'erreur dans laquelle il avoit crû juſques alors qu'ils étoient tombés; mais à peine ſont-ils ſortis pour voir la livraiſon des Marchandiſes des Naturels, qu'il fut lâché pluſieurs coups de fuſil ſur la demie Galére & chez le Commandant, ſur l'Interprête, ſur un Domeſtique & quelques autres François. Comme cette décharge étoit le Signal, on entendit dans le même moment un grand nombre de coups de fuſils. Le Com-

Guerriers à coups de fuſil, & qu'il lui mangerent le cœur pour aſſouvir leur rage. Au reſte qui peut affirmer ces choſes, puiſqu'aucun François préſent à cette action particuliere n'en a réchappé.

mandant reconnut alors, mais trop tard, la sagesse des avis qu'on lui avoit donnés; il court dans son Jardin, il appelle les Soldats de la Garnison; vaine espérance, ils ne sont plus; on court à lui les fusils bandés & on le tue.

Les Natchez avoient eu la précaution de s'emparer de la demie Galére, sans doute pour s'assurer des Marchandises, & pour être en même-tems à porté d'arrêter les François qui voudroient s'embarquer pour se sauver: ils avoient aussi un détachement de l'autre côté du Fleuve pour tuer ceux qui s'y sauveroient.

M. du Coder Commandant des Yazoux, à quarante lieues plus haut, alloit avec un R. P. Jésuite chez le Commandant; ils passerent près de la demie Galére qui étoit arrivée de la veille & gardée par un grand nombre de Naturels qui attendoient le Signal. M. du Coder & son Compagnon de Voyage, étant à moitié chemin de la maison du Commandant, entendirent tirer plusieurs coups de fusils au bord du Fleuve & par tout le Canton; ils voulurent regagner leur voiture; mais ils furent tués en chemin & on leur leva la chevelure.

Le Maſſacre ſe fit donc par tout à la même heure : les femmes Françoiſes qui furent priſes Eſclaves, furent miſes dans une maiſon ſituée ſur une hauteur, ſous la garde de quelques Guerriers : de-là elles virent une partie de cette Scéne tragique; elles apperçurent quelques femmes qui défendoient leurs maris, d'autres qui vouloient les venger ; mais ces Héroïnes étoient ſacrifiées à la vengeance des Ennemis, qui, ſelon leur coûtume, n'épargnerent que les jeunes.

Je tire le rideau ſur les autres parties du Tableau ; ce que l'on vient de voir n'eſt que trop effrayant : je dirai ſeulement que d'environ ſept cens perſonnes, il ne s'en ſauva qu'un très-petit nombre qui apporta cette horrible nouvelle à la Capitale.

Le Gouverneur & le Conſeil en furent pénétrés de douleur ; on donna avis par tout de ſe tenir ſur ſes gardes ; mais la mine étoit éventée, il n'y avoit plus rien à craindre. Les Naturels des autres Nations, furent indignés du procédé des Natchez, croyant que ceux-ci avoient avancé le terme dont ils étoient convenus, pour ſe mocquer d'eux, & ils ſe propoſoient d'en tirer

vengeance dès que l'occaſion ſe préſenteroit ; elle ne tarda pas à s'offrir.

Ces Naturels étoient bien éloignés de ſçavoir la vraie cauſe de la précipitation des Natchez ; & nous ne pouvions deviner ni les principes ni le détail du projet, ni les ſuites de cet affreux événement. Ceux qui avoient échappé à cette boucherie, nous apprirent ſeulement que ce Maſſacre avoit été annoncé par des femmes ; mais que le Commandant qui en étoit la cauſe par ſon avidité, avoit mépriſé les avis de la Conſpiration qui ſe tramoit contre lui, & qu'il auroit pû étouffer, s'il eût voulu ſe tenir ſur ſes gardes après avoir été ſi bien averti.

Tous ceux qui eurent le bonheur d'éviter la mort dans ce Maſſacre, ne purent apprendre aux autres François que ce que je viens de rapporter du jour de l'action, chacun dans un pareil déſaſtre étant aſſez occupé de ſa propre conſervation ; & je n'ai appris toutes ces choſes, & quelques autres que je tais, que par la voye de ceux-ci, & d'une femme qui après ſon Eſclavage fut ma Gouvernante ; elle avoit été priſe des premieres & avoit été témoin de ce qui s'étoit paſſé. Pour ce

qui regarde toutes les menées des Natchez avant le jour du Maſſacre, je l'ai appris par la Soleille Bras-Piqué lorſqu'elle fut priſonniere à la nouvelle Orléans.

Les Natchez enſuite de cette expédition générale, ſe ſervoient de deux François qu'ils avoient réſervés pour leurs talens ; l'un étoit Charretier de l'Habitation de Sainte Catherine; il fut employé à voiturer de l'Etabliſſement François juſqu'au grand Village tous les Meubles, Vivres, Effets & Marchandiſes, les Canons même, les Boulets & toutes les Munitions de Guerre, en un mot tout ce qui avoit appartenu aux François : tout fut conduit avec bonne eſcorte chez le Grand-Soleil qui en diſpoſa à ſa volonté : les Négres des François ſervirent auſſi à pluſieurs travaux.

L'autre François que les Natchez conſerverent, ſervit à faire des habits neufs des Etoffes qu'ils avoient priſes dans le Magazin & dans la demie Galére ; il raccomodoit les habits des François qui avoient été tués, pour ceux qui les avoient pris, les ajuſtoit à leur taille ; s'ils étoient trop étroits, comme il arrivoit fort ſouvent, il les

élargissoit avec des morceaux d'Etoffe d'une couleur différente, ce qui leur plaisoit beaucoup plus que si c'eût été de la même couleur.

A mesure que le Fort, le Magazin & les maisons étoient vuides, on y mettoit le feu ; ils en userent ainsi jusqu'à ce qu'il n'y eût plus aucun bâtiment. Les femmes Françoises & Esclaves furent la plûpart données au Grand Soleil & à la Grande Soleille : celle qui fut depuis ma Gouvernante étoit de ce nombre. Elle cousoit fort bien en linge, aussi fut-elle faite Maîtresse Lingere par la Grande Soleille, qu'ils nommoient entr'eux la Soleille Blanche, parce qu'elle étoit plus blanche & plus délicate que les autres: les Compagnes aidoient la Maîtresse Lingere à faire des chemises.

CHAPITRE XV.

Suite du Brigandage des Natchez : Préparatifs de Guerre contre les Natchez.

QUELQUES jours après le pillage du Poſte François, une troupe de Natchez étant ſur le bord du Fleuve, & prêts à le paſſer pour aller en chaſſe de l'autre côté, vit deſcendre des Voyageurs dans une Pirogue. Les Natchez les appellerent ; ceux-ci qui ne ſçavoient rien de ce qui s'étoit paſſé aborderent & mirent à terre ; mais à peine furent-ils débarqués, qu'ils furent aſſaillis de coups de Fuſil ; il y en eut trois de tués, un quatriéme ſe ſauva, ſe cacha dans le Bois & ſe rendit enſuite aux Tonicas ; le cinquiéme qui étoit malade fut conduit au Village où ils le firent mourir martyr.

Les Yazous qui venoient chanter le Calumet, étoient arrivés dans le tems que le Grand Soleil le jour du maſſacre alloit entrer chez le Commandant François : ce Soleil leur fit dire qu'ils allaſſent dans une maiſon au-deſſous pour

y attendre quelques jours. Ils attendirent en effet la commodité du Grand Soleil, & partirent enſuite pour les Natchez où on les chargea de Préſens; de-là ils s'en retournerent, ayant leurs Voitures bien remplies d'hommes, tant de leur Nation que de celle des Natchez, qui montoient avec eux pour les aider & les encourager à détruire le Poſte des Yazoux, que les Natchez croyoient être le ſeul Poſte François ſubſiſtant dans la Colonie. Dans cette vûe ils remontoient le Fleuve, lorſqu'étans près de leur Pays, ils découvrirent de loin des François ſur une batture; ils y étoient arrêtés & ne penſoient qu'à prier Dieu pendant la Meſſe que célébroit alors un R. P. Jéſuite. Les Naturels mirent à terre au deſſous, approcherent des François qui ignoroient le malheur de leurs Compatriotes; ils les conſidererent dans le tems qu'ils ſe mettoient à genoux pour adorer la ſainte Hoſtie: ils firent leur décharge tous à la fois ſur les François; mais le Dieu qu'ils adoroient alors leur ſervit de bouclier & les conſerva: ils ſe rembarquerent avec précipitation; dans ce peu d'intervalle les Yazoux rechargerent leurs armes, & firent une ſeconde

décharge qui ne tua perſonne ; mais ſeulement celui qui pouſſoit le bateau reçut une balle dans la cuiſſe ; cette bleſſure ne l'empêcha pas de s'embarquer avec les autres, de prendre le large & de deſcendre à la nouvelle Orléans où il fut guéri en peu de tems.

Les Yazoux à la vûe du bateau des François, ſe flattoient d'en avoir de groſſes dépouilles & d'arriver triomphans chez eux ; mais Dieu en diſpoſa autrement, les François ne perdirent aucun de leurs effets. Les Naturels réſolurent bien ſans doute de s'en dédommager ſur le Poſte des Yazoux, dans lequel il n'y avoit alors qu'environ vingt hommes de Garniſon commandés par un Sergent, M. du Coder qui en étoit Commandant, ayant été enveloppé dans le malheur général du Poſte des Natchez, comme je viens de le dire : auſſi ne manquerent-ils pas leur coup peu de jours après leur arrivée, ils s'emparerent du Fort en feignant de venir les voir à l'ordinaire, & les aſſommerent tous.

Le peu de François échappés du déſaſtre des Natchez, ayant confirmé à la Capitale la deſtruction entiere de ce Poſte, M. Perier Gouverneur de la Loui-

Louiſiane ſe diſpoſa à en tirer vengeance & de retirer les Françoiſes eſclaves à tel prix que ce fût ; mais comme les François ne ſont pas ſi au fait d'aller dans les Bois que les Naturels : il envoya M. le Sueur aux Chat-kas : cet Officier qui parloit très-bien la Langue vulgaire, eut ordre de les engager dans notre parti pour faire la Guerre aux Natchez. Il n'eut point de peine à y réuſſir ; mais on étoit bien éloigné d'imaginer quel étoit le ſujet qui les y portoit avec empreſſement, puiſque l'on ignoroit qu'ils étoient dans le complot des Natchez pour détruire tous les François, & que ce n'étoit que pour ſe venger d'eux, parce qu'ils les avoient devancé & ne leur avoient pas donné une aſſez bonne part du butin qu'ils avoient fait ſur les François dans deux Voyages qu'ils avoient fait chez eux. M. le Sueur fut obligé de les attendre pour les conduire contre les Natchez, juſqu'à ce qu'ils euſſent fait des vivres.

En attendant les préparatifs de la Guerre, & que l'Armée qu'on envoyoit contr'eux fût arrivée, l'on fit monter un Capitaine & quelque peu de Troupes aux Tonicas, pour y ſoutenir les

Habitans qui y étoient & recevoit ceux des François qui pouroient échapper du Maſſacre : en effet il s'y en étoit retiré quelqu'uns, entr'autres un Soldat nommé Navarre, lequel raconta le Maſſacre & ce qui le regardoit en particulier devant le Commandant qui avoit été envoyé en ce Poſte, & M. Gonichon auſſi échappé des Natchez que ce Commandant avoit ramené pour mettre ſes talens en œuvre pour la Fortification ; lequel eſt aujourd'hui demeurant à Paris.

Navarre leur dit, qu'une fille de qui il étoit fort aimé vint le trouver de grand matin, & l'avertit que les François alloient être tués par les Natchez, qu'il ſe ſauvât promptement & qu'il n'y avoit pas de tems à perdre : qu'elle lui apportoit un Piſtolet, de la Poudre & des Bales, afin que s'il étoit attaqué en ſe ſauvant, il pût ſe défendre & mourir en Guerrier s'il falloit mourir ; il monta à Cheval pour avertir ſon Commandant, mais il rencontra un autre François qui ſe ſauvoit, & qui lui dit que les Natchez avoient fait le coup ; Navarre ſe cacha dans les Bois juſqu'au ſoir, & à la nuit il fut à l'Etabliſſement François, pour chercher à s'embar-

quer. Voyant de la lumiere dans une maiſon Françoiſe, il y fut ; mais s'étant apperçû qu'elle étoit pleine de Naturels, il ſe ſauva, & voyant bien qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſe ſauver de ce côté, il fut la nuit chez ſa Maîtreſſe qui le cachât dans le fort du Bois, où elle & ſes Compagnes le nourrirent huit à dix jours, puis lui porterent des vivres pour ſon voyage, lui montrerent le chemin pour aller aux Tonicas & lui dirent : Nous préſumons que les François tireront vengeance de la mort de leurs freres, mais ſi tu reviens avec eux, tâches de m'avoir pour vivre avec toi.

M. le Chevalier de Loubois Lieutenant de Roi de la Colonie fut nommé pour cette expédition. Son Armée étoit compoſée de Soldats, d'Habitans, de pluſieurs François échappés des Natchez & de quelques Naturels alliés. Cette petite Armée s'embarqua dans des Bateaux & des Pirogues avec les munitions de guerre & de bouche convenables pour cette Entrepriſe.

Ils remonterent le Fleuve ſans obſtacle & arriverent aux Tonicas. Cette Nation, comme je l'ai dit, a toujours été amie des François ; c'étoit même

pour cette raiſon que les Natchez n'avoient pas voulu leur communiquer leur déteſtable deſſein. Les Tonicas reçurent les François de leur mieux, on envoya pluſieurs Guerriers à la chaſſe pour leur tuer du gibier & les rafraîchir.

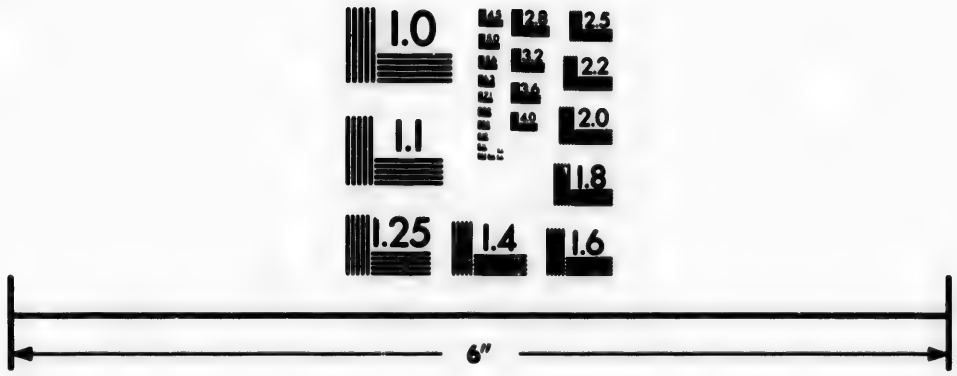
M. de Loubois ne ſe croyant pas aſſez fort pour attaquer les Natchez ſans les Chat-kas, bâtit un Fort aux Tonicas, il y mit ſes Troupes & ceux qui s'étoient ſauvés des Natchez, que les Tonicas avoient reçus & nourris avec une amitié vraiment fraternelle. Le Commandant paya ce qu'on leur avoit fourni, & les joignit à ſon Armée de même que les Tonicas.

M. le Sueur ſçavoit certainement que ce Général étoit aux Tonicas; ainſi M. de Loubois devoit s'aſſurer qu'il ſeroit averti lorſque les Chat kas ſeroient rendus ou même prêts à ſe rendre auprès de lui; il pouvoit le ſcavoir promptement, puiſqu'il n'y a que dix lieues par terre d'un endroit à l'autre; chemin qu'un Naturel fait aiſément en moins d'un jour quand il n'eſt pas chargé: mais M. de Loubois n'étoit jamais ſorti de la nouvelle Orléans, & ne connoiſſoit pas plus le reſte du Pays

que ceux qui n'en ont jamais entendu parler.

Ce Commandant ennuyé d'attendre depuis un mois, & de ne rien apprendre des Chat-kas dont il ignoroit le caractére de même que de tous les Naturels, crut bien faire d'envoyer des Eſpions aux Natchez, pour voir ſi les Alliés s'y étoient rendus & ce qui pouvoit s'y paſſer d'ailleurs. Sa curioſité n'étoit point blâmable, il ne s'agiſſoit que de ſçavoir faire le choix des Eſpions: & puiſqu'il ne connoiſſoit en aucune maniere ni le Pays ni ceux qui l'habitoient, il ne devoit point avoir de honte de s'en inſtruire de ceux qui pouvoient le ſçavoir beaucoup mieux que lui & que ſes Officiers qui n'en ſçavoient pas davantage. Il ſe contenta de demander aux François ſi quelqu'un vouloit aller aux Natchez. L'imprudence en préſenta cinq: quelques-uns de ceux qui s'étoient ſauvés des Natchez étoient prêts de dire leur ſentiment; ils ſe conduiſirent prudemment en gardant le ſilence, parce qu'il ne convient pas de donner des avis à ſes Supérieurs, dont quelques-uns s'offenſent, s'imaginant qu'on les prend pour des ignorans. Un de ces Habitans ré-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

chappés en parla à celui qui commandoit cette Nation parce que le Grand Chef n'y étoit pas, qui lui dit : » ces » cinq François vont ſe faire tuer en » allant par le Fleuve : ſi le Chef Fran» çois m'eût dit qu'il vouloit y envoyer, » je lui aurois donné un Guerrier. » C'étoit en effet le parti le plus prudent qu'on eut pû prendre : un Tonicas auroit été par terre aux Natchez ; pendant la nuit il auroit écouté ce que les Natchez auroient pû dire ; & les Naturels ſont très-capables de faire l'Eſpion de cette ſorte ſans aucun riſque. Ce Tonicas auroit rapporté à M. de Loubois ce qu'il auroit vû & entendu ; ſi les Chat-kas y euſſent été, il en auroit de même averti ce Commandant.

Je ſuis très-éloigné de critiquer la conduite de M. de Loubois ; il a toujours mérité l'eſtime des honnêtes gens par ſa bravoure & par ſa probité ; mais il eſt vrai auſſi que les plus grands Officiers n'ont point eu de honte de s'inſtruire dans les occaſions où l'expérience leur manquoit. Comme je me ſuis fait un plan en faiſant cette Hiſtoire d'inſtruire le Public de ce qu'il ne ſçavoit pas, je rapporte ce que j'ai vû ou appris ſur les lieux à la Louiſiane, ca-

pable de donner quelque instruction à ceux qui auroient envie d'y passer, afin que ceux qui ont la louable envie d'apprendre, puissent prévoir les dangers par les exemples que je rapporte, & par là se mettre en état de servir leur Patrie & de mériter l'applaudissement de leur Souverain.

Je reprens les Natchez à leur dernier exploit, qui fut l'assassinat des Voyageurs dans le Bateau : cette surprise fut pour eux une grande victoire, & elle leur fit espérer un succès aussi heureux dans toutes leurs autres entreprises.

Presque aussi-tôt le Massacre des François leurs voisins, ils projetterent de détruire les Nactchitoches, qu'ils n'avoient pas jugés à propos d'admettre dans leur complot, parce qu'ils les connoissoient amis inviolables des François ; mais ils craignoient M. le Chevalier de S. Denis (1) Commandant de ce Poste. Ils sçavoient qu'il étoit très-capable de leur faire avoir du dessous, & qu'il étoit aussi redoutable à ses Ennemis qu'il étoit véritable Ami.

(1) Voyez Tome I. Chap. XXII. dans lequel il est parlé de M. de S. Denis, Commandant respectable.

Ainſi ils réſolurent de le ſurprendre lui même, pour enſuite avoir meilleur marché des Nactchitoches. Ils s'imaginoient que l'envie de racheter une Eſclave Françoiſe lui fermeroit les yeux ſur leur fourberie. Ce fut dans ce deſſein qu'ils partirent pour le Fort des Nactchitoches au nombre de cent cinquante Guerriers avec une des Françoiſes eſclaves.

Poſte des Nacchitoches.

Ils ſe rendirent par terre à une petite diſtance de ce Poſte avec le Calumet de Paix : ils envoyerent des Députés à M. de S. Denis, pour lui dire qu'ils venoient lui préſenter le Calumet de Paix, le rendre l'arbitre de la Paix entr'eux & les François, & qu'ils lui amenoient une Eſclave Françoiſe pour conſtater la vérité de ce qu'ils lui propoſoient.

M. de S. Denis qui dès ſa jeuneſſe avoit appris la Langue & qui la parloit parfaitement, leur fit répoſe lui-même qu'il le vouloit bien, pourvû qu'ils ne vinſſent qu'au nombre de dix avec l'Eſclave Françoiſe ; qu'alors il recevroit leur Calumet de Paix & la femme Françoiſe, & qu'il la payeroit bien : mais qu'il voyoit à leur grand nombre qu'ils étoient des fourbes & des traî-

tres; que cependant il vouloit bien les laiſſer retourner chez eux, à condition qu'ils lui ameneroient tout à l'heure la Françoiſe, laquelle il payeroit; il les menaça que s'ils y'manquoient, il leur apprendroit à qui ils ſe jouoient. Néanmoins M. de S. Denis n'avoient pas quarante hommes de Garniſon & tout au plus une vingtaine d'Habitans: mais voyant qu'ils n'amenoient point l'Eſclave Françoiſe, il envoya au Village des Nactchitoches avertir le Grand Chef de cette Nation de lui envoyer quarante de ſes meilleurs Guerriers pendant la nuit. Le Grand Chef qui n'avoit garde de déſobliger M. de S. Denis, lui envoya le nombre d'hommes qu'il lui avoit demandés; ils furent rendus chez ce Commandant vers minuit.

D'un autre côté les Députés des Natchez ayant rapporté à leur Troupe la réponſe de M. de S. Denis, ils furent tous au déſeſpoir d'avoir manqué leur coup: ils déchargerent leur rage ſur la pauvre Françoiſe qu'ils brûlerent à la vûe du Fort, après avoir fait un retranchement à la hâte, pour ne point être ſurpris durant le tems du martyre de cette femme.

M. de S. Denis Officier, d'un cou-

rage à toute épreuve, & qui ſçavoit la maniere de s'y prendre pour battre les Naturels, fit armer les quarante Guerriers de ſes Voiſins, laiſſa vingt hommes pour garder le Fort, marcha aux Ennemis un peu avant le jour, & les attaqua avec tant d'ordre & de valeur, qu'il en reſta plus de ſoixante ſur la Place : les autres prirent la fuite ; on les pourſuivit ; les bleſſés qui n'étoient pas en petit nombre, furent achevés ; M. de S. Denis rentra victorieux dans ſon Fort ſans avoir perdu un ſeul homme.

Revenons à nos cinq Découvreurs envoyés aux Natchez. Ils y allerent par le grand chemin, c'eſt-à-dire par le Fleuve S. Louis. Ils débarquerent en plein jour, à trois lieues ſeulement du grand Village des Ennemis, dans la petite Riviere qui vient de ce Village, & qui ſe décharge dans le Fleuve au pied des grands Ecores, d'où on peut d'écouvrir une Pirogue de deux lieues. Ils coucherent en cet endroit ſans être découverts. Etoit-ce pour eux un bonheur de ne point l'être ? Je n'en crois rien ; car s'ils euſſent été découverts, ils auroient pû alors ſe tirer plus aiſément d'affaire. Au reſte il me ſemble que l'on devoit penſer que les Natchez,

après une action d'éclat telle que celle qu'ils venoient de faire, ne manqueroient point d'être sur leurs gardes ; & que connoissant les François, ils devoient croire qu'ils ne pouvoient venir que par le Fleuve avec une grosse Troupe & des attirails de Guerre ; qu'ainsi ils étoient obligés de se précautionner du côté du Fleuve plûtôt que de tout autre.

Nos Découvreurs dormirent tranquillement auprès de leur Pirogue : quand il fut jour ils déjeunerent & burent de l'Eau-de-vie pour prendre des forces, & ils en avoient de reste. Ils marcherent avec la même sécurité par les Prairies, pour éviter la peine de passer dans les Bois. Ils parvinrent jusqu'à la Terre Blanche où ils trouverent tous les Bâtimens brûlés ; ils n'étoient alors qu'à une demie lieue du grand Village des Natchez & n'avoient point encore été découverts, du moins le croyoient-ils : ils s'en hardirent de ce succès, & continuerent leur marche sans se cacher non plus que s'ils fussent allés chez des Alliés : mais dans ce moment ils se virent investis de toutes parts ; ce qui me fait croire qu'ils furent découverts, & qu'un Parti fut commandé pour les prendre & les emmener Prisonniers.

Ces Eſpions ſe voyant eux-mêmes découverts, ſe jetterent dans une Ravine, afin qu'elle leur ſervît de retranchement : ils s'y défendirent avec beaucoup plus de courage qu'ils n'auroient dû faire, s'ils euſſent eu plus de prudence, puiſqu'ils faiſoient voir par-là qu'ils venoient en Ennemis.

Le nommé Navarre Soldat de la Garniſon des Natchez, d'où il s'étoit ſauvé, étoit un des cinq ; c'eſt le même dont j'ai parlé ci-devant : il ſçavoit aſſez-bien la Langue des Ennemis, & il ne s'en ſervit alors que pour accabler de ſottiſes ceux qui l'attaquoient avec ſes Camarades. Les Naturels tiroient peu, ils ſe tenoient derriere les Arbres, & ſe contentoient de crier aux François de ſe rendre ; mais ils tirerent ſur Navarre & le bleſſerent, ſans qu'il ceſſât pour cela d'invectiver les Ennemis & de tirer ſur eux, ce qui enfin les courrouça ſi fort, que pluſieurs l'ajuſterent en même tems & lui impoſerent un ſilence éternel.

Les autres François mirent bas les armes, dès qu'ils virent que leur Camarade le plus opiniâtre étoit mort. On les conduiſit au Grand Soleil qui étoit au Grand Village ; on lui raconta tout

ce qui s'étoit passé, & on lui dit qu'il y en avoit un de blessé qui paroissoit être le Chef de la Troupe: c'étoit le sieurs Mesplais.

Après que l'on eut rendu compte de tout ceci au Grand Soleil, il fit venir le sieur Mesplais & lui demanda ce qu'il venoit faire sur ses Terres. Celui-ci dit, qu'il y venoit de la part de son Général pour lui demander s'il vouvouloit vivre enPaix avec les François. » Mais, lui dit ce jeune Souverain, » quand on vient pour parler de faire » la Paix, commence-t-on, avant de » parler, par tirer des coups de fusil » sur des gens qui ne font que dire: » rends toi? Tu vois que de cela Na» varre est tué & toi tu en es blessé, est» ce ainsi que l'on fait?

Le sieur Mesplais repondit queNavarre avoit bû trop d'Eau-de-vie, mais qu'aussi-tôt qu'il l'avoit vû mort, il avoit mis bas les armes, & les avoit fait mettre bas de même à ses trois Camarades. Le Grand Soleil répliqua qu'il vouloit bien accepter la Paix & ordonna qu'on les laissât en liberté. mais qu'on les gardât à vûe.

Ensuite de cet ordre, le Grand Soleil fit venir Madame des Noyers &

& lui dit : » Ecris à ton Grand-Chef » de Guerre, que s'il veut la Paix & ra» voir les Eſclaves Françoiſes & les Né» gres, il n'a qu'à m'envoyer pour cha» que Eſclave, tant de barriques d'Eau» de-vie. . . . de Couvertes de Lim» bourg. . . . de Fuſils . . . de Chemi» ſes «, & beaucoup d'autres choſes ſemblables qu'il demandoit, de ſorte que quand on auroit pris cette voye pour avoir la Paix, il eut été impoſſible de trouver dans tous les Magazins & dans toute la Colonie, de quoi ſatisfaire à ſa demande.

Madame des Noyers écrivit tout ce qu'il lui dit, & profita de cette occaſion pour informer M. de Loubois de l'état déplorable où elle & les autres femmes Françoiſes étoient réduites, & des dangers auſquels elles étoient expoſées.

Elle remit la Lettre au jeune Souverain, qui à l'inſtant en chargea un Soldat qui étoit un des quatre Priſonniers. Il lui donna ordre de la remettre au Grand-Chef de Guerre des François, & de lui en rapporter la réponſe dans trois jours. Jamais on accepta une commiſſion avec plus de joye ; le Soldat parti ſur le champ ſans écouter ce

que lui diſoient quelques Françoiſes, il retrouva la Pirogue dans laquelle ils étoient venus, s'y embarqua, fit grande diligence pour ſe rendre, bien réſolu de ne point porter la réponſe, quelque choſe qui pût arriver. Il arriva le même jour aux Tonicas, rendit compte à M. de Loubois de ce qui s'étoit paſſé, lui remit la Lettre; ce Commandant la lut & n'y fit aucune réponſe.

Pendant les trois jours que l'on avoit donnés pour avoir réponſe, les trois Priſonniers furent aſſez bien traités avec les femmes Françoiſes, quoiqu'également gardés à vûe, & s'entretenoient enſemble de leur malheureux ſort; mais le Grand Soleil ne voyant rien de nouveau le quatriéme jour, condamna à mort les trois François.

On commença par les déshabiller tout nuds, puis on leur barbouilla tout le corps de noir : on reconnut le ſieur Meſplais à ſes cheveux naturellement friſés, pour avoir été à la premiere Guerre contre les Natchez. Ses deux Camarades furent conduits hors du Village, où ils furent mis à mort ſans autre tourment; mais le ſieur Meſplais fut réſervé pour mourir au Cadre, par-

ce qu'il étoit Guerrier ; & on avoit envie de le faire pleurer, afin de pouvoir ſe vanter que les François n'étoient pas Guerriers, puiſqu'ils pleuroient comme des femmes. On lui leva d'abord la chevelure, on lui attacha enſuite les mains & les pieds au Cadre en croix de S. André. On lui brûla en premier lieu le deſſous des aiſſelles, quelque tems après les mains, une heure après les bras, à un endroit, puis à un autre ; ou renouvelloit ſes douleurs à tous momens & on exerçoit ſur lui une cruauté toujours ingénieuſe à inventer de nouveaux genres de peines.

Il ſouffrit tous ces tourmens avec une fermeté héroïque ſans verſer une larme ; la ſeule choſe qui parut lui faire une peine inſupportable étoit une ſoif ardente ; il demanda à boire aux Françoiſes qui ne le quittoient point ; une de ces femmes voulut lui en porter ; mais elle en fut empêchée & peu s'en fallut qu'il ne lui en coutât la vie. Ces femmes pieuſes adreſſoient leurs prieres au Dieu des miſéricordes que le Patient ne ceſſoit d'invoquer : enfin après trois jours & deux nuits de tourmens continuels endurés avec une conſtance admirable, il rendit ſon ame à Dieu.

Depuis que les Natchez eurent appris que les François étoient aux Tonicas en grosse Ttroupe, ils comprirent qu'il n'y avoit que leurs Voisins de détruits, & qu'ils travailloient à venir se venger. Toute leur prudence les abandonna ; les menaces que les Chat-kas leur avoient faites & celles de Navarre, les propositions de Paix que le sieur Mesplais avoit feint de leur faire, toutes ces choses leur donnoient des inquiétudes mortelles sans leur laisser entrevoir aucune espérance réelle. Mais comme l'homme aime naturellement à se repaître de quelque attente flatteuse, le Grand Soleil ordonna que l'on fût chercher une des femmes Françoises qui sçût le mieux la Langue des Natchez & qu'on la lui amenât. Ils étoient assemblés en Conseil de Guerre, car cette femme a rapporté qu'ils étoient tous armés de Fusils, de Sabres, d'Epées, de Haches & de Casse-têtes ; cette femme en entrant fut saisie d'effroi à la vûe de ces hommes armés ; elle crut que c'étoit sa derniere heure, & malgré les interrogations que lui faisoient les Natchez, elle ne pouvoit leur faire la moindre réponse.

Cette femme quelques momens après

ſon arrivée, repris ſes ſens par la douceur avec laquelle ils la queſtionnoient, & leur demanda ce qu'ils vouloient. Le Grand Soleil lui dit : » As-tu entendu, dire aux Guerriers de ta Nation, que quand on s'eſt entretué les uns les autres, ceux qui reſtent faiſoient la Paix avec vérité « ? Elle lui répondit que ſouvent les Officiers ou Chefs de Guerre buvoient & mangeoient enſemble avant de ſe battre, qu'ils en uſoient même ſouvent de la ſorte après s'être battus ; qu'elle avoit oui dire que ceux qui avoient été Ennemis, après avoir fait la Paix, s'allioient quelquefois enſemble pour en combattre d'autres.

Ils parurent contens de ſes réponſes ; puis il lui dirent : » Tu ſçais qu'à la premiere Guerre les François nous firent donner la tête du *vieux Poil* (1) » Chef de la Pomme : comme ſa mort » n'a point été vengée, il n'y a qu'à » convenir que la tête du méchant » Commandant ſera à la place de celle du *vieux Poil*, & que tout ſoit » oublié. »

(1) Le vieux poil étoit le Chef mutin dont M. de Biainville voulut avoir la tête, il étoit Soleil du Village de la Pomme.

Cette femme qui auroit voulu être bien loin, leur répondit qu'on ne pouvoit mieux penſer. Ils lui demanderent auſſi s'il étoit vrai que les François fuſſent aux Tonicas, & pourquoi ils ne venoient point plus près d'eux, pour ſe parler enſemble : elle leur répondit que les François étoient aux Tonicas ; mais qu'ils vouloient être aſſurés auparavant s'ils accepteroient la Paix ou non ; ils parurent ſatisfaits & la renvoyerent.

Enfin les Chat-kas tant attendus arriverent au mois de Février près des Natchez, au nombre de quinze ou ſeize cens ayant M. le Sueur à leur tête. Ils venoient en plus grand nombre que n'étoient les Natchez, afin de n'être point attaqués ; & pour riſquer encore moins, ils tirerent en arrivant pluſieurs coups de Fuſil de très-loin, pour avertir les Natchez de ſe retirer dans leur Fort. Les Natchez n'ignoroient point que les Chat-kas n'avoient point de courage ; mais ils ne ſçavoient point en quelle quantité ils étoient venus ; de cette ſorte ils n'oſérent les attaquer dans la crainte que les François ne fuſſent avec eux. Cependant pluſieurs Natchez vivoient dans leurs ca-

bannes dans une parfaite ſécurité, ne pouvant s'imaginer que les François oſaſſent les attaquer ; ainſi il eut été aiſé aux Chat-kas, s'ils euſſent voulu, d'en défaire une bonne partie tout en arrivant, s'ils euſſent attaqué ſans bruit les cabannes éloignées ; d'ailleurs ils auroient pris la Soleille Blanche (ou Grande Soleille,) qui eut grande peine à gagner le Fort.

Ils trouverent dans ſa cabanne pluſieurs Françoiſes qui feignirent ne pouvoir ſuivre cette jeune Princeſſe, & le crurent en ſûreté avec des Naturels nos Alliés ; mais au contraire elles y perdirent. Les Chat-kas étant entrés dans la cabanne, & n'y trouvant plus rien, demanderent où étoit le butin de cette Soleille, parce qu'ils ſçavoient que c'étoit ſa demeure. Les Françoiſes leur répondirent qu'elle avoit emporté & fait emporter tout ce qu'elle avoit par ſes gens qui avoient fui avec elle au Fort ; & qu'ayant vû les Chat-kas, elles étoient reſtées, aimant mieux être avec eux, qu'avec les Natchez ; les Chat-kas les ayant entendues les emmenerent avec eux en qualité d'Eſclaves : ils prirent auſſi une vieillle femme Natchez qui n'avoit pû ſuivre

la Grande Soleille. Les Natchez les voyant paſſer hors de la portée du fuſil, firent une ſortie & tirerent ſur eux : cette décharge ne fit mal à perſonne qu'à une Françoiſe qui fut bleſſée à la cuiſſe, ce qui ne l'empêcha point de ſuivre les Chat-Kas.

Lorſque ceux ci ſe furent retirés au lieu où étoit auparavant la Conceſſion de Sainte Catherine, ils leverent la chevelure à la vieille Natchez, l'attacherent à un gros fagot de Cannes ſéches & la brûlerent à petit feu ſur le ſoir, parce que depuis leur arrivée juſqu'à ce tems, ils ne firent que tirer & les Natchez de même ſans ſe rien faire, tirant de trop loin. Les Chat-Kas dépouillerent les Françoiſes qu'ils avoient priſes du peu que les Natchez leur avoient laiſſé : tel eſt le caractere des gens ſans cœur, d'avoir moins de pitié des malheureux que n'en ont les braves. Les Chat-kas demeurerent un mois à Sainte Catherine, ſans faire plus de mal que s'ils fuſſent reſtés dans leur Village ; les Natchez ne leur en firent point davantage : tout ce tems ſe paſſa, en attendant M. de Loubois, à conſumer beaucoup de poudre ſans tuer un ſeul homme.

CHAPITRE XVI.

On fait la Guerre aux Natchez.

MONSIEUR de Loubois arriva enfin dans le mois de Mars ſuivant à l'ancien Etabliſſement des François aux Natchez. S'il s'étoit impatienté du retardement des Chat-kas, ces derniers s'impatientoient à leur tour de ce que ce Général ne venoit point; mais chacun à ſes raiſons de défenſes. Les Chat-kas avoient des Vivres à faire avant de partir, ils avoient cent lieues de chemin au travers des Prairies & des Bois; ils étoient chargés de Vivres, de Lits, d'Armes & de Munitions de Guerre, il falloit chaſſer en route pour vivre, & vraiſemblablement leur peu de cœur ne les portoit pas beaucoup à aller bien vîte. M. de Loubois n'étoit à la vérité qu'à dix lieues au plus de l'Ennemi par terre; mais il y avoit dix-huit ou vingt lieues par eau; il ne pouvoit aller par terre, à cauſe de ſes Canons, qui quoique tranſportés par eau, lui cauſerent beaucoup

plus d'embarras qu'ils ne lui rendirent de service.

L'Armée campa près des ruines de l'Etablissement François, s'y reposa cinq jours, puis marcha au Fort des Ennemis, qui étoit à une lieue de là; on mis quatre jours à faire ce chemin, parce qu'ils falloit traîner à bras les piéces de Canon. Quoiqu'on arrivât que le quatriéme jour, on ouvrit la Tranchée.

Peu de jours après la Tranchée ouverte, les Ennemis firent une sortie imprévûe & si subite, &, dans laquelle il y eut une si forte décharge sur les Troupes qui la montoient, qu'elles prirent la fuite malgré tous les efforts de l'Officier, qui fit tout ce que l'on put faire pour les arrêter. On tira continuellement sur le Fort, mais sans aucun succès, le Canon ne pouvant entamer ces sortes de Forts.

Les Natchez tiroient aussi continuellement, ils se servoient même des Canons qu'ils avoient emmenés du Fort Rosalie; mais il ne sçavoient point s'en servir; car en ayant trois, & les François n'en ayant que quatre piéces, ceux-ci auroient beaucoup souffert; puisque d'ailleurs ils n'avoient ni Cano-

niers ni Soldats aſſez induſtrieux pour trouver des expédiens au beſoin ; il s'y trouva cependant un Sergent plus intelligent que les autres, qui appointoit le Canon des François. Ce Sergent voyant qu'il ne faiſoit rien contre le Fort des Ennemis partit avec un Soldat ; ils emplirent leurs poches de Grenades & alloient pour en jetter dans le Fort par deſſus les pieux. M. le Chevalier de Loubois en fut averti, & comme il y avoit dans cette entrepriſe plus de courage que de prudence, ce Général les fit revenir. En effet ce deſſein qui eut été louable dans une autre occaſion, ne pouvoit qu'être nuiſible à cauſe des Eſclaves Françoiſes.

Quelques jours après l'Interprête nommé du Parc, ayant eu ordre de ſommer les Ennemis de ſe rendre, prit un Drapeau de l'Armée, & s'avança à la portée de la voix. Après avoir planté le Drapeau en terre, il les harangua, en les exhortant de ſe rendre & d'acheter la Paix qu'on leur offroit, à condition de donner la liberté aux Eſclaves & aux Négres. Les Natchez pour toute réponſe, firent ſur lui une ſi rude décharge qu'il ſe ſauva & laiſſa le Drapeau où il l'avoit planté.

Les

Les Ennemis sans délibérer beaucoup résolurent de venir l'enlever : pour y parvenir avec moins de risques ils firent une sortie pour favoriser leur entreprise ; mais quelques Esclaves étant près de la porte, & voyant qu'il n'y restoit personne pour la garder, prirent la fuite & gagnerent le Camp des François, malgré une décharge générale que les Ennemis firent sur elles. Cet événement imprévû donna lieu à un autre par lequel la lâcheté de du Parc fut réparée. Le courage d'un jeune Soldat nommé le petit Parisien, à cause de sa petite taille, le fit profiter de cette circonstance ; il courut à toutes jambes, enleva le Drapeau & l'apporta à M. de Loubois qui lui donnala Hallebarde pour récompense.

Les Esclaves qui avoient entrepris leur évasion, ne l'avoient fait qu'après avoir remarqué l'acharnement de l'Ennemi, qui ne leur laissoit pour toute espérance qu'une fin tragique : ainsi prenant une généreuse résolution, elles aimerent mieux abandonner les autres à la Providence que de périr avec elles sans pouvoir les soulager.

Les Ennemis enragés de la fuite de ces femmes, martyriserent les enfans

en les faiſant mourir par toutes ſortes de tourmens, & les expoſerent enſuite au-deſſus des pieux de leur Fort pour faire ſouffrir les François autant qu'ils le pouvoient alors.

L'horreur de ce ſpectacle ranima l'ardeur des François qui accelererent la Tranchée, & ils approcherent à un point qui effraya les Ennemis ; leur juſte crainte modéra leur fureur. Le feu ceſſa & on vit amener le Pavillon, ce qui annonçoit qu'ils demandoient la Paix.

Les François de leur côté ceſſerent auſſi leur feu pour voir ce qui en réſulteroit. Peu après on vit paroître Ette-Actal, c'eſt celui qui avoit été chez M. de Biainville.

Lorſqu'il fut en préſence du Général, il expoſa le ſujet de ſa Commiſſion, qui étoit que les Natchez après pluſieurs Conſeils offroient de rendre les femmes & les enfans François, à condition qu'on leur accorderoit une Paix durable, & qu'on les laiſſeroit vivre tranquillement dans leur Terrein ſans les en chaſſer dorénavant & ſans les inquiéter.

M. de Loubois l'aſſura qu'il leur promettoit la Paix comme il le de-

mandoit au nom de toute la Nation ; mais qu'il ne la leur accordoit qu'aux conditions qu'ils rendroient non-seulement les femmes & les enfans François, mais aussi les François qui étoient au Fort, & tous les Négres, Négresses, Négrillons & Négrittes qu'ils avoient pris aux François : que leur Fort seroit détruit par le feu, & qu'aussi-tôt que la Paix seroit faite & que les conditions du Traité seroient exécutées, les François & les Chat-kas leurs Alliés s'en retourneroient chacun chez eux.

Après ces conditions verbales, Ette-Actal s'en retourna pour rendre cette réponse à sa Nation. Ette-Actal exposa au Grand Soleil les conditions auxquelles on lui accordoit la Paix : il les accepta toutes, pourvû que le Général François lui promît de ne point entrer dans le Fort avec les François, ni d'y laisser entrer les Troupes auxiliaires.

Ette-Actal vint raporter cette derniere résolution qui fut acceptée, & on envoya les Alliés recevoir ce que l'on avoit demandé, c'est à-dire tous les Esclaves, qui étoit tout ce que l'on désiroit ; c'étoit aussi pour cela qu'on fermoit les yeux sur tout le reste.

Les Natchez de leur côté charmés

d'avoir obtenu du tems, profiterent de la bonne foi des François, & à la faveur de la nuit qui approchoit ſortirent de leur Fort, emmenerent leurs femmes & leurs enfans, les uns & les autres chargés de leur bagage & du pillage qu'ils avoient fait ſur les François, de ſorte qu'ils ne laiſſerent que des guenilles, les Canons & les Boulets dont l'uſage leur étoit devenu inutile & le tranſport impoſſible.

Réfléchiſſant ſur cette évaſion, je ne puis en trouver la poſſibilité. Je connois les Naturels, & je ſçais que de leurs effets & uſtenciles ordinaires ils ont de quoi ſe charger autant qu'ils peuvent porter. Il eſt à remarquer qu'ils avoient alors les Armes, les Habillemens & les Marchandiſes des François; ainſi il eſt impoſſible qu'ils ayent fait ce tranſport par une ſeule ſortie; ils ſont donc retournés pluſieurs fois à la charge & ont fait pluſieurs voyages. Je conclus de-là qu'ils n'ont pû aller loin avec leurs enfans & tous les Vieillards de la Nation. Où ſont-ils donc allés? Je dirai franchement que je n'en ſçais rien; mais je ſçais par ce qui m'a été dit qu'ils ſont devenus inviſibles.

Le lendemain M. de Loubois ſe prépara à aller prendre poſſeſſion du Fort des Natchez, ou à le leur prendre de vive force ; mais quelle fut la ſurpriſe de ce Général, lorſqu'il apprit que les Natchez s'étoient retirés pendant la nuit, & qu'excepté les Canons & les Boulets, ils n'avoient laiſſés que des haillons ! Cette nouvelle le rendit comme pétrifié, il ne ſongea plus qu'à ſe retirer au débarquement pour y faire conſtruire un Fort ; mais auparavant il falloit retirer les François que les Chat-kas avoient entre leurs mains ; & ce ne fut pas une petite affaire, car ces Alliés en exigerent une rançon plus forte que n'euſſent fait des ennemis déclarés ; de ſorte que je doute fort qu'on eût pû les retirer de leurs mains, mais même que l'on eût pû ſe diſpenſer d'en venir à une bataille ſans l'entremiſe de notre bon ami le Grand Chef des Tonicas, lequel par ſon zéle pour les François, par ſa fermeté & par le reſpect que toutes ces Nations avoient pour lui, trouva moyen de faire accepter aux Chat-kas ce que M. de Loubois avoit été contraint de leur offrir pour ſatisfaire leur avarice ; offre qu'ils n'auroient jamais reçue ſans la médiation

du Grand Chef des Tonicas qui agit de façon à pacifier toutes choſes.

Ils ſe contenterent donc de ce qu'on leur offrit, & on retira de leurs mains les Eſclaves Françoiſes, en leur promettant qu'on les payeroit auſſi-tôt. Pendant cette diſpute il s'étoit paſſé beaucoup de tems, & heureuſement la nuit vint avant que l'on eût pû ramaſſer toutes les Marchandiſes qui étoient dans le Camp & en la poſſeſſion des François; on dit que le lendemain on leur donneroit le reſte. La nuit les contraignit d'attendre ce terme qui n'étoit point long, & ils garderent pour ſûreté un jeune homme François & quelques Eſclaves Négres dont ils ne voulurent jamais ſe deſſaiſir.

M. de Loubois ne voyant aucun moyen de ſatisfaire les Chat-kas, profita de la nuit pour faire aller les Françoiſes au bord de l'eau, les fit embarquer & partir ſur le champ, dans la crainte que ce Peuple naturellement brutal ne voulût les arracher aux François, & que par-là il n'arrivât une diſpute que nous n'étions pas en état de ſoutenir contre une Nation auſſi nombreuſe; au lieu que les femmes Françoiſes étant parties, il falloit néceſſairement qu'ils attendiſſent.

Le lendemain matin on dit aux Chatkas qu'il avoit été impossible de trouver de quoi les payer ; mais qu'on les payeroit lorsqu'on seroit à la Nouvelle Orléans. Ils ne firent aucune réponse ; ils furetterent par-tout, allerent jusqu'au bord de l'eau où ils apprirent l'embarquement des Françoises ; pour lors ils parurent se contenter de la promesse qu'on leur faisoit ; ils garderent néanmoins les personnes qu'ils avoient en leur puissance, & ne les rendirent qu'au moment du payement.

M. de Loubois ayant terminé avec les Naturels, donna ses ordres pour construire un Fort en terrasse. Cette maniere de bâtir un Fort est bien meilleure pour la défense, que celle que l'on avoit suivie précédemment. Les Forts n'étoient faits que de pieux en terre de la grosseur au plus du gras de la jambe, sans fossés en dehors, sans banquette en dedans ; aussi les Soldats y avoient-ils pratiqué des bréches, par lesquelles ils s'échappoient sans être obligés de passer devant la Sentinelle. Il y avoit à la vérité trois Canons, mais sans Affut, un des trois étoit encloué : au reste, à quoi auroient servi les Affuts, puisqu'il n'y avoit point

d'embrâzure pour y placer les Canons.

Lorſque ce Fort en Terraſſe fut conſtruit, le Général y laiſſa M. le Baron du Crenet, Lieutenant de Roi de la Colonie, pour y commander; il lui donna cent vingt hommes pour Garniſon, du Canon & des munitions; enſuite il deſcendit à la Nouvelle Orléans avec ſon Armée Françoiſe: les Chatkas s'en retournerent dans leur Pays, les Tonicas & les autres Alliés en firent de même.

Les femmes Françoiſes que l'on avoit renvoyées auparavant, furent miſes à leur arrivée à l'Hôtel-Dieu de la Capitale, par M. de la Chaiſe, Commiſſaire Ordonnateur, qui ſe donna tous les ſoins poſſible pour le rétabliſſement de leur ſanté, par les bonnes nourritures & les médicamens dont leurs tempéramens affoiblis pouvoient avoir beſoin. Ces pauvres femmes avoient preſque tout perdu par le pillage des Natchez; les Chatkas leur avoient pris le peu que les autres leur avoient laiſſé & que la femme Soleil le leur avoit donné par compaſſion; ainſi elles étoient, pour ainſi parler, toutes nues; on les habilla & on leur avança tout ce qui leur fut néceſſaire. Les

femmes dont les maris avoient échappés au maſſacre, ſe rejoignirent à eux, & les veuves ne le furent pas long-tems, tous ceux au reſte qui ſe ſont ſauvés du déſaſtre de ce Poſte, ſeroient extrêmement ingrats s'ils ne prioient Dieu pour feu M. de la Chaiſe.

Les Natchez, comme je l'ai déja dit, avoient abandonné leur Fort; on le démolit, & on en brûla les pieux. Je me perſuade aiſément que ſi les Natchez avoient juſte raiſon de craindre les François à cauſe de l'action noire qu'ils avoient faite, ils craignoient encore plus les Chatkas qui les avoient menacés dès avant la Guerre déclarée; ils ne douroient pas que les François ne les excuſaſſent du meurtre de leurs Compatriotes, en expoſant pour excuſe la tyrannie du Commandant François qui y avoit donné lieu: mais ils craignoient l'inſolence ordinaire des Chatkas, qui les auroient pillés juſqu'à les mettre nuds; ils les auroient même inſulté en préſence des François, & ce fut ſans doute cette crainte qui leur fit prendre le parti de s'enfuir pendant la nuit

Le Fort que l'on conſtruiſoit auprès de l'ancien, ayant beſoin pour être

achevé de matiere propre à couvrir les Bâtimens pour loger la Garniſon, on envoya pour cet effet à une Cypriere environ une lieue & demie plus bas que le Fort, pour y faire des écorces de Cyprès. Pour y faire cette opération on abbat des Cyprès dans le tems de la ſéve & on les cerne de ſix en ſix pieds, puis on léve l'écorce d'un pied au moins de large, ce qui ſe fait aiſément, parce que cette écorce eſt mince & ſouple: à meſure qu'on les leve on les applatit ſur un lit fait exprès, & on les charge fait-à-fait pour les contenir croiſées les unes ſur les autres. Lorſqu'on fait la couverture, on les range comme des tuiles, & on les contient avec de grandes lattes du même bois clouées avec des fiches de fer.

Comme on ſe méfioit toujours de quelque ſurpriſe, on avoit envoyé un Détachement de vingt hommes bien armés, avec des vivres pour eſcorter les Ouvriers; mais ce n'eſt pas aſſez d'être bien armé ſi l'on ne fait bonne garde. Cinq ou ſix jours de tranquillité furent plus que ſuffiſans pour ſe croire en ſûreté, on négligea de veiller, on en fut la dupe: un Parti de Natchez tomba ſur les Ouvriers & ſur les Sol-

dats dans le tems de leur négligence ; ils furent tous maſſacrés, à l'exception d'un ſeul qui s'étoit déja ſauvé du Poſte des Natchez en ſe cachant dans un Four qu'il ferma ſur lui ; cette fois il s'étoit caché dans le creux d'un arbre. Le lendemain au point du jour il arriva au Fort & en apprit la nouvelle à ſes Camarades.

Dans la défaite de ces vingt Soldats fut enveloppé le petit Pariſien, qui avoit été fait Sergent pour avoir enlevé le Drapeau que du Parc avoit laiſſé devant le Fort des Natchez, ce qui fait bien voir que la valeur n'a de mérite qu'autant que la prudence l'accompagne ſans ceſſe ; mais ils croyoient l'Ennemi bien loin, quoiqu'un vrai Soldat doit jour & nuit s'en méfier. Les Natchez ne furent point longtems ſans prouver aux François qu'ils devoient être vigilans : hé, de quoi eſt capable un Ennemi au deſeſpoir, chaſſé de ſon terrein & ne ſçachant où aller !

Peu de jours après cette expédition, ſix Naturels qui ſe dirent de la Nation des Chatkas, furent reçus comme amis dans ce Fort, parce qu'on ne connoît point un Naturel d'avec un autre, ayant tous la même maniere de ſe

couvrir & parlant tous la même Langue vulgaire. Ils ſe promenerent quelque tems dans le Fort; ils s'apperçurent qu'il n'y avoit que la Sentinelle à l'entrée pour la garder,& quatre Soldats dans le Corps-de Garde qui faiſoient ſemblant de dormir. Ces Naturels qui étoient des Natchez attaquent ces Soldats à l'improviſte, tuent la Sentinelle, veulent entrer au Corps-de-Garde pour en faire autant; mais les Soldats crient aux armes; on court à la porte; on s'en empare; on ſe défend dans le Corps-de-Garde: on tua cinq de ces Naturels, & le ſixiéme fut pris & brûlé au Cadre; il y eut auſſi cinq François tués & pluſieurs bleſſés. Cette avanture tragique convainquit cette Garniſon que l'on doit toujours être ſur ſes gardes, & il me paroît qu'après tant de ſurpriſes on ne devoit plus négliger ſa propre ſûreté. Je parlerai plus amplement de la maniere de prévenir ces ruſes des Naturels, dans l'Article des Réflexions ſur la Guerre.

Dans ce même tems, un Parti de Tonicas ayant pris une femme Natchez vivante, la conduiſit à la Nouvelle Orléans. Ils la préſenterent au Commandant Général qui la leur abandon-

ha. Ils la mirent au Cadre où ils la firent mourir à petit feu, afin de faire voir aux François de quelle maniere ils traitoient leurs Ennemis, car je puis assurer qu'ils étoient réellement les Ennemis de ceux des François, Cette exécution se fit entre la Ville & la Levée qui est sur le bord du Fleuve. Malgré les souffrances que cette femme enduroit, malgré les tourmens cruels que lui faisoient souffrir les Tonicas, elle ne jetta pas une larme ; elle se contenta de leur prédire leur destruction dans peu de tems ; ce qui arriva effectivement peu de jours après par un Parti considérable de Natchez, qui apporta le Calumet de Paix au Grand Chef des Tonicas, sous prétexte de faire la Paix avec lui & avec tous les François. Ce Grand Chef leur répondit qu'il ne pouvoit accepter la Paix, qu'il n'en eût prévenu le Commandant Général des François, parce qu'il leur étoit inviolablement attaché.

En effet il envoya à M. Périer pour sçavoir sa volonté ; mais les Natchez qui feignoient d'attendre cette réponse, la prévinrent en assassinant les Tonicas en commençant par le Grand Chef. Ils prirent la fuite sur le champ, & ne

laiſſerent que très-peu de Tonicas qui échapperent à leur trahiſon.

Ils ſe doutoient bien que les François ne ſe fieroient point à eux après leur perfidie : ils craignoient que s'ils attendoient ce tems, les François n'envoyaſſent des Troupes auxiliaires pour les inveſtir ; ce fut pour cette raiſon qu'ils détruiſirent preſque toute la Nation des Tonicas.

Ainſi périt ce brave & véritable ami des François, qui fut regretté de tous les Habitans ſans exception : on ſçavoit que dans toutes les occaſions il avoit donné des preuves non équivoques du zéle le plus marqué pour les François.

Peu aprés on eut une allerte : elle dut ſon origine à la frayeur d'une Françoiſe, qui ayant entendu quelques coups de fuſil dans les Bois, crut que tous les Ennemis la pourſuivoient. Comme on ne doit jamais négliger les avis qui concernent la Guerre, M. Périer fit battre la générale, on prit les Armes, les Troupes ſe mirent en bataille ſur la Place, on leur diſtribua de la munition de Guerre, & un gros Détachement partit pour aller à la découverte du côté que l'allarme étoit

venue. Je fus aussi averti sur l'Habitation de la Compagnie de me tenir sur mes gardes. Je donnai avis à mes Voisins de ce qui se passoit ; ils en firent de même aux leurs. Dans l'intervalle de ces troubles les femmes se sauvoient les unes dans l'Eglise, les autres sur le Vaisseau qui étoit pour lors devant la Ville ; mais le Détachement n'ayant rien trouvé qui pût ni dût donner la moindre inquiétude, fut bien-tôt de retour & rapporta la tranquillité.

CHAPITRE XVII.

Conſpiration des Négres contre les François : Leur exécution.

EN attendant que l'on eût reçu à la Louiſiane le ſecours que l'on attendoit de France pour détruire les Natchez, on avoit à craindre dans cette Colonie une trahiſon de la part de gens deſquels on ne ſe ſeroit point défié. Les Négres eurent deſſein de ſe défaire de tous les François & de s'établir en leur lieu & place, en ſe rendant maîtres de la Capitale & de tout ce qui appartenoit aux François. Voici de quelle maniere cette Conſpiration fut découverte.

Une Négreſſe attachée à la Briqueterie, quoiqu'elle fût à la Compagnie, revenoit à midi pour dîner. Un Soldat ayant beſoin de bois, vouloit la contraindre en payant, à lui en aller chercher ; elle ne voulut jamais y aller, ſon tems la preſſoit. Le Soldat pareſſeux en fut fort fâché, & lui donna un ſi rude ſoufflet, que la Négreſſe dans ſa

colere dit que les François ne battroient pas encore long-tems les Négres. Ceux des François qui entendirent ces menaces, l'arreterent & la conduiſirent au Gouverneur qui ordonna de la mettre en priſon. Le Lieutenant Criminel s'y tranſporta, l'interrogea & n'en put rien tirer.

Je fus inſtruit de toutes ces choſes ; & j'allai au Gouvernement. Comme je n'y allois jamais que je n'y euſſe affaire, M. Périer me demanda s'il y avoit quelque choſe de nouveau : je lui répondis que je venois au contraire pour ſçavoir au juſte à quoi m'en tenir au ſujet des nouvelles courantes. Il me demanda quelle étoit donc la nouvelle dont il s'agiſſoit, puiſqu'il n'en ſçavoit aucune. Je lui racontai l'Hiſtoire de la Négreſſe : ce Gouverneur me dit que tout cela étoit vrai, mais que ne pouvant tirer d'elle aucun éclairciſſement, ſinon que la colere l'avoit fait parler de la ſorte, on ne pouvoit lui rien faire.

» Monſieur, lui repliquai je, je ſuis » dans le ſentiment qu'un homme dans » le vin & une femme dans la colere » diſent plûtôt la vérité que dans tout » autre tems ; ainſi il n'y a pas d'appa-

» rence que la colere ait fait inventer à
» cette femme une choſe de cette con-
» ſéquence ; il eſt donc très-probable
» qu'il y a du vrai ; & ſi cela eſt,
» comme j'ai lieu de le croire, il doit
» y avoir une Conſpiration prête à
» éclorre, & elle ne peut gueres être
» projettée, qu'il n'y ait pluſieurs Né-
» gres de l'Habitation du Roi qui en
» ſoient complices ; je me flatte, s'il y
» en a, de les découvrir par mes ſoins,
» de les arrêter même, s'il le faut,
» ſans faire d'éclat : alors on tirera
» quelque conviction, ou tout au moins
» leur projet étant éventé, ſe diſſipera
» ou ſe retardera ; ainſi on aura le
» tems de prendre les meſures conve-
» nables & de ſe prémunir contre leurs
» mauvais deſſeins.

Le Gouverneur & toute ſa Cour approuverent mes raiſons. Dès le ſoir même je fus au Camp des Négres quand je jugeai qu'ils étoient endormis : je me perſuadai que tous ne devoient point être du complot ; qu'ainſi les Conjurés ſeroient aſſemblés dans quelques cabannes pour s'entretenir ſur ce ſujet. Je pris avec moi le jeune Négre qui étoit attaché au Chirurgien : je me fis ouvrir la porte du

Camp des Négres & nous fumes sans bruit de cabannes en cabannes, jusqu'à ce que nous vîmes la lueur du feu. Dans celle ci nous en entendimes trois qui s'entretenoient de leur projet, & qui dirent entr'autres choses, qu'il ne falloit pas en gagner d'autres sur l'Habitation que deux ou trois jours avant de faire le coup, parce qu'il y en avoit beaucoup qui m'aimoient, & qui ne manqueroient pas de les découvrir; puis continuant: » J'ai parlé, dit-il, » aujourd'hui à tel & tel sur lesquels » nous pouvons compter en toute sû- » reté « C'étoit mon premier Commandeur, & en même tems mon homme de confiance qui parloit ainsi; ce qui me surprit extrêmement. Le second Commandeur parla ensuite & dit: » J'ai parlé ce matin à un tel duquel je » suis très assuré, & il m'a dit qu'il ne » falloit pas en parler encore de sitôt » à d'autres «. Les deux autres disoient aussi qu'ils devoient rester tranquilles tous huit, jusqu'au retour de ceux qui étoient aux Illinois, où il y avoit des Négres qui avoient beaucoup de parens & d'amis; que si on pouvoit les gagner ils en gagneroient bien d'autres; que ces deux autres vien-

droient demain à la même heure ; mais qu'il étoit tard, qu'il falloit ſe coucher afin de pouvoir faire lever les Négres le lendemain de bon matin.

Nous nous retirâmes promptement de crainte d'être découverts Après être ſorti du Camp des Négres, le jeune Négre me dit ce qu'il avoit entendu, qui étoit préciſément la même choſe que ce que je ſçavois moi-même. De ce premier voyage nous en connoiſſions ſix, & nous étions aſſurés qu'ils n'étoient encore que huit : nous ne pouvions à la vérité deviner qui étoient les deux autres ; mais comme ils devoient ſe trouver le lendemain à l'aſſemblée, j'eſpérois les connoître & m'en tenir là.

Le lendemain j'écrivis au Gouverneur tout ce que je viens de rapporter. Je lui marquai que ma préſence étant néceſſaire à l'Habitation, je l'inſtruiſois par Lettre de ce que j'avois découvert ; je lui ajoutai que je croyois qu'il falloit les arrêter dans le même jour, de peur que le nombre des Conjurés n'augmentât. M. Périer dans ſa réponſe me marqua qu'auſſi-tôt que je connoîtrois les deux autres & que je jugerois à propos de les faire arrêter, il

m'envoyeroit le nombre de Troupes dont je croirois avoir besoin; que je n'avois qu'à lui faire sçavoir quels Officiers je voulois avoir pour cette opération, & qu'il me les envoyeroit avec ordre de faire ce que je leur dirois.

Après dix heures du soir je me rendis au Camp des Négres; je reconnus à la voix les deux qui manquoient la veille & qu'on n'avoit point nommés; je remarquai aussi deux de ceux qu'on avoit nommés & les deux Commandeurs. L'un des absens de la veille dit, que jusqu'à la récolte ils devoient absolument se borner au nombre de huit qu'ils étoient, & que dans ce tems ils en gagneroient bien d'autres. Je fus content de cette découverte, & fus me coucher après avoir donné ordre au Commandeur François de disperser les travailleurs en six endroits différens dans le Bois, & de mettre à chaque endroit un de ces Conjurés que je lui nommai; qu'il envoyât le second Commandeur par terre au Cajeu de charpente que l'on m'amenoit le lendemain pour bâtir, & que le premier Commandeur resteroit au Port avec douze Négres pour recevoir le Cajeu & le faire aborder.

Dès qu'il fut jour, j'écrivis à M. Périer que je ſçavois le nom des huit Conjurés ; que j'avois pris de juſtes meſures pour les arrêter ſans qu'aucun des autres Négres pût s'en appercevoir ; que je n'avois beſoin ni de Troupes ni d'Officiers, mais ſeulement du Capitaine de Port en qui il ſe confioit & moi auſſi ; que je le priois cependant d'ordonner à l'Officier de garde qu'il eût attention de mettre quatre Soldats forts & adroits qui badineroient devant la porte de la Priſon ; qu'auſſi-tôt qu'ils verroient M. de Livaudais paſſer devant eux ils priſſent bien leur tems pour jetter dans la Priſon, comme en badinant, le Négre qui ſuivroit ce Capitaine, & que je ferois conduire les autres à nuit cloſe ; que j'y ſerois & qu'il fût ſans inquiétude à ce ſujet.

Le Gouverneur donna en conſéquence l'ordre à l'Officier de garde & à M. de Livaudais. J'avois fait diſperſer, comme je l'ai dit, les Travailleurs en ſix pelotons & un Conjuré dans chacun. Dès que mon Canot fut parti pour la Ville ; je fis venir le Forgeron qui avoit préparé des fers & des cadenats pour les mettre aux Négres criminels : le Forgeron les attendoit avec

ses fers dans un petit Magasin aux Haches, aux Pioches & autres outils. Je fis partir mon Négrillon Serviteur, pour aller dire à un des Conjurés que je voulois lui parler: ce Négrillon en fut avertir un; il venoit devant & me disoit: *le voilà.* Je l'envoyois à un autre avant que celui qu'il venoit de chercher fût arrivé. Dès que le premier étoit entré, il me demandoit ce que je lui voulois: je lui disois d'aller chercher une Hache, & qu'auparavant il eût soin d'ouvrir le contre-vent afin qu'il vît clair. Comme il entroit, le Forgeron l'arrêtoit au troisiéme pas; j'étois à la porte un Pistolet en main; je lui faisois mettre les fers & on le conduisoit dans un endroit séparé. J'en fis de même à tous six, sans que les Négres ou autres personnes s'en apperçussent; le Négrillon ne sçavoit pas même ce qu'ils devenoient; toute cette opération fut finie à dix heures & demie, & M. de Livaudais arriva à onze heures.

Je fis retirer mon Négrillon: M. de Livaudais me dit: » Que veut donc » dire notre Gouverneur? Il prétend » que vous avez envie, avec moi seu- » lement, d'arrêter huit Conjurés. A

» quoi nous expoſez-vous ? Je ſçais » que nous pouvons compter l'un ſur » l'autre ; mais je crains l'émeute, & » alors nous ne pourrions en venir à » bout ; penſez-y, mon ami. «

Je lui répondis qu'il y en avoit déja ſix aux fers, & que chacun d'eux ignoroit le ſort des cinq autres ; que j'en attendois un ſeptiéme dont je me chargeois encore ; ainſi qu'il ne craignît rien, puiſqu'il n'y avoit pas le moindre danger : que tout ce que j'exigeois de lui, étoit d'amener *Samba*, qui étoit mon premier Commandeur, & qui étoit cependant l'auteur de ce projet & le chef de cette Conſpiration : » Voici, dis-je à M. de Livaudais, » comment vous-vous y prendrez pour » que perſonne ne ſe doute de rien. » Lorſqu'il ſera onze heures trois quarts » nous irons tous deux au bord du » Fleuve, où *Samba* eſt avec les autres » Négres que vous y voyez, pour at- » tendre le Cajeu de bois de charpente » que l'on doit m'ammener vers les » quatre heures ; comme il eſt de votre » miniſtére d'y avoir l'œil, vous fein- » drez devant lui de vouloir y aller & » vous me demanderez quel Comman- » deur eſt à ce Cajeu : je vous répon-

drai

» drai que c'est le nommé Guey : vous
» repartirez que vous ne le trouvez
» pas si habile que *Samba* (qui sera pré-
» sent) & que vous me priez de vous
» le donner pour cette conduite ; je
» paroîtrai ne point vouloir le céder,
» parce que c'est mon homme de con-
» fiance, & après quelques débats je
» le laisserai aller. Alors vous entrerez
» dans votre Canot, vous prendrez
» le gouvernail, afin que tous les Mate-
» lots & le Patron même ramant tous à
» la fois, vous puissiez aller plus vîte.
» Aussi-tôt que vous serez assis, vous
» feindrez d'avoir oublié de prendre
» du pain chez vous ; vous m'en de-
» manderez à emprunter ; je vous dirai
» que je n'en ai tout au plus que pour
» dîner, & que vous aurez plûtôt fait
» d'en aller chercher chez vous. Vous
» traverserez dès-là afin d'arriver au
» bout de la rue du Gouvernement,
» ce qui vous obligera de passer devant
» la Prison pour aller chez vous ; vous
» passerez le plus près que vous pour-
» rez de la Prison, afin que les Soldats
» qui sont devant puissent aisément
» y jetter le Négre comme en badinant.
» Les Négres seront alors à manger ;
» ainsi ni eux, ni les François ne s'en

» appercevront. » Ce Capitaine de Port convint de faire ce que je lui diſois : il le fit en effet & le Négre fut mis en priſon, croyant que ce n'étoit que pour badiner.

Le Cajeu arriva à bon port vers les quatre heures, je le fis amarrer ; je fis donner à manger à Guey chez moi, enſuite je le fis mettre aux fers comme les autres. Quand il fut nuit, je les fis embarquer & arriver au bout de la rue du Corps-de-Garde, & j'envoyai chercher un Détachement pour les mener en priſon.

L'Officier de garde qui étoit prévenu dès le matin, envoya ſur le champ huit Fuſiliers & un Sergent avec la bayonnette au bout du fuſil, & on mit les ſept Négres en priſon. L'Officier & moi fûmes en rendre compte à M. le Gouverneur qui fut très-ſatisfait de ma conduite, d'avoir arrêté ces huit Conjurés ſans que perſonne s'en fût apperçu. Le Lieutenant Criminel étoit au Gouvernement ainſi que tous les Officiers, dans l'attente de ce qui pourroit en arriver.

Le lendemain on leur fit ſouffrir les méches ardentes pour leur faire avouer leur crime projetté & leurs complices ;

mais ils ne voulurent rien confeſſer : on en fit autant à différentes fois : & on n'en apprit pas plus que la premiere fois qu'on leur donna cette queſtion. J'appris toutes ces circonſtances, & dans cet intervalle, je m'informai moi-même & j'employai des eſpions. Je fus inſtruit que *Samba* avoit été dans ſon Pays le Chef de la révolte, qui avoit enlevé le Fort d'Arguin aux François; & que quand M. Périer de Salvert eut repris ce Fort, un des principaux articles de la Paix fut que ce Negre fût Eſclave des François dans l'Amérique ; que ce *Samba* fut en conſéquence amené ſur l'*Annibal*, où il avoit encore projetté d'égorger l'Equipage du Vaiſſeau pour s'en rendre maître ; mais que les Officiers du Navire en étant avertis, le firent mettre aux fers & tous les autres hommes juſqu'à la Louiſiane, où il avoit été amené & où il avoit formé cette Conſpiration.

Je fis un Mémoire inſtructif de tout ce que j'avois appris & j'en portai copie au Gouvernement. On envoya chercher le Lieutenant Criminel, qui me dit en arrivant que l'on ne pouvoit rien ſçavoir de ces coupables priſonniers, que les méches les brûloient & les fai-

ſoient beaucoup ſouffrir ; mais qu'ils ne diſoient autre choſe ſinon qu'ils n'avoient jamais penſé à faire du mal aux François.

Mais quand il eut fait lecture du Mémoire que je venois d'apporter, il parut content & eut eſpérance de convaincre *Samba* & deux autres de ſon Pays & complices de ſes deux autres Conjurations. Avec ces piéces le Lieutenant Criminel s'attendoit que le lendemain il ſe ſerviroit des méches à l'ordinaire. Il fit venir *Samba* & le menaça des méches, s'il ne convenoit de tout ce dont on l'accuſoit, mais auparavant il lui lut le Mémoire que je lui avois donné ; puis lui dit : » Tu vois » que je ſçais toute ta vie qui a toujours » été celle d'un ſéditieux ; tu as tou» jours cherché à faire du mal & à ex» citer les autres à ſe révolter «. Le Négre lui demanda : » *Qui cila qui dire cila à toi* ? Ce qui ſignifie : Qui eſt celui qui t'a dit cela ? Le Juge lui répondit : » Qu'importe qui me l'ait dit ; ce» la n'eſt-il pas vrai « ? Le Négre *Samba* perſiſta toujours à demander au Juge qui lui avoit dit tout cela. Enfin le Juge lui dit que c'étoit moi. Il jetta alors un grand cri, en diſant : » *Ah* !

M. le Page li diable li ſabai tout : voulant dire que j'étois un diable qui ſçavoit tout. Le Juge fut charmé de cet aveu ; il convint de toutes les circonſtances de ſa Conſpiration : on fit venir les autres devant lui qui avouerent ; après quoi ils furent condamnés tous huit à être rompus vifs, & la femme à être pendue en leur préſence.

Ils furent exécutés ainſi que l'Arrêt du Conſeil le portoit : cette exécution remit la tranquillité dans les eſprits allarmés, & depuis ce tems on n'entendit parler de rien de ſemblable.

CHAPITRE XVIII.

Deſtruction des Natchez par M. Périer Gouverneur de la Louiſiane.

LA paix étoit rendue à la ville, le Public même ne penſoit plus à la guerre des Natchez ; mais M. Périer Commandant Général toujours actif pour le ſervice, ne négligeoit rien pour découvrir l'endroit où les Natchez s'étoient réfugiés. Après bien des recherches, on l'avertit qu'ils avoient totalement quitté l'Eſt du Fleuve S. Louis : ſans doute que pour n'être plus expoſés aux viſites importunes & dangereuſes des Chatkas ; & pour être plus cachés aux François ils s'étoient retirés à l'Oueſt du Fleuve près le Bayouc d'argent : la diſtance de leur Fort à l'embouchure de la Riviere Rouge, étoit de près de ſoixante lieues.

Ces avis étoient certains ; mais ce Commandant Général ne ſe croyant pas en état de les attaquer ſans ſecours, en avoit demandé à la Cour & on le lui envoyoit.

Dans ces intervalles la Compagnie qui avoit appris le malheur du Poſte des Natchez & les pertes que cette Guerre lui cauſoit, fit la rétroceſſion de cette Colonie au Roi avec les Priviléges qui lui avoient été accordés. La Compagnie céda en même tems au Roi tout ce qui lui appartenoit dans cette Colonie, comme Fortereſſes, Artillerie, Munitions, Magaſins & Habitations avec les Négres qui en dépendoient. En conſéquence Sa Majeſté envoya un de ſes Vaiſſeaux commandé par M. de Forant, lequel apportoit M. de Salmont Commiſſaire Général de la Marine & Ordonnateur pour la Louiſiane, pour prendre poſſeſſion de cette Colonie au nom du Roi.

Le troiſiéme jour de l'arrivée de M. de Salmont, je fus lui demander ſes ordres, & ſçavoir quand il ſouhaitoit que je rendiſſe mes comptes & juſqu'à quel jour je les réglerois pour la Compagnie; je lui demandai auſſi s'il agréoit mes ſervices pour le Roi : il me donna ſes ordres, & me dit que ſçachant à quoi s'en tenir à mon ſujet, je n'avois qu'à continuer pour le Roi comme j'avois fait pour la Compagnie.

Je continuai donc la régie de cette

Habitation devenue celle du Roi en 1730 ſur le même ton que je l'avois miſe ; il n'y eut aucun changement ; je fis achever les travaux & les bâtimens que j'avois fait commencer avec les matéreaux que l'on m'avoit fournis aux dépens de la Compagnie ; je reçus auſſi de même les denrées du crû du Pays en payement des Négres & autres avances faites aux Habitans par la Compagnie.

M. Périer qui juſqu'alors avoit été pour la Compagnie d'Occident Commandant Général de la Louiſiane, en devint Gouverneur pour le Roi. Dès le tems de l'irruption des Natchez ſur les François de leur voiſinage, il avoit demandé du ſecours qu'il eut la ſatisfaction de voir arriver ſur un Vaiſſeau du Roi commandé par M. Périer de Salvert ſon frere, qui nous amenoit cent cinquante Soldats de la Marine. Cet Officier avoit le titre de Lieutenant Général de cette Colonie ; titre qu'il conſerva pendant tout le tems de ſon ſéjour en cette Province.

En attendant de France le ſecours demandé, M. notre Gouverneur avoit pris ſes précautions ; il avoit fait conſtruire des voitures, préparer des vi-

vres, les uſtenciles & les munitions de guerre. Il ſe trouva dans le Magaſin de petites bombes que l'on nomme des *Perdreaux*. Cet habile Officier qui ſçavoit profiter de tout pour le bien du ſervice, fit chercher dans le Magaſin des Fortifications pour trouver le mortier propre à cette eſpéce de bombes ; les recherches furent inutiles. On imagina d'en faire de bois ; on en fit quatre que l'on frêta de fer près à près, on fit les chambres de fer battu, le conduit de la lumiere & la coquille qui contenoit l'amorce étoient auſſi de même métal. On en fit l'épreuve à quarante-cinq dégrés d'élevation ; cette épreuve que je vis faire me donna beaucoup de ſatisfaction par le ſuccès qui la ſuivit.

MM. Périer partirent avec leur Armée ; un tems favorable ſeconda leur activité ; ils arriverent enfin ſans obſtacle juſqu'auprès de la retraite des Natchez. Pour y parvenir ils entrerent dans la Riviere Rouge, de celle-ci dans la Riviere Noire, de-là dans le Bayouc d'argent, qui communique à un petit Lac peu éloigné du Fort que les Natchez avoient conſtruit pour ſe ſoutenir contre les François.

Ces Généraux envoyerent de ce côté quelques Soldats à la découverte; ceux-ci furent aſſez heureux pour appercevoir & ſurprendre un jeune garçon qui s'amuſoit à pêcher. A l'approche ſubite des Soldats François, ſa frayeur fut ſi grande qu'il ne put s'écrier, parce que les voir & en être arrêté fut l'ouvrage d'un même inſtant. Ces Soldats inſtruits par la prudence de leurs Généraux, appaiſerent ſon effroi & le leur amenerent. MM. Périer le flatterent & lui promirent non-ſeulement la vie, mais encore tout ce que l'on peut promettre en pareille circonſtance. Cet enfant gagné de la ſorte, montra un ſentier que l'Armée ſuivit; on traverſa en peu de tems une petite Futaye, au bout de laquelle on ſe trouva dans la plaine où étoit le Fort des Ennemis qui fut auſſitôt inveſti que découvert. Un Officier qui a ſeulement beaucoup de valeur eſt un bon Capitaine de Grenadiers; mais lorſque le courage, la prudence & la vigilance marchent d'un pas égal avec des Généraux, la victoire les accompagne & les fait réuſſir.

MM. Périer inſtruits de ces principes dès leur jeuneſſe, les avoient tou-

jours mis en pratique. Le Fort des Ennemis eſt à peine découvert & inveſti, qu'ils ſe préparent à en faire les approches. Les Soldats animés par la préſence & l'ardeur de leurs Généraux, travaillent avec activité & accelérent l'ouvrage.

Les Natchez ſaiſis d'effroi à la vûe d'un ennemi ſi vigilant, ſe renferment dans leur Fort, où ils n'ont ni le tems ni l'aſſûrance de tenir Conſeil; le déſeſpoir prend la place de la prudence qui les abandonne, & ils ne ſçavent que faire en voyant que la tranchée gagne le Fort. Ils s'équippent en Guerriers & ſe matachent, pour faire leurs derniers efforts par une ſortie qui tenoit bien plus de la rage que de la valeur. Les Soldats qui les virent pour la premiere fois dans cet attirail extraordinaire en ſont d'abord effrayés; mais les Généraux ſe portant avec ardeur aux plus grands dangers raſſurent leurs Troupes, elles chaſſent l'ennemi & le font rentrer avec perte dans ſon Fort.

Les anciens Colons ſe mocquent de l'ajuſtement de Guerre des Naturels, parce que la pratique rend toute choſe familiere; mais je penſe que les Légions Romaines les plus fermes euſſent été

effrayées, en voyant pour la premiere fois une troupe d'hommes ſous la figure d'autant de Diables ſortant de l'Enfer pour les attaquer. Que l'on s'imagine voir une troupe d'hommes grands & bien faits tout nuds, à l'exception de leurs brayers, ayant tout le corps mataché ou barbouillé par parties diſtinctes, de noir, de rouge, de jaune & de gris depuis la tête juſqu'aux pieds; quelques plumes rouges & noires dans les cheveux en forme d'aigrettes ; leurs ceintures garnies de ſonnettes, de grelots & de petites coloquintes remplies au quart de petits cailloux ; que l'on ajoute à tout cela le bruit que font ces Guerriers en ſautant, & par leurs *hou hou* continuels qui rempliſſent l'air & les Bois voiſins. Si l'on met toutes ces choſes enſemble, on aura une eſquiſſe du portrait que je voudrois faire ; car je ſuis obligé d'avouer que la copie n'eſt rien en comparaiſon de l'original.

La réception que nos Troupes firent aux Natchez leur apprit à ſe tenir renfermés ; & quoique de notre côté la tranchée fût preſque achevée, nos Généraux s'impatientoient que les Mortiers ne fuſſent point encore en état de bombarder la Place. Ils furent enfin mis

en batterie, & l'adresse de celui qui les appointoit fit tomber la troisiéme bombe dans le milieu du Fort, où se tiennent ordinairement les femmes & les enfans. On entendit aussi-tôt sortir de ce lieu des cris effroyables : les hommes saisis de douleur aux gémissemens de leurs femmes & de leurs enfans, firent le Signal & demanderent à capituler. MM. Périer eurent la satisfaction de voir en trois jours réduit à ce point un Ennemi opiniâtre ; mais aussi on doit sçavoir que l'activité fait rendre les plus fortes Places, & ce fut par le même moyen que ces Généraux avoient auparavant réduit le Fort d'Arguin en Afrique ; ainsi que l'on ne s'étonne point si notre Auguste Monarque, toujours attentif à récompenser le mérite, à élevé MM. Périer au grade d'Officiers Généraux, & notre Gouverneur à celui de Lieutenant Général.

Les Natchez après avoir demandé à capituler, firent naître des difficultés qui occasionnerent des allées & des venues jusqu'à la nuit qu'ils attendoient pour en profiter, s'il étoit possible, en demandant jusqu'au lendemain pour arrêter les articles de la Capitulation. La nuit leur fut accordée ; mais étant

gardés du côté de la porte, ils ne purent exécuter le même projet d'évaſion qui leur avoit réuſſi à la Guerre de M. de Loubois. Cependant ils le tenterent en profitant de l'obſcurité de la nuit & de la tranquillité apparente des François. Ils firent donc une ſortie bien différente de la premiere ; on n'avoit garde de les entendre : mais la vigilance de MM. Périer fit que l'on s'apperçut aſſez à tems, pour arrêter le plus grand nombre qui fut contraint de ſe retirer dans le Fort : il s'en ſauva quelques-uns qui ſe joignirent à ceux qui étoient en chaſſe, & tous enſemble ſe retirerent aux Tchicachas. Le reſte ſe rendit à diſcrétion : de ce nombre étoit le Grand Soleil & les femmes Soleilles, pluſieurs Guerriers, beaucoup de femmes, de jeunes gens & d'enfans.

L'Armée Françoiſe ſe rembarqua & emmena les Natchez eſclaves à la Nouvelle Orléans. On les mit en priſon ; mais comme elle étoit trop petite pour contenir long-tems tout ce Peuple, ſans s'expoſer à être infecté de leur voiſinage, on mit les femmes & les enfans ſur l'Habitation du Roi & ailleurs ; parmi ces femmes étoit la Soleille *Bras-piqué*, qui m'apprit alors tout

ce qu'elle avoit fait pour ſauver les François du déſaſtre dont ils étoient menacés, & qu'ils eurent à eſſuyer malgré tous les mouvemens que cette Princeſſe ſe donna.

Peu après on embarqua ces Eſclaves pour l'Iſle S. Domingue, afin que cette Nation fût éteinte dans la Colonie : c'étoit en effet le vrai moyen d'y parvenir, parce que le peu qui en étoit réchappé n'avoit pas la dixiéme partie des femmes qui leur auroient été néceſſaires pour renouveller leur Nation. Ainſi fut détruite cette Nation, auparavant la plus brillante de la Colonie, & la plus utile aux François.

M. de Salvert partit de la Louiſiane avec les lauriers qu'il y avoit cueillis, & retourna en France pour y recevoir l'applaudiſſement de la Cour. M. Périer notre Gouverneur y fut auſſi rappellé quelque tems après ; on lui donna la récompenſe dûe à ſes ſervices, à la fermeté & à l'équité avec laquelle il avoit gouverné ; qualités qui le firent regretter de tous les honnêtes gens de la Colonie.

CHAPITRE XIX.

Réflexions ſur ce qui occaſionne la Guerre dans la Louiſiane : Moyens d'éviter la Guerre en cette Province : Moyens de s'en tirer avec avantage & à peu de frais.

L'Expérience que j'ai acquiſe dans l'Art Militaire, par quelques campagnes que j'ai faites dans un Régiment de Dragons juſqu'à la Paix de 1713, l'étude que j'ai faite de la Guerre des anciens Grecs, Romains & autres, les Guerres que j'ai vûes & que l'on a eues avec les Naturels de la Louiſiane dans le tems que je demeurois dans cette Province, m'ont donné occaſion de faire pluſieurs réflexions ſur ce qui peut donner lieu à la Guerre avec les Naturels, ſur les moyens de l'éviter, & ſur ceux que l'on peut employer pour la faire avec avantage, lorſqu'on eſt contraint de la leur faire ou de la ſoutenir contr'eux.

Je ne ſuis point aſſez téméraire pour vouloir m'ériger en donneur d'avis à

ceux qui ſont en place ; je ne demande autre choſe, ſinon qu'il me ſoit permis de mettre ſous les yeux mes réflexions ſur ce que j'ai vû. Je ne crois pas que ce ſoit un crime d'enſeigner ce qui peut procurer de l'avantage à ma Patrie ; je penſe que je ne puis être blâmé en agiſſant de la ſorte, puiſque mon ſeul but en écrivant cette Hiſtoire, eſt de donner à mes Concitoyens les inſtructions néceſſaires à ceux qui habitent un Pays tout à-fait différent de ceux que nous connoiſſons en Europe.

Dans l'eſpace de ſeize années que j'ai demeuré dans la Louiſiane, j'ai remarqué que les Guerres, & même les ſimples diſputes qui nous ſont ſurvenues avec les Naturels de cette Colonie, n'ont jamais eu d'autre origine que la fréquentation trop familiere des François avec eux.

Pour le prouver, voyons les maux que produit cette familiarité. Premiérement, elle leur fait perdre peu à peu le reſpect qu'ils ont naturellement pour notre Nation.

En ſecond lieu, les Traiteurs François pour la plûpart ſont de jeunes gens ſans expérience, leſquels pour acquérir la bienveillance de ces Peu-

ples, leur donnent des lumieres préjudiciables à notre intérêt : ces jeunes Marchands à la vérité n'en ſentent point les conſéquences ; mais ces Peuples n'oublient point ce qui peut leur être de quelque utilité, & le dommage n'en eſt pas moins grand ni moins réel.

Troiſiémement, cette familiarité donne occaſion aux vices, d'où s'enſuivent des maladies dangereuſes & la corruption du ſang, qui eſt naturellement très-pur dans cette Colonie ; ces perſonnes qui fréquentent les Naturels ſe croyent autoriſés au vice par la coutume de ceux-ci, qui eſt de donner des filles à leurs hôtes en arrivant ; ce qui fait grand tort à leur ſanté & à leurs Marchandiſes.

En quatriéme lieu, la fréquentation des Naturels les met dans la contrainte, parce qu'ils aiment la ſolitude ; & on les gêne encore davantage ſi l'Etabliſſement François eſt près de chez eux, ce qui leur procure des viſites trop fréquentes, qui leur deviennent d'autant plus importunes qu'ils ne ſe ſoucient point du-tout que l'on voye & que l'on ſçache ce qu'ils ont ni ce qu'ils font. Et quel funeſte exemple n'avons-nous pas du danger que cour-

rent les Etabliſſemens qui ſont trop près des Naturels? Qu'on ſe rappelle le maſſacre des François, & on ſera convaincu que cette proximité eſt extrêmement dommageable aux François.

Cinquiémement enfin, le Commerce qui eſt un des principaux appas qui nous attirent dans ce nouveau Monde, au lieu de fleurir, péricliteau contraire par la fréquentation trop familiére avec les Naturels de toute l'Amérique Septentrionale. La preuve en eſt très-ſimple.

Tous ceux qui fréquentent les Pays d'outre-mer ſçavent par expérience, que quand il n'y a qu'un Navire dans un Port, le Capitane vend ſa cargaiſon au prix qu'il veut. Alors on entend dire qu'un tel Vaiſſeau a gagné deux cent, trois cent & quelquefois juſqu'à quatre cent pour cent. Arrive-t-il un autre Navire dans ce Port, le profit eſt diminué au moins de moitié; mais s'il en arrive trois, ou même quatre conſécutivement l'un après l'autre, on jette, pour ainſi dire, les Marchandiſes à la tête de l'Acheteur; de ſorte que dans ce cas l'Armateur a ſouvent de la peine à retirer les deniers de ſon Armement. Je ſerois donc porté

à croire qu'ils ſeroit de l'intérêt du Commerce de laiſſer déſirer ſa Marchandiſe aux Naturels, qui n'ayant que nous dans leur voiſinage, viendroient la chercher, ſans que les François couruſſent aucun riſque dans leur commerce, encore moins pour leur vie.

Pour cet effet, ſuppoſons une Nation de Naturels ſur le bord d'une Riviere ou de quelque Ruiſſeau, ce qui arrive toujours, parce que les hommes, quels quils ſoient, ont toujours beſoin d'eau en tout tems. Cela ſuppoſé, je cherche un endroit qui ſoit convenable pour y bâtir un petit Fort en terraſſe, fraiſé & paliſſadé; la terre des foſſés ſert à faire la terraſſe: dans ce Fortin je bâtirois deux petits Corps de logis peu élevés, dont l'un ſeroit pour le logement des Officiers, l'autre pour celui des Soldats. Ce Fortin auroit un ouvrage avancé, demie-Lune ou autre, ſuivant l'importance du Poſte; il faudroit paſſer par cet ouvrage avancé pour entrer dans le Fort, & aucun Naturel n'y entreroit pour quelque cauſe que ce fût; on n'y recevroit pas même le Calumet de Paix, mais dans l'avancée, la porte du Fort étant fermée jour & nuit pour tout autre que

pour les François. Il y auroit une Sentinelle à la porte de l'avancée, laquelle s'ouvriroit & ſe fermeroit à chaque perſonne qui ſe préſenteroit : par ces précautions on pourroit s'aſſûrer de n'être jamais ſurpris, ni par des ennemis déclarés, ni parceux qui voudroient uſer de trahiſon. Dans l'ouvrage avancé ſeroit un petit bâtiment pour loger les Marchands, qui y viendroient dans l'intention de traiter avec les Naturels voiſins; on ne laiſſeroit entrer de ceux-ci que trois ou quatre à la fois, ils auroient tous le même prix de leurs Marchandiſes, & on ne feroit point plus de grace à l'un qu'à l'autre. Aucun Soldat ni Habitant n'iroit aux Villages des Naturels voiſins, ce qui ſeroit défendu ſous des peines très-grièves ; par cette conduite on éviteroit les diſputes, puiſqu'elles ne proviennent que d'une trop grande familiarité avec eux: ces Forts ne ſeroient jamais plus près des Villages que de cinq lieues, ni plus éloignés que de ſept à huit lieues : ces hommes s'embarraſſeroient peu d'un tel Voyage, qui ne ſeroit pour eux qu'une promenade, & le déſir des Marchandiſes les attireroit aiſément & ils s'y habitueroient dans peu. Il y au-

roit un Interprête que le Marchand payeroit ; ces Interprêtes ſeroient des orphelins que l'on mettroit chez ces Nations dès un âge tendre, & chez leſquelles ils n'auroient rien à craindre pour eux.

Ce Fort ainſi éloigné d'une petite journée, ſe bâtiroit ſans obſtacle & ne donneroit aucun ombrage aux Naturels, à qui on feroit entendre que c'eſt pour être à portée de leur traiter leurs Pelleteries, & en même tems pour ne point les troubler. Un avantage que l'on y trouveroit, outre celui du commerce que l'on y feroit, c'eſt que ces Forts empêcheroient les Anglois d'avoir des communications avec les Naturels, ceux-ci trouvant beaucoup de facilité pour la Traite, & trouvant dans ces Forts qui ſeroient près d'eux toutes les choſes dont ils auroient beſoin.

L'exemple de la ſurpriſe du Fort des Natchez, de celui des Yazoux & de celui du Miſſouri, ne fait que trop voir les ſuites funeſtes de la négligence dans le Service, & de la condeſcendance déplacée que l'on a pour les Soldats, en leur laiſſant bâtir des cabannes près du Fort & en leur permettant d'y coucher. Il ne faudroit donc jamais que

personne couchât hors du Fort, pas même les Officiers: le Commandant des Natchez & les autres Officiers, les Sergens même ont été tués dans leurs maisons hors du Fort. Je ne trouve point mauvais que les Soldats fassent de petits champs de Tabac, de Patates & d'autres plantes trop basses pour cacher un homme; au contraire ces occupations les disposent à devenir Habitans, mais jamais de maisons en dehors; par ce moyen un Fort devient imprenable contre la Nation la plus nombreuse, parce qu'ils n'attaqueront jamais, quand même ils en auroient sujet, tant qu'ils verront que l'on est sur ses gardes.

Si l'on m'objecte que ces Forts coûteroient beaucoup, je répondrai que quand même il en faudroit un à chaque Nation, ce qui n'est point, il n'en coûteroit point à beaucoup près tant qu'à soutenir de tems en tems des Guerres qui dans ce Pays coûtent infiniment à cause des longs Voyages, & des transports de tous les attirails de Guerre dont on s'est servi jusqu'à présent. D'ailleurs nous avons déja une grande partie de ces Forts qui sont construits; il n'y auroit donc plus que

l'ouvrage avancé à bâtir ; & deux Forts nouveaux ſeulement ſuffiroient pour achever cette entrepriſe & empêcher le commerce frauduleux des Traiteurs Anglois.

A l'égard de la maniere de faire la Guerre dans la Louiſiane comme on l'a faite juſqu'à préſent, elle eſt très-coûteuſe, très-fatiguante, & on riſque toujours beaucoup. La Guerre eſt très-coûteuſe, parce qu'il faut d'abord tranſporter les munitions juſqu'au lieu du débarquement ; de cet endroit il faut faire un chemin l'eſpace de pluſieurs lieues ; enſuite traîner l'Artillerie à force de bras & porter ſur ſoi les munitions de ces Canons, ce qui fatigue, exténue même les Troupes. De plus il y a beaucoup de riſque dans cette maniere de faire la Guerre : il faut faire les approches d'un Fort, on ne les fait point ſans perdre du monde : quand même on feroit brêche, combien ne perd-on pas de braves Militaires avant de forcer des gens qui ſe battent en déſeſpérés, parce qu'ils préferent la mort à l'eſclavage.

Je dis, quand même on feroit brêche, parce que dans tout le tems que jai demeuré dans cette Province, je n'ai

n'ai jamais vû ni entendu dire que les Canons que l'on a menés aux Forts des Naturels, ayent fait une brêche à paſſer un ſeul homme à la fois ; il eſt donc bien inutile de faire de la dépenſe & de fatiguer des Troupes, pour y conduire de l'Artillerie qui n'y ſert à rien.

Je ne doute point que pluſieurs habiles gens ne badinent, de m'entendre dire que le Canon ne peut faire brêche aux Forts des Naturels ; mais ſi on veut bien ſe rappeller la deſcription que j'ai donnée d'un de ces Forts, (1) avec les raiſons que je donnerai de ce que j'avance, peut-être ſe rendra-t-on.

En conſéquence de la deſcription de ces Forts, je tâcherai de faire voir l'inutilité des Canons pour ces ſortes d'entrepriſes, qui ne doivent être que des coups de main, parce que les Naturels Alliés s'impatientent, lorſqu'il faut qu'ils attendent pluſieurs jours : pour lors on les voit décamper & s'en retourner chez eux : s'ils reſtent, ils conſument une ſi grande quantité de Poudre & de Balles, qu'ils ont bien-tôt épuiſé un Magaſin ; car ils tirent nuit

(1) Voyez Tome II. Chap. XXVIII.

& jour ſur le Fort, quoiqu'éloignés de plus de quatre ou cinq cens pas : mais quand ils tireroient de plus près, quel mal pourroient-ils faire à l'Ennemi qui eſt derriere les Pieux de ſon Fort ? mais c'eſt leur uſage. Ainſi ils ne ſont bons que pour battre les Bois & découvrir l'Ennemi; c'eſt en quoi ils excellent, & leur nombre fait peur à l'Ennemi qui n'oſe reſter hors de ſon Fort : heureux en attendant qui peut s'en paſſer!

Il faut donc maintenant que je faſſe voir l'inutilité du Canon pour attaquer les Forts des Naturels. Pour comprendre la raiſon que je vais en donner, il faut ſe rappeller la deſcription que j'ai faite des Pieux qui entourent ces Forts. En premier lieu, ces Pieux ſont trop gros pour qu'un Boulet de la groſſeur de ceux dont on ſe ſert dans ces Guerres puiſſe les couper, quand même il frapperoit dans le milieu. Si le Boulet donne plus vers le bord de l'Arbre, il gliſſe & frappe ſur celui qui eſt à côté; ſi le Boulet donne juſte entre deux Pieux, il les ouvre & trouve le Pieu de la doublure qui l'arrête; un autre Boulet pourra frapper le même Arbre par l'autre joint, alors il referme le peu

d'ouverture que l'autre avoit fait.

Je sçais bien qu'avec le tems on en viendroit à bout ; mais, comme je l'ai dit, les Alliés ne le permettent pas : ainsi après bien des réflexions, si j'entreprenois une pareille Guerre, je ne voudrois mener qu'un petit nombre de Naturels Alliés ; je les contiendrois aisément ; il ne m'en coûteroit pas tant pour les Présens, & ils ne me consumeroient pas tant de munitions de Guerre & de bouche, ce qui seroit une grande épargne ; en ne conduisant point de Canons, je m'épargnerois encore une dépense.

Je n'aurois que des Armes portatives ; ainsi mes Troupes ne seroient point fatiguées. Le Pays fournit partout de quoi faire des retranchemens ambulans ; je m'en servirois pour faire mes approches, sans avoir besoin d'ouvrir la Terre & sans craindre d'exposer mes Soldats : enfin je me flatterois d'enlever le Fort en deux jours de tems. J'arrête là : le Lecteur n'a pas besoin de ce détail, ni moi de le rendre public.

Telles sont les réflexions que j'ai faites sur les Guerres que l'on a eues &

que l'on peut avoir à ſoutenir dans la Louiſiane ; on peut faire la comparaiſon de la méthode que j'indique avec l'ancien uſage, & porter ſon jugement.

CHAPITRE XX.

De l'Agriculture, ou de la maniere de cultiver, façonner & fabriquer les Denrées propres au Commerce : De la culture du Mahiz, du Ris & autres fruits du Pays: Des Vers à Soye.

LA premiere occupation de l'homme a été ſans contredit l'Agriculture : le Créateur lui en avoit fait un commandement, lorſqu'il lui dit qu'il mangeroit ſon pain à la ſueur de ſon front. Ce travail qui devroit faire les délices de l'homme, n'en eſt regardé que comme une peine ; il voudroit pouvoir faire toute autre choſe que de travailler directement à ſa propre ſubſiſtance ; mais on diroit en même-tems que pour le ſoulager & diverſifier ſes labeurs en cédant à ſon inclination, ce même Créateur par un effet de ſa bonté, lui a procuré un nombre preſque infini de Plantes, qui par leur beauté & leur variété le dédomagent des peines qu'il reſſent à cultiver celles qui lui ſont le plus néceſſaires. Je vais traiter

des unes & des autres, mais ſeulement de celles qui ſont propres à la Louiſiane, ou qui s'y cultivent, & qui ſont de commerce. Je rapporterai la véritable maniere de les cultiver & de les façonner, de telle ſorte qu'elles ſoient de grand profit à ceux qui voudront s'appliquer à cette Partie, ou plûtôt à tous ceux qui habitent cette Colonie, puiſqu'il n'y a preſque perſonne qui n'y aille, ou qui n'y demeure pour cultiver les Denrées commerçables : je pourrois ajoûter que c'eſt auſſi pour ceux qui auroient envie d'y paſſer, & même pour ceux qui reſtent en Europe; leur curioſité ſera ſatisfaite.

Je commence par le Mahiz, comme étant la Graine la plus utile, puiſqu'il eſt la nourriture principale des Peuples de l'Amérique, & que les François y ont trouvé cultivé par les Naturels.

Le Mahiz que nous nommons en France Bled de Turquie, eſt un grain de la groſſeur d'un Pois; il y en a d'auſſi gros que nos Pois *goulus*. Il vient ſur une eſpéce de Quenouille par rang en montant; il y en a qui ont juſqu'à ſept cens grains, j'en ai compté qui en avoient plus. Cette Quenouille peut

avoir environ deux pouces d'épaiſſeur ſur ſept à huit pouces & plus de long ; elle eſt enveloppée de pluſieurs robes ou feuilles minces, qui la conſervent contre l'avidité des Oiſeaux. Son pied ou tige a ſouvent la même groſſeur ; il a des feuilles d'environ deux pouces & plus de large, ſur deux pieds & demi de long, qui ſont canelées ou faites en goutieres : de cette ſorte elles ramaſſent la roſée qui ſe fond au lever du Soleil, & coule au pied quelquefois en telle abondance, que la terre qui eſt au tour en eſt mouillée de la largeur de ſix à ſept pouces : ſa fleur ſurmonte tout ce pied qui a ſouvent plus de huit pieds de haut : on voit ordinairement cinq à ſix Epis ou Quenouilles à chaque pied. Si l'on veut qu'il profite davantage, on doit couper ce qui eſt au-deſſus des Epis.

Lorſqu'on ſéme le Mahiz dans un Champ déja défriché, on fait des trous à quatre pieds de diſtance les uns des autres en tout ſens, en obſervant que les rangées ſoient droites autant qu'il eſt poſſible, afin qu'il ſoit plus facile à ſarcler : on en met cinq ou ſix grains dans chaque trou ; mais auparavant il faut le mettre tremper pendant vingt-qua-

tre heures au moins afin qu'il léve plus vîte, & que le Renard & les Oiſeaux n'ayent point le tems d'en manger une ſi grande quantité : le jour on le garde des Oiſeaux, la nuit on fait des feux de diſtance à autre, ce qui fait peur au Renard, qui autrement fouilleroit & mangeroit le Bled des trous de toutes les rangées, & de ſuite ſans en laiſſer, juſqu'à ce qu'il fût raſſaſié ; c'eſt le Renard qui fait le plus de dommage. Auſſi-tôt que le Bled eſt ſorti de terre, on le ſarcle ; quand il monte & que ſes tiges ont un doigt de groſſeur, on le chauſſe pour le ſoutenir contre le vent. Ce grain produit aſſez, pour que deux bons Négres en faſſent cinquante Barils, (1).

Ceux qui commencent une Habitation dans les Bois fourrés de Cannes, ont un avantage dans le Mahiz qui les dédommage des peines du défriché, qui eſt toujours plus fatiguant que de cultiver une Terre déja défrichée. Voici quel eſt cet avantage.

On commence par faire abattre les Cannes d'un très-grand terrein, on fait peler les Arbres de deux pieds de

(1) J'ai déja dit que le baril péſoit cent cinquante livres.

haut tout autour ; on fait cette opération dans les premiers jours de Mars. Alors la séve est en mouvement dans ce Pays là : environ quinze jours après, les Cannes étant séches, on y met le feu ; la séve descend par force, les ramaux des Arbres sont brûlés, ce qui les fait mourir.

Dès le lendemain on séme le Bled, comme je viens de l'enseigner : les racines des Cannes qui ne sont point toutes mortes poussent de nouvelles Cannes, mais elles sont très-cassantes ; & comme il n'y vient cette année aucune herbe dans le Champ, on sarcle plus vîte, ensorte que l'on en peut entretenir une fois plus que dans un Champ déja cultivé.

De ce Grain on fait différens aprêts : le plus ordinaire est de la Sagamité, qui est du Gruau cuit à l'eau ou au bouillon gras ; on en fait du Pain au plat qui vaut mieux que celui qu'on fait au four, pour manger à la main ; mais il faut en faire tous les jour, encore ne trempe-t-il pas dans la soupe, quel qu'il soit ; il est trop pésant. On en fait de la Farine grôlée ; c'est un mets des Naturels, de meme que le Co oëd-lou, ou Pain mêlé avec des Favioles :

le Bled boucanné eſt encore de leur reſſort : pour ce qui eſt du petit Bled boucanné, il nous convient auſſi-bien qu'à eux. Une Terre noire & légére convient beaucoup mieux au Mahiz qu'une terre graſſe & forte.

La Farine froide (1) eſt ce que l'on en tire de mieux; ſi les Naturels la trouvent bonne, les François s'en accommodent très-bien ; je puis dire que c'eſt un très bon aliment, & en même tems le meilleur que l'on puiſſe porter en voyage, parce qu'il rafraîchit & eſt très-nourriſſant.

Froment. Pour ce qui eſt du petit Bled ou Mahiz de la petite eſpéce, on peut avoir recours au premier Chapitre de la ſeconde Partie. On trouvera auſſi dans le même endroit la méthode de ſémer le Froment ; parce que ſi on ne prend point les précautions que j'indique, ce ſeroit inutilement que l'on en ſémeroit.

Ris. Le Riz ſe ſéme dans une Terre bien labourée, ſoit à la Charue, ſoit à la Pioche dès l'Hyver, afin qu'il ſoit ſémé avant le débordement. On le ſéme en ſillons de la largeur d'une Pioche : quand il eſt levé & qu'il a trois à qua-

(1) Voyez Tome II. Chap. I. Vous trouverez la maniere de faire la farine froide.

tre pouces de haut, on met l'eau dans les ſillons, mais en petite quantité, à meſure qu'il croît ; il faut auſſi que l'eau ſoit plus abondante. *Sa culture.*

Ce Grain a ſon Epi fait à-peu-près comme celui de l'Avoine, ſes Grains tiennent à une queue, ſa paille ou balle eſt très-rude & pleine de barbes fines & dures : le Son du Ris n'eſt point adhérent au Grain comme celui du Bled de France ; ce ſont deux lobes qui ſe ſéparent aiſément & ſe détachent de même, c'eſt pourquoi il eſt facile à émonder & à ſe caſſer. Lorſque l'on a coupé ſa tige, il en repouſſe d'autres qui donnent du Grain. *Sa deſcription.*

On le mange émondé comme en France, mais plus épais & avec bien moins de façons, quoiqu'il ne céde point en bonté au nôtre : on le lave à l'eau chaude priſe du même vaſe dans lequel on doit le faire cuire, puis on le jette tout de ſuite ; là il crêve & cuit ſans autre ſoin. *Maniere de l'apprêter.*

On en fait du Pain fort blanc & de très-bon goût ; mais on a eſſayé en vain d'en faire qui pût tremper à la ſoupe. *Pain de Ris.*

Dans le premier Chapitre de la ſeconde Partie j'ai ſuffiſamment parlé de *Féves de 4 jours.*

Féves Apalaches. Patates. Giromons.

ce qui regarde les Féves de quarante jours, des Féves Apalaches & des Patates. J'ajouterai la culture du Melon d'eau, après avoir dit que les Giromons ſe cultivent comme les Potirons.

Culture du Melon d'eau.

La culture du Melon d'eau eſt aſſez ſimple. On choiſit une terre légére comme celle d'un côteau bien expoſé : on fait des trous en terre de deux pieds & demi ou trois pieds de diametre, diſtans les uns des autres de quinze pieds en tous ſens, dans chacun deſquels on met cinq ou ſix graines. Lorſqu'elles ont germé, & que les tiges naiſſantes ont pouſſé cinq ou ſix feuilles, on choiſit les quatre plus belles Plantes, & on arrache les autres de peur qu'elles ne s'affament réciproquement, étant en trop grand nombre. Ce n'eſt que juſqu'à ce tems que l'on eſt chargé du ſoin de les arroſer ; la Nature toute ſeule fait le reſte, & les conduit à leur maturité, dont le véritable point eſt quand la côte verte commence à jaunir. Il n'eſt pas beſoin de les tailler. Les autres eſpéces de Melons dont j'ai parlé dans l'endroit que je viens de citer, ſe cultivent de même que ceux-ci, à l'exception qu'on ne met entre les trous qu'une diſtance de cinq à ſix pieds.

Toutes les Plantes & Légumes viennent très-bien à la Louiſiane, mais beaucoup plus abondamment qu'en France; il ne faut pas en chercher la raiſon bien loin; le Climat y eſt plus chaud & la terre bien meilleure: il faut cependant obſerver que les Oignons & autres Plantes bulbeuſes, ne viennent dans la Baſſe-Louiſiane qu'avec de grandes peines & de longs travaux, au lieu que dans les terres hautes elles viennent très-groſſes & d'un goût plus fin. Plantes & Légumes.

Les Habitans de la Louiſianne peuvent aiſément faire de la Soye. Ils ont les Mûriers ſous la main; ils croiſſent naturellement dans les terres hautes, & il eſt très facile d'en faire des Plantations. Les Mûriers naturels à la Louiſiane ſont ceux dont les Vers à Soye aiment beaucoup la feuille, je veux dire les Mûriers les plus communs dont la feuille eſt grande, mais tendre, & dont le fruit eſt de la couleur de Vin de Bourgogne; cette Province produit auſſi des Mûriers blancs dont la qualité eſt la même que celle des Mûriers rouges. Je vais rapporter des expériences faites à ce ſujet par gens connoiſſeurs. Vers à Soye.

Madame Hubert native de Provence, voulut éprouver ſi l'on pourroit élever des Vers à Soye avec des feuilles des Mûriers de cette Colonie, & quelle ſeroit la qualité de la Soye de ces Vers. Elle étoit d'un Pays où on fabrique beaucoup de Soye, elle s'y connoiſſoit. La premiere de ces expériences fut de donner à de gros Vers à Soye ſur la même Tablette une bande de feuilles de Mûrier rouge, puis une bande de feuilles de Muriers Blanc. Elle examina attentivement les Vers aller ſur l'une & l'autre eſpéce de feuilles, & elle ne s'apperçut point qu'ils fuſſent plus portés pour une eſpéce que pour l'autre : elle ajoûta à ces deux ſortes de feuilles celles de Mûrier blanc ſucré ; & elle remarqua que les Vers quittoient les autres pour aller à celles-ci, & qu'ils les préféroient à celles de Mûrier rouge & blanc ordinaire.

La ſeconde expérience de Madame Hubert fut d'élever des Vers à Soye ſéparément & de les nourrir de même. Elle donna aux uns des feuilles de Mûrier blanc ordinaire, aux autres des feuilles de Mûrier blanc ſucré, afin de voir la différence de la Soye par celle de la nourriture. De plus elle éleva &

nourrit des Vers à Soye naturels au Pays, que l'on avoit trouvés encore tout jeunes ſur des Mûriers ; mais elle s'apperçut que ces derniers étoient très-volages & qu'ils ne faiſoient que courrir çà & là, & que leur nature les portoit ſans doute à vivre ſur des Arbres ; elle les changea de place, de peur qu'ils ne ſe mêlaſſent avec ceux de France, & leur fit donner de petites branches avec des feuiles, ce qui les fixa un peu plus.

Cette Dame induſtrieuſe attendit que les Cocons fuſſent entiérement faits, pour pouvoir en dévidant la Soye examiner la différence qu'il y auroit. J'avois ſouvent l'honneur de voir M. Hubert & Madame ſon Epouſe, & comme cette Dame n'ignoroit pas l'ardeur que j'avois de ſçavoir quelle ſeroit la ſuite de ſes travaux & de ſes expériences, elle avoit ſouvent la bonté de me prévenir en m'apprenant quelques nouveaux ſuccès.

Lorſque les Cocons furent prêts à filer, ou dévider, elle en prit le ſoin elle-même, & remarqua que les Vers ſauvages rendoient moins de Soye que ceux de France, quoiqu'ils fuſſent d'un plus gros volume, mais ils étoient peu

garnis, ce qui provenoit ſans doute de ce qu'ils ne ſe nourriſſoient pas aſſez, courant ſans ceſſe de côté & d'autre; auſſi avoit-elle remarqué qu'ils étoient maigres; cependant leur Soye étoit forte, rude & groſſe.

Ceux qui avoient été nourris de feuilles de Mûrier rouge, avoient leurs Cocons bien garnis de Soye: cette Soye étoit plus forte & plus fine que celle de France. Ceux qui avoient mangé des feuilles de Mûrier blanc ordinaire, avoient la même Soye que ceux qui avoient mangé des feuilles de Mûrier rouge. Les quatriémes enfin qui avoient été nourris de feuilles de Mûrier blanc ſucré, avoient peu de Soye; elle étoit auſſi fine que celle des précédens, mais elle étoit ſi foible & ſi caſſante que l'on avoit bien de la peine à la dévider.

Telles furent les expériences de Madame Hubert ſur les Vers à Soye: on peut en tirer les conſéquences. J'ai crû devoir rapporter en détail les ſoins laborieux de cette Dame; les Curieux y trouveront leur compte, & ceux qui voudroient s'intéreſſer à ce commerce y trouveront à quoi s'en tenir pour avoir de la Soye telle quils jugeront à propos,

quelles feuilles & quels Vers ils doivent choisir pour leur plus grand profit. J'ai été bien aise en même-tems de faire voir combien la Société doit avoir d'obligation aux personnes qui mettent leur plaisir & donnent tous leurs soins à étudier la Nature, pour la développer dans toutes ses parties, afin d'en instruire le Public & de fournir à leurs Concitoyens des moyens de tirer bon parti de ce qui se présente à leur industrie.

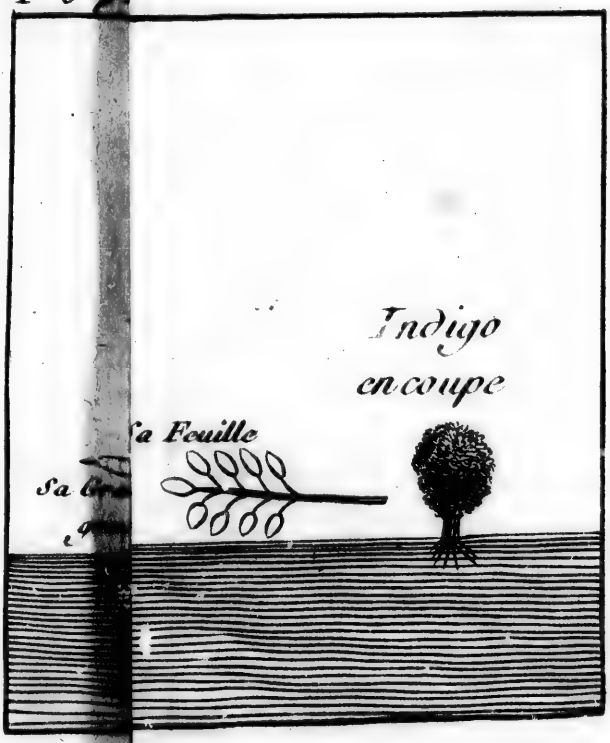
CHAPITRE XXI.

Suite de l'Agriculture : De l'Indigo : Du Tabac : Du Coton : De la Cire : Du Houblon : Du Safran.

Indigo. LEs terres hautes de la Louiſiane produiſent un Indigo naturel; celui que j'ai vû, & dans les deux ou trois endroits où j'en ai trouvé, c'étoit toujours au bord d'un bois fourré, ce qui déſigne qu'il ſe plaît dans une bonne terre, mais légére. L'un de ces pieds n'avoit que dix à douze pouces de haut, ſon bois avoit au moins trois lignes de diamétre & d'un auſſi beau verd que ſa feuille, & encore auſſi tendre que la côte d'une feuille de choux, ſa tête étoit peu épanouie.

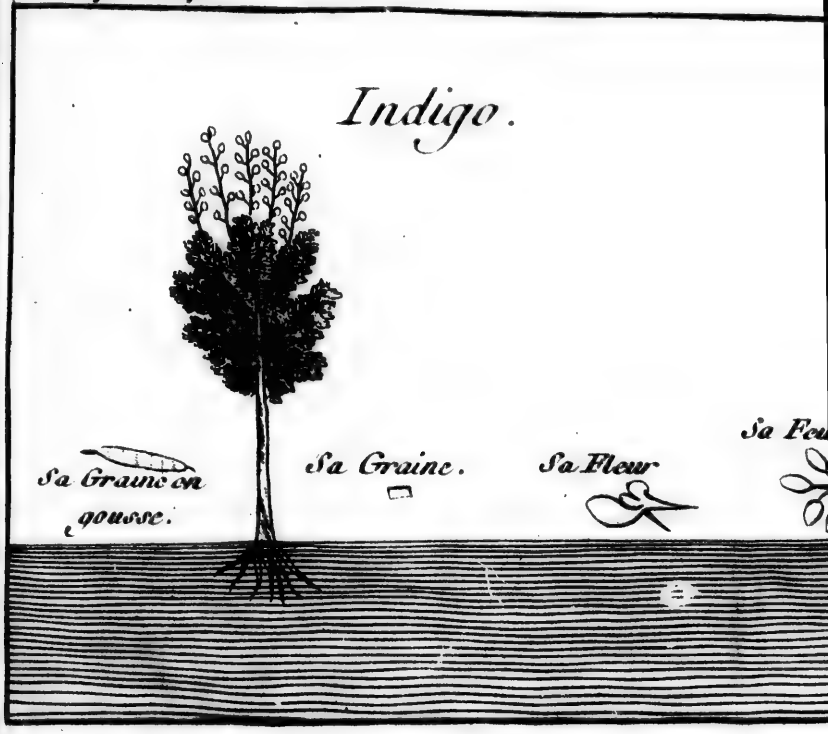
Les deux autres pieds peu de jours après, avoient l'un dix-ſept & l'autre dix-neuf pouces de haut; la tige groſſe de ſix lignes par le bas & d'un verd très-vif, étoit encore très-tendre; le bas ſeulement commençoit un peu à brunir, la cime de l'un & de l'autre auſſi peu garnie de feuilles & ſans avoir

T. 3

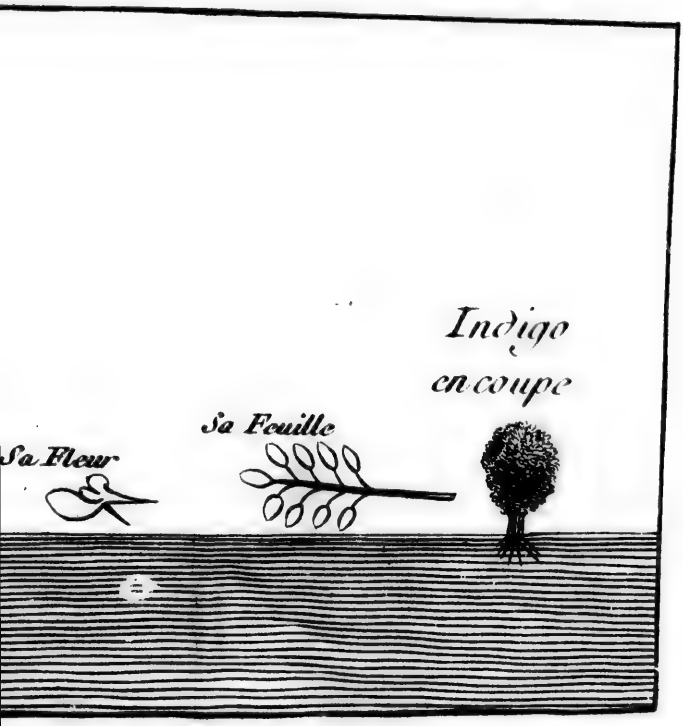


chacun

T. 3 p. 354



aCun des trois ou huit quatre


Indigo
en coupe
Sa Feuille
Sa Fleur

de branches ; ce qui fait préſumer qu'étant ſi vif & d'une ſi belle venue, il a dû venir fort haut & ſurpaſſer en force & en hauteur l'Indigo cultivé.

Le pied de l'Indigo que les François cultivoient aux Natchez, bruniſſoit avant qu'il eût onze à douze pouces ; il montoit en graine de cinq pieds & plus de haut ; il ſurpaſſoit en force celui que l'on cultivoit dans la Baſſe-Louiſiane, c'eſt-à-dire, dans le Canton de la nouvelle Orléans : mais le naturel que je n'ai pû voir que jeune & tendre, promettoit de devenir bien plus haut & plus fort que le nôtre & produire davantage.

L'Indigo que l'on cultive dans la Louiſiane vient des Iſles ; ſa graine eſt de la groſſeur d'une ligne & environ un quart plus longue ; elle eſt brune & dure, elle eſt applatie par les bouts, parce qu'elle eſt preſſée dans ſa gouſſe. On ſéme cette graine dans une terre préparée comme un jardin, & le champ où il ſe cultive ſe nomme le Jardin de l'Indigo.

Pour le ſémer, on fait en ligne droite des trous avec un Piochon à un pied de diſtance les uns des autres ; dans chacun des trous on met quatre ou

cinq graines que l'on couvre de terre ; on a grand ſoin de ne laiſſer croître aucune herbe étrangere qui l'étouffe-roit ; on le ſéme à un pied de diſtance, afin qu'il puiſſe prendre une belle nourriture, & qu'on puiſſe le ſarcler ſans effleurer la feuille qui eſt ce qui donne l'Indigo. Lorſque ſa feuille eſt tout-à-fait figurée, elle reſſemble parfaitement à celle de l'Acacia ſi connu en France, à l'exception qu'elle eſt plus petite.

On le coupe avec de grandes Serpettes ou eſpéces de Faucilles qui ont environ ſix à ſept pouces d'ouverture : il faut qu'elles ſoient un peu fortes. On doit le couper avant que ſon bois durciſſe ; mais il doit être auſſi verd que la feuille, qui doit cependant avoir un œil bleuâtre. Quand il eſt coupé, on le porte dans la pourriture (dans un moment on ſçaura ce que c'eſt.) Suivant que la terre eſt plus ou moins bonne, il vient plus ou moins haut ; la premiere coupe n'excéde pas huit pouces de haut & de large dans ſa touffe qui vient ronde : la ſeconde coupe monte quelquefois à un pied. Il faut avoir attention lorſque l'on coupe l'Indigo, de mettre le pied au-deſſus de

la racine afin de la retenir, elle pourroit aiſément s'arracher ; on doit prendre garde auſſi de ne point e couper ; l'Inſtrument dont on ſe ſert à cet effet eſt un peu traître.

Pour faire une Indigoterie, il faut d'abord conſtruire un hangard ; ce bâtiment eſt de vingt pieds au moins d'élévation ſans murs ni planchers, mais ſeulement couvert ; le tout eſt bâti ſur des poteaux que l'on ferme de nattes ſi l'on veut ; on donne à ce bâtiment vingt pieds de large & au moins trente de long.

On conſtruit trois cuves, de telle ſorte que la premiere qui eſt celle d'en-bas puiſſe égouter ſes eaux en dehors ; c'eſt la plus petite. La ſeconde cuve poſe le bord de ſon fond ſur le bord en haut de la premiere, enſorte que l'eau de la ſeconde puiſſe tomber dans celle que l'on nomme la premiere. Cette ſeconde n'eſt pas plus large, mais elle eſt plus profonde, c'eſt la batterie ; c'eſt pour cela qu'elle a ſes battes qui ſont des bachots formés avec quatre bouts de planches d'environ huit pouces, qui ont enſemble la figure d'une tremi de moulin ; un bâton les traverſe, il eſt pris dans une fourchette de

bois pour battre l'Indigo; il y en a deux de chaque côté, ce qui fait le nombre de quatre.

La troiſiéme cuve eſt poſée de même au-deſſus de la ſeconde; elle eſt une fois plus grande, afin qu'elle puiſſe contenir les feuilles; on la nomme la pourriture, parce que la feuille que l'on y met s'y amortit, mais ne s'y pourrit point. l'Indigotier qui conduit tout cet ouvrage, connoit quand il eſt tems de vuider l'eau dans la ſeconde cuve, alors il lâche le robinet; car ſi on laiſſoit l'herbe trop long-tems, l'Indigo ſeroit trop noir; il ne lui faut donner que le tems de décharger une eſpéce de fleur qui ſe trouve ſur la feuille.

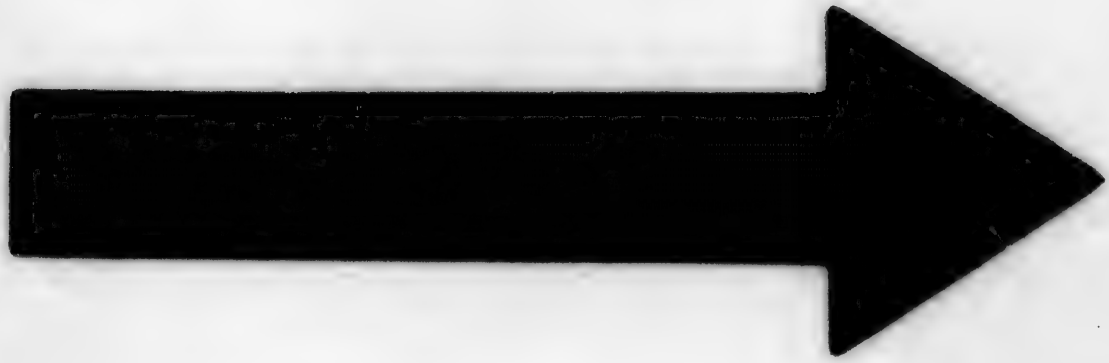
Quand toute l'eau eſt dans la ſeconde cuve, on la bat juſqu'à ce que l'Indigotier faſſe ceſſer; mais il ne le fait qu'après avoir pris pluſieurs fois de cette eau avec une taſſe d'argent, comme faiſant un eſſai, pour connoitre le moment auquel on doit ceſſer de battre l'eau; c'eſt un ſécret que la pratique ſeule peut enſeigner ſûrement.

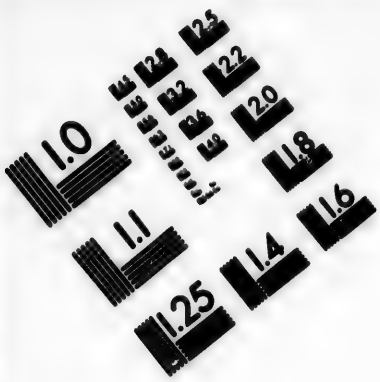
Lorſque l'Indigotier trouve que l'eau eſt aſſez battue, on ceſſe de la battre pour la laiſſer dépoſer, & avoir le tems de tirer l'eau au clair, ce qui ſe fait au

moyen de pluſieurs robinets les uns au-deſſus des autres, de peur de perdre de l'Indigo. Pour ce faire, ſi l'eau eſt claire on lâche le robinet le plus haut, le ſecond de même, juſqu'à ce que l'on voye que l'eau ſe teint ; pour lors on ferme : on fait de même à tous les robinets, juſqu'à ce que tout l'Indigo ſoit en bouillie au fond de la ſeconde cuve. La premiere ou petite cuve ne ſert qu'à purifier l'eau qui ſe trouve teinte, & on la laiſſe couler tant qu'elle eſt claire.

Lorſque l'Indigo eſt bien raſſis, on le ramaſſe dans des ſacs de toile d'un pied de long & de ſix pouces de large, au haut deſquels il y a un petit cercle qui aide à recevoir aiſément l'Indigo. On le laiſſe bien égouter juſqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau ; il faut néanmoins qu'il ait encore aſſez d'humidité pour pouvoir être étendu dans la forme avec un couteau de bois.

Pour avoir de la graine on laiſſe monter autant de pieds que l'on prévoit en avoir beſoin ; il monte à quatre & cinq pieds de haut, ſuivant la qualité de la terre. On en fait quatre coupes aux Iſles où il fait plus chaud : on en fait trois bonnes coupes à la Louiſiane, & ſa qualité eſt au moins auſſi parfaite qu'aux Iſles.





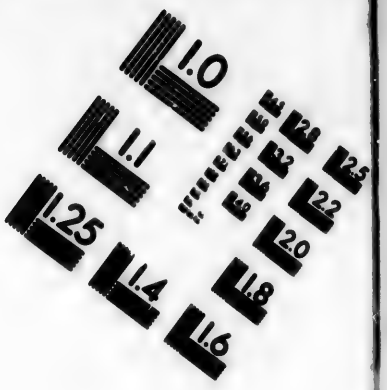
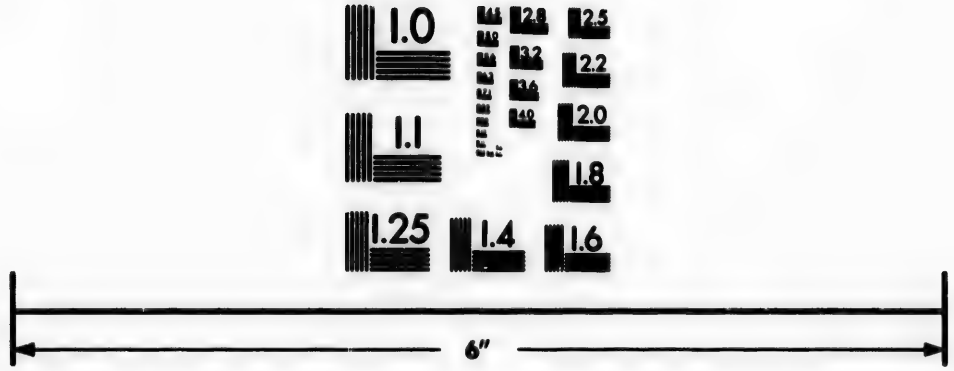


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Le Tabac. Le Tabac que l'on a trouvé chez les Naturels de la Louiſiane paroît auſſi être naturel au Pays, puiſque leur ancienne Parole (Tradition) nous apprend que de tout tems ils ſe ſont ſervis dans leurs Traités de Paix & dans leurs Ambaſſades, du Calumet, dont l'uſage principal eſt que les Députés des deux Nations y fument enſemble.

Tabac du Pays Ce Tabac Naturel au Pays eſt fort grand; ſon pied, lorſqu'on le laiſſe venir en graine, croît en hauteur juſqu'à cinq pieds & demi & ſix pieds: le bas de ſa tige porte au moins dix-huit lignes de diamétre, & ſes feuilles ont ſouvent près de deux pieds de long; ſa feuille eſt épaiſſe & graſſe, ſa ſéve a du montant, mais il n'incommode jamais la tête.

Tabac de Virginie. Le Tabac de Virginie a la feuille plus large, mais plus courte; ſon pied eſt moins gros & ne vient point ſi haut; ſon odeur n'eſt pas déſagréable, mais il a moins de montant: il en faut plus de pieds à la livre, parce que ſa feuille eſt plus mince & moins graſſe que celle du naturel: c'eſt ce que j'ai éprouvé aux Natchez où j'ai eſſayé les deux eſpéces. Celui que l'on cultive dans la Baſſe-Louiſiane eſt plus petit & a moins de

de montant. Celui que l'on fait aux Iſles eſt plus maigre que celui de la Louiſiane ; mais il a beaucoup plus de montant qui fait mal à la tête. Tabac des Iſles.

Pour ſémer le Tabac, on fait une planche dans la meilleure terre que l'on ait, & on lui donne ſix pouces de haut : on bat cette terre & on la rend bien unie avec le dos d'une bêche ; on ſéme enſuite la graine qui eſt extrêmement fine, à peu-près comme la graine de Pavot ; il faut la ſémer claire ; & malgré cette attention, il arrive encore ſouvent qu'elle eſt trop épaiſſe. Lorſque cette graine eſt ſémée, on ne touche plus à la terre, mais on la couvre de cendre de l'épaiſſeur d'un bon liard, afin que les Vers ne mangent point le Tabac au moment de ſa naiſſance. Semaille du Tabac.

Dès que le Tabac a quatre feuilles, on le tranſplante dans une terre préparée ; on le met dans des trous faits en lignes d'un pied de large, & ces trous ſont éloignés les uns des autres de trois pieds en tous ſens ; cette diſtance n'eſt pas trop grande pour le pouvoir ſarcler aiſément ſans caſſer les feuilles. Sa culture.

Le meilleur tems de le tranſplanter eſt lorſqu'il a plû ; autrement il faut l'arroſer ; de même lorſque la graine eſt

en terre, s'il ne pleut point; il faut l'arroſer légérement vers le ſoir, parce que cette graine eſt un peu lente à lever & qu'alors elle demande un peu d'eau. Il faut couvrir légérement la plante pendant le jour de quelques feuillages que l'on ôte le ſoir, précaution dont on ne doit point ſe diſpenſer juſqu'à ce que la jeune plante ait parfaitement pris racine. On doit auſſi tous les jours viſiter le Tabac, pour le nettoyer des Chenilles qui s'y attachent, & qui le mangeroient entiérement ſi on ne les détruiſoit. La Chenille à Tabac eſt de la forme d'un Ver à Soye; elle a une épine ſur le dos vers ſon extrémité; ſa couleur eſt du plus beau verd celadon bardé de couleur d'argent; elle eſt en un mot auſſi belle à voir que fatale à la plante qu'elle aime.

J'avois une grande attention de tenir ma Plantation nette de toutes ſortes d'herbes, obſervant en la faiſant ſarcler à la pioche, que l'on ne touchât point aux tiges que je faiſois rechauſſer, autant pour les maintenir contre les coups de vent, que pour leur donner moyen de tirer de la terre une nourriture plus abondante. Quand le

Tabac commençoit à jetter des bourgeons au-deſſus des feuilles, on les ôtoit, parce qu'ils auroient pouſſé des branches qui auroient trop partagé la ſéve, & par la même raiſon on arrêtoit le Tabac au-deſſus de la douziéme feuille le déchargeant enſuite des quatre plus baſſes qui ne viennent jamais à bien. Juſqu'ici je ne faiſois que ce que font ordinairement ceux qui cultivent le Tabac avec quelque ſoin; mais mon opération dans la ſuite étoit différente.

Je voyois mes Voiſins cueillir les feuilles de Tabac ſur le pied, les enfiler, les faire ſécher en les ſuſpendant en l'air, puis les mettre en tas pour les faire ſuér. Pour moi j'examinai de près la plante, & lorſque je voyois que la tige commençoit à jaunir par place, je faiſois couper le pied avec une Serpette & le laiſſois quelque tems ſur la terre pour l'amortir. On l'emportoit enſuite ſur des civieres, parce que de cette ſorte il eſt moins expoſé à ſe briſer que ſur le col des Négres. Arrivé dans la Serre ou Grange, je les faiſois ſuſpendre le gros bout de la tige en haut, les feuilles de chaque pied ſe touchant légerement, bien

Fabrique de Tabac.

aſſuré qu'elles ſe reſſerreroient en ſéchant & ne ſe toucheroient plus. Il arrivoit de-là que le ſuc contenu dans la moëlle graſſe, quelquefois groſſe comme le doigt, de la tige de la plante couloit dans les feuilles, & augmentant leur ſéve, les rendoit beaucoup plus douces & plus graſſes. A meſure que ces feuilles prenoient la couleur de maron clair, je les faiſois détacher de leur pied & mettre tout de ſuite en carottes & envelopper d'une toile. On le laiſſoit ſous la corde pendant vingt-quatre heures, puis défaiſant la toille on le reſſerroit plus qu'auparavant. Ce Tabac devenoit noir & ſi gras, qu'on ne pouvoit le râper qu'au bout d'un an; mais alors il avoit une ſéve & un montant d'autant plus agréable, qu'il ne faiſoit jamais mal à la tête; auſſi je le vendois le double du prix ordinaire.

Le Coton. Le Coton que l'on cultive à la Louiſiane eſt de l'eſpéce de Siam blanc: quoiqu'il ne ſoit ni ſi doux ni ſi long que le Coton-Soye, il eſt extrêmement blanc & très fin & l'on en peut faire un très-bon uſage. Ce Coton vient, non par un arbre comme dans les Indes, mais par une plante, & il profite

beaucoup plus dans les terres légéres que dans les terres fortes & graſſes, telles que celles de la Baſſe Louiſiane, où il n'eſt pas ſi fin que dans les terres hautes.

Sa culture.

On peut cultiver cette plante dans des terres nouvellement défrichées, leſquelles ne ſont pas encore aſſez maniables pour le Tabac, encore moins pour l'Indigo, qui demande l'aprêt d'un jardin bien entretenu. On ſéme la graine de cette plante, & on diſpoſe les graines à trois pieds de diſtance, plus ou moins ſelon la qualité du terrein; on ſarcle le champ dans la ſaiſon pour le nettoyer des mauvaiſes herbes, & on chauſſe le pied de la plante pour l'aſſurer contre les vents. Le Coton n'exige point d'être ſarclé ni ſi ſouvent ni ſi exactement que les autres plantes, & le ſoin de l'amaſſer ne demande que de la jeuneſſe hors d'état de travailler à la terre; c'eſt plutôt un badinage qu'un travail de force.

Maturité du Coton.

Quand une fois le pied du Coton eſt chauſſé & qu'on en a ôté les herbes étrangeres, on le laiſſe croître ſans y toucher, juſqu'à ce qu'il parvienne à ſa maturité. Alors ſes têtes ou gouſ-

ſes s'ouvrent en cinq parties, & laiſſent voir le Coton. Lorſque le ſoleil a bien deſſéché le Coton, on le cueille proprement & on le porte dans la Serre; enſuite ſurvient le plus gros travail qui eſt de l'égrainer, c'eſt-à-dire, de ſéparer ou arracher le Coton de deſſus ſa Graine à laquelle il tient fortement: ſi l'on confie ce ſoin à des enfans, l'eſprit du jeu qui leur eſt naturel fait qu'il s'en acquittent très-mal; ils en perdent beaucoup, & conſument bien du tems à en égrainer une petite quantité; c'eſt auſſi cette partie qui dégoûte les Habitans d'en faire cultiver. Dans le tems que j'étois dans cette Colonie je ſentis cette difficulté; je voyois avec peine des Habitans qui pour égrainer le Coton avoient fait faire des Moulins qui leur coûtoient beaucoup. Ce fut pour moi une occaſion d'en inventer un; je fis l'épreuve de ce Moulin, elle réuſſit; ce Moulin eſt ſi ſimple que chacun peut en faire un, ſi peu adroit qu'il ſoit, il coûte peu, puiſque la matiere n'eſt autre choſe que du bois. J'en enſeignai la conſtruction à deux Habitans qui me parurent aſſez diſpoſés à s'en ſervir, ſi j'euſſe voulu prendre la peine de leur en faire moi-

Moulins à Coton.

même. Ce ne ſeroit donc plus une choſe ſi difficile que de faire du Coton, ſi on vouloit faire de ces Moulins, dont l'ouvrage iroit très-vîte.

Pour ce qui eſt de la culture de l'Indigo, du Tabac, du Coton, il eſt facile de la faire ſans pour cela omettre de faire de la Soye; l'un n'empêche nullement l'autre. Premierement les ouvrages de ces trois plantes ne viennent qu'après que les Vers ont filé leur Soye: en ſecond lieu le travail des Vers à Soye ne demande point de force; ainſi le ſoin que l'on prend des Vers à Soye ne détourne d'aucun autre ouvrage, ſoit par le tems, ſoit par les perſonnes qui doivent y être employées. Il ſuffit pour cette opération d'avoir une perſonne capable de conduire la nourriture & l'entretien des Vers à Soye; de jeunes Négrillons & Négrittes ſuffiroient pour l'aider, un peu d'adreſſe ſuffit: les plus âgées des Négrittes étant montrées, pourroient changer les Vers à Soye & poſer la feuille; les autres avec les Négrillons pourroient amaſſer la feuille & l'apporter, & tout ce travail qui n'occupe point toute la journée ne dure qu'environ ſix ſemaines; il paroît donc que ce profit que

La Soye eſt un ſurcroit de bénéfice.

l'on feroit par le moyen de la Soye; ſeroit un ſurcroit de bénéfice d'autant plus agréable qu'il ne détourne point les Ouvriers de leurs travaux ordinaires. Si l'on me dit qu'il faut bien des bâtimens pour faire de la Soye de cette ſorte, pour que l'on en retire une ſomme conſidérable, je répondrai que les bâtimens de cette eſpéce coûtent bien peu dans un Pays où le bois ne coûte qu'à prendre; je dirai de plus, que l'on peut faire conſtruire & bouſſiller ces bâtimens par toutes les perſonnes de la maiſon; j'ajoûterai encore que ces mêmes bâtimens peuvent ſervir à ſuſpendre le Tabac deux mois après que les Vers à Soye n'y ſont plus.

La Cire. J'ai décri l'Arbre Cirier, ſes propriétés & celles de ſon fruit (1); mais je penſe que la culture d'une plante ſi eſtimable mérite une attention particuliere. J'avouerai que je n'en ai point vû cultiver à la Louiſiane; on ſe contentoit de prendre le fruit de cet arbre ſans ſe mettre en peine d'en faire venir; mais comme je crois qu'il ſeroit très-avantageux d'en faire des Plantations, je dirai mon ſentiment ſur la culture que je penſe convenir à cet

(1) Voyez Tome II. Chap. III.

arbre ; d'après les expériences que j'ai faites à ce ſujet.

On m'avoit apporté des graines de Cirier à Fontenai le-Comte en Poitou ; j'en donnai à pluſieurs de mes amis quelques graines à chacun ; ils les planterent ; pas une ne leva. J'en avois réſervé un cornet plein, qui en contenoit une aſſez grande quantité pour M. le Marquis de la Carte, Lieutenant Général du Poitou, chez lequel j'allois de tems en tems. Je fus y paſſer quelques jours, & lui dis que j'avois des graines du Cirier dont je lui avois parlé : j'en donnai à ſon Jardinier pour les ſémer près de la Riviere dans une terre qu'il avoit preparée exprès : j'en gardai une douzaine de graines pour les ſémer dans une caiſſe après les avoir préparées de la maniere que je projettois. Plantations de l'arbre Cirier.

Je fis réflexion que le Poitou n'étant pas à beaucoup près ſi chaud que la Louiſiane, ces graines auroient de la peine à germer ; c'eſt pourquoi je penſai qu'il falloit ſuppléer par l'Art au défaut de la Nature. Je me fis apporter du fumier de Cheval, de Bœuf, de Mouton & de Pigeons, autant de l'un que de l'autre : je fis mettre ces qua- Préparation de la graine.

tre ſortes de fumier dans un vaſe proportionné à leur quantité : je fis jetter deſſus de l'eau preſque bouillante, afin d'en diſſoudre les ſels : le lendemain je fis preſſer ces fumiers dans l'eau qui ſe trouva impregnée de leurs ſels ; je fis tirer cette eau, & mis tremper ces graines dans une quantité ſuffiſante de cette eau l'eſpace de quarante-huit heures : après ce tems je les ſémai dans la caiſſe pleine de bon terreau ; il y en eut ſept qui leverent & pouſſerent des jets qui avoient depuis ſept juſqu'à huit pouces de haut.

Je recommandai au Jardinier de les mettre dans la Serre avant les gelées, parce que je ne me fiois point à ce que l'on m'avoit aſſuré : on m'avoit dit que cette plante venoit en Canada, & qu'ainſi elle réſiſteroit au froid, mais je n'en ai rien voulu croire. M. de la Carte qui étoit préſent lui ordonna la même choſe ; mais peut-être fut-il mortifié que mes graines euſſent mieux réuſſi que les ſiennes, il ne ſerra la caiſſe qu'après les gelées qui firent mourir ces jeunes plantes ; de cette ſorte je n'eus pas un meilleur ſuccès que lui, puiſque celles qu'il avoit ſémées étoient toutes reſtées en terre

Cette graine ayant tant de peine à lever, je préſume que la Cire qui l'enveloppe empêche l'humidité de pénétrer & de faire germer ſon amande; ainſi je crois que ceux qui en voudroient ſémer feroient bien, ſi auparavant ils la rouloient légérement entre deux petites planches qui euſſent encore les marques de la ſcie: cette friction feroient écailler cette pellicule de Cire, d'autant plus facilement qu'elle eſt naturellement très-ſéche: enſuite on la mettroit tremper. Ce qui ſemble confirmer mon ſentiment, c'eſt que ſuivant la quantité de graines que cet arbre produit, il devroit y en avoir des taillis, ſi elles germoient aiſément; au lieu que l'on en voit très-peu de jeunes, encore eſt-il à croire que ces jets viennent des racines: d'ailleurs je ne ſçaurois croire que les Oiſeaux mangent ces graines, n'ayant pas de quoi flatter leur goût. On peut voir dans la ſeconde Partie la maniere de façonner cette Cire (1). Autre préparation.

Quoique le Houblon vienne naturellement à la Louiſiane, ceux qui ont envie de s'en ſervir ou de le vendre aux Braſſeurs le cultivent. On le plan- Le Houblon.

(1) Voyez Tome II. Chap. III.

te par allées diſtantes les unes des autres de ſix pieds dans des trous de deux pieds de large & d'un pied de profondeur, où on couche la racine. Quand il eſt bien ſorti, on plante dans le trou une perche de la groſſeur du bras & longue de douze à quinze pieds; on a ſoin d'en approcher les brins qui ne manquent pas d'y monter. Lorſque la fleur eſt mûre ou jaunâtre, on coupe la tige tout près de terre, on arrache la perche pour cueillir la fleur que l'on ſerre.

Le Safran. Si l'on conſidére le climat de la Louiſiane & la qualité des terres hautes de cette Province, on pourroit aiſément y faire venir du Safran. La culture de cette plante ſeroit d'autant plus avantageuſe aux Colons, que le voiſinage du Mexique leur en procureroit un promt & utile débit.

CHAPITRE XXII.

Du Commerce que l'on fait à la Louisiane : De celui qu'on peut y faire : Des Marchandises que cette Province peut fournir en retour de celles d'Europe : Du Commerce de la Louisiane avec les Isles.

L'HISTOIRE nous apprend que les Peuples anciens en fondant des Colonies se sont proposés des buts différens, selon leurs diverses inclinations. Les Phœniciens ne songeoient qu'au Commerce, & tirant de toutes parts des Marchandises rares & précieuses, ils accumulerent des richesses immenses; mais les richesses dans lesquelles ils mettoient leur confiance, ne purent éloigner d'eux le joug d'une domination étrangere, lorsqu'ils furent attaqués par des Princes accoûtumés à vaincre. Tyr nous en fournit un exemple éclatant : quelque forte que fût sa situation, elle ne put résister à Alexandre qui en fit la conquête. Les Grecs qui ont peuplé les côtes de la

Sicile & de l'Aſie, penſoient à multiplier leur Nation. Sans chercher à dominer entiérement ſur leurs Colonies, ni a les tenir dans la même ſujétion que les Bourgs de leurs propres Territoires, ils ſe contentoient d'une reſpectueuſe condeſcendance de leur part, & d'un ſincére attachement à leurs intérêts comme à ceux de leurs Auteurs de qui ils tenoient la vie, la Religion & les biens. De-là naiſſoit cette amitié réciproque entre les Villes fondatrices & leurs établiſſemens, & la chaleur avec laquelle on ſe ſoutenoit de part & d'autre dans les Guerres qui s'élevoient. Comme les Villes dans ces tems fâcheux avoient droit d'exiger des ſecours de leurs Colonies, de même celles-ci, quand elles ſe trouvoient dans quelque danger, imploroient des premieres une aſſiſtance qui ne leur étoit jamais refuſée: mais il arriva ſouvent d'un & d'autre côté, que le peu de moyens rendoit la bonne volonté inutile, les ſecours qu'il faut envoyer au dehors & au loin étant d'une dépenſe infiniment plus grande, que ceux que l'on fournit de plain pied, & en quelque façon ſans ſortir de chez ſoi.

Il me semble qu'en réunissant & tempérant mutuellement les vûes des Phœniciens & des Grecs, on arriveroit dans la politique à un dégré d'excellence, auquel il paroît que jusqu'à ce jour aucune Puissance de l'Europe n'a point encore tendu. L'Or, l'Argent & les Pierreries, qui ne sont nécessaires qu'autant qu'on le veut bien, des Etoffes qui ne le sont point du-tout, des Epiceries dont on s'est passé pendant une longue suite de siécles, des Pelleteries qui peuvent tomber dans le non-usage par un simple changement de mode, absorbent l'attention universelle; & on ne prend point garde que ces acquisitions inutiles coûtent à chaque Etat ce qu'il a de plus précieux, je veux dire, l'espoir d'une nombreuse postérité. En effet, les hommes qui les vont chercher s'expatrient eux mêmes, sans prendre racine nulle part, sont plutôt habitans des eaux que de la terre, & périssent en tous lieux du Monde sans laisser nulle part des enfans pour les remplacer. La vérité de ce que j'avance ici peut être facilement prouvée par les exemples de plusieurs Nations de l'Europe, & je ne doute point qu'un jour à venir

elle ne frappe d'étonnement ; lorſque certains Etats Maritimes ayant pouſſé le Commerce de Mer & les Voyages de long cours auſſi loin qu'ils le déſirent, auront épuiſé la multitude d'hommes que produit leur Territoire d'Europe.

Mais que peut-on dire de ces nombreuſes Colonies qui ſont établies, tant en Afrique & en Aſie, qu'en Amérique ? Qui ſont celles qui n'ont pas beſoin d'un entretien continuel ? En eſt-il une ſeule à qui la Nation qui l'a fondée puiſſe demander un ſecours d'Hommes & de Vaiſſeaux ? Incapables de ſe défendre elles-mêmes contre les entrepriſes d'une certaine force & bien conduites, on n'a point dans les tems de Guerre de ſoin plus preſſant que celui d'y envoyer des renforts ; & par une contradiction difficile à comprendre dans des Peuples qui ſe piquent de poſſéder la Science du Gouvernement, on ſe dégarnit de forces réelles & toujours néceſſaires, pour conſerver des Poſtes d'où l'on ne tire que des avantages chimériques ou ſuperflus.

C'eſt ce qui plus d'une fois m'a fait conſidérer le bonheur de la France, dans le partage que la Providence lui

a donné dans l'Amérique. Elle n'a trouvé dans ſes Terres ni l'Or ni l'Argent du Mexique & du Pérou, ni les Pierreries & les Etoffes des Indes; mais elle y trouvera, quand elle le voudra, des Mines de Fer, de Plomb & de Cuivre; elle y poſſéde un Sol fertile qui ne demande qu'à être mis en valeur, pour produire, non ſeulement tous les fruits néceſſaires & agréables à la vie, mais encore toutes les matieres ſur leſquelles l'Induſtrie humaine eſt obligée de s'exercer pour fournir à nos beſoins. Ce que j'ai dit de la Louiſiane a dû le faire connoître aſſez ſenſiblement; mais pour raſſembler le tout avec ordre & ſous un même coup d'œil, je vais rapporter de ſuite tout ce qui concerne le Commerce de cette Province.

Marchandiſes que la Louiſiane peut fournir en retour de celles d'Europe.

LA France pourroit tirer de cette Colonie pluſieurs ſortes de Pelleteries qui ne laiſſeroient pas d'avoir leur mérite, quoiqu'elles ne ſoient pas bien chéres en France; & par leur diverſité & l'uſage qu'on en feroit, on s'en trou- Petites Pelleteries.

veroit content. Quelques perſonnes ont dégoûté les Traiteurs d'en tirer des Naturels, ſous prétexte que les Mittes s'y mettroient lorſqu'ils ſeroient à la Nouvelle Orléans, à cauſe de la chaleur; mais je connois des gens du métier qui ſçavent des moyens de les en préſerver.

Cuirs ſecs de Bœufs.

Les Cuirs de Bœufs ſecs ont aſſez de mérite pour en faire faire aux Naturels, ſur-tout ſi on leur faiſoit entendre qu'on ne leur demande que la Peau & le Suif: ils tueroient alors de vieux Taureaux, qui ſont ſi gras qu'ils ont peine à marcher: on tireroit au moins cent livres de Suif de chacun de ces Bœufs; ce Suif avec la Peau vaudroient bien la peine qu'on les tuât. De cette ſorte on ne porteroit point notre Argent en Irlande pour en avoir de ce Pays; l'eſpéce du Bœuf d'ailleurs ne diminueroit point, parce que ces Bœufs gras ſont toujours la proye des Loups.

Peaux de Chevreuils.

Les Peaux de Chevreuils que l'on traitoit dans les premiers tems aux Naturels, & qui prennent à Niort, où on les perfectionne, le nom de Peaux de Daims, ne plaiſoient point à ces Manufacturiers, parce que les Naturels

en altéroient la qualité en les passant ; mais depuis qu'on leur a demandé ces Peaux sans aucun apprêt, sinon d'ôter le poil, ils en font plus & les donnent à meilleur marché qu'auparavant.

L'Arbre Cirier produit de la Cire, qui étant beaucoup plus séche que celle des Abeilles, peut supporter plus d'alliage, qui ne l'empêcheroit pas de durer encore plus que la Cire des Abeilles. On avoit envoyé à Paris de cette Cire à un Marchand Commissionnaire de la Louisiane ; il la mit à un prix qui dégoûta les Colons d'en envoyer d'autre : l'avarice sordide de ce Marchand a fait plaisir aux Isles où on l'achette plus cher que celle de France. La Cire.

Les Isles tirent aussi des bois de la Louisiane pour se bâtir ; qui empêcheroit la France de profiter de la beauté, de la bonté, & de la quantité des bois de cette Province. La qualité des bois invite à y bâtir des Arsenaux pour la construction des Vaisseaux ; on auroit des Habitans les bois à bas prix, parce qu'ils les exploiteroient en hyver qui est un tems où on ne fait presque rien ; ce travail d'ailleurs défricheroit en même tems leurs terres, ainsi ce Les bois. Construction de Vaisseaux.

bois ſeroit preſque pour rien. La mâture ſe trouveroit auſſi dans le Pays, au moyen de la multitude de Pins que la Côte produit ; par la même raiſon le Goudron y ſeroit commun. Pour le bordage des Vaiſſeaux, le Chêne ne manque pas ; mais ne feroit-on point de bons bordages avec du Cypre ? Ce bois eſt à la vérité plus tendre que le Chêne, mais il a des qualités qui ſurpaſſent celles du Chêne : il eſt léger ; il n'eſt point ſujet à ſe fendre de lui-même ni à ſe courber ; il eſt ſouple & ſe travaille aiſément ; enfin il eſt incorruptible dans l'air & dans l'eau ; ainſi en faiſant les bordages plus forts qu'à l'ordinaire, il n'y auroit rien à craindre. J'ai remarqué que ce bois ne ſouffre point de Vers : ceux que l'on nomme Vers à tuyau pourroient bien avoir pour ce bois le même dégoût que les autres Vers.

Les autres bois qui conviennent à la conſtruction des Vaiſſeaux ſont très-communs dans ce Pays, tels que l'Orme, le Frêne, l'Aune & autres (1). Il

(1) Il y a dans ce Pays pluſieurs eſpeces de bois qui pourroient ſe vendre en France pour

ne faudroit donc plus pour achever des Vaisseaux que des cordages & du fer. Pour ce qui est du Chanvre, on peut se souvenir qu'il vient si fort, qu'il est beaucoup plus propre à faire des cables que de la toile (1). On pourroit apporter le fer de France, ainsi que les voiles; cependant on a qu'à faire ouvrir la Mine de fer des écors à *Prud'homme*, établir des Forges, on aura du fer commodément : le Roi peut donc y faire construire toutes sortes de bâtimens à si petits frais, qu'une médiocre dépense lui donneroit une Flotte nombreuse. Si les Anglois construisent des Vaisseaux à la Caroline dont ils tirent de grands avantages, pourquoi n'en feroit-on pas de même à la Louisiane. Et a-t-on besoin d'exemples pour faire des choses qui se présentent d'un si beau côté? Je n'insisterai point davantage sur un objet aussi frappant de lui-même que celui ci.

La France tire beaucoup de Salpêtre de Hollande & d'Italie; elle en ti- Le Salpêtre.

Menuiserie & pour la Marqueterie; comme le Cédre, le Noyer noir, le Cotonnier; ce dernier se nomme ainsi quoiqu'il ne porte point de Coton.

(1) Voyez Tome I. Chap.

rera de la Louiſiane plus qu'il ne lui en ſera néceſſaire, dès que l'on voudra y en faire. La grande fertilité du Pays en eſt une preuve évidente, confirmée par l'avidité des animaux à pied fourchu à lécher la terre par tout où les torrens l'ont rompue ; on ſçait combien le ſel a d'attraits pour eux. L'on y feroit du Salpêtre avec toute la facilité poſſible par l'abondance de l'eau & du bois ; il ſeroit d'ailleurs beaucoup plus pur que celui que l'on a ordinairement, la terre n'étant point ſalie par les fumiers, & d'un autre côté il ne reviendroit pas à plus haut prix que celui qu'on achette pour la France.

La Soxe. Quel commerce ne feroit-on pas avec la Soye ? On éléveroit les Vers à Soye avec beaucoup plus de ſuccès dans ce Pays qu'en France, ſuivant les expériences qui en ont été faites & que j'ai rapportées en leur lieu (1).

Le Safran. Les terres de la Louiſiane ſont très-propres à la culture du Saffran, & le climat contribueroit à en faire en grande abondance ; ce qui feroit encore plus de plaiſir en cette partie, c'eſt que les Eſpagnols du Mexique, qui en font une grande conſommation, le feroient valoir un bon prix.

(1) Voyez Tome III. Chap. XX.

J'ai parlé du Chanvre par rapport à la construction des Vaisseaux : mais ceux que l'on y construiroient ne seroient jamais suffisans pour employer tout le Chanvre que l'on feroit dans cette Colonie, si les Habitans en cultivoient autant qu'ils le pourroient. Mais, direz-vous, que n'en font ils donc ? Voici ma réponse : les Habitans de cette Colonie ne font que ce qu'ils voyent faire aux Anciens ; c'est une routine qu'ils ont prise : mais s'ils voyoient une personne intelligente sémer du Chanvre sans grands apprêts, parce que la terre y est très propre, s'ils voyoient, dis-je, qu'il vient sans le sarcler ; que dans les soirées de l'hyver les Négres, Négresses & leurs enfans peuvent le tilier, qu'enfin ils visſent qu'il y a un bon profit par la vente ; alors ils en feroient tous. Ils pensent & agissent de même sur tous les autres articles de la culture dans ce Pays. Le Chanvre

Le Coton est aussi un des bons objets du Commerce, parce que sa culture d'ailleurs n'est point difficile. La seule chose qui empêche que l'on n'en cultive une plus grande quantité est la difficulté qui se trouve à l'égrainer. Si ces Le Coton

pendant ils avoient des moulins qui fiſſent cet ouvrage beaucoup plus vîte, le profit augmenteroit conſidérablement. Pourquoi ne s'en trouve-t'il pas d'aſſez inventifs pour faire une machine qui accélereroit l'ouvrage? (1)

L'Indigo. L'Indigo de la Louiſiane eſt, ſelon les Marchands Connoiſſeurs, au moins auſſi beau que celui des Iſles; il eſt même plus cuivré. Comme il vient très-bien, & qu'il fournit plus d'herbe qu'aux Iſles, on en feroit tout au moins autant qu'aux Iſles, quoiqu'on y en faſſe quatre coupes, tandis qu'on n'en fait que trois à la Louiſiane. Le climat eſt plus chaud aux Iſles, c'eſt pour cela qu'ils font quatre récoltes; mais la terre y eſt plus aride, & ne produit pas tant que dans la Louiſiane; deſorte que les trois coupes de celle-ci vallent bien les quatre coupes de celles là.

Le Tabac. Le Tabac de cette Colonie eſt ſi parfait, que ſi le Commerce en étoit libre, on le vendroit cent ſols & ſix francs la livre; tant la ſéve en eſt fine & délicate.

Le Ris émondé peut auſſi faire une belle partie du Commerce. On va cher-

(1) Voyez le Chapitre précédent à l'article du Coton.

cher

cher dans le Levant le Ris que nous conſommons en France : & pourquoi tirer des Pays étrangers ce que nous pouvons avoir de nos Compatriotes ? On l'auroit à moindre peine & avec plus de sûreté. D'ailleurs comme il arrive quelquefois, toujours trop ſouvent, des années de diſette, on ſeroit continuellement aſſuré d'en trouver dans la Louiſiane, parce qu'elle n'eſt point ſujette à manquer ; avantage que peu de Provinces ont avec elles : pourquoi donc aller chercher chez l'Etranger ce que l'on a, pour ainſi dire, chez ſoi ?

Pour la Medecine & la Teinture.

On peut ajouter à ce Commerce quelques Drogues propres à la Médecine & à la Teinture. Pour la premiere, la Louiſiane produit le Salſaffras, l'Eſquine, la Salſepareille, mais ſur-tout cet excellent Baume de (1) Copalm, dont les vertus bien connues ſauveroient la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faut eſpérer que MM. de la Faculté s'étudieront à les connoître pour leur gloire & la ſanté du Public. On trouve auſſi dans cette Colonie l'Huile d'Ours, qui eſt excellente pour

(1) Voyez les vertus de ce Baume, Tome II. Chap. III.

guérir toutes les douleurs de différens rhumatiſmes. Pour la Teinture, je ne vois que le Bois Ayac, ou Bois-Puant pour le jaune, & l'Achetchi pour le rouge : j'ai parlé ailleurs de la beauté de ces deux couleurs (1).

Telles ſont les Marchandiſes qui peuvent faire un Commerce réel de cette Colonie avec la France ; celle-ci peut apporter en échange toutes ſortes de Marchandiſes d'Europe ; le débit en eſt ſûr, tout y convient puiſque le luxe y regne autant qu'en France. Les Farines, le Vin & les Liqueurs fines s'y vendent bien : & quoique j'aye parlé de la maniere de faire venir du Froment dans ce Pays, les Habitans qui ſont vers le bas du Fleuve ſur-tout, n'en cultiveront jamais, non plus que de la vigne, parce qu'un Négre dans ces ſortes de travaux ne gagneroit pas à ſon maître la moitié d'autant qu'a cultiver le Tabac, qui eſt cependant de moindre rapport que l'Indigo.

Commerce de la Louiſiane avec les Iſles.

On porte de la Louiſiane aux Iſles des bois de Cypre équaris pour bâtir ;

(1) Voyez Tome II. Chap. IV. & V.

ils ſont de différente longueur, largeur & groſſeur ; on y tranſporte ſouvent des maiſons toutes taillées & marquées, prêtes à monter en arrivant dans l'endroit de leur deſtination.

De la brique, qui coûte quatorze à quinze livres le millier, rendue au Navire qui l'embarque.

Des eſſences pour couvrir les maiſons & angards ; elles ſont du même prix.

Des Féves Apalaches ; elles valent dix livres le baril qui péſe deux cens.

Du Mahiz ou Bled de Turquie.

Des planches de Cypre de dix à douze pieds.

Des Pois-roux ; ils coûtent douze à treize livres le baril dans le Pays.

Du Ris émondé, il coûte vingt livres le baril qui péſe deux cens.

Il y a un grand profit à faire aux Iſles en y portant les Marchandiſes dont je viens de parler ; ce profit eſt ordinairement de cent pour cent au retour : les Bâtimens qui y vont de la Colonie rapportent du ſucre, du caffé, de la guildive, ou eaux de vie de cannes de ſucre que les Négres conſomment en boiſſon ; on en rapporte encore d'au-

tres Marchandiſes à l'uſage du Pays.

Les Vaiſſeaux qui viennent de France à la Louiſiane paſſent tous au Cap François en relâche. Il s'en trouve auſſi quelquefois qui, n'ayant pas de quoi ſe charger pour France, parce qu'on les aura payés en argent ou en lettres de change, ſont obligés de repaſſer par le Cap François, afin d'y prendre leur cargaiſon pour France.

CHAPITRE XXIII.

Du Commerce avec les Eſpagnols : Des Marchandiſes qu'ils apportent à la Colonie, ſi on les leur demande : De celles qu'on peut leur rendre & qui les flattent : Réflexions ſur le Commerce de cette Province & ſur les grands avantages que l'Etat & les Particuliers peuvent en retirer.

Commerce avec les Eſpagnols.

LEs Marchandiſes qui conviennent aux Eſpagnols ſont aſſez connues des Commerçans, pour qu'il ne ſoit point néceſſaire d'en donner le détail, comme je n'ai point donné celui des Marchandiſes que l'on porte à cette Colonie, quoique je les connoiſſe toutes : ce n'eſt pas de quoi il s'agit ici. J'avertirai ſeulement ceux qui voudroient s'établir à la Louiſiane, que pour trafiquer avec les Eſpagnols, il ne ſuffit pas d'avoir les principales Marchandiſes qui conviennent à leur commerce, il faut encore ſçavoir faire les aſſortimens

convenables ; ce qui les flatte au point que l'on fait beaucoup mieux ſes affaires avec eux, parce qu'eux-mêmes ils font mieux les leurs en arrivant au Mexique.

Marchandiſes que les Eſpagnols apportent à la Louiſiane, ſi on les leur demande.

Bois de Campêche ; il vaut ordinairement depuis dix juſqu'à quinze livres le cent.

Bois de Bréſillette ; il a une qualité ſupérieure à celui de Campêche.

Cacao très-beau ; il y en a dans tous les Ports d'Eſpagne : il vaut dix-huit à vingt livres le quintal.

Cochenille meſtique ; elle vient de la Vera-Cruz ; il n'eſt pas difficile d'en avoir autant que l'on peut ſouhaiter à cauſe de la proximité, elle vaut quinze francs la livre ; il y en a de moindre que l'on nomme Silveſtre.

Caret ; il eſt commun dans les Iſles Eſpagnoles ; il vaut ſept à huit francs la livre.

Cuir tanné ; ils en ont en grande quantité ; celui de marque vaut quatre livres dix ſols la levée.

Maroquins ; ils en ont en quantité & à bon compte.

Veau tourné ; il eſt à bon compte auſſi.

Indigo ; il ſe fabrique à Guatimala ; il vaut trois à quatre francs la livre ; il y en a qui eſt d'une qualité parfaite, auſſi ſe vend-il douze francs la livre.

Salſepareille ; ils en ont en très-grande quantité, & la vendent depuis treize juſqu'à quinze ſols.

Tabac en poudre de la Havanne ; il y en a de prix différent & de qualité différente ; j'en ai vû à trois eſcalins la livre, ce qui fait trente-ſept ſols ſix deniers de notre monnoye.

Vanille ; il y en a de différens prix. Ils ont pluſieurs autres choſes à très-bon compte, ſur leſquelles on gagneroit beaucoup, & dont on trouveroit aiſément à ſe défaire en Europe, ſurtout pour ce qui concerne la Médecine ; mais ce détail nous conduiroit trop loin & me feroit ſortir de l'objet que je me ſuis propoſé.

Ce que je viens de dire du Commerce de la Louiſiane, doit faire aiſément comprendre qu'il s'augmentera néceſſairement à meſure que le Pays ſe peuplera ; l'induſtrie ſe perfectionnera auſ-

ſi ; il ne faut pour cela que quelques génies inventifs & induſtrieux, qui venant d'Europe feront la découverte de quelque matiere qui fera fortune dans le Commerce. Je penſe qu'un bon Tanneur pourroit dans cette Colonie tanner les cuirs du Pays même & à moins de frais qu'en France ; je crois même que le cuir y prendroit ſa perfection en moins de tems : ce qui me donne lieu de le croire, c'eſt que j'ai oui aſſurer que le cuir Eſpagnol, qui eſt très-bon, ne reſte que trois ou quatre mois dans la foſſe.

Il en ſera de même de pluſieurs autres choſes, qui empêcheroient que l'argent du Royaume ne fût tranſporté dans les Pays Etrangers. Ne ſeroit-il pas plus convenable & plus utile de chercher des moyens de tirer les mêmes denrées de nos Colonies ? & ces moyens ſont ſi aiſés ; du moins l'argent ne ſortiroit pas des mains des François, & ce ſeroient comme deux familles qui trafiqueroient enſemble & qui ſe rendroient mutuellement ſervice. D'ailleurs il ne faudroit point tant d'argent pour commercer à la Louiſiane, puiſque les Habitans y ont beſoin des Marchandiſes d'Europe. Ce ſeroit donc un

commerce bien différent de celui, qui ſans emporter les Marchandiſes du Royaume en exporte l'argent ; commerce encore bien différent de celui qui n'apporte en France que des Marchandiſes qui ſont très dommageables à nos Manufactures.

Je puis ajouter à tout ce que j'ai dit ſur la Louiſiane comme un des grands avantages de ce Pays, la propriété qu'ont les eaux du Fleuve S. Louis de rendre les femmes fécondes. Si les intentions de la Compagnie euſſent été ſuivies, ſi ſes ordres euſſent été exécutés, on ne peut douter que cette Colonie ne fût aujourd'hui très-forte, & qu'il ne s'y trouvât une nombreuſe jeuneſſe, qu'aucun autre climat ne pourroit engager à aller s'y établir : retenue par la beauté du ſien, elle en feroit valoir les richeſſes, & bien-tôt multipliée de nouveau, elle offriroit à ſa patrie originaire des ſecours d'hommes, de Vaiſſeaux & de beaucoup d'autres choſes qui ne ſeroient point à dédaigner.

Je ne ſaurois trop faire ſentir le grand mérite des ſecours de grains que cette Colonie pourroit fournir dans un tems de diſette. Dans une mauvaiſe année on eſt contraint de porter ſon ar-

gent chez les Etrangers, pour en tirer des grains que ſouvent ils ont achetés en France, parce que quelques-uns d'eux ont le ſécret de les conſerver ; mais ſi la Colonie de la Louiſiane étoit une fois bien établie, quel ſecours ne recevroit-on pas de ce beau Pays du côté des grains ? Je vais déduire deux raiſons qui établiront mon ſentiment.

La premiere eſt que les Habitans font toujours plus de grains qu'il n'en faut pour leur nourriture, celle de leurs Ouvriers & de leurs Eſclaves. J'avoue que dans le bas de la Colonie on ne tireroit que du Ris ; mais c'eſt toujours un grand ſecours : Or ſi la Colonie étoit établie de proche en proche ſeulement juſqu'aux Arkanſas, on y feroit du Froment & du Seigle en ſi grande quantité que l'on voudroit, & cette production feroit grand plaiſir à la France, lorſque les années auroient manqué.

La ſeconde raiſon eſt que dans cette Colonie il n'y a jamais de diſette à craindre. En y arrivant je me ſuis informé de ce qui s'y étoit paſſé depuis 1700 ; j'y ſuis reſté juſqu'en 1734 ; j'en ai eu des nouvelles depuis mon retour en France juſqu'à cette année

1757. En conſéquence je puis aſſurer qu'aucune intempérie n'a cauſé aucune diſette dans la Louiſiane de tout ce ſiécle : j'ai vû le plus rude Hyver qu'il y ait eu dans ce Pays de mémoire des hommes les plus âgés ; mais les vivres n'y ont pas été plus chers que les autres années. Le ſol de cette Province étant excellent & le tems toujours convenable, les denrées que l'on cultive y viennent toujours à merveille.

Nous ſçavons par l'Hiſtoire, que Rome, quoique dans un climat bien plus chaud que la France, a ſouvent manqué de grains, au point d'être obligée d'en envoyer chercher dans les Pays étrangers. Mais quelle reſſource les Romains n'ont-ils pas trouvée en tout tems en Egypte & en Sicile ? Cette derniere ſur-tout n'a-t-elle point été chérie des Romains principalement pour cette raiſon ? Et d'où vient cette fertilité à la Sicile, ſi ce n'eſt du climat & de la bonne qualité de la terre ? Rome a un bon climat ; mais la terre eſt trop aride ; les grands froids tuent les Plantes qui n'y ont preſque point de racines en bien des endroits ; les chaleurs par la même raiſon ne leur ſont pas moins dommageables : mais la Loui-

ſiane eſt à l'abri de ces inconvéniens, par l'extrême bonté de ſon ſol & de ſon climat.

On ſera peut-être ſurpris de m'entendre promettre de ſi belles choſes d'un Pays dont on s'eſt fait une idée ſi inférieure à l'Amérique Eſpagnole & Portugaiſe. Mais ceux qui voudront réfléchir ſur ce qui fait la véritable force des Etats & la bonté réelle d'un Pays, changeront bientôt de ſentiment, & conviendront qu'un Pays fertile en hommes, en productions de la terre & en métaux néceſſaires, eſt infiniment au-deſſus de ceux d'où l'on tire l'or, l'argent & les diamans, dont le premier effet eſt de nourrir le luxe & de rendre les hommes indolens, & le ſecond d'irriter la convoitiſe des Peuples voiſins. Je ne crains donc point d'aſſurer que la Louiſiane bien gouvernée ne tardera pas à remplir tout ce que j'en ai avancé : car quoiqu'il y ait encore quelques Nations des Naturels qui pourroient devenir ennemis des François, les Habitans par leur caractére martial & leur zéle pour le Roi & la Patrie, aidés de quelque peu de Troupes commandées ſurtout par de bons Officiers, qui en même tems ſçauront bien com-

mander les Habitans, ceux-ci seront toujours assez forts pour en triompher, & empêcher quelques Etrangers que ce puisse être d'envahir le Pays. MM. les Gouverneurs qui y ont été jusqu'à présent ne pourront, je crois, disconvenir que les Habitans leur ont été d'un grand secours à la Guerre : que seroit-ce donc, si, comme je l'ai imaginé, on attaquoit la premiere Nation qui deviendroit ennemie des François, de la maniere que je l'ai dit dans l'article des Réflexions sur la Guerre(1)? On les réduiroit sur le champ à un point que toutes les autres Nations trembleroient au seul nom des François, & se garderoient bien de jamais songer à leur faire la Guerre ; l'avantage eu outre qu'il y a dans ces sortes de Guerres, est qu'il en coûte peu & qu'on ne risque pas de perdre des Troupes.

En 1734. M. Périer Gouverneur de la Louisiane fut relevé par M. de Biainville, & l'Habitation du Roi fut réformée par une œconomie entendue à la maniére de celui qui conseilla l'affaire. Un flatteur qui vouloit faire sa cour à M. le Cardinal de Fleuri, fit en-

(1) Voyez le Chapitre XIX. de cette Troisiéme Partie.

tendre à ce Miniſtre que cette Habitation coûtoit tous les ans dix mille livres à ſa Majeſté, & qu'on pouvoit lui épargner cette ſomme ; mais ce donneur de conſeils ſe garda bien de dire à Son Eminence que cette Habitation pour ces dix mille livres en épargnoit au moins cinquante.

Mon Poſte fut réformé, je le fus auſſi. MM. Périer & de Salmont m'engagerent à reſter encore quelques mois ſur l'Habitation, pour y ménager les intérêts du Roi par la vente que je ferois des Négres, deſquels je connoiſſois mieux le prix que tout autre ; mes Supérieurs firent ce qu'ils pûrent pour m'exciter à reſter, me repréſentant que dans peu il vacqueroit certainement quelque Poſte qui me conviendroit au moins autant que celui que je venois d'exercer. M. de Biainville même à ſon arrivée, & quand il eut appris que je voulois repaſſer en France, me conſeilla de reſter par des raiſons qui paroiſſoient devoir me flatter ; mais la prudence me parloit d'un ton bien différent. Je répondis à tant de belles propoſitions que mon véritable intérêt me déterminoit malgré moi à prendre ce parti ; qu'ainſi aucunes promeſſes n'é-

toient capables de m'y retenir plus long-tems. J'avois mes raisons, il pouvoit aisément les deviner, sur quoi je ne dis rien.

M. de Salmont me dit avant de partir que l'on me devoit une gratification, ou que jamais on n'en avoit dû à personne. Il m'en proposa une qui me satisfit d'autant plus, que tant que j'ai pû m'en passer, mon zéle pour le service m'a empêché d'en demander & d'en recevoir.

Le Vaisseau du Roi la *Gironde* étant prêt à partir, je fus voir M. le Chevalier de Bellivaux qui le commandoit. Il me dit que je lui étois beaucoup recommandé par les Supérieurs de la Colonie, & qu'il me feroit tous les plaisirs qui dépendroient de lui. Je fus prendre congé de tous les Supérieurs & de tous mes amis, & je partis avec le Vaisseau qui descendit le Fleuve jusqu'à la Balize, d'où nous mîmes à la voile le dix de Mai 1734. Nous eumes assez beau temps jusqu'au débouquement du Canal de Bahama ; nous eumes ensuite le vent contraire qui nous retarda d'une huitaine vers le Banc de terre neuve ou il faut aller prendre les vents pour revenir en France. De-là nous fîmes

la traverſée ſans aucun accident, & nous arrivames à bon port à la rade de Chaidbois devant la Rochelle le vingt-cinq Júin ſuivant, ce qui faiſoit quarante cinq jours de traverſée de la Louiſiane en France.

CHAPITRE XXIV.

Guerre des Tchicachas par M. de Biainville : Premiere expédition par la Riviere de Mobile : Seconde expédition par le Fleuve S. Louis : Guerre des Chatkas terminée par la prudence de M. de Vaudreuil.

L'ATTACHEMENT que j'ai toujours eu pour la Colonie de la Louiſiane, m'a engagé à y conſerver des correſpondances, par le moyen deſquelles je ſerois inſtruit de tout ce qui s'y paſſeroit pendant mon abſence. Ainſi puiſque je donne aujourd'hui l'Hiſtoire de cette belle Province, je la finirai par les événemens qui y ſont arrivés depuis mon retour en France, & qui méritent d'être rapportés. Je vais donner en conſéquence la Relation de la Guerre des Tchicachas par M. de Biainville, & de celle des Chatkas terminée par M. de Vaudreuil. Ces détails m'ont été envoyés par feu M. d'Auſſeville, ancien Conſeiller du Conſeil Supérieur de la Louiſiane, & Commiſſaire en cette Colonie.

Quoique je vous aye écri deux fois depuis l'arrivée de M. de Biainville, je ne vous ai cependant rien mandé des grands préparatifs que ce nouveau Gouverneur faiſoit preſque dès ſon avénement au Gouvernement, au ſujet de la Guerre qu'il méditoit de faire aux Tchicachas, parce qu'ils avoient reçu chez eux & adopté les Natchez, ce qui n'étoit point de ſon goût. Ces préparatifs ont duré environ deux ans; c'eſt pour cela que j'ai voulu en attendre la fin pour vous en parler, afin que le tout vous fût préſent en même tems.

M. de Biainville trouva mauvais que les Natchez ſe fuſſent retirés chez les Tchicachas, ſans que l'on eût châtié ceux ci de leur témérité: il avoit cependant appris dès ſa jeuneſſe, que c'eſt un uſage & même une coûtume ſacrée chez toutes les Nations de l'Amérique Septentrionale (1); mais ſoit que cette hoſpitalité ne lui plût point, ſoit qu'il eût oublié cette Loi irréfragable parmi ces Nations, il fit dire aux Tchi-

(1) Lorſqu'une Nation eſt affoiblie par la Guerre, elle ſe retire chez une autre qui veut bien l'adopter; alors ſi on pourſuit la Nation qui s'eſt retirée chez l'autre, c'eſt déclarer la Guerre à celle qui a adoptée la premiere.

cachas peu de tems après ſon arrivée, qu'ils euſſent à lui livrer les Natchez. Les Tchicachas lui firent répondre, que les Natchez ayant demandé de ſe confondre avec eux, ils les avoient reçus & adoptés; de ſorte qu'ils ne faiſoient plus qu'une Nation ſous le nom de Tchicachas; qu'ainſi il n'y avoit plus de Natchez: » D'ailleurs, ajoutèrent-ils, ſi Biainville avoit retiré nos » Ennemis, irions nous les lui demander? Et ſi nous le faiſions, nous les » livreroit-il ?«

L'Interptête rapporta ce que cette Nation avoit répondu; mais M. de Biainville n'en tenant aucun compte, continua ſes préparatifs de Guerre, & fit partir M. le Blanc Capitaine, avec cinq Bateaux armés qu'il commandoit: un de ces Bateaux étoit chargé de Poudre & les autres des Marchandiſes, & le tout étoit deſtiné pour la Guerre des Tchicachas. Le Capitaine portoit les ordres à M. d'Artaguette Commandant du Poſte des Illinois, de ſe diſpoſer à partir à la tête de toutes les Troupes, de tous les Habitans & Naturels qu'il pourroit emmener des Illinois, pour ſe rendre aux Tchicachas le dix de Mai de l'année ſuivante, & que

lui Gouverneur y ſeroit rendu le même jour avec ſon Armée.

Les Tchicachas ayant appris les préparatifs de Guerre des François, gardoient le Fleuve croyant qu'on les attaqueroit de ce côté-là. En effet ayant apperçu le Convoi de M. le Blanc, ils l'attaquerent, mais ſans aucun ſuccès, puiſque perſonne ne fut tué, & qu'on arriva heureuſement aux Arkanſas. M. le Blanc après s'être rafraîchi chez cette Nation, en partit, laiſſa les Poudres pour des raiſons que perſonne n'a jamais pû ſçavoir, ni même deviner.

Il n'eut aucun accident de-là juſqu'aux Illinois, où il remit les ordres du Gouverneur à M. d'Artaguette, qui voyant qu'on lui envoyoit un Bateau chargé de Poudre pour ſon Poſte & pour la Guerre que l'on projettoit de faire aux Tchicachas, fit partir le même jour un Bateau pour aller chercher les Poudres que l'on avoit laiſſées aux Arkanſas. Ce Bateau fit diligence pour arriver; mais en retournant, il eut le malheur d'être rencontré par un Parti de Tchicachas : ceux-ci ayant découvert de loin le Bateau, ſe mirent en embuſcade pour le ſurprendre au paſſage, ce qui leur réuſſit ; le Bateau paſſant près du

bord du Fleuve où ils étoient embuſqués, ils firent ſur lui une décharge ſubite & générale qui tua tout le monde du Bateau, à l'exception de M. du Tiſſenet fils, qui étoit Lieutenant Commandant le Bâteau, & le nommé Roſalie; ils furent les deux ſeuls qui en réchapperent & furent faits Eſclaves: de cette ſorte les Poudres qui devoient ſervir à faire la Guerre aux Tchicachas, leur ſervirent pour leur propre défenſe.

Cependant M. de Biainville fut par mer au Fort de la Mobile, où le Grand-Chef des Chatkas l'attendoit ſuivant l'avis qu'ils en avoient reçu; le Gouverneur l'engagea de joindre ſes Guerriers aux nôtres pour porter la Guerre chez les Tchicachas, moyennant une certaine quantité de Marchandiſes; dont on lui donna une partie ſur le champ, avec promeſſe de lui livrer le reſte avant de partir de ce Fort, qui ſeroit dans un tel tems qu'il lui indiqua. Ce Gouverneur enſuite retourna à la nouvelle Orléans attendre le moment d'ouvrir la Campagne.

M. de Biainville de retour à la Capitale, fit les préparatifs pour ſon départ, & celui de l'Armée qui étoit compoſée de Troupes réglées, de quel-

ques Habitans & Négres libres, & de quelques Eſclaves, leſquels partirent tous de la nouvelle Orléans pour la Mobile, où l'Armée ſe trouva raſſemblée avec les Chatkas le dix de Mars 1736. L'Armée ſe repoſa en cet endroit juſqu'au deux d'Avril jour de Pâques, qu'elle partit. Ce retard que les Naturels trouvoient fort inutile, les impatienta au point, que pluſieurs fois ils furent prêts à s'en retourner; mais le reſte des Marchandiſes qu'on leur avoit promiſes, & qu'on ne devoit leur donner qu'à un endroit nommé Tombecbec, fit qu'ils attendirent le départ.

Toute cette Armée fit route partie ſur la Mobile, partie ſur la Terre en ſuivant le bord de l'Eſt: ce furent les Naturels qui ſuivirent le bord de cette Riviere; ceux que le Gouverneur avoit amenés de la Capitale furent embarqués ſur trente grands Bateaux & ſur autant de grandes Pirogues. On fut à petites journées; auſſi n'arriva-t on que le vingt d'Avril à Tombecbec, où M. de Biainville avoit fait conſtruire un Fort pluſieurs mois auparavant, par une Compagnie de Soldats qu'il y avoit envoyés pour le bâtir & le garder.

On campa près de ce Fort, on y fit des fours, on y cuiſit du pain. Les Chatkas préſenterent le Calumet au Gouverneur, qui leur donna en cet endroit le reſte des Marchandiſes qu'ils devoient y recevoir. Ils attendirent le départ qui ne ſe fit que le quatriéme de Mai; le tems qui s'étoit écoulé pendant que l'on reſta en cet endroit, avoit été employé à tenir Conſeil de Guerre pour juger quatre Soldats François & Suiſſes, dont un étoit Sergent : ils avoient projetté d'égorger le Commandant & la Garniſon, d'emmener M. du Tiſſanet & le nommé Roſalie, qui s'étoient heureuſement ſauvés des mains des Tchicachas & s'étoient retirés dans ce Fort, de le remettre aux Ennemis pour en être bien reçus, de les aider & de leur montrer à ſe défendre contre les François, puis de-là paſſer chez les Anglois de la Caroline. Ce projet étoit extravagant; mais ils l'avoient conçu, ils en furent convaincus & condamnés à paſſer par les Armes à la tête de toutes les Troupes.

Depuis le quatre Mai que l'on partit de Tombecbec, on mit vingt jours pour arriver au débarquement : lors qu'on eut débarqué, on conſtruiſit une

enceinte très-vaſte de paliſſades, avec un Hangard pour mettre à couvert les Marchandiſes & les Munitions. L'Armée y paſſa la nuit, le lendemain vingt-cinq on délivra de la Poudre & des Balles aux Soldats & aux Habitans ; on laiſſa les Malades avec quelques jeunes Soldats pour garder cette eſpéce de Fort. On partit enſuite, guidés par un François qui connoiſſoit le Pays pour y avoir été pluſieurs fois en traite.

Il y a ſept lieues de l'endroit ou étoit cette enceinte juſqu'au Fort des Tchicachas : on en fit cinq & demie ce jour-là ſur deux colonnes au travers des Bois & à la file ; ſur les aîles marchoient les Chatkas au nombre de douze cens au moins, commandés par leur Grand Chef : Le ſoir on campa dans une Prairie entourée de Bois. Le Général François envoya à la découverte deux Chatkas, qui rapporterent avoir été découverts eux-mêmes par quatre Tchicachas ; on ne fit pas grande attention à cette nouvelle.

Le lendemain vingt-ſix de Mai on marcha vers le Fort des Ennemis au travers des Bois clairs : on paſſa un Ruiſſeau qui avoit de l'eau juſqu'à la ceinture & qui traverſe un petit Bois, à la ſortie

ſortie duquel on entra dans une belle Plaine : dans cette Plaine étoit le Fort des Tchicachas & un Village qui en étoit défendu. Ce Fort eſt ſitué ſur une éminence dont la pente eſt douce ; il y avoit à l'entour pluſieurs cabannes, & plus loin vers le bas on voyoit des cabannes qui paroiſſoient avoir été miſes en état de défenſe : tout auprès du Fort couloit un petit Ruiſſeau qui arroſoit une partie de la Plaine.

Les Chatkas n'eurent pas plûtôt vû le Fort des Ennemis, qu'ils firent retentir l'air de leurs cris de mort, & dès l'inſtant ils prirent leur courſe vers le Fort, comme s'ils n'euſſent pas eu aſſez de tems pour y arriver : on auroit dit à les voir que l'Ennemi fuyoit, & qu'ils couroient pour l'arrêter ; mais cette ardeur ceſſa à la portée d'une carabine du Fort. Nos François marcherent en bon ordre juſqu'au de-là d'un petit Bois, qui les adoſſoit à une portée de canon du Fort des Ennemis, qui avoit Pavillon Anglois flottant au vent ; on vit en même tems quatre Anglois venant de quelques cabannes paſſer ſur la hauteur, puis entrer dans le Fort où leur Pavillon étoit arboré.

A cette vûe on crût qu'on alloit les

ſommer de ſortir du Fort de nos Ennemis & de ſe rendre, & qu'on alloit en faire de même aux Tchicachas ; mais il n'en fut point queſtion. Le Général donna ordre aux Majors de l'Armée de former chacun de leur Corps de gros Détachemens pour aller enlever le Fort des Ennemis. Cet ordre fut exécuté en partie; on fit trois gros Détachemens, ſçavoir un de Grenadiers, un de Soldats, & un autre de Milice Bourgeoiſe ; ils s'avancerent avec ardeur au nombre de douze cens hommes vers le Fort des Ennemis, & en criant à pluſieurs repriſes, vive le Roi, comme s'ils euſſent déja été maîtres de la Place, qu'ils croyoient emporter l'épée à la main ſans doute, puiſqu'il n'y avoit pas dans l'Armée un ſeul ferrement pour remuer la terre & faire les attaques.

Le reſte de l'Armée marcha en bataille ſur dix de hauteur : on monta ſur l'éminence où étoit le Fort. Dès qu'on y fut arrivé, on mit le feu à quelques cabannes avec des fuſées qu'on lançoit au bout des fléches, mais la fuſée étouffoit l'Armée. Le Lieutenant des Grenadiers prit le devant de ſa Troupe, pour arriver le premier à une cabanne dans laquelle il y avoit trois Ennemis, qui ti-

rolent continuellement & qui avoient déja tués quelques Soldats ; mais à ſon approche ils prirent la fuite ; il en tua un, les deux autres ſe ſauverent & gagnerent le Fort.

Les Troupes marchoient en bataille à la tête, & la Milice Bourgeoiſe alloit derriére ſuivant la regle : cette Bourgeoiſie avoit fait un quart de converſion à droite & à gauche dans l'intention d'aller inveſtir le Fort ; mais M. de Juſan Aide-Major des Troupes arrêta leur valeur & les renvoya à l'endroit où étoit leur Poſte, voulant réſerver à ſon Corps ſeulement la gloire d'enlever la Place qui ſe défendoit vivement, & de telle ſorte que pluſieurs Habitans étoient déja hors de combat ; les Grenadiers eurent un de leurs Sergens tué & l'autre bleſſé ; leur Capitaine M. Renaud de Haute Rive fut auſſi bleſſé peu après. On le porta au Quartier de réſerve, où étoit M. de Biainville, qui obſervoit de-là ce que deviendroit cette attaque qui ne pouvoit être plus déſavantageuſe qu'elle l'étoit.

Les Troupes, ainſi que les Habitans, donnoient toutes les marques de la plus grande valeur : mais que pouvoient-ils

faire à corps découvert contre un Fort dont les pieux avoient une braſſe de groſſeur, dont les joints étoient doublés par d'autres pieux preſque auſſi gros? De ce Fort bien garni d'hommes ſortoit une grêle de balles qui euſſent au moins jetté à bas la moitié des attaquans, ſi elles euſſent été envoyées par gens qui auroient ſçû tirer. Les Ennemis étoient à couvert de toutes les entrepriſes des François, & pouvoient ſe défendre par les meurtriéres de leur Fort : d'ailleurs ils avoient formé tout autour un toit de paliſſades plates ; ce toit en outre étoit couvert de terre, ce qui les mettoit à l'abri des effets de la grenade. De cette ſorte les Troupes épuiſerent leurs munitions contre les pieux du Fort ennemi, ſans avoir fait autre choſe que d'avoir trente deux hommes tués & près de ſoixante-dix bleſſés. Du nombre de ces derniers étoient MM. de Luſſer Capitaine, de Noyan Major Général & neveu du Gouverneur, de Juſan Aide-Major, & Grondel Lieutenant des Suiſſes : on les porta au Corps de réſerve, d'où le Général voyant le mauvais ſuccès de cette attaque, fit battre la retraite & envoya un gros Détachement pour la fa-

vorifer. Il étoit alors cinq heures du ſoir, & on avoit commencé l'attaque à une heure & demie, ce qui faiſoit trois heures & demie d'un feu ſi vif, que l'on ſe trouva fort heureux de n'avoir de morts & de bleſſés que la cinquiéme partie de ce que l'on devoit en avoir. Les Troupes rejoignirent le gros de l'armée, ſans pouvoir emporter les morts qu'on laiſſa ſur le Champ de bataille expoſés à la fureur de l'Ennemi.

Preſqu'auſſi-tôt que l'on fut arrivé au Quartier de réſerve, on vit de loin un Parti de Tchicachas avec le Calumet de Paix & une Lettre qu'ils montroient; ils venoient d'un autre Village que celui où étoit le Fort. Lorſque les François les virent, ils crurent que c'étoit un Parti que M. d'Artaguette Priſonnier de cette Nation envoyoit avec une Lettre, de quelque Village qu'il pouvoit avoir réduit; mais de tout cela il n'y avoit qu'une partie de vrai, comme on le verra par la ſuite: ces préſomptions étoient fondés ſur ce que les Chatkas qui les avoient découverts, y avoient été, & que ce Parti leur avoit dit qu'ils venoient préſenter au Gouverneur le Calumet de Paix

& lui remettre une Lettre d'un Chef François qui étoit Eſclave. Un des Chatkas ſe détacha & vint à toutes jambes apporter cette nouvelle au Général, qui à l'inſtant lui donna ordre de les défaire; ils en tuerent quatre, les autres prirent la fuite.

Lorſque l'on ſe fut retiré, on commença par prendre quelques rafraîchiſſemens, & tout de ſuite on ſe fortifia par un abbatis d'arbres, afin de pouvoir paſſer la nuit à l'abri des inſultes de l'Ennemi en ſe gardant ſoigneuſement. Le lendemain on s'apperçut que les Ennemis avoient profité de cette nuit pour abbatre quelques cabannes, où les François pendant l'attaque s'étoient mis à couvert pour de-là battre le Fort; mais on vit en même-tems la cruauté de ces Peuples quand ils ſont en guerre. Ils n'avoient pû prendre aucun François vivant, ils exercerent leur fureur ſur les morts qu'on avoit laiſſés devant le Fort; ce qui mit nos Troupes dans une telle rage, que ſi le Général les eut laiſſé faire, elles étoient toutes dans le deſſein de périr ou d'en tirer une vengeance proportionnée.

Le vingt-ſept lendemain de l'attaque, les Tchicachas & les Chatkas

s'eſcarmoucherent, mais ceux-ci tiroient de trop loin ſur le Fort : cependant il y en eut deux qui s'approcherent plus près que les autres, quoiqu'ils fuſſent hors de la portée du fuſil. Un Tchicachas ſortit du Fort en ſe courbant, pour les approcher ſans être apperçu ; lorſqu'il ſe crut aſſez près d'eux, il tira ſur eux : ces deux Chatkas le voyoient faire, & ſi tôt que le coup fut lâché, un d'eux tomba à terre comme s'il eût été tué, l'autre prit la fuite de toutes ſes forces. Le Tchicachas croyant avoir tué le premier, prit ſa courſe & vint ſur lui pour lui lever la chevelure ; mais il en étoit encore à dix pas lorſque le Chatkas ſe releva, fit le cri de mort & le tua d'un coup de fuſil ; il lui leva la chevelure & l'apporta à ſa Troupe en triomphe.

Dans la matinée on fit des brancards pour porter les bleſſés, les Negres firent cet ouvrage ; on partit ce même jour, & les moins bleſſés ſuivirent l'Armée qui alla coucher à une lieue des Ennemis. Les Chatkas qui ſe doutoient de ce qui arriveroit, ſe mirent en embuſcade dans le petit Bois qui adoſſoit les François, & devinerent juſte, car les Tchicachas ayant vû par-

tir les François, vinrent au nombre de neuf pour lever la chevelure aux François morts qui étoient reſtés près de-là; mais dans le tems qu'ils ſe mettoient en devoir d'exécuter leur deſſein, les Chatkas firent une décharge & les tuerent tous; ils leur leverent la chevelure qu'ils apporterent en grande pompe à l'Armée.

Le lendemain on coucha à une lieue du débarquement où on arriva le jour ſuivant: ce fut là que commença la querelle du *Soulier Rouge* avec les François. Ce *Soulier Rouge* étoit Chef d'un Village de Chatkas, mais ſa nobleſſe ne s'étendoit point juſqu'à ſes ſentimens; il étoit d'un très-mauvais caractére; la diſpute s'échauffa de façon que l'on étoit prêt à en venir aux mains avec les Chatkas, ce qui ſeroit arrivé ſi le Grand Chef de cette Nation ne fût ſurvenu à propos pour terminer la querelle, en caſſant la tête à ce mutin d'un coup de piſtolet; M. de Biainville l'en empêcha, & leur fit diſtribuer de la Poudre & des Balles tandis que les François s'embarquoient: ce Général joignit l'Armée, qui tout de ſuite prit le fil de l'eau pour arriver au Fort de la Mobile, & de-là à la Capitale

d'où chacun retourna chez soi.

Peu après il arriva à la nouvelle Orléans un Sergent de la Garnison des Illinois, qui rapporta que M. d'Artaguette avoit reçu par M. le Blanc les ordres de M. de Biainville, qui lui enjoignoit de se trouver au plus tard le dix de Mai aux Tchicachas avec tout ce qu'il pourroit emmener de Troupes, & que lui Général y seroit en même-tems; qu'en conséquence de ces ordres M. d'Artaguette avoit si bien pris ses mesures, que le neuf de ce mois il étoit arrivé avec sa Troupe prés des Tchicachas; qu'il avoit envoyé des Découvreurs pour reconnoître si l'Armée Françoise arrivoit; que tous les jours jusqu'au vingt il avoit fait la même chose; qu'alors les Naturels alliés entendant toujours dire qu'on ne découvroit point les François, vouloient s'en retourner en leur Pays dès ce jour ou attaquer les Tchicachas; que M. d'Artaguette avoit enfin résolu d'attaquer les Ennemis le vingt-un, ce qui lui avoit d'abord assez-bien réussi, ayant forcé les Ennemis d'abandonner leur Village & leur Fort; qu'il avoit de suite attaqué un autre Village avec le même succès; mais qu'en poursuivant

les fuyards, M. d'Artaguette avoit reçu deux bleſſures, ce qui ayant été ſçû des Naturels, les avoit déterminés à ſe retirer & à abandonner ce Commandant, le R. P. Jéſuite qui les accompagnoit, quarante-ſix Soldats & deux Sergens ; que pendant tout le jour ce petit nombre de Soldats avoit ſoutenu & défendu ſon Commandant, qui à la fin avoit été forcé de ſe rendre avec ſa Troupe ; que les Ennemis au lieu de les maltraiter, les avoient careſſés & amenés à leur Village où ils les nourriſſoient bien ; qu'ils avoient traités & guéris les bleſſés dans l'eſpérance d'obtenir la Paix en les rendant à M de Biainville lorſqu'il ſeroit arrivé : qu'ayant appris que les François étoient dans leur Pays, ils avoient engagé M. d'Artaguette à écrire au Général ; mais que cette Députation ayant eu un mauvais ſuccès, & apprenant que les François s'étoient retirés, qu'enfin ne voyant plus aucun moyen de rien obtenir pour la rançon de ces Eſclaves, ils les avoient fait mourir à petit feu.

Ce Sergent ajouta que pour lui il avoit eu le bonheur de tomber à un ſi bon Maître, que non-ſeulement il lui avoit ſauvé la vie, mais encore qu'il

l'avoit ſi bien pris en amitié, qu'il lui avoit donné la liberté, fourni des vivres, & enſeigné la route pour ſe rendre à la Mobile, de peur que quelque Tchicachas le trouvant un jour à l'écart ne le tuât. Voilà ce que ce Sergent racontoit publiquement, & c'eſt par lui que l'on a appris la triſte fin de M. d'Artaguette.

M. de Biainville voulant avoir ſa revanche des Tchicachas, écrivit en France pour en avoir du ſecours ainſi que du Canada : la Cour lui en envoya, & donna ordre que la Colonie du Canada ſecourût celle de la Louiſiane. En attendant ces ſecours, M. de Biainville fit partir un gros Détachement pour la Riviere de S. François, afin d'y bâtir un Fort, qui fut nommé de S. François, comme la Riviere.

L'Eſcadre qui apportoit du ſecours de France étant arrivée, on partit pour le Fort que l'on venoit de conſtruire en remontant le Fleuve S. Louis. Cette Armée étoit compoſée des Troupes de la Marine, de celles de la Colonie, de pluſieurs Habitans, de quantité de Négres & de quelques Naturels de nos Alliés. Ces Troupes raſſemblées en cet endroit, reprirent le Fleuve & le

remonterent encore juſques à une petite Riviere que l'on nomme la Riviere *à Margot* ; elle eſt près de l'écore à *Prud'homme*, & ce fut là qu'on fit débarquer toute l'Armée; elle campa dans une belle Plaine au pied d'une colline, à quinze lieues environ des Ennemis. On ſe fortifia par précaution comme on avoit fait ſur la Mobile ; on bâtit dans le Fort une maiſon pour le Commandant, des cazernes & un magazin pour mettre les Marchandiſes : ce Fort fut nommé de l'Aſſomption, parce que l'on avoit débarqué le jour de cette fête.

On conſtruiſit des chariots & des traineaux ; on nétoya les chemins pour tranſporter & conduire les canons, les munitions de guerre & les autres choſes néceſſaires pour faire un Siége en regle. Ce fut là & dans ce tems qu'arriva le ſecours du Canada ; il étoit compoſé de François & de Naturels Iroquois, Hurons, Epiſingles, Algonkins & autres. On vit arriver auſſi tout de ſuite le nouveau Commandant des Illinois avec ſa Garniſon, ſes Habitans & tous les Naturels ſes voiſins qu'il avoit pû ramaſſer ; il amenoit auſſi une grande quantité de chevaux.

Jamais on n'avoit vû, & peut-être ne verra-t-on jamais dans ce Pays-là une Armée composée de tant de Nations différentes ni si formidable ; néanmoins elle resta dans ce Camp sans rien entreprendre depuis le mois d'Août 1739, jusqu'au mois de Mars suivant.

Les Vivres qui au commencement étoient très-abondans, devinrent si rares sur la fin, qu'on fut obligé de manger les Chevaux qui devoient traîner l'Artillerie & toutes les munitions de guerre & de bouche ; ensuite la maladie se mit dans l'Armée. M. de Biainville qui jusque-là n'avoit point agi contre les Tchicachas, se détermina à prendre la voye de la douceur pour conclurre, & pour sçavoir à quoi s'en tenir avec eux : ainsi vers le 15 de Mars, ce Général détacha la Compagnie de Cadets avec leur Capitaine M. de Coloron, leur Lieutenant M. de S. Laurent & les Naturels qui étoient venus avec eux du Canada : il les envoya contre les Tchicachas avec ordre de leur promettre la Paix en son nom, s'ils la leur demandoient.

Ce que le Général avoit prévû ne manqua point d'arriver. Dès que les Tchicachas apperçurent les François

ſuivis des Naturels du Canada, ils ne douterent pas un moment que le reſte de cette Armée nombreuſe ne les ſuivît dans peu ; ils avoient eu le tems de les découvrir tous ; ainſi auſſi tôt qu'ils les virent aſſez près, ils firent des Signaux de Paix, & ſortirent de leur Fort dans la contenance la plus humble, s'expoſant à toutes les ſuites pour obtenir la Paix. Ils jurerent qu'ils étoient & ſeroient à jamais amis inviolables des François ; que c'étoient les Anglois qui les avoient engagés à agir ainſi ; mais qu'ils étoient brouillés avec eux à cauſe de cela, & qu'à l'heure préſente ils en avoient deux qu'ils avoient faits eſclaves ; que ſi on déſiroit d'aller les voir, on connoîtroit qu'ils n'étoient point menteurs.

M. de S. Laurent demanda à y aller ; il y fut avec un petit eſclave ; mais il auroit eu lieu de s'en repentir, ſi les hommes n'euſſent été plus ſages que les femmes & les filles qui demandoient la tête de ce François, afin que la guerre continuât ; mais les hommes ayant conférés enſemble, conclurent de le conſerver pour obtenir la Paix des François en leur livrant les deux Anglois. Les femmes & les filles ne riſ-

quent point à beaucoup près tant que les hommes ; ceux-ci ſont ou tués dans le combat ou mis à mort par leurs ennemis ; au contraire le pis aller des femmes & des filles eſt d'être eſclaves ; & toutes tant qu'elles ſont, elles ſçavent à n'en point douter que les femmes & filles Naturelles ſont plus heureuſes étant eſclaves des François qu'étant mariées chez elles. M. de S. Laurent charmé de ce dénouement leur promit la Paix au nom de M. de Biainville & de tous les François : après ces aſſurances ils ſortirent enſemble du Fort, furent préſenter le Calumet à M. de Coloron, qui l'accepta & leur promit la Paix.

Peu de jours après, il partit avec une groſſe Troupe de Tchicachas députés pour porter le Calumet au Général François & lui remettre les deux Anglois eſclaves. Lorſqu'ils furent devant M. de Biainville, ils ſe proſternerent à ſes pieds, & lui firent les mêmes proteſtations de fidélité & d'amitié qu'ils avoient faites à M. de Coloron ; ils rejetterent leur faute ſur les Anglois ; ils dirent qu'ils étoient entiérement brouillés avec eux, & qu'ils avoient pris ces deux-ci & les lui re-

mettoient comme étant des ennemis ? ils jurerent de la maniere la plus forte qu'ils ſeroient à jamais amis des François & de leurs amis, qu'ils ſeroient de même ennemis des ennemis des François; qu'enfin ils feroient la Guerre aux Anglois, ſi on le vouloit, pour faire voir qu'ils les rejettoient comme des traîtres.

Ainſi fut terminée la guerre des Tchicachas vers les premiers jours d'Avril de l'année 1740. M. de Biainville congédia les Troupes auxiliaires, après leur avoir fait des Préſens : il fit raſer le Fort de l'Aſſomption qu'il ne croyoit plus lui être néceſſaire, s'embarqua avec toute ſon Armée, fit ruiner en paſſant le Fort de S. François qui lui devenoit inutile, & ſe rendit à la Capitale d'où il étoit abſent depuis plus de dix mois.

Peu d'années après, on eut quelques démêlés avec une partie des Chatkas qui ſuivoient les intérêts du *Soulier Rouge*, Prince de cette Nation, lequel, comme a pû le remarquer, avoit eu une diſpute avec les François dans la premiere expédition contre les Tchicachas. Ce Naturel, encore plus inſolent que pas un de ſa Nation, prit un

prétexte pour éclater & faire pluſieurs hoſtilités contre les François : M. de Vaudreuil alors Gouverneur de la Louiſiane, ayant appris cet événement & ce qui l'avoit occaſionné, fit défenſe à tous les François d'aller à cette Nation, & de leur traiter aucune arme ni munition de guerre, afin d'arrêter cette émotion en peu de tems & ſans tirer l'épée.

M. de Vaudreuil après ces précautions, envoya demander au Grand Chef de toute cette Nation, ſi, comme le *Soulier Rouge*, il étoit fâché contre les François. Le Grand Chef répondit à M. de Vaudreuil par l'Interprête, qu'il étoit ami des François ; mais que ce Chef, en parlant du *Soulier Rouge*, que ce Chef étoit jeune & n'avoit point d'eſprit. Ayant fait cette réponſe, on lui fit un Préſent ; mais il fut fort ſurpris de ne point voir dans ce Préſent ni armes, ni poudre, ni plomb, dans un tems où ils étoient nos amis comme auparavant. Cette maniere d'agir, jointe à la défenſe qu'ils ſçavoient être faite de leur traiter des armes ou de la munition redoubla leur étonnement & les engagea à vouloir s'expliquer avec le Gouverneur, qui leur répondit qu'on

ne leur traiteroit point d'armes ni de munitions, tant que le *Soulier Rouge* n'auroit point d'eſprit ; parce que ſi on leur traitoit des armes & de la poudre, ils ne pourroient, étant tous freres, ſe diſpenſer d'en céder une bonne partie aux Guerriers du *Soulier Rouge*. Cette réponſe les détermina à parler au Village qui nous inſultoit ; ils leur dirent que s'ils ne faiſoient promtement la Paix avec les François, ils leur feroient la Guerre eux-mêmes. Cette menace leur fit demander la Paix aux François, qui n'étoient pas en état de ſoutenir la Guerre contre une Nation auſſi nombreuſe. Ce fut ainſi que la ſage politique de M. de Vaudreuil termina cette Guerre ſans frais & ſans avoir expoſé un ſeul homme.

Fin de la Troiſiéme & derniere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

SUITE des Mœurs : Jeux des hommes, des femmes & des garçons : Converſations, nourritures, repas & jeûnes des Naturels. Pag. 1

CHAP. II. *Des Temples : Deſcription du Temple des Natchez : Des Temples des autres Nations : De leurs Tombeaux.* 15

CHAP. III. *Suite des Mœurs : Mort du Serpent Piqué : Les François empêchent le Grand Soleil de ſe donner la mort.* 26

CHAP IV. *Cérémonies de l'enterrement*

du Serpent Piqué. 43
CHAP. V. *Origines des Peuples de l'Amérique : Origine des Natchez : Origine des Mexiquains.* 61
CHAP. VI. *Origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale : Voyage de Moncacht-apé dans les terres qui ſont à l'Eſt de la Louiſiane.* 87
CHAP. VII. *Suite de l'Origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale : Voyage de Moncacht-apé dans les terres de l'Oueſt & Nord-Oueſt de la Louiſiane.* 102
CHAP. VIII *Suite du Voyage de Moncacht-apé dans les terres du Nord-Oueſt de la Louiſiane : Preuve de l'origine des Nations qui ſont au Nord de l'Amérique : De la fameuſe Mer de l'Oueſt.* 120
CHAP. IX. *Voyage de Monſieur de Bourgmont Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Commandant du Fort d'Orléans dans la Riviere du Miſſouri, pour aller aux Padoucas, mettre par ordre du Roi cette Nation en paix avec toutes les Nations voiſines du Miſſouri : Sujet de ce Voyage : Harangue du Grand Chef des Canzés à M. de Bourgmont : Haran-*

gue de M. de Bourgmont aux Canzés & aux autres Nations préſentes : Les Canzés ſe ſervent de chiens pour traîner leurs bagages : M. de Bourgmont envoye aux Padoucas. 141
CHAP. X. Harangue de M. de Bourgmont aux Nations aſſemblées : Harangue du Député des Padoucas & des autres Chefs : Départ des Canzés : Arrivée aux Padoucas : Réception honorable que les Padoucas font aux François. 168
CHAP. XI. Harangue de M. de Bourgmont aux Padoucas : Préſens que ce Commandant fait aux Padoucas : Belle harangue du Grand Chef des Padoucas : Careſſes que ceux-ci font aux François : Mœurs des Padoucas : Arrivée au Fort d'Orléans : Bateaux de peaux : Leur Conſtruction : Politeſſe naturelle de ces Peuples & de leurs voiſins : Commerce avantageux qu'on peut faire avec ces Peuples : Nouvelle preuve de l'origine des Peuples de l'Amérique Septentrionale. 192
CHAP. XII. Troiſiéme Phénoméne : On donne à l'Auteur la régie de l'Habitation du Roi. 222
CHAP. XIII. Le Commandant du

Poſte des Natchez veut faire une Habitation au Village de la Pomme : Les Natchez tiennent Conſeil, dans lequel il eſt arrêté que les François de la Louiſiane périront tous le même jour & à la même heure : La vieille Soleille ſœur du Souverain précédent decouvre le ſécret : Elle fait ce qu'elle peut pour avertir les François du malheur duquel ils ſont menacés : Ceux-ci mépriſent ſes avis. 230

CHAP. XIV. *La Vieille Soleille met en vain tout en uſage pour ſauver les François : Le Commandant ne veut pas entendre : Enfin les Natchez maſſacrent impitoyablement tous les François de ce Poſte : Les Natchez pillent tout & croyent que tous les François des autres Poſtes ſont détruits de même, ſuivant qu'ils en étoient convenus avec les autres Nations.* 252

CHAP. XV. *Suite du Brigandage des Natchez : Préparatifs de Guerre contre les Natchez.* 262

CHAP. XVI. *On fait la Guerre aux Natchez.* 286

CHAP. XVII. *Conſpiration des Négres contre les François : Leur exécution.* 304

CHAP. XVIII. *Deſtruction des Nat-*

chez par M. Périer Gouverneur de la Louisiane. 318
CHAP. XIX. *Réflexions sur ce qui occasionne la Guerre dans la Louisiane : Moyens d'éviter la Guerre en cette Province : Moyens de s'en tirer avec avantage & à peu de frais.* 328
CHAP. XX. *De l'Agriculture, ou de la maniere de cultiver, façonner & fabriquer les Denrées propres au Commerce : De la culture du Mahiz, du Ris & autres fruits du Pays : Des Vers à Soye.* 341
CHAP. XXI. *Suite de l'Agriculture : De l'Indigo : du Tabac : Du Coton : De la Cire : Du Houblon : Du Safran.* 354
CHAP. XXII. *Du Commerce que l'on fait à la Louisiane : De celui qu'on peut y faire : des Marchandises que cette Province peut fournir en retour de celles d'Europe : du Commerce de la Louisiane avec les Isles.* 373
CHAP. XXIII. *Du Commerce avec les Espagnols : Des Marchandises qu'ils apportent à la Colonie, si on les leur demande : De celles qu'on peut leur rendre & qui les flattent : Réflexions sur le Commerce de cette Province, & sur les grands avantages que*

l'Etat & les Particuliers peuvent en retirer. 389

CHAP. XXIV. *Guerre des Tchicachas par M. de Biainville : Premiere expédition par la Riviere de Mobile : Seconde expédition par le Fleuve S. Louis : Guerre des Chatkas terminée par la prudence de M. de Vaudreuil.* 401

Fin de la Table de la troiſiéme & derniére Partie.

TABLE
DES MATIERES,

A

Abeikas, Tom. II. *pag.* 208.
Abeille, II. 145
Acacia, II. 40
Achetchy, II. 62. Qualité de cette Plante pour la Teinture, 63
Adoption d'une Nation par une autre, II. 244
Agaric de Noyer, II. 51
Agriculture, III. 341
Amouez, II. 241
Aigle, II. 109
Aigrette, II. 116
Alcyon, II. 120
Alibamons, II. 207
Allouette ou Bécassine de Mer, II. 118
Amérique (l') peuplée en partie par les Phœniciens, III. 73 *& suiv.*
Année, quand elle commence chez les Naturels, II. 354
Anguillles, II. 157
Anglois plus inhumains que les Naturels, II. 210
Apalaches, II. 208
Apalachine, II. 45. Usage de ses feuilles, II. 46
Araignée, II. 107
Arcs, II. 167
Ardoise (Carriere d') I. 310

Arkanſas, Nation, Tom. II. pag. 243
Arkanſas, Poſte François, II. 296
Aſſeminier, II. 20
Aſtronomie, Entretien à ce ſujet, I. 131 & *ſuiv.*
Avoine, II. 6
Avoyeles, Nation, II. 241
Autorité paternelle très-reſpectable, II. 386
Auteur (l') achette une Eſclave Naturelle, I. 82. Il a diſpute avec un Naturel, I. 86. On lui conſeille d'aller aux Natchez, I. 90. Il part pour les Natchez, I. 119. Son Habitation en ce lieu, I. 126. Il eſt attaqué d'une ſciatique, I. 129. Son entretien ſur l'Aſtronomie, I. 132. Il eſt guéri de ſa ſciatique par un Medecin Naturel, I. 136. Il entreprend un Voyage dans l'intérieur des Terres, il choiſit des Naturels pour ce Voyage, I. 217. Il part au mois de Septembre, I. 218. Signaux de l'Auteur pour ce Voyage, I. 222. Il voit de beaux Payſages, I. 225. Il tue un Bœuf & pourquoi, I. 226. Il fait connoître l'avantage qu'il y a de tuer des Bœufs, au lieu des Vaches, I. 228. Son lit de Voyage, I. 235. Il retourne chez lui, I. 263. Réflexion ſur ce Voyage, I. 264
Atac-apas, Nation, II. 231
Ayac (Bois) Ses qualités pour la Teinture en jaune, II. 44

B

Balize, il eſt aiſé de creuſer ſon Chenal, I. 257
Baptême du Tropique, I. 26
Barbe Eſpagnole, II. 51. Sa Deſcription & utilité, II. 52
Barbue, II. 152
Barre du Fleuve S. Louis, I. 161
Bâton Rouge, II. 267
Bateau des Naturels, dit Pirogue, II. 187
Baye S. Bernard, I. 160
Baye S. Louis, I. 154

Baye de la Mobile, Tom. I. pag. 154
Baye de l'Aſcenſion, I. 155
Belle-Iſle (M. de) Officier eſt pris Eſclave, II. 136
Berceau des enfans, II. 310
Bête puante, II. 97
Bluets, II. 23
Bœuf Sauvage & ſa deſcription, II. 66
Bœufs Sauvages (Chaſſe aux) à la maniere des Eſpagnols très-facile & avantageuſe, I. 312
Bois blanc, II. 43
Bois d'Amourette, & ſes qualités, II. 46
Bonite (la) I. 30
Bouleau, II. 49
Brancard pour porter le Grand Soleil, II. 367
Bras-Piqué découvre la conſpiration de ſa Nation contre les François, III. 244 & 246
Butor, II. 118
Brochet, II. 154
Broderie des Naturels, II. 184
Brûlots, II. 149

C

Cabannage de ſéjour, I. 234
Cabannage & ſa conſtruction, II. 173
Cadodaquioux, II. 242
Calumet de Paix, ce que c'eſt, I. 105
Canards d'Inde, II. 114. Canard Sauvage, *ibid.*
Canards branchus, II. 115. & les Cercelles, *ibid.*
Cailles, II. 127
Caméleon, II. 107
Cannes, II. 58
Cantarides (Mouches) II. 146
Canzez (Nation des) II. 251
Caoüitas, II. 207
Cap François, I. 28
Capillaire, II. 57
Carancro, II. 111
Cardinal, II. 139

Carpe, Tom. II, pag. 153
Caſſette, II. 183
Caſſe-Burgo, II, 153
Caſtors-gris, leur Village, I. 244. l'Auteur les fait travailler, I. 245. Inſpecteur des Caſtors, I. 246. Ces animaux rétabliſſent la brêche qu'on avoit fait à leur Chauſſée, I. 247. L'Auteur en tue un, I. 249. Leur deſcription, I. 250. Conſtruction de leurs Cabannes, I. 251. Conſtruction de leur Chauſſée, I. 253. Comment ils coupent & conduiſent le bois à leur Village, ibid.
Cédre blanc & rouge, II. 30
Cérémonie de la premiere Lune, II, 355
Cerf, II. 68
Chanvre, II. 64
Chatkas, II. 216
Chatkas arrivent aux Natchez, III, 283
Chatôts, II. 212
Chactchi-Oumas, II, 226
Charme, II. 43
Chat Sauvage, II. 93
Chaſſe général aux Bœufs, III. 210
Chaſſe des Loups, I. 315
Chaſſe aux Bœufs ſur la Riviere S. François, I. 319
Chataignier, II. 27
Chenal de Manchac, & celui de la Fourche, I. 153
Chêne, il y en a de quatre eſpéces, II. 41
Chenille, II. 149
Chéraquis, II. 208
Cheveux (comment ils ſe coupent les) II. 198
Chevrette, II. 157
Chevreuil, (chaſſe au) I. 69
Chevreuil blanc, I. 231
Chouette, II. 134
Cipre, II. 30
Cire (la) & ſa culture, III, 368
Cirier & ſa deſcription, II. 36
Citronnier, II. 22

Colapiſſa, II. pag. 219
Climat de la Louiſiane & ſa bonté, I. 40
Colibri, ou Oiſeau mouche, & ſa nourriture, II. 141
Commerce de la Louiſiane, III. 377. Avec les Iſles Françoiſes. III. 386. Avec les Eſpagnols, III. 389
Conceſſions, leurs arrivées, I. 167. Leurs établiſſemens, III. 170
Collier pour les fardeaux, II. 84. Et pour l'ornement, II. 296
Conſeil de Guerre des Natchez contre les François, III. 338
Conſpiration des Négres., 304
Convoi du Serpent-Piqué, III. 55
Copalm, que l'on nomme en France Copahu, ſa deſcription & ſes vertus, II. 28 & 29
Coquillages, II. 163
Corbeau, II. 134
Corbijeau, II. 128
Cormoran, II. 112
Corneille, II. 134
Coroas, Nation, II. 226
Côté de l'Oueſt, I. 230
Couſin ou Maringouin, II. 148
Coûteaux, II. 167
Criſtal de Roche, I. 237
Cotonier ou Platane, II. 40
Coton, III. 364
Crocodile, I. 84 II 85. L'Auteur en tue un de 19 pieds de long, I. 121. Ses œufs, II. 101
Son adreſſe à prendre le Poiſſon, II. 102
Création de l'homme ſuivant les Naturels, II. 329. Et celle de la femme, ibid.
Culture de la Terre, II. 176
Cures ſurprenantes des Médecins Naturels, I. 210
Cygnes, II. 113

D Amier, Oiſeau, II. 119
Danſe générale, II. 376

Découvreurs du Voyage dans les Terres, I. *pag.* 227
Demoiſelles, II. 148
Départ de l'Auteur pour France & ſon arrivée, III. 399 & 400
Deſtruction des Naturels, & d'où cela provient, II. 203
Dieu nommé Grand Eſprit par les Naturels, Dieu le Créateur Tout-Puiſſant, II. 327
Dindons, II. 124
Diodore de Sicile dans ſon V. Livre, prouve la tranſlation des Phœniciens dans l'Amérique, III. 73
Diſcours du Serpent-Piqué, I. 202
Diſcours du Gardien du Temple ſur l'origine des Natchez, III. 62
Divorce très-rare, quoique permis, II. 387

E

Eaux (les) du Fleuve S. Louis étant débordées ne rentrent plus dans ſon lit, I. 156
Ecores (les petits) II. 268
Ecrévices, II. 157
Enfans, leur Berceau, II. 110. Et maniere de les emmailloter, leur éducation. *pag. ſuiv.*
Enterrement du Serpent-Piqué & les cérémonies qui l'accompagnent, III. 55
Ecureuil, les eſpéces différentes, II. 98
Epine de la Paſſion, II. 47
Erable, II. 36
Eſpagnol, Tableau de ceux du nouveau Mexique, II. 275
Eſprits ou Anges, & autres, II. 328
Eſquine, ſa deſcription, II. 57
Eſturgeon, II. 163
Etabliſſement (premier) des François à la Louiſiane ſur la Riviere de la Mobile, II. 253
Etabliſſement aux Biloxi, I. 169
Etourneaux, II. 134 Et leur chaſſe, *pag. ſuiv.*

Evêque, Oiseau, II. pag. 140
Exercice de la jeunesse, celui de la course pour les garçons, II. 314, 315 & 316. Les deux Sexes se baignent l'Hyver comme l'Eté, 317.

F

Faisan, II. 126
Faucon, Epervier & Tiercelet, II. 111
Femmes (les) entretiennent la paix, qui regne dans les familles, II. 385
Fertilité de la Louisiane, même dans le Nord, II. 239
Fêtes, leurs institutions, II. 336
Fêtes (les) sont en même tems Religieuses & Politiques, II. 352.
Fêtes de la premiere Lune qui commence l'année, II. 355
Fête du Bled ou de la Tonne, II. 363
Feu éternel & son origine chez ces Peuples, II. 330
Feu (ce) doit venir du Soleil, II. 341. L'Auteur leur en fait venir du Soleil avec une Loupe, 342
Feu (maniere de faire du) II. 165
Féves-Apalaches, II. 9
Filets à pêcher, II. 179
Filles, leur émulation, II. 318. Leur liberté du côté du cœur, II. 386
Fistule lacrymale guérie par les Naturels, I. 207
Flamant, Oiseau, II. 116
Flêches, II. 168
Fleurs, II. 64
Fleuve S. Louis, son cours, sa source, sa longueur &c. I. 141 & *suiv.*
Fol, Oiseau, II. 119
Fort (premier) des François de la Louisiane aux Illinois, I. 5
Fort des Arkansas, I. 6
Fort en terrasse construit aux Natchez, III. 295
Fort d'Orléans aux Missouris, I. 304

Fourmis ordinaires, & Fourmis Mouches, II. *pag.* 158
Fraises, II. 63
Frape-d'abord, II. 146
Frégate, Oiseau, II. 118
Frêne, II. 42
Froment aux Illinois, I. 331. Méthode pour le semer, II. 6
Froid extraordinaire à la Louisiane, I. 189
Futayes, I. 285

G

Garçons, leur occupation, leur éducation, II. 318. *& suiv.* Leur liberté, II. 386
Géographie de la Louisiane, I. 138 *& suiv.*
Gibier abondant, I. 240 & 287
Giromon & sa bonté, II. 11
Grand Soleil (le) veut se tuer pour suivre son frere au Pays des Esprits, III. 39
Grand-gosier, Oiseau, II. 133
Goïlan, II. 118
Grigras, Nation, II. 222
Grue, II. 116
Guerre de Pensacola, I. 93 *& suiv.*
Guerre (premiere) des Natchez, I. 177. jusqu'à 185. Seconde Guerre des Natchez, I. 198, 199
Guerre contre les Natchez par M. de Loubois, III. 267. Les Natchez capitulent, III. 291.
Guerre contre les Natchez par MM. Périer, avec leur destruction, III. 318 *& suiv.*
Guerre contre les Tchicachas par M. de Biainville, III. 401. Premiere expédition par la Mobile, 405. Seconde expédition par le Fleuve S. Louis, III. 419
Guêpe, II. 146
Gueule de Lion (belle fleur de) II. 65
Gyps découvert, qui annonce une Carriere de Plâtre, I. 232

H

HAches des Naturels, II. pag. 165
Habillement des Naturels, II. 190. Celui des femmes, 191. Celui des garçons & des filles, 193
Habillement d'hyver, 196
Habitation du Roi, & ce quelle étoit quand l'Auteur en accepta la régie, III. 326
Harangue des Tchitimachas I. 110
Harangue de la femme favorite du Soleil Serpent-Piqué, III. 37. Discours de la femme favorite du Grand Soleil, III. 41. Harangue de la femme favorite du Serpent-Piqué à ses enfans, III. 50
Harangue du Député des Padoucas, III. 178
Harangue de M. de Bourgmont aux Padoucas, III. 193
Harangues diverses du Grand Chef des Padoucas à M. de Bourgmont, III. 198 & *suiv.*
Hérisson, II. 100
Héron, II. 116
Hêtre, II. 43
Hibou, II. 134
Histoire tragique des Espagnols aux Missouris. II. 246
Histoire tragique du sieur Riter Sergent, de sa femme & de son fils, II. 282
Hommes Naturels, leur prééminences, II. 385
Hommes barbus mis en fuite par le Conseil de Moncacht-apé. Portrait & habillement de ces Asiatiques. De leurs Armes, III. 124, 125 & 126
Hotes ou Mannes, II. 183
Houblon, II. 57. Sa culture, III. 371
Houx (bois de) II. 41
Huitres de la Louisiane, II. 158
Huitres branchues, II. 159
Hyrondelles, II. 138

J

Jeu de la pelote très réjouissant ; II. pag. 378
Jeûne des Naturels, II. 328
Illinois, Nation, I. 227
Illinois, Poste François, II. 296
Indigo & sa culture, III. 354 & suiv.
Isle Dauphine, I. 34. Débarquement en cette Isle, 35. Elle fut nommée Isle Massacre en premier lieu, & pourquoi, 36. Description de cette Isle, 38
Isle à Corne, I. 42
Isle aux Vaisseaux, I. 23
Isle aux Chats, ibid.
Isle aux Coquilles, I. 44
Istme qui joignoit l'Asie à l'Amérique, III. 127

K

Kappa, Nation, II. 243

L

Lac de Maurepas, celui de S. Louis, I. 153
Lapin, II. 94
Langue (de la) des Natchez, II. 323
Latanier, sa description, II. 48
Lavert, II. 149
Laurier, II. 34
Laurier à Tulipe, II. 34
Légumes d'Europe, II. 14
Lettres Patentes en forme d'Edit, I. 47
Lézard, II. 107
Liane Barbue, II. 54. Ses vertus, 55
Lierre terrestre, II. 61. Ses vertus, pag. suiv.
Lin, II. 64
Lit de l'Auteur dans son Voyage, celui des Naturels dans ce même Voyage, I. 235 & 236
Lits des Naturels, II. 181 & 182
Loubois (M. de) est nommé pour commander à la

Guerre des Natchez, III. *pag.* 267 *& suiv.*
Louisiane (la) divisée en haute & basse, I. 162
Loups, leur espéce, II. 73 *& suiv.*
Loupe chérement vendue au Grand Soleil, II. 348
Loutre, II. 100

M

Mal de Siam, I. 33
Machine pour remonter les Vaisseaux sur le Fleuve S. Louis contre le vent & le courant, II. 259
Machonctchi & ses qualités, II. 45
Mahiz, ses espéces différentes, son utilité, maniere d'en faire une bonne nourriture, II. 3, 4 & 5. Sa culture, III. 342
Maître des Cérémonies avec ses ornemens, III. 53
Manchaque (Chenal de) I. 153
Manglier, II. 41
Marais tremblans, I. 275
Marbre rouge jaspé (découverte d'une carriere de) I. 310
Mariage des Naturels, II. 387. Précaution que l'on prend pour ne point faire de mauvais mariages, 388. Cérémonie du Mariage, 389 *& suiv.* Marques que portent les deux Epoux, II. 391
Maringouin ou Cousin, II. 148
Maronnier, II. 27
Martinet, Oiseau, II. 138
Massacre du Poste des Natchez, ce qui y a donné lieu, III. 230. Récit de ce Massacre, III. 255. Suite des hostilités des Natchez, III. 262
Médecine contre le Serpent-à-sonnettes, II. 60. Sa description, sa qualité souveraine, 61. Maniere de s'en servir, *ibid.*
Melon ordinaire, Melon d'eau & sa description, II. 12. Sa bonne qualité, sa graine, II. 13. Sa culture, III. 348
Mer de l'Oueſt, ce que l'on peut en penser, III. 136
Mérisier, II. 19
Merle, II. 134

Mine d'argent, I. pag. 303
Mine d'Argent, de Cuivre, de Plomb, I. 321
Mine de Cuivre, I. 173. Mine de Plomb. I. 256. Mine, ſes indices, I. 259. Mine de fer, 260. Mine de charbon de terre, 261
Mine d'Or, ſes indices, I. 262
Miſſouris, II. 245
Mitchigamias, II. 243
Mobiliens, II. 213. Etabliſſement François, II. 253
Moncacht-apé inſtruit les Peuples du Nord pour détruire les Japonois qui y venoient, III. 122
Mort du Soleil le Serpent-Piqué & ſon lit de parade, III. 35. Victimes qui doivent ſuivre ce Prince, III. 44 & *ſuiv.*
Moruë, II. 163
Mouches différentes, II. 146, 147, 149
Mouſquites, 149
Moucles ou Moules, II. 162
Moulins des Naturels, II. 276
Moyen, (il eſt un) de creuſer le Chenal de la Balize, I. 257
Mûrier, II. 23

N

Nactchitoches, Nation, II. 242
Nactchitoches, Poſte François, II. 272
Natchez, II. 221. Leur étendue, II. 338
Natchez, Poſte François, II. 279
Natchez (les) entreprennent de ſurprendre M. de S. Denis, mais au contraire il les ſurprend, III. 271
Natchez (les) ſont détruits par MM. Périer, III. 326 & 327
Naturels, leurs bonnes qualités, I. 88. Il eſt difficile de les convertir, I. 123. Leur ſcience dans la Médecine, I. 210
Naturels, leur portrait, II. 308. Leur Police 314. Et comment s'exercent les jeunes gens des deux ſexes, *ibid.* Leur croyance, leur prieres, & leurs ſuperſtitions, II. 407. Leur courage, 408. Leur caractére,

409. Leur boiſſon, *ibid.* Comment ils déclarent la Guerre, II. 413. Leur Conſeil de Guerre, 414. Et leur Ambaſſade, *ibid.* Suites fâcheuſes des hoſtilités pour ceux qui en font, 415. Leurs Troupes Auxiliaires, 416. Calumet de Guerre, 418

Naturels, leur viſite & leur ſalut, III. 6. Leur converſation, 7. Leur nourriture en grains, 8. En viande, & maniere de conſerver leur viande, 20. Leurs Repas & leur régime dans la maladie, 12. Leur boiſſon, leurs jeûnes ſemblables aux Hébreux, 13

Naturels, leur habillement ou parure de Guerre II. 420. Repas de Guerre & viande de ce repas, 421. Harangue d'un vieux Guerrier pour les encourager à aller à la Guerre, 422. Fauſſe allarme, 424. Poteau de Guerre, 425. Danſe de Guerre, 426. Attaque par ſurpriſe, 427. Des femmes & enfans qui ſont faits Eſclaves, 428. Ils tâchent d'avoir un homme ennemi vivant, pour le faire mourir au Cadre, *ibid.* On coupe la chevelure au Patient, 429. On les brûle à petit feu, 430. Fermeté des Guerriers dans les tourmens, 431. Deſcription du tableau hiéroglyfique qu'ils laiſſent après l'action, 432. Deſcription de leurs Forts, 433

Naturels (les) jouent à la Perche, III. 2. Jeux des femmes, 4. Jeux des garçons, 5. Vénération qu'ils ont pour les morts, leurs Tombeaux, 20. Leurs Temples, 21. Ce qu'ils penſent du déluge, 27

Nobleſſe des Natchez & ſon origine, II. 334

Nobleſſe des Natchez, uſage ſingulier de perpétuer la Nobleſſe, II. 393 & *ſuiv.*

Nouvelle Orléans, ſa ſituation & ſa deſcriprion, II. 160 & 162

Noiſettier, II. 26

Noyers de pluſieurs eſpéces, I. 26. Autres eſpéces, II. 24 & 25

O

Oiſeaux & la beauté de leur ramage, I. 240

Oiſeaux aquatiques, leur bruit la nuit, I. 241

Olivier, II. pag. 24
Oquélouſſa, II. 241
Outarde, II. 113
Ornemens du Grand Soleil, II. 371
Ornement des Fêtes, II. 187. Ornement des Guerriers, 190. Ornement des Souverains, 191
Ortolan, II. 127
Oranger, II. 22
Orge, II. 8
Orme, II. 43
Oueſt (du côté de l') plus fertile que celui de l'Eſt, I. 230
Origine des Natchez & des Peuples qui habitent la côte de l'Oueſt de l'Amérique, dans la Zone torride & vers le Sud, III. 78
Origine des Mexiquains & des Pérouviens, III. 80
Origine des Naturels du Nord de l'Amérique, III. 131
Oſages, II. 245
Othouez, II. 251
Ouachas, II. 230
Ouachitas, II. 243
Oufé-Ogoula, II. 226
Oumas, II. 219. Etabliſſement François, 267
Ours, ſa nourriture, II. 77. Il ne mange point de chair, 78. Fait qui prouve qu'il n'eſt point carnacier, 79. Il court ſur le Chaſſeur qui l'a bleſſé, 80. La chair des Ourſons eſt très-bonne, 83. Ils arrivent maigres & pourquoi, 84. Ils ſont impolis, ils ſe cabannent, 86. Chaſſe des Naturels aux Ours, 87. Utilité de cette Chaſſe, ſon huile, 88
Oyes Sauvages, II. 114

P

Pacane, eſpéce de Noix petite & longue, II. 26
Pachca-Ogoula, II. 214. Etabliſſement François près d'eux, II. 255
Padoucas, II. 251
Paix (Calumet de) ou Ambaſſade des Tchitimachas,

leur Harangue &c. I. *pag.* 105 *& ſuiv.*
Panimahas, II. 251
Paniſnoir, II. *ibid.*
Panis-blancs, II. *ibid.*
Pape, Oiſeau, II. 139
Papillons, II. 144
Paſſes pour entrer dans le Fleuve S. Louis; I. 161
Pataſſa, Poiſſon, II. 156
Patates, II. 9. Leur culture, &c. II. 10
Peaux, II. 168
Pendans d'oreilles, II. 196
Pêche-Martin, II. 117
Pêcher, II. 2
Perroquet, II. 128
Perdrix, II. 126
Phénoméne effrayant, I. 174
Phénoméne extraordinaire, I. 194
Phœniciens (les) ont peuplé l'Amérique, III. 73
Piacminier, II. 18
Pian, maladie, I. 335
Pied-verd, II. 117
Pichou, II. 92
Pic-bois, ſa nourriture, ſes armes, II. 136 & 138
Piqueures en deſſein des Naturels, II. 196 *& ſuiv.*
Pie, II. 134
Pierres à bâtir, I. 283
Pierre tendre, mais ſemblable au Porphire, I. 326
Pigeon Ramier, II. 129. Dommage qu'ils font, chaſſe des Dames à cet Oiſeau, 130. Leur quantité prodigieuſe, 131. Leur inſtinct, 132
Pin (arbre du) II. 34
Pioche, II. 176
Pirogue, ce que c'eſt, I. 107
Plat de bois, ſa deſcription, ſa vertu ſpécifique, II. 59 & 60
Plâtre (carriére de) I. 232 autre 310
Plomb (mine de) I. 256
Plongeons, II. 115

Pointe coupée, Poſte François, II. pag: 168
Poiriers, II. 22
Poiſſon-armé, II. 156
Poiſſon vollant, ce que c'eſt, I. 29
Poiſſons de Mer, Moruë, Raïe, Sarde, I. 36
Poiſſon Rouge, II. 163
Police des Naturels, II. 314
Pommiers, II. 22
Porc-Epic, II. 99
Poteau, ce que c'eſt de frapper au Poteau, II. 375
Poterie des Naturels, II. 178
Poule-d'eau, II. 117
Prairies, I. 286
Précepte admirable des Naturels, II. 332
Proceſſion originale des Miſſouris, II. 249
Prunier, II. 19

R

RAt-de-Bois, II. 44. Son inſtinct, 95
Raie bouclée, II. 154
Réflexions ſur ce qui occaſionne la Guerre à la Louiſiane, & moyen de l'éviter, III. 328
Repas & Danſe après le Mariage, II. 393
Renards, II. 228
Renard, la beauté de ſa peau, II. 92
Repas au Cap François, I. 31
Rio-perdido, I. 16
Riviere S. Pierre, celle de Sainte Croix, I. 146. Celle des Illinois, celle du Miſſouris, celle des Canzés, 147. Celle d'Hoyo, ou Ouabache, 148. Celle de S. François, celle des Arkanſas, & la Riviere Blanche, celle des Yazoux, 50 & 51. La Riviere Rouge, celle d'Amité, 153
Riviere de Tandgi-pao, II. 353. Celle de Quéfoncté, celle de Caſtin Bayouc, celle aux Perles, celle des Pachca-Ogoulas, la Baye & la Riviere de la Mobile, II. 354
Riz (le) & ſa culture, III. 346
Rodot (M.) ſon avanture tragique, II. 293

Roitelet, ſon hiſtoire, II. *pag.* 110
Route de la nouvelle Orléans à Québec, I. 147

S

SAffran, III. 372
Salpêtre, II. 293
S. Denis part pour le nouveau Mexique, I. 12. Son mariage avec une Eſpagnole, 16. Son entrepriſe manquée & pourquoi, 18. Il eſt mis en priſon, 20. Il ſort furtivement de Mexico, 22. Son retour à la Louiſiane, *ibid.*
Salspareille, II. 56
Sardine, II. 155
Salſafras, & ſes qualités, II. 36
Sault de S. Antoine, I. 142
Sault de la Riviere des Arkanſas, I. 310
Sauterelle Cheval, II, 145
Scorbut, I. 338
Seigle, II. 6
Serpent à Sonnettes, I. 105, 106 & 191
Signaux de Voyage, I. 222
Simples envoyés en France, I. 211
Sioux, Nation, II. 228 & 251
Soleils, ou Princes des Natchez, II. 334
Soleil le Serpent Piqué, ſa mort, la cérémonie de ſon convoi & enterrement, III. 30 & *ſuiv.*
Soye, III. 366
Spatule, II. 116 & 154
Sureau, II. 48

T

TAbac, II. 64. Sa culture, III. 360
Taenſas, Nation, II. 213
Tamis, II. 179
Tapouſſas, II. 226
Taons jaunes, & noires, II. 145
Tchaouachas, I. 239

Tchicachas, II. pag. 217
Tchitimachas, II. 330
Tchoupic, II. 155
Terres (les) depuis Manchac juſqu'à la Mer ſont rapportées, I. 156
Terres de la Mobile, 266. Terres de la Côte de l'Eſt, 271. Langue de terre, 276. Terre où eſt ſituée la nouvelle Orléans, 279. Des Terres qui ſont au deſſus de la Fourche, 281. Terres hautes de l'Eſt, 281. Leur fertilité, 284, 285 & 287. Terres de l'Oueſt, 291. Terres de la Riviere Rouge 295. Terres de la Riviere Noire, 304. Terres au Nord de la Riviere des Arkanſas, 312. Celles de la Riviere de S. François, 323. Terres de la Riviere du Miſſouris, 323. De celle des Illinois, 330
emple, II. 335. Temple des Natchez, III. 16
hioux, II. 223
homez, II. 213
igre, II. 90
Tilleul, II. 43
Tiſſenet (M. du) ſon hiſtoire, II. 298
Tombec-bec, Fort, II. 255
Tonicas, II. 220
Tortues, II. 100
Tourterelles, II. 129
Tradition des Naturels, II. 320
Travaux des femmes, II. 310
Trône & voiture du Grand Soleil, II. 367
Troniou, Oiſeau, II. 143
Tropique, I. 26

V

Vents aliſés, I. 28
Vers-à-Soye, II. 144. Les expériences que l'on en a faites, III. 349
Vers-à-Tabac, II. 144
Vers-luiſans, II. *ibid.*
Vigne, ſes eſpéces différentes, II. 15, 16, 17 & *ſuiv.*

Vinaigre de Mûres, II. pag. 24
Vipére, II. 107
Visite singuliere de la Grande Soleille à l'Auteur, II. 397
Volaille d'Europe, II. 143
Voyage de l'Auteur dans les terres, I. 214
Voyage du Canada à la Louisiane, I. 428
Voyage d'un Naturel nommé Moncacht-apé vers l'Est, III. 89. Son grand Voyage dans les terres de l'Oueſt, III. 103. Il voit des Asiatiques, ou Japonois, III. 116
Voyage de M. de Bourgmont, III. 141

Y

YAzoux, Nation, près laquelle étoit établi la conceſſion de M. le Blanc Miniſtre, II. 225, 281

APPROBATION.

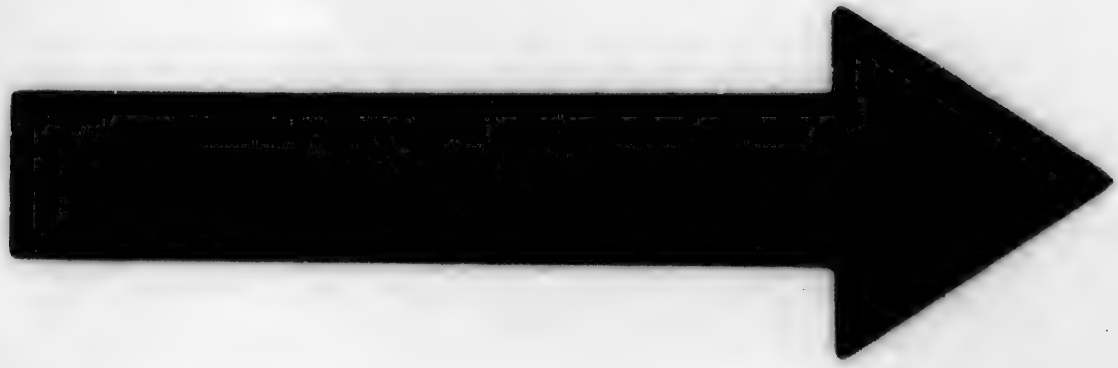
J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Hiſtoire de la Louiſiane*, par M. le Page du Pratz. L'hiſtoire d'un Pays auſſi intéreſſant pour la France que la Louiſiane ne peut être que favorablement reçue du Public, & il me paroît qu'elle le doit être d'autant plus que l'Auteur à demeuré longtems dans ce Pays, qu'il à vêcu avec les Sauvages, qu'il a vû par lui-même la plûpart des événemens qu'il rapporte ; ce qui l'a mis en état de conſtater, de vérifier, ou de détruire les notions que nous avions déja ſur cette vaſte Contrée. A Paris le 22. Février 1758.

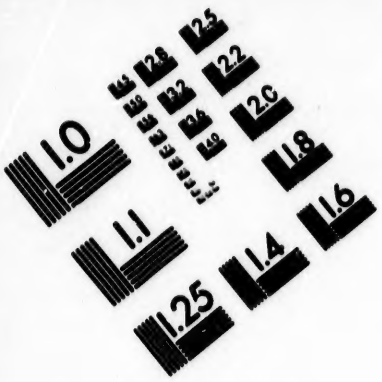
GUE'TARD.

PRIVILE'GE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu Roi de France & de Navarre ; à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Mes. des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le Sieur LE PAGE DU PRATZ. Nous a fait expoſer qu'il deſireroient faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Hiſtoire de la Louiſiane* : s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ovrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la datte des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qua-

lité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à ceux qui auroient droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contreſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon : & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par





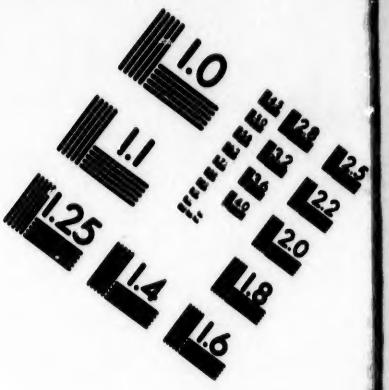
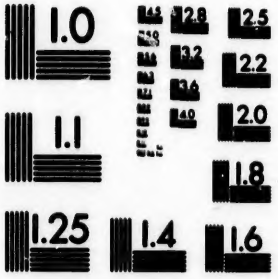
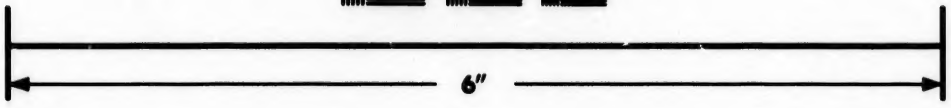


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le deuxiéme jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent cinquante-huit, & de notre Regne le quarante-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 308, fol. 279, conformément au Reglement de 1723, qui fait défenſes, Art. 4. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf exemplaires preſcrits par l'Art. 108. du même Réglement. A Paris, ce 7 Mars 1758.

Signé, P. G. LE MERÇIER, *Syndic.*

NL acc.no 144447